

HISTOIRE
CRITIQUE
DE L'ÉLOQUENCE.

Se trouve à Paris,

Chez A. BELIN, Impr.-Lib., rue des Mathurins-St.-Jacques, hôtel Cluny;

Et à la LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, rue de Seine, n°. 12, hôtel de la Rochefoucault.

HISTOIRE

CRITIQUE

DE L'ÉLOQUENCE

CHEZ LES GRECS.

Contenant la Vie des Orateurs, Rhéteurs, Sophistes et principaux Grammairiens grecs qui ont fleuri depuis l'origine de l'Art, jusques au troisième siècle après J.-C., avec des remarques historiques et critiques.

PAR BELIN DE BALLU,
Membre de l'ancienne Académie des Inscr, et Belles-Lettres.

Ὅσον ἐν πολέμῳ δύναται ὁ σίδηρος, τοσοῦτον ἐν πολιτείαις ὁ λόγος.

Demet. Phal., apud Diog. Laërt.

TOME SECOND.





A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.
1813.



HISTOIRE CRITIQUE
DE L'ÉLOQUENCE
CHEZ LES GRECS.

LIVRE TROISIÈME.

Le caractère des peuples change avec les gouvernemens ; et les révolutions politiques, heureuses, ou funestes, amènent avec elles ou la perfection, ou la chute des arts. L'amour de l'indépendance, la fierté républicaine, si contraires au bonheur individuel des citoyens, sont toujours favorables à l'éloquence ; et le génie des orateurs, échauffé par les mouvemens rapides et convulsifs qui déchirent un Etat, s'enflamme, et fait jaillir ces grands traits qui pénètrent au fond des cœurs, et restent à jamais gravés dans le souvenir de la postérité. Les malheurs d'Athènes avoient fait la gloire de ses Démagogues ; mais dès que la Grèce, vaincue par Philippe, asservie par Alexandre, fut contrainte de rester tranquille et de vivre heureuse sous le sceptre d'un monarque absolu, l'élo-

quence de la tribune, privée des alimens amers qui constituent sa force, et dans lesquels elle puise son énergie, s'éteignit insensiblement, ne jeta plus que par intervalles quelques foibles lueurs, et finit par disparoître.

Cependant la vivacité du génie des Grecs, leur amour pour le talent de la parole, cette richesse d'imagination qui caractérise éminemment ce peuple et l'élève au-dessus de tous les autres, ne lui permettoient pas de rester dans l'inaction. Tous les esprits se tournèrent vers le grand homme qui avoit surpris et forcé leur admiration. Le vainqueur de la Grèce, devenu celui de la Perse et de l'Egypte, méditant la conquête de l'Inde et celle du monde entier, devint l'objet de l'enthousiasme universel. Chacun voulut le voir; tous aspirèrent à l'honneur de le servir, de partager ses périls et sa gloire, de transmettre à la postérité le souvenir de ses exploits. Une foule d'historiens parut, et s'empressa de raconter les grands événemens qui venoient d'éclore, d'en célébrer le héros; et son portrait multiplié, et souvent flatté, accrut encore la haute opinion qu'on en avoit conçue.

Bientôt des pays nouvellement découverts, des mœurs bizarres, des productions singulières et inconnues jusqu'alors, allumèrent la curiosité du peuple le plus curieux qui ait jamais existé. On ne

parla que de l'Inde et de ses habitans. On entreprit de fréquens voyages dans les contrées les plus éloignées. La vanité des Grecs et leur amour pour le merveilleux, trouvèrent de quoi se satisfaire par des recits exagérés. Avide de toute sorte de gloire, Alexandre protégea les sciences et les arts qui pouvoient immortaliser son nom. Le talent de la parole, qui ne trouvoit plus que des occasions rares de se produire, fut remplacé par celui d'écrire. Les esprits, plus calmes et plus réfléchis, se livrèrent à la méditation. On voulut analyser ce qu'on s'étoit contenté de sentir; le goût de l'observation fut substitué à la passion de créer. Il y eut peu d'*Orateurs*, mais un grand nombre de *Grammairiens*, de *Critiques*, de *Rhéteurs*; et l'on apprit à devenir éloquent, lorsqu'en effet on commençoit à ne plus l'être.

Dans ces circonstances, un Génie extraordinaire, un esprit profond parut dans la Grèce, comme un astre lumineux au milieu de la tempête. L'exactitude et la justesse de ses réflexions sur les principes des arts, sur la faculté de raisonner, sur l'éloquence et la poésie, ses observations sur l'histoire naturelle et la physique, sciences très-négligées jusqu'à lui, excitèrent l'admiration d'un peuple qui, désabusé des prestiges de l'imagination, commençoit à sentir le prix du jugement. Aristote, par ses écrits et par ses leçons,

donna l'impulsion à son siècle, et détermina le goût général vers l'analyse et l'observation. Disciple de Platon, il voulut devenir son rival; et pour parvenir à la gloire, il s'ouvrit une route nouvelle. Dédaignant les fleurs et la pompe du style, il ne voulut marcher à la vérité que par le sentier étroit de la démonstration. Il préféra la force du raisonnement aux charmes de l'éloquence, et voulut convaincre plutôt que persuader. Les formes sévères de sa méthode passèrent dans son style. Il n'emploie les mots que dans leur signification la plus rigoureuse : il n'admet point les synonymes dont se servent les autres écrivains, pour jeter de la grâce et de la variété sur leur diction. La sienne est grave, quelquefois sèche. Philosophe abstrait et profond, il exige de son lecteur l'attention la plus soutenue et une connoissance particulière de la langue qu'il s'étoit faite. Il a créé la meilleure partie des termes de sa logique, parce qu'il en a créé l'art. Autrefois trop vanté dans nos écoles, aujourd'hui trop oublié, il n'a jamais été bien connu des modernes. Nos ancêtres n'étoient pas en état de l'apprécier, et nous négligeons trop de l'étudier. J'ai pensé qu'une analyse de ses ouvrages pourroit offrir au lecteur qui aime à réfléchir un tableau intéressant et nouveau; il sera d'autant mieux placé dans une histoire de l'éloquence, qu'Aristote est généralement

reconnu pour un des principaux législateurs de l'art oratoire, et qu'il est un de ceux qui ont le plus écrit sur cette matière.

Aristote, fils de Nicomaque, naquit vers la XCIX[e]. olympiade, à Stagire, petite ville de la Thrace, située à l'embouchure du fleuve Strymon. Philippe, roi de Macédoine, l'avoit ajoutée depuis peu à ses Etats, et elle étoit occupée par une colonie grecque. Nicomaque avoit exercé la médecine avec la plus haute distinction (1), et la noblesse de sa race remontoit presque à l'origine de sa profession. Il se vantoit de descendre de Nicomaque, fils de Machaon, petit-fils d'Esculape. La mère d'Aristote, appelée Phæstias (2) ou Phæstis, étoit originaire de Chalcis en Eubée. Aristote, encore fort jeune, perdit ses parens : il fut élevé dans Atarne, ville de Mysie, par un tuteur nommé Proxénus, qui prit un soin particulier de son éducation, et l'initia de bonne heure dans les belles connoissances. Son esprit vif et pénétrant lui fit faire les progrès les plus rapides, et dès l'âge de 17 ans il vint à Athènes, où il fréquenta l'école de Platon pendant 20 an-

(1) Nicomaque étoit médecin d'Amyntas, père de Philippe, et jouissoit de sa familiarité la plus intime. *Diogène de Laërt.*, *Vit. Arist.*, L. V, segm. 1. Brucker, *Hist. crit. philosoph.*, t. I, p. 776.

(2) Et non pas Phœstia, comme l'écrivent quelques personnes.

nées. Aristote eut à vaincre, comme Démosthène, une grande difficulté de prononciation, et une santé très-délicate. La maigreur de ses jambes et la petitesse de ses yeux étoient remarquables. Malgré la foiblesse de son tempérament, il étoit enclin à la volupté et au luxe. Il ne portoit jamais qu'un vêtement magnifique et une chaussure élégante. Ses doigts étoient chargés d'anneaux. Il se rasoit la barbe et coupoit ses cheveux. Ses mœurs ne paroissent pas avoir été très-sévères. On prétend même qu'il consomma, dès sa jeunesse, la meilleure partie de son patrimoine dans une vie licencieuse. Ne sachant plus comment subsister, il embrassa la profession des armes (1); mais comme il ne pouvoit obtenir aucun avancement dans cette carrière, il la quitta pour se faire pharmacopole, c'est-à-dire, apothicaire. Ensuite étant venu à Athènes et ayant entendu discourir quelques philosophes, il se livra à la méditation et suivit l'école de Platon. Ces faits, rapportés par un rival, un ennemi d'Aristote, paroissent destitués de toute vraisemblance, et paroissent n'avoir été imaginés que pour ternir sa réputation. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'Aristote fut marié; sa femme se nommoit Pithaïs, et il en eut une fille qui porta le nom de sa mère. Néanmoins il vécut,

(1) Epicure, dans Athénée, L. VIII, p. 354.

jusqu'à ses derniers momens, avec une concubine nommée Herpyllis, de laquelle il eut son fils Nicomaque. C'est à ce fils qu'il a dédié ses *grandes Morales*.

Après avoir été pendant 20 ans disciple de Platon, il l'abandonna d'une manière assez brusque, et devint le rival de son maître, en fondant une autre école; ce qui fit dire au chef de l'Académie: *Aristote nous quitte comme les poulains font leur mère, en ruant contre nous* (1). Il s'étoit tellement distingué dans l'Académie, par sa pénétration et ses progrès, qu'on le surnommoit l'*Intelligence*; et lorsque cet illustre disciple se fut éloigné, Platon ne put s'empêcher de dire : l'*Intelligence nous a abandonnés, le reste de l'auditoire est sourd* (2).

La considération que les talens d'Aristote lui avoient méritée, le firent choisir par les Athéniens pour remplir, auprès de Philippe, les fonctions d'une ambassade délicate. Il s'en acquitta avec honneur. De retour à Athènes, et trouvant l'Académie occupée par Xénocrate (Platon étoit alors malade et fort âgé), il se retira au Gymnase du Lycée, et commença à donner des leçons dans un lieu nommé *Péripatos*, c'est-à-dire,

(1) Diogène de Laërte, L. V. Aristoclès, *apud Eusebium Præparat. Evangel.*, L. XV, c. 2.

(2) Joannes Philoponus, *de Mundi eternitate.*

la Promenade. De là ses disciples furent appelés *Péripatéticiens* (1).

Platon, en mourant, laissa la direction de l'Académie à Speusippe, son neveu. Aristote, piqué de n'avoir pu l'obtenir, prit la résolution de quitter Athènes. Il se rendit à Atarne, auprès de l'eunuque Hermias son disciple, et gouverneur de la Lydie pour le roi de Perse. Là il devint passionnément amoureux de Pythias, fille adoptive de cet eunuque (2); et pour l'obtenir, il em-

(1) L'opinion la plus commune est que ce nom fut donné aux disciples d'Aristote, parce qu'ils philosophoient en se *promenant.* Mais il faut observer qu'Aristote ne fut point le premier qui donna ses leçons en se promenant. Platon, avant lui, avoit établi cet usage. Aristote enseigna souvent assis, surtout lorsque ses auditeurs furent devenus très-nombreux. La véritable raison de cette dénomination vient du local qu'occupoient ces philosophes, et qui étoit appelé *Péripatos*, comme les disciples de Platon empruntèrent leur nom d'*Académiciens*, de l'Académie, maison qu'Académus avoit donnée à Platon pour y tenir son école. Les Stoïciens furent ainsi nommés du Portique ou galerie connue sous le nom de *Pœcile. Voyez* Brucker, *Hist. crit. philos.*, t. I, p. 788.

(2) Selon quelques auteurs, elle étoit la concubine de Hermias. Aristippe, cité par *Diogène de Laërte*, L. V, segm. 4. Suivant Démétrius de Magnésie, Pythias étoit ou la fille ou la nièce d'Hermias. Je ne sais sur quoi fondé, Brucker a prétendu qu'Hermias n'étoit point eunuque; est-ce parce qu'il avoit une maîtresse? Cette raison seroit bien peu solide : *libido spadonis potest deflorare virginem*, a dit Salomon. Est-ce parce qu'il avoit une fille? Mais si

ploya la plus basse adulation. On assure même qu'il la poussa au point d'offrir un sacrifice à sa maîtresse (1), selon les rits usités dans le culte de Cérès.

Il y avoit déjà trois ans que notre philosophe vivoit à la Cour d'Hermias, lorsque celui-ci, devenu suspect de revolte, fut tué et pendu par ordre du roi de Perse. Aristote se réfugia à Mitylène, où, pour célébrer la mémoire d'Hermias, il composa une Scholie qui ressembloit à un *Pœan* ou hymne en l'honneur des dieux, et qui donna par la suite occasion à l'Hiérophante d'accuser Aristote d'impiété (2).

Peu de temps après, il reçut de Philippe l'invitation flatteuse de venir à Pella, pour se charger de l'éducation du jeune Alexandre. Elle l'occupa dix années, durant lesquelles, en courtisan habile, il s'insinua dans les bonnes grâces de Philippe et d'Olympias (3). Il obtint du premier le rétablissement de la ville de Stagire, sa patrie,

c'étoit une fille adoptive? Le témoignage unanime des anciens est à cet égard du plus grand poids. On ne peut douter qu'Hermias ne fut eunuque.

(1) Si l'on en croit Lucien *Eunuch.*, c'est à Hermias même, et de son vivant, qu'Aristote a sacrifié.

(2) Voyez *l'Eunuque* de Lucien, t. III, p. 531 de ma traduction, où j'ai donné le prétendu pæan d'Aristote.

(3) Mère d'Alexandre.

qui avoit été ruinée dans les guerres précédentes, et le droit de donner des lois à ses concitoyens (1). Ceux-ci, par reconnoissance, élevèrent des statues à Aristote et lui consacrèrent un des jours de l'année (2). Ses liaisons avec Olympias furent si intimes, que quelques écrivains ont avancé que cette reine avoit eu des bontés très-familières pour le précepteur de son fils.

Philippe mourut assassiné; Alexandre, emporté par son ambition et son génie guerrier, après avoir puni les meurtriers de son père, et s'être rendu maître de toute la Grèce, entreprit la conquête de l'Asie. On ne sauroit guère douter qu'Aristote n'ait été consulté sur cette vaste entreprise, et ne l'ait secondé par la sagesse de ses conseils; mais préférant la tranquillité des Muses au tumulte des combats et à l'agitation d'une vie militaire, il revint à Athènes, retourna au Lycée, et se livra tout entier à la philosophie et à l'enseignement (3). C'est dans ce savant loisir qu'il rédigea la plupart de ses ouvrages, qu'il écrivit ses observa-

(1) On attribue aussi cette munificence à Alexandre.

(2) Ce jour se nommoit en conséquence *Aristoteleus*.

(3) C'est le témoignage unanime des auteurs de l'antiquité; et l'on ne doit faire aucune attention à ce que dit le traducteur latin d'*Ammonius*, qu'Aristote suivit son disciple en Asie, pénétra dans les Indes, et alla converser avec les Brachmanes. *Voyez* Brucker, *Hist. crit. philos.*, t. I, p. 785.

tions sur les animaux, d'après les mémoires que lui faisoit parvenir Alexandre. Ce prince, enflammé du noble désir de connoître la nature, contribua, par des dépenses vraiment royales, à procurer au philosophe la certitude de tous les faits qui pouvoient éclaircir la zoologie (1). En peu de temps l'école du Lycée devint très-nombreuse. Aristote, qui ne vouloit pas indifféremment prostituer la science à tous ses disciples, divisa ses leçons en deux espèces (2). Les unes appelées *Exotériques* (c'est-à-dire, *extérieures*), se donnoient publiquement. Elles ne présentoient que des principes déjà connus et propres au vulgaire des auditeurs, ou ne s'exprimoient que d'une manière obscure et énigmatique sur les points les plus importans du Péripatétisme.

Les autres leçons, nommées *Acroamatiques*, ne se donnoient qu'en particulier à des disciples choisis et éprouvés. Aristote leur expliquoit de

(1) Plusieurs milliers d'hommes étoient chargés, sous les ordres d'Aristote, de prendre à la chasse, de nourrir et observer toutes les espèces d'animaux, quadrupèdes, oiseaux, poissons, insectes, et de lui transmettre leurs observations. Pline, *Hist. nat.*, L. VIII, c. 16. Il avoit laissé son neveu Callisthène auprès d'Alexandre, et Callisthène dut servir puissamment Aristote, en dirigeant et surveillant les recherches que l'on faisoit pour la Philosophie.

(2) Aulugelle, L. XX, c. 4.

vive voix les vérités les plus abstraites de sa doctrine, ou celles qu'il eût été dangereux d'énoncer publiquement. Dans ces leçons, il étoit défendu d'écrire ; on devoit se contenter d'entendre et de confier à sa mémoire les développemens que le maître donnoit à ses maximes, d'abord obscures et concises.

Par la suite Aristote publia ses leçons *Acroamatiques;* mais il le fit de manière qu'elles ne pouvoient être comprises que par ceux qui avoient assisté à ses leçons particulières. Alexandre s'étant plaint, par une lettre, de ce qu'il avoit publié une doctrine qu'il croyoit devoir être réservée aux enfans des rois : *Tranquillisez-vous*, lui répondit Aristote, *j'ai publié mes Acroamatiques*, *mais personne ne les entendra que ceux auxquels je les expliquerai.* En effet, ces leçons, parvenues jusqu'à nous, présentent des obscurités impénétrables.

C'est durant son séjour au Lycée qu'Aristote fut accusé d'impiété par l'Hiérophante, sous prétexte qu'il avoit profané les mystères de Cérès, en sacrifiant à la fille d'Hermias, suivant les rits usités à Eleusis. Aristote, qui connoissoit la puissance de la haine sacerdotale et l'influence de la superstition, crut devoir épargner aux Athéniens un nouvel outrage à la philosophie, et se retira à Chalcis en Eubée, où il mourut de maladie,

dans la 63e. année de son âge (1), la seconde de la CXIe. olympiade.

On cite d'Aristote un grand nombre de maximes très-sensées ; elles sont rapportées par Diogène de Laërte, qui nous a transmis aussi un catalogue des ouvrages de ce philosophe ; et nous voyons par ce catalogue que quelque volumineuses que soient aujourd'hui les œuvres d'Aristote, nous en possédons à peine la moitié (2). Nous allons jeter un coup d'œil rapide sur celles qui nous restent.

Les ouvrages d'Aristote peuvent se diviser en huit classes, comme l'ont observé ses commentateurs.

1°. La Logique ou l'art du raisonnement, dont il est l'inventeur ; 2°. la Physique ; 3°. la Métaphysique ; 4°. l'Histoire naturelle ; 5°. les Sciences

(1) Diogène de Laërte, L. V, segm. 10.

(2) Ajoutez que dans cette moitié, il y a plusieurs traités qui ne sont point d'Aristote, et à la tête desquels on a mis le nom de ce grand homme, soit pour leur donner quelque autorité, soit pour les mieux vendre à Ptolémée Philadelphe, qui recherchoit avec empressement et payoit au poids de l'or tout ce qui étoit sorti de la plume du précepteur d'Alexandre. D'autres écrits d'Aristote ne nous sont parvenus que par des traductions arabes, qui ont ensuite été retraduites en grec, de manière qu'il est impossible qu'il ne s'y soit pas glissé une grande quantité de fautes et d'obscurités.

mathématiques ; 6°. la Morale ; 7°. la Rhétorique ; 8°. la Politique.

OUVRAGES DE LOGIQUE.

I. Le premier contient les *X Catégories.* C'est une exposition des principes qui servent d'introduction à l'art de raisonner ; car avant de former des raisonnemens, il faut connoître la nature et les qualités inhérentes ou accessoires de l'objet sur lequel on raisonne. Or, c'est ce qu'Aristote expose dans ses *Catégories ;* mot qui signifie *accusation*, *déclaration ;* et d'abord, dans une espèce d'introduction divisée en trois chapitres, il examine les *noms* qui expriment les *êtres.* Il les divise en trois classes, les *homonymes*, qui s'écrivent de même, mais qui ont un sens différent ; les *synonymes*, qui s'écrivent par les mêmes lettres et qui ont le même sens ; les *paronymes* ou *dérivés*, qui diffèrent d'un autre, dont ils sont empruntés, par la terminaison, comme *grammairien* et *grammaire.* Ensuite il considère les *mots* comme n'étant point liés entre eux, et comme étant liés ; enfin, lorsqu'un *nom* peut être appliqué à un autre, comme l'*attribut* au *sujet.* Un *homme* quelconque, peut s'entendre de tout *homme ; animal* peut s'entendre de l'*homme* comme du *quadrupède.* Les noms *hétérogènes*, ou qui ne peuvent avoir au-

cun rapport l'un avec l'autre, dont l'un peut s'appliquer à diverses espèces, et l'autre ne le peut, comme *animal* et *science*.

L'auteur entre ensuite en matière et observe que l'*être* est susceptible d'être considéré, 1°. dans son *existence*; 2°. ou dans sa *quantité*, 3°. ou dans sa *qualité*, 4°. ou dans son *essence*, 5°. ou dans le *lieu* qu'il occupe, 6°. ou dans le *temps*, 7°. ou dans sa *situation*, 8°. dans ce qu'il *a*, 9°. dans ce qu'il *fait*, 10°. dans ce qu'il *souffre*. L'examen de tous ces accidens ou attributs, forme le sujet et la matière des *X Catégories* qui ne sont qu'une classification ingénieuse et méthodique de tout ce que l'on peut considérer dans un *être*. Aristote les présente sous ces questions: *Qui? combien? quel? à quoi? où? quand? situé? a? fait? souffre?*

Nous ne suivrons point l'auteur dans les développemens qu'il donne à chacune de ces questions. Nous observerons que dans cet ouvrage Aristote a singulièrement pillé les philosophes qui l'avoient précédé, et surtout les Pythagoriciens; c'est ce dont Simplicius se plaint dans son commentaire sur les *Catégories* d'Aristote, où il dit (p. 97 et 103) que tout le chapitre X sur les *Opposés* est puisé entièrement de l'ouvrage d'Archytas, intitulé: περὶ τῶν ἀντικειμένων (1).

(1) *Voyez* Fabricius, *Bibl. Gr.*, t. I, p. 482.

II. *Sur l'Interprétation* (1).

C'est ici un véritable traité de grammaire, où l'auteur considérant le langage comme l'*expression* des affections de l'ame, examine les différentes parties du discours, le *nom*, le *verbe*, la *négation* et l'*affirmation* qui peuvent lui être jointes. Il parle ensuite de l'*expression composée*, qui forme le *discours*, puis de l'*énonciation* et de ses différentes sortes, *affirmatives* ou *négatives*, *absolues* ou *modifiées*, *générales* ou *particulières*, *concordantes* ou *contraires*.

III. *Les Analytiques*.

C'est ici le principal ouvrage de *logique* d'Aristote, et les fondemens de la science du raisonnement. Il les a appelés *Analytiques*, c'est-à-dire, *développement*, parce qu'il y établit ce que c'est que le *syllogisme*, quelles sont ses *parties*, ses *principes*, sa *matière*, sa *forme*, ses *termes*, ses *propositions*, ses *figures*, ses *modes*. Les deux premiers livres traitent du *syllogisme* en général, et des principes communs à tous les *syllogismes*. Les deux autres, de la *démonstration*, qui est une espèce de syllogisme particulier.

(1) Περὶ Ἑρμηνείας. Ce titre seroit mieux traduit, je crois par celui-ci : *de l'expression*.

On

On sent qu'un pareil ouvrage n'est point susceptible d'analyse, et que ce n'est qu'en le lisant qu'on peut connoître la marche de l'auteur. J'observerai seulement que cette logique scholastique, que l'on enseignoit autrefois dans nos collèges, en a été empruntée en partie; mais elle avoit défiguré la doctrine d'Aristote par le langage le plus barbare; et il ne faut pas croire que l'on trouve dans Aristote le modèle de ces vers ridicules, par lesquels on a voulu indiquer les dix-neuf *modes* du syllogisme:

Barbara, Cœlarent, Darii, Ferio, Baralipton,
Cœlantes, Dabitis, Fapesmo, Fresisomorum, etc.

Cette barbarie est l'ouvrage des modernes Péripatéticiens des 14e. et 15e. siècles. Aristote s'étoit servi de lettres ayant valeur de chiffres pour désigner ces dix-neuf *modes* (1). Que l'on cesse donc d'imputer à Aristote, comme le font aujourd'hui des hommes peu instruits, une doctrine et des formes aussi absurdes.

IV. *Les Topiques.*

Ce sont les *lieux communs* dans lesquels la Dialectique peut puiser les raisonnemens ou les *Syllogismes*. Cet ouvrage est en huit livres.

(1) Aux ch. VI et XLV du premier livre des Analytiques.

V. *Sur les argumens des Sophistes, en deux livres.*

Aristote, après avoir exposé, dans ses *Analytiques*, les différens modes de *Syllogismes*, s'élève ici contre les *Parologismes* ou faux raisonnemens des Sophistes. Il analyse leurs défauts, fait voir ce qu'ils ont de captieux, et enseigne à les réfuter.

OUVRAGES DE PHYSIQUE.

I. *Leçons de Physique*, ou *Principes de Physique, en huit livres.*

Dans le premier, Aristote pose les principes de la science, il y expose et réfute les opinions des philosophes qui l'ont précédé; dans le second, il traite de la nature et des causes; le troisième est consacré à définir le mouvement; le quatrième traite du lieu, du vide, du temps; le cinquième, des différences du mouvement; dans le sixième, de ses parties; le septième et le huitième parlent du premier moteur. Aristote pensoit que le premier moteur n'a ni partie, ni dimension, et qu'il habite la partie la plus élevée du monde (1).

(1) J'aurois beaucoup de choses à dire sur cet ouvrage d'Aristote, mais je ne serois entendu que du très-petit nombre d'*érudits* qui ont lu le commentaire de *Simplicius* sur ce traité, et qui connoissent par lui la doctrine du phi-

II. *Du Ciel, quatre livres.*

Il ne s'agit pas seulement du *Ciel* dans cet ouvrage; mais du *Monde* en général. L'auteur prétend que c'est un corps parfait; il ne le regarde point comme éternel, parce que, selon lui, tout ce qui a un mouvement circulaire n'est point infini. Il n'y a point, et ne peut y avoir plusieurs mondes. Il expose et réfute les opinions des philosophes sur la naissance et la fin du monde. Selon Aristote, la terre ne tourne point autour de ses pôles, elle est fixe et immobile. Aux troisième et quatrième livres, il est question des Elémens. L'auteur soutient qu'il est nécessaire qu'il y en ait quatre.

III. *De la Génération et de la Corruption, en deux livres.*

Le corps physique, sa naissance, ses changemens, sa corruption, sont l'objet de ce traité. Dans le premier livre, il expose et réfute les sentimens de ses prédécesseurs. Il est impossible, dit-il, que la génération soit une agrégation, comme l'ont soutenu Leucippe et Démocrite. Il enseigne, qu'à parler rigoureusement, rien ne naît, rien ne périt; tout n'est que changement;

losophe *Mélissus* dont Aristote a emprunté presque tout ce qu'il y a de meilleur dans ses *leçons de Physique*.

mais ce changement diffère de l'autre, parce qu'il est susceptible d'accroissement. Il parle ensuite de la faculté du tact qu'ont les corps animés. Il examine ce que c'est que l'action et la passion dans ces corps; la manière dont elles s'opèrent. Au second livre, il traite des principes ou élémens matériels, réfute le sentiment de Platon, qui n'admettoit qu'un seul principe de la matière. Il établit qu'il y en a quatre : le *chaud*, le *froid*, le *sec* et l'*humide*. Aristote pensoit que les élémens peuvent passer l'un dans l'autre, et se transformer. Il s'élève fortement contre le sentiment d'Empédocle, qui les regardoit comme immuables. Tous les corps sont formés de principes simples. Il y a une série perpétuelle de génération et de corruption.

IV. *Les Météorologiques, quatre livres.*

Ce traité est spécialement consacré aux phénomènes célestes, et à l'explication de leurs causes. L'auteur recherche ce que c'est que les nuages et l'air, et les feux qui s'allument de temps en temps dans le ciel. Ensuite il parle des aurores boréales, puis des comètes, dont il regarde le soleil et les astres, comme les causes efficientes. Il les croit formées par des exhalaisons chaudes et sèches accumulées en grande quantité, et qui tantôt s'enflamment pour peu de momens, tantôt pour

un temps considérable. La voie lactée attire aussi son attention ; il attribue son effet lumineux aux émanations d'un très-grand nombre d'étoiles accumulées dans cette partie du ciel. La pluie, la neige, la grêle, la glace, les vents sont examinés, et leur cause expliquée. Enfin, les changemens qui s'opèrent sur la superficie de la terre, la formation et la disparition des fleuves lui donnent lieu à différentes réflexions qui terminent le premier livre.

Le second est occupé par des observations sur la mer, les vents, les tremblemens de terre, la foudre et les éclairs.

Dans le troisième, il est question des météores chauds et secs qui se passent dans la moyenne région, des tourbillons, des trombes, des foudres, ensuite des météores lumineux, de l'arc-en-ciel, des périhélies.

Le quatrième traite des qualités actives, le chaud et le froid ; des qualités passives, le sec et l'humide ; de la putrefaction, de la digestion, de la maturité des fruits. L'auteur termine par l'examen des effets des qualités actives et passives sur les différens corps que produit la terre, tels que le nitre, le sel, les pierres, etc. ; les corps solubles et ceux qui ne le sont pas ; ceux qui peuvent s'amollir, ceux qui sont friables.

V. *Du Monde, un seul livre.*

Cet ouvrage n'est point d'Aristote ; quoique St. Justin l'ait cité sous le nom de ce philosophe dans son *Admonit. ad Gent.* Les principes, la diction pleine et presque oratoire, les ornemens du style dont cette pièce est embellie, annoncent assez qu'elle n'est point sortie de la plume didactique d'Aristote ; mais quel qu'en soit l'auteur, le *traité du Monde* est un très-beau morceau de littérature. Il est dédié à Alexandre. L'introduction contient un éloge pompeux de la philosophie. L'auteur parle ensuite du Monde supérieur, c'est-à-dire, du ciel, des astres, des phénomènes. Il recherche la nature de la terre et de la mer, et jette un coup d'œil sur la foule des merveilles que l'une et l'autre nous présentent. Il examine pourquoi le Monde étant un composé de tous les contraires, il ne se détruit pas. Il remonte jusqu'à la cause conservatrice, qui est Dieu. Il ne veut point qu'il soit répandu par tout l'univers et qu'il pénètre tous les êtres, comme l'ont enseigné les anciens philosophes ; il trouve même cette idée indigne du grand Être. C'est dans les cieux qu'il a placé une force immense qui atteint les espaces les plus éloignés, qui conserve tout et tient tout en équilibre. Le chapitre septième et dernier est remarquable par

la doctrine qu'il expose sur Dieu et sur les noms qu'on lui a donnés. « Dieu est unique, *dit l'au-* » *teur*, mais il a une foule de noms, empruntés » de ses attributs et des effets de sa puissance. » On l'appelle *Zeus*, parce que c'est par lui que » nous vivons. Il est fils de *Cronus* ou *Saturne*, » qui signifie aussi le *temps*, parce qu'il atteint » d'un temps sans bornes à un autre temps ». L'auteur rapporte ensuite des vers tirés des *Orphiques* (1), dans lesquels il est parlé de Dieu d'une manière digne des premiers siècles du christianisme; et la clarté avec laquelle l'auteur s'exprime sur cet objet, fait violemment soupçonner qu'il a vécu dans un temps très-postérieur à celui d'Aristote, et où les philosophes n'avoient plus rien à redouter de la superstition.

I. *De l'Ame, trois livres.*

Sous cette dénomination, Aristote entend la *faculté vitale* : et le corps organisé et vivant, doué d'intellect, est l'objet de ce traité. L'auteur examine les différentes affections qui sont communes au corps et à l'ame. Il nie que sans matière l'ame

(1) C'étoit un recueil de vers contenant la doctrine des mystères que l'on révéloit aux initiés, et que l'on prétend qu'Orphée et Eumolpe avoient autrefois apportée de Thrace en Grèce.

puisse recevoir aucune affection. Dans le chapitre 2e., il examine les différentes opinions des philosophes sur l'ame. Selon Démocrite, c'est un feu composé d'atomes très-ronds. Pythagore la définit la force motrice ; et Anaxagore, le principe du mouvement. C'est un nombre, suivant Platon. Diogène la confond avec l'air. Héraclite en fait une vapeur subtile, incorporelle, toujours en mouvement. Alcmæon la dit une substance immortelle ; Hippon, une eau, une semence. Critias la met dans le sang (comme Moïse). L'ame ne se meut point par elle-même, car rien ne peut se mouvoir de soi-même, selon le Philosophe ; mais tout est mu par un moteur. A cette occasion, Aristote nous apprend que Dædale avoit fait une Vénus de bois qui agissoit et se remuoit par le moyen du vif-argent qu'il y avoit introduit.

Après avoir réfuté ce que les autres pensoient sur l'ame et établi ce qu'elle n'est point, Aristote dit (ch. IV) *qu'il lui semble que c'est une Intelligence qui naît avec nous, qui a une substance, et qui est incorruptible* (1). Assurément nous n'avons pas aujourd'hui d'idée plus positive et plus nette de l'ame ; et il se pourroit bien que toute notre doctrine à cet égard fût puisée dans Aristote.

(1) Ὁ δὲ νοῦς ἔοικεν ἐγγίνεσθαι, οὐσία τις οὖσα, καὶ οὐ φθείρεσθαι.

Le second livre traite de l'essence de l'ame, de ses facultés, et des sens. C'est-là qu'il distingue dans l'ame une partie *végétative* et une partie *sensitive*. Il distingue dans la substance de tout être, la puissance ou la matière, la forme, qu'il appelle une perfection, une *entelechie*, et l'acte. La fin du second livre et le troisième qui traitent des *Sens*, renferment des observations très-curieuses. Ce traité mériteroit bien d'être traduit, ne fût-ce que pour fermer la bouche à certains mauvais plaisans, qui ont mis sur le compte d'Aristote une foule d'absurdités au sujet de l'ame.

II. L'ouvrage suivant, sur *les Sens et la Sensibilité*, est une appendice nécessaire de celui de *l'Ame*. Il n'a qu'un livre divisé en sept chapitres, et est consacré à examiner les organes des sens. Il y a beaucoup à profiter pour un physiologiste dans la lecture de ce traité.

III. Le livre de *la Mémoire et de la Réminiscence* fait suite aux précédens; la mémoire étant la prolongation de nos sensations.

IV. V. On peut en dire autant du traité *du Sommeil et de la Veille*, de celui des *Rêves*, et *de la Divination par les songes*, où l'auteur démontre, en vrai philosophe, quelle absurdité il y a de vouloir connoître l'avenir par des images fantastiques, vains produits du hasard.

OUVRAGES D'HISTOIRE NATURELLE.

I. *Sur le mouvement commun des animaux.*

Le principe de tout mouvement, dans les animaux, est appuyé sur le repos, de manière que si une partie se meut, l'autre est en repos pour lui servir d'appui.

II. Le traité *de la longueur et de la brièveté de la vie*, est rempli d'observations qui méritent l'attention de nos naturalistes. Aristote, dans cet ouvrage, cite fréquemment son traité *des Plantes*, que nous n'avons plus.

III. *Sur la Jeunesse et la Vieillesse, sur la Vie et sur la Mort.* Examen des causes de ces différentes périodes de la vie.

IV. *De la Respiration.* Parmi les animaux, les uns respirent, les autres ne respirent point, et ce sont ceux qui n'ont point de poumons. Opinions de Démocrite, de Diogène et d'Anaxagore exposées et réfutées. Le Chap. VII nous présente l'opinion d'Empédocle et un fragment de vingt-cinq vers de ce poëte physicien, dont Aristote réfute ensuite l'opinion.

V. Dans l'ouvrage *sur la Marche des Animaux*, Aristote cherche à expliquer le méchanisme du mouvement animal.

VI. *Sur le Souffle.* Même sujet que le traité de *la Respiration*; mais ici il est considéré plus en détail.

VII. *Histoire des Animaux*, divisée en dix livres. Ce bel ouvrage est si connu, surtout depuis la traduction de M. Camus, que nous nous contenterons de renvoyer le lecteur à l'ouvrage même, et à la préface du traducteur.

VIII. IX. Le traité *des Parties des Animaux*, en quatre livres, et celui *de la Génération des Animaux*, sont une suite nécessaire de l'*Histoire*, et il seroit à désirer qu'ils fussent traduits par la même main.

X. Le livre *des Récits merveilleux*, quoiqu'il ne soit certainement pas d'Aristote, contient des choses très-curieuses. Plusieurs sentent absolument la fable, d'autres ont été depuis vérifiées par les observations modernes. Je ne crois pas que ce petit traité ait été traduit en français. Il mériteroit de trouver un traducteur érudit qui rassemblât dans un volume tout ce que les anciens nous ont laissé en ce genre. Beckmann en a donné une fort bonne édition en 1786.

Physiognomonica, un seul livre. Traité de la *Physiognomonie*, ou l'art de connoître le caractère, les passions, les inclinations par l'inspection des traits du visage. Plusieurs philosophes de l'antiquité, Zopyre, Polémon, Adamantius, Mélampus se sont exercés sur cette matière, et, de nos jours, le fameux Lavater semble l'avoir épuisée. Le Traité d'Aristote a été réimprimé avec des notes

savantes par Jean-Georges-Fréderic Franz, dans sa collection des *scriptores Physiognomoniæ veteres*, publiée à Altenbourg en 1780.

Problèmes de Mécanique, un seul livre, divisé en trente-six chapitres. Cet ouvrage n'est guères susceptible d'analyse ; mais il présente des questions dignes de la curiosité et des lumières de nos Physiciens.

Fragment *sur les objets qui tombent sous le sens de l'ouïe*. Περὶ ἀκουστῶν. L'auteur examine les causes du son, et de ses différentes modifications, en raison des corps qui les rendent.

Sur les couleurs, un seul livre. Aristote, remontant aux couleurs simples des élémens, établit d'abord que l'air et l'eau sont de couleur blanche ; que le feu et le soleil sont de couleur fauve. La terre est blanche de sa nature, mais prend beaucoup d'autres teintes par le mélange. Il donne ensuite la raison des différentes nuances que prennent la mer et l'air. Il traite, au second chapitre, des couleurs qui se composent du mélange des premières ; au troisième, de la diversité immense des couleurs ; au quatrième, pourquoi la teinture fait changer de côuleur à certaines matières ; au cinquième, il traite des couleurs des fleurs et des fruits, des plumes, des poils : il en recherche la cause. Le sixième est la continuation de la même matière. Ce Traité, à travers beau-

coup d'erreurs de physique, contient des observations utiles.

Sur les lignes indivisibles. Aristote examine s'il existe réellement des lignes indivisibles, et qui n'aient point de largeur. Ce Traité est suivi d'un commentaire de Georges Pachymère, grec moderne, qui vivoit dans les onzième et douzième siècles.

Sur Xénophane, Zénon et Gorgias. Exposé sommaire des opinions de ces philosophes. Il est douteux que ce Traité soit d'Aristote; et si le Gorgias dont il est ici question, est le sophiste de ce nom, il faut le mettre au nombre des philosophes.

Sur les noms des vents. C'est un extrait de quelque autre ouvrage.

Ouvrages de Morale.

Les dix livres des *Morales*, dédiées à son fils *Nicomaque*, sont un des ouvrages les plus importans d'Aristote. Le premier traite de la *félicité*, comme de la fin que l'homme se propose. Le second, de la *vertu*, comme étant le souverain bien, le principe des actions humaines. Le *courage* et la *tempérance* sont l'objet du troisième. Dans le quatrième, il est question de la *libéralité*, de la *magnanimité*, de la *modestie*, de la *douceur* de caractère, de l'*affabilité*, de la *vérité*, de la *politesse*, de la *pudeur*. Le cinquième parle

de la *justice*. Le sixième est consacré aux vertus de l'intelligence, la *science*, la *prudence*, la *sagesse*. Le septième définit les *vertus héroïques*, et par opposition, *l'humanité, la cruauté : la continence, l'incontinence, la tempérance* et *la mollesse*. Le huitième s'étend sur *l'amitié*. Le neuvième a le même objet, considéré dans ses dépendances et dans les conditions que ce sentiment exige. Le dixième traite de la *félicité* pratique et théorique, principalement de celle qui naît de l'habitude de la sagesse, et qui consiste dans la contemplation des objets les plus sublimes, et les plus dignes d'être étudiés et médités par l'homme. Cet ouvrage, qui n'a jamais été traduit, mérite de l'être; mais il exige un traducteur exercé dans le style d'Aristote.

Les grandes Morales, en deux livres, sont comme un abrégé de l'ouvrage précédent. Beaucoup de choses en sont empruntées, et même répétées presque mot à mot. On en trouve aussi plusieurs assez importantes qui ne se lisent point dans les *Morales à Nicomaque*.

La même matière, mais traitée d'une manière différente, fait l'objet principal des sept livres qui composent les *Morales dédiées à Eudémus*, ami et disciple d'Aristote, qui a voulu lui laisser une règle de conduite. On y retrouve un grand nombre de passages, des chapitres entiers empruntés mot à mot des ouvrages précédens.

Le petit livre *sur les vertus et les vices* est un sommaire qui ne contient que des définitions et, pour ainsi dire, le caractère propre à chaque vice et à chaque vertu. Cet ouvrage paroît emprunté d'un plus considérable.

OUVRAGES DE POLITIQUE.

Les Politiques, ou *Traité de la République*. C'est un des ouvrages les plus profondément pensés de notre auteur. Il est divisé en huit livres. Dans le premier, après une introduction dans laquelle il expose que tout gouvernement a pour but le bien et l'utilité de ceux qui le composent, il établit quels sont les différens gouvernemens, le Républicain, le Monarchique, l'Economique ou celui du père de famille, et le Despotique. Il réfute ceux qui confondent ces gouvernemens et qui croient qu'ils n'en forment qu'un seul. Il développe ensuite la nature et les effets de chacun de ces gouvernemens.

Le second livre est consacré à l'exposition des formes des divers gouvernemens qui existoient de son temps, et des opinions des législateurs. Il réfute assez longuement les principes de Platon, sur la communauté des femmes, des enfans et des biens. Il prouve qu'une pareille communauté est une source de dissentions et absolument con-

traire au bonheur des citoyens. Ce livre est un des plus curieux et des plus instructifs de l'ouvrage. On y apprend des détails très-intéressans sur les anciennes républiques de Crète, de Sparte, de Carthage et sur celles de la grande Grèce.

Au troisième livre, on examine ce que c'est que le *Citoyen*, quelles sont ses qualités, quels sont ses droits. L'auteur examine la nature des différens gouvernemens.

Le quatrième livre traite de la Démocratie, de la Monarchie, de l'Oligarchie, et par suite, des différentes autorités d'un Etat, du Sénat, des Magistrats, des Juges.

Le cinquième est spécialement consacré à examiner les causes des dissentions qui s'élèvent dans les gouvernemens, et qui les renversent. Les souverains devroient méditer le onzième chapitre de ce livre, dans lequel Aristote traite des moyens de conserver l'autorité, et où il pose, pour premier principe, *que le Souverain ne doit vouloir que ce qu'il peut légitimement.*

Le sixième est comme une appendice du quatrième; il traite de nouveau de la Démocratie, de l'Oligarchie et des Magistrats.

Dans le septième, Aristote pose les fondemens de sa République. Il traite des citoyens, du mariage, de l'éducation des enfans.

La même matière continue à occuper le livre huitième,

huitième, où l'auteur examine quels sont les arts auxquels on doit appliquer la jeunesse. Ce livre, qui ne s'étend que jusqu'au chapitre sept inclusivement, paroît n'être pas achevé, et laisse l'ouvrage imparfait. C'est ce qui a engagé Cyriaque Stroza, noble Florentin, à ajouter deux livres à la République d'Aristote, pour la continuer. Il y traite des militaires, du prince, des magistats et du sacerdoce. Stroza a imité d'une manière très-heureuse le style et la manière d'Aristote (1).

Les Economiques, en deux livres. Cet ouvrage traite de l'administration des biens et du gouvernement de la famille. On y lit dans les chap. 3 et 4 d'excellens préceptes sur les devoirs de la femme envers son mari, et du mari envers sa femme. Le second livre de cet ouvrage annonce, par son style lâche et diffus, et par les histoires de ceux qui ont su se procurer de l'argent par des ruses, qu'il n'est point d'Aristote.

Ouvrages de Rhétorique.

Sur l'art de la Rhétorique, trois livres. Cet ouvrage fut composé par Aristote, pour Théodecte de Phasélis son disciple, lequel devint par

(1) Les Politiques d'Aristote ont été traduites récemment par le citoyen *Champagne*, directeur du Prytanée de Paris et membre de l'Institut.

la suite un Rhéteur distingué, un Philosophe du premier ordre, et dont Alexandre honora les obsèques par des jeux publics et des couronnes de fleurs qu'il posa lui-même sur la statue de cet homme éloquent.

Dans le premier livre, l'auteur compare d'abord la Rhétorique avec la Dialectique, ou l'art de raisonner; il établit leur affinité. Il définit ensuite la Rhétorique, *l'art de connoître et d'exprimer tout ce qu'il y a de plus capable de persuader, et de rendre une chose croyable.* Le discours a besoin pour exister de trois circonstances principales, l'*orateur*, la *question*, l'*auditeur*. Il divise ensuite le discours en trois genres principaux, le *délibératif*, le *judiciaire*, le *démonstratif*. Il traite en particulier de chacun d'eux, et indique les matières qui sont susceptibles de chacun de ces trois genres.

Le second livre a pour objet les moyens d'exciter et d'appaiser les passions. C'est ici la partie pratique de l'art. Chaque passion est traitée en particulier. L'auteur, non-seulement définit la *Passion*, mais il détermine les personnes qui en sont susceptibles, les circonstances qui les font naître, celles qui les diminuent. On trouve d'excellentes observations sur les mœurs des jeunes gens, des hommes faits, des vieillards; sur celles des hommes riches et puissans. L'auteur passe

ensuite à l'examen du *fait*, qui est l'objet de la *question*. Il examine ce qui peut résulter de la nature de ce fait, de sa possibilité ou de son impossibilité, de son importance et des circonstances qui l'accompagnent; de la force de l'exemple. De là il passe aux raisonnemens, aux enthymèmes, aux lieux communs qui les fournissent, aux objections, à leurs solutions, à l'amplification et à la diminution. Cette partie est celle que les Rhéteurs appellent l'*Invention*.

L'élocution, les moyens qu'elle emploie, la disposition des parties du discours, le style, les figures occupent le troisième livre. Aristote a parsemé son ouvrage, surtout le second et le troisième livre, d'une infinité d'exemples tirés des orateurs et mêmes des poëtes, et plusieurs de ces exemples sont des anecdotes très-curieuses pour l'histoire de l'art ou des personnages. Nous en avons fait un usage assez fréquent. Ce traité a été traduit autrefois par Robert Etienne, dans le 16e. siècle, et ensuite par Cassandre, dans le siècle suivant. Il seroit à désirer qu'une plume, plus récente et plus élégante, en enrichit notre littérature.

Aristote avoit composé sur la Rhétorique un ouvrage bien plus intéressant, dans lequel il avoit recueilli les préceptes de tous ses prédécesseurs. Cicer., *de Orat.*, L. II, n°. 160.

Cicéron rend en vingt endroits de ses écrits le témoignage le plus glorieux à la sagacité d'Aristote, à la rectitude de son jugement et à la bonté de ses principes en matière d'éloquence. Cependant Quintilien ne lui est nullement favorable sur ce qu'il a dit des *Mœurs* dans le troisième livre de sa Rhétorique (1); le critique Romain pense que tout cela ne valoit pas la peine d'être dit.

La Rhétorique à Alexandre n'est point d'Aristote, mais d'Anaximène de Lampsaque, auquel Alexandre avoit demandé un traité sur cet art. La matière étant la même, la division seulement un peu différente, nous n'entrerons dans aucun détail sur cet ouvrage.

Sur l'art poétique, un seul livre. La poésie, comme tous les arts, est une imitation de la nature. L'auteur remonte à l'origine de la poésie, et fait voir que les hommes aiment à imiter, et que c'est de l'imitation qu'est né cet art. Il établit ensuite les différens genres, et traite successivement de l'Épopée, de la Tragédie, de la Comédie; il établit leur différence, assigne le caractère propre à chacune. Le septième et le huitième chapitre sont employés à déterminer les propriétés de l'ac-

(1) Instit. Orat., L. V, c. 10. Malgré le respect dû au fameux Quintilien, j'ose dire que le tableau qu'Aristote a fait des quatre âges, dans le second livre de sa *Rhétor.*, est la plus belle partie de son ouvrage.

tion qui doit former le sujet de ces poëmes. Au neuvième, l'auteur examine en quoi le poëte diffère de l'historien. Le chapitre onze traite de la Péripétie ou catastrophe, et de la reconnoissance dans la tragédie ; Aristote cite la reconnoissance de *l'Œdipe-Roi* de Sophocle, comme le modèle le plus parfait de ce genre. Ce même sujet est repris au chapitre seize. Les parties de la Tragédie, le but que l'auteur doit se proposer, les choses qu'il doit éviter en composant sa fable sont l'objet des chapitres douze et treize, ainsi que du quinzième. Au quatorzième, l'auteur indique les moyens de produire la *terreur* et le *pathétique ;* au dix-septième, il examine ce qu'il convient d'exposer aux yeux du spectateur, et ce qu'il convient d'en éloigner. Le nœud et le dénouement de la Tragédie sont traités au chapitre dix-huit, où il est question du Chœur et de l'effet qu'il doit produire. L'élocution, c'est-à-dire, le style, ses qualités, ses effets remplissent les chapitres suivans, jusqu'au vingt-troisième, où il est question de l'Épopée, que l'auteur définit un récit en vers. Il établit la différence de l'Épopée avec la Tragédie, et la manière dont le poëte épique doit traiter la fiction. Enfin, Aristote examine laquelle de l'Épopée ou de la Tragédie est préférable, et il se détermine en faveur de la dernière.

Ce traité a été traduit en français par Dacier,

et depuis, par l'abbé Lebatteux. La version de ce dernier est la plus estimée.

Quelle que soit l'utilité de la Poétique d'Aristote, quelle que soit la justesse de ses principes, il faut avouer que cet ouvrage est bien éloigné de remplir le but que l'on doit se proposer dans un traité de cette nature. Aristote n'a, pour ainsi dire, considéré que la Tragédie. Ce qu'il dit de l'Épopée et de la Comédie est très-insuffisant. D'ailleurs il ne parle ni de l'Ode, ni du Dithyrambe, ni de la poésie Pastorale, ni de l'Élégie, ni des autres petits poëmes. Je suis tenté de croire que cette Poëtique d'Aristote est venue jusqu'à nous dans un état de mutilation déplorable. Plusieurs chapitres ne paroissent point à leur place. Par exemple, le chapitre seize devroit être à la suite du neuvième ; le quinzième devroit être le quatorzième. De plus, Aristote, en terminant le chapitre vingt-six, qui est le dernier, dit bien qu'il a suffisamment traité de l'Epopée et de la Tragédie ; mais cela n'annonce que la fin de cette matière, et non pas celle de l'ouvrage. Je suis persuadé qu'il avoit traité des autres poëmes avec quelques détails; qu'il avoit surtout parlé de la Déclamation, des Acteurs, des qualités qui leur sont nécessaires, des Théâtres, des Danses, de la Musique ; enfin, de tout ce qui contribue à la perfection de l'art dramatique ; mais l'injure des temps nous aura

enlevé cette partie précieuse de son ouvrage.

Les Problèmes sont des questions divisées en trente-huit sections, sur différentes matières de médecine, de physique, de mathématiques, de morale. Il joint à chacune une solution. Cet ouvrage n'est point susceptible d'analyse. Je dirai simplement que la plupart de ces questions prouvent combien Aristote étoit un profond observateur ; elles sont presque toutes extrêmement curieuses ; et comme les solutions de l'auteur ne sont que des doutes, ces questions mériteroient d'être traduites et proposées à nos savans modernes.

Les Métaphysiques, en quatorze livres, sont l'ouvrage le plus important et le plus profond d'Aristote, et il est difficile d'en donner une idée bien exacte. Dans son préambule, l'auteur observe que les hommes sont naturellement désireux de savoir. Mais pour s'instruire, il faut de la docilité et de la mémoire : un art, une science ne s'acquièrent que par l'expérience. La sagesse est la science qui s'occupe des causes et des principes. Quels sont les caractères du sage et de la sagesse ? Il expose les opinions des anciens sur les causes premières, et les réfute ; telle est la matière du premier livre.

Dans le second, il remarque combien la connoissance de la vérité est difficile à acquérir, et cette difficulté vient principalement de nous-mêmes. En-

suite il établit qu'il existe un premier principe ; qu'il seroit absurde de remonter à une chaîne infinie de causes. La méthode que l'on doit suivre dans la recherche de la vérité, termine le second livre.

Livre troisième. Pour arriver à la vérité, il faut commencer par savoir douter. C'est de là que Descartes a emprunté sa belle doctrine du doute méthodique, qui nous a valu depuis tant de vérités. Aristote examine si les élémens ou les principes sont des *genres ;* si les nombres, les corps, les superficies, les lignes et tous les êtres mathématiques sont des *substances.*

L'Être, en général, est l'objet du quatrième livre. Il établit ensuite que c'est à la philosophie à examiner les axiomes des mathématiciens, et tout ce qui concerne la substance. Cet examen le conduit à rechercher si une vérité peut être en même temps niée et affirmée, et si une chose peut tout à la fois exister et ne pas exister. Tout ce qui a une apparence n'est pas pour cela véritable. Il combat l'opinion de ceux qui pensent que ce qui paroît vrai l'est en effet. Toute proposition est vraie ou fausse ; il faut ou nier ou affirmer, il n'y a point de milieu. Ceux qui soutiennent que tout est vrai ou que tout est faux, tombent dans une contradiction manifeste.

Au cinquième livre, il examine ce que c'est

qu'un principe, ce que c'est qu'une cause. Il établit sept espèces ou plutôt sept modifications du principe. Il distingue aussi les différentes causes, et répète à cet égard ce qu'il a déjà dit dans ses livres de Physique; car Aristote se répète assez souvent, et emprunte d'un ouvrage pour un autre toutes les fois que la matière est la même, et souvent il se copie mot à mot. Ce qu'il dit ensuite des élémens et de leur distinction se retrouve dans le livre de la *génération et de la corruption*, et dans le traité du *Ciel*. Au chap. quatre, il parle de la *Nature* et des différentes acceptions dans lesquelles on peut prendre ce mot, pour la *naissance*, pour la *partie principale*, comme le cœur; pour le *principe interne* du mouvement, pour la *matière*, pour la *forme*, etc. Je ne suivrai point ici l'auteur dans ce qu'il dit de l'Être et de l'accident, et des différentes espèces de ce dernier; peu de lecteurs auroient peut-être le courage de descendre dans ces profondeurs obscures. Au chapitre douze, Aristote traite de la puissance ou principe du mouvement; il en établit les différens modes, la quantité, la qualité, les modifications. Il définit ensuite les termes de *perfection*, de *borne*, de *disposition*, d'*état*, de *passion*, de *privation*; ce que c'est que *avoir*, ce que c'est que *venir de*, *être fait de*, etc.; ce que c'est que la *partie*, *le tout*, *le manque*, *le genre*; ce que c'est

que le *faux ;* enfin, de combien de manières peut se prendre *l'accident.*

Le sixième livre, qui n'a que trois chapitres, considère *l'Être* en tant qu'*Être.* Cette recherche appartient à la Philosophie théorique ou contemplative ; ce qui donne à l'auteur occasion de distinguer trois sortes de Philosophie, la théorique, la physique, la mathématique. Ensuite il pose en principe que l'on ne peut point connoître l'Être par ses accidens ; qu'il y a des principes et des causes de génération et de corruption, sans que pour cela il y ait génération ou corruption.

Le septième livre parle de la *Substance* comme étant le premier Être ; la raison, la connoissance, le temps, la nature nous démontrent cette vérité. C'est aux chapitres quatre, cinq et six de ce livre que le philosophe établit les fameuses *Quiddités* de l'école, que les Grecs exprimoient par τί ἦν εἶναι, *qu'est-ce que être ?* ce qui n'est autre chose qu'une *définition.* Une chose existe ou par nature, ou par art, ou fortuitement, ou est produite par une cause efficiente : c'est ce que démontre le chapitre sept. Au chapitre huit, il prouve que ce que l'on appelle *substance* et *forme* n'existe pas absolument par soi-même, mais est un composé. Ensuite il examine pourquoi certaines choses doivent leur naissance à l'art et à un mouvement spontané, tandis que d'autres n'en viennent point.

Le *Tout* a-t-il besoin d'être défini quand les *Parties* le sont, et les *parties* doivent-elles l'être quand le *tout* est défini? Les *Universaux* n'ont point de substance, et l'on ne peut pas demander ce qu'ils sont, mais quelle est leur qualité. Les idées et les substances ne sont point séparables, autrement elles ne tomberoient pas sous nos sens, et ne pourroient être ni définies, ni démontrées. Les universaux ne sont des substances que potentiellement et non *ab actu*.

Dans le huitième livre, il s'agit des substances qui tombent sous les sens; de la matière, de la forme naturelle et artificielle. Il examine si les noms expriment des êtres composés, ou une forme; et il établit que la forme est antérieure au composé. Les choses ont une matière propre. Les accidens n'ont point de matière dont ils soient formés. Ils entrent dans le composé pris généralement.

La puissance, l'impuissance, la privation, les puissances rationelles et irrationelles, la puissance accompagnée ou privée de l'acte sont traitées au neuvième livre.

Dans le dixième, il reprend ce qu'il a déjà dit sur l'*unité*. Son opposition avec la *pluralité* est traitée dans le dixième; on y voit aussi comment l'*égalité* est opposée à la grandeur et à la petitesse, et les exclud. Il établit que ce qui est différent

dans *l'espèce* peut être le même dans le *genre.* Il indique en quoi consiste la différence dans l'espèce, et pourquoi telles choses diffèrent dans l'espèce et d'autres n'en diffèrent point. Que le *corruptible* et l'*incorruptible* diffèrent dans l'espèce.

Dans le onzième, il s'agit des êtres mathématiques et des idées, dont il nie l'existence, au chapitre quatre du onzième livre.

Le douzième s'occupe principalement des nombres.

Le treizième livre offre une répétition ou un résumé de tout ce qui a été dit dans les premiers sur la science en général, et en particulier sur la métaphysique.

Le quatorzième, autrefois le douzième, traite de la substance en général. Il la divise en trois espèces, soumise aux sens et corruptible, soumise aux sens et incorruptible. Ces deux espèces sont sujettes au mouvement et au changement, mais la troisième est immobile et impassible.

Les trois sortes de substance ont pour principes la matière, la forme et la privation; la matière et la forme ne sont point engendrées ni produites; car une chose existe avant d'être changée en une autre. Il en conclut qu'il est nécessaire qu'il existe une substance éternelle et immuable. L'auteur s'étend ensuite sur les causes, les principes et les élémens des êtres, sur la divisibilité de la matière et

sur ses différentes propriétés. Mais les chapitres les plus intéressans de ce livre sont, sans contredit, le septième et les deux suivans, dans lesquels il est question de Dieu. Les idées d'Aristote sur cet Être incompréhensible sont les plus saines que l'homme puisse se former ; il reconnoît en Dieu un Être infini, intelligent, dégagé de toute matière ; éternel, impassible, maître absolu de toutes choses, dont la félicité est parfaite. Il considère ensuite Dieu comme le moteur universel, et la cause efficiente et première ; enfin, Aristote sembleroit avoir emprunté la doctrine de nos Théologiens, si nous ne savions que nos Théologiens ont emprunté la doctrine d'Aristote. Ils ont dit comme lui, au chapitre neuf, que la première intelligence, c'est-à-dire, Dieu, comprend par l'acte et non pas potentiellement ; que lui seul se connoît lui-même, qu'il est un être simple et qu'il n'y a rien en lui de composé.

On ne conçoit pas comment on a pu taxer d'athéisme un philosophe dont la doctrine est aussi orthodoxe. Aussi a-t-il été pleinement vengé de cette accusation par Reimmann, dans son livre *de Atheis*, c. XXVII (1).

Le traité *des Plantes* qui suit, et qui est divisé

(1) Jac. Freder. Reimmanni, *Histor. universalis Atheismi et Atheorum. Hildesiæ*, 1725.

en deux livres, est reconnu depuis long-temps ne pas appartenir à Aristote. Quoique ce traité soit en général d'une mauvaise physique, il contient néanmoins des choses très-intéressantes sur la nature des plantes, sur leur sexe, sur leur génération, et c'est principalement dans les opinions d'Anaxagore et d'Empédocle que l'auteur a rapportées, que l'on trouve le germe de la doctrine que Conrard Gesner, et depuis le célèbre Linnæus, ont établie sur la génération végétale.

A l'égard des quatorze livres *de secretiore parte divinæ sapientiæ secundum Ægyptios*, on sait qu'ils ne sont point d'Aristote; d'ailleurs, c'est un ouvrage de métaphysique traduit de l'arabe; il paroît emprunté des Platoniciens, qui ont fleuri dans les trois et quatrième siècles de l'ère chrétienne, et qui ont fait un mélange assez incohérent de la théologie et de la métaphysique.

Le fragment *des Républiques* d'Aristote est un morceau très-précieux, et fait pour exciter nos regrets sur la perte irréparable de cet ouvrage, dans lequel le philosophe avoit recueilli les principaux traits des constitutions politiques adoptées dans les différens Etats de la Grèce.

Je ne dirai rien des cinq ou six *lettres* qui lui sont attribuées. Il n'y en a que deux qui paroissent être légitimes; celle à Théophraste, et celle à Alexandre, par laquelle il lui déclare que quoi-

qu'il ait publié ses *leçons acroamatiques*, cependant elles ne le sont pas, car elles ne pourront être comprises que par ceux qui les auront entendues de sa bouche.

Tels sont les ouvrages de ce génie prodigieux, dont les méditations profondes ont reculé les bornes de presque toutes les sciences cultivées de son temps, et ont préparé les découvertes des modernes. Mais je reviens à mon sujet, dont je me suis peut-être trop écarté, entraîné par le désir de faire connoître un auteur qui mérite, plus qu'on ne le croit communément, d'être médité par notre siècle.

Le plus élégant et le dernier des orateurs Attiques qui aient survécu à la liberté de leur patrie, fut, au jugement de Cicéron même, Démétrius de Phalère, Athénien, fils de Phanostrate et disciple de Théophraste (1). Sa naissance étoit peu relevée (2), mais la nature l'avoit comblé de toutes

(1) Diogène de Laërte, L. V, segm. 75 et 39. Suidas, au mot Δημήτριος φαληρεύς. Cicéron, *de Oratore*, c. 17, et *de claris oratoribus*.

(2) Son père avoit été esclave, lui-même n'étoit qu'affranchi, si nous en croyons Ælien (*Hist. div.*, L. XII, c. 43), qui l'appelle οἰκοτριβα, esclave né dans la maison de Timothée et de Conon. Mais il est bien difficile de croire que les Athéniens eussent permis à un *affranchi* de monter à leur tribune, à un homme qui n'auroit pas été citoyen, eux qui étoient si jaloux de ce titre et des priviléges qui y étoient attachés. Le mot οἰκοτριψ signifie aussi

les grâces et de tous les talens. Une très-belle physionomie (1), un esprit brillant, une élocution fa-

celui qui est chargé du soin des enfans d'une maison, un *pædagogue*, et c'est vraisemblablement ce qu'étoit Démétrius dans la maison de Timothée.

(1) On en a pris occasion de médire de ses mœurs, et il est vrai qu'elles ne furent pas très-chastes. On l'accuse d'avoir prostitué sa jeunesse à Cléon. Dans un âge plus avancé, il se livra avec fureur à l'amour des femmes. Il vécut long-temps avec la belle *Lamia*, joueuse de flûte et l'une des plus célèbres courtisanes d'Athènes; il en eut même une fille nommée *Phila*. Il entretint encore plusieurs autres courtisanes, et particulièrement *Lampito* de Samos. Il affectoit de prendre le nom de ses maîtresses, et se nommoit lui-même *Lampito*. Celles-ci l'avoient surnommé Χαριτοβλέφαρον, *qui a les yeux des grâces, dont le regard est plein de grâces*, Athénée, L. XIII, p. 593, F. Son luxe étoit prodigieux : maître de tous les revenus de l'Attique, il percevoit chaque année 1200 talens (6,480,000 liv.); et comme il dépensoit fort peu pour les troupes, et pour les frais d'administration, il consumoit le reste en voluptés. Ses festins étoient si somptueux qu'ils effaçoient ceux de Macédoine, dont la magnificence avoit passé en proverbe. Ses vases étoient plus brillans que ceux de Cypre et de Phénicie. Le plancher de ses salles à manger étoit parsemé de fleurs, arrosé des parfums les plus précieux, et peint par les artistes les plus habiles. Il avoit tous les jours des rendez-vous secrets avec des femmes : il passoit les nuits dans des excès de débauche avec de jeunes garçons. Plein d'afféterie et fort amoureux de sa figure, il teignoit ses cheveux en blond, et peignoit son visage de diverses couleurs, étant extrêmement curieux de plaire à tout le monde, et d'être trouvé beau. Enfin, cet homme, qui imposoit des lois aux autres, qui régloit les mœurs et la conduite des citoyens, menoit la vie la plus dissolue. Dans sa première

cile,

cile, secondée d'une voix sonore, lui gagnoient tous les cœurs. Elevé dans la philosophie des Péripatéticiens, formé à l'éloquence par les principes d'Aristote, à peine il parut à la tribune qu'il charma les Athéniens jusqu'à l'enthousiasme. Son crédit et leur bienveillance s'accrurent à mesure que les talens de l'orateur se développèrent.

Cassandre, roi de Macédoine, devenu maître de la Grèce, dans le dessein de s'attacher les Athéniens, voulut confier le gouvernement à l'un de leurs concitoyens, et ne crut pas devoir en choisir un autre que Démétrius. Celui-ci n'employa d'abord son autorité que pour le bonheur de sa

jeunesse, il ne mangeoit guères que des olives et du fromage; mais depuis son élévation, les repas les plus splendides ne lui suffisoient pas, et sa dépense étoit telle que son cuisinier, nommé Moschion, auquel il abandonnoit les restes de sa table, en acheta, au bout de deux années, trois métairies considérables, devint un des plus riches particuliers d'Athènes; et se croyant tout permis, outrageoit les femmes les plus distinguées et les enfans libres. Tous les jeunes garçons étoient jaloux de son *catamite*, nommé Théognis. Enfin, Démétrius dansoit lui-même aux fêtes de Bacchus, et chantoit des vers dans lesquels sa beauté étoit comparée à celle du soleil. Athénée, L. XII, p. 542, D.

Voyez la Vie de Démétrius de Phalère, dans les Mémoires de l'Acad. des Inscr., t. VIII, p. 157, où Bonami essaye de justifier Démétrius de Phalère, et d'appliquer à Démétrius Poliorcète les débauches reprochées à l'orateur. Il s'appuie de l'autorité d'Élien (L. IX, c. 9), mais Khunius et Périzonius, éditeurs d'Élien, ont fait voir que cet écrivain s'étoit trompé.

patrie : il s'efforça de lui rendre ses anciennes lois et ses anciens usages. Les Athéniens, voulant lui témoigner leur reconnoissance et surpasser tous les honneurs qu'ils avoient rendus jusque-là à leurs grands hommes, lui élevèrent *trois cent soixante* statues d'airain. Les unes le représentoient à cheval, d'autres porté sur un char attelé de chevaux : et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ces statues furent toutes achevées en moins de trois cents jours (1).

Mais enivré par une longue prospérité, ses mœurs devinrent dissolues ; il se plongea dans les plus sales voluptés. Son gouvernement despotique fut semblable en plusieurs points à celui de Périclès (2), et plus brillant que solide. Une

(1) Quelle idée de pareils travaux, achevés en si peu de temps, nous donnent des arts et des artistes de la Grèce! Et nous osons vanter notre génie et nos moyens mécaniques! S'il falloit fondre aujourd'hui *trois cent soixante* statues équestres en moins de *trois cents jours*, quels artistes oseroient l'entreprendre? lorsqu'il nous a fallu plus de trois mois pour construire une colonne en planches et en toile peinte ; monument ridicule, dont l'érection n'a fait qu'attester la chute déplorable des arts et la perte presque irréparable du bon goût.

(2) Il augmenta singulièrement les impôts, sous le prétexte d'accroître le revenu de l'Etat. Il fit dès le commencement de sa préfecture un dénombrement des citoyens et des habitans de l'Attique ; il en résulta qu'il y avoit 21,000 citoyens, 10,000 étrangers domiciliés, appelés *Métœques*, et 400,000 esclaves; total 431,000 habitans. Ce dénombrement eut lieu la troisième année de la 110e. olympiade. Athénée, L. VI, p. 272, B.

foule nombreuse d'ennemis que lui avoient créés ses succès et l'éclat de ses talens s'agita sourdement. Leur haine et leur jalousie, long-temps comprimées par la crainte, éclatèrent enfin, lorsque Démétrius, fils d'Antigone, s'empara d'Athènes. Les changemens apportés par ce prince dans le gouvernement, devinrent le signal d'une sédition qui éclata contre notre orateur. Les trois cent soixante statues qu'on lui avoit dressées furent renversées en un seul jour. On vendit les unes à l'encan, on brisa les autres, on en précipita plusieurs dans la mer, quelques-unes furent fondues et converties en vases réservés aux plus ignobles usages (1). Une seule échappa à cette destruction générale, et fut conservée dans la citadelle par ordre du prince Démétrius. A peine pût-il échapper lui-même à la fureur de ses ennemis, et se sauver à Thèbes sous une escorte que lui donna le vainqueur, pénétré d'estime pour ses talens (2).

(1) Ce fait arriva la seconde année de la 118e. olympiade. *Corsini*, Fast. Att., t. IV, p. 67-68. Diog. de Laërte, L. V, seg. 76. Plutarque dit simplement *qu'elles n'eurent pas le temps de contracter de la rouille*, sans parler de cette espèce d'outrage. Ce sont celles de Démade qui furent ensuite converties en vases d'ignominie. Plutarque, *Reipub. Ger. præcepta*, p. 265, édit. de Reiske.

(2) Diogène de Laërte (*l. c.*) ajoute que quoique absent, on lui intenta une accusation capitale. Ses amis et ceux qui

L'année suivante, la 3e. de la 118e. olympiade, fut remarquable par la persécution qui s'éleva contre les philosophes : un orateur nommé Sophocle, fit rendre au peuple un décret par lequel il étoit défendu aux philosophes d'enseigner sans avoir auparavant obtenu l'approbation du peuple; mais ce décret insensé fut révoqué un an après.

Démétrius se retira en Egypte, auprès du roi Ptolémée Lagus, qui commençoit à former la riche bibliothèque d'Alexandrie. Là, dans le sein des Muses, oubliant sa grandeur passée, Démétrius charma ses malheurs par l'étude et par la philosophie (1). Il composa un grand nombre d'ouvrages, dont aucun n'est parvenu jusqu'à nous. Le roi l'honoroit d'une amitié particulière, et le consultoit en différentes occasions (2). Démétrius l'exhortoit souvent à lire les ouvrages des philosophes qui ont écrit sur la royauté et sur les devoirs des souverains. *Vous y trouverez*, lui disoit-il, *des avis que les courtisans n'osent jamais donner aux princes* (3). Il lui conseilla aussi de

avoient eu avec lui des liaisons intimes furent traduits en justice. Le poëte Menandre pensa payer de sa tête la faveur et la considération que ses talens lui avoient obtenues auprès de Démétrius.

(1) Ayant appris que ses statues avoient été détruites par les Athéniens, il répondit : *ils ne sauroient détruire les vertus qui me les ont fait élever.*

(2) Plutarque, *de exilio*, p. 374.

(3) *Idem*, *Apophtegmes*.

laisser son empire aux enfans qu'il avoit eus d'Eurydice sa première femme ; mais Ptolémée ayant institué pour successeur le Philadelphe qu'il avoit eu de Bérénice, dès que celui-ci fut monté sur le trône, Démétrius lui devint suspect ; il le fit garder à vue (1). Alors, banni de la Cour, dévoré de chagrins, il se retira dans la Haute-Egypte, où il mourut de la piqûre d'un aspic qui le mordit pendant qu'il dormoit. Il fut enterré dans le nôme de Busiris, près de la ville de Diospolis, dans un lieu nommé les Marais (2).

Le caractère de l'éloquence de Démétrius tenoit beaucoup du genre tempéré ; il avoit peu de véhémence, mais sa logique étoit subtile, son style fleuri, son élocution douce : on y reconnoissoit un disciple de Théophraste (3), dit Cicéron. Le même auteur, dans le traité *de claris oratoribus*, dit que l'éloquence de Démétrius étoit douce, insinuante, mais d'une douceur qui charmoit les esprits sans les énerver. Il fut le premier qui fit fléchir l'éloquence et la rendit plus propre à flatter les oreilles qu'à porter la conviction dans les cœurs.

(1) Diogène de Laërte, *l. c.*

(2) Diog. de Laërt., *l. c.*

(3) Quintilien, *Institut. Orat.*, L. X, c. 1. Cicéron (*de Officiis*, L. I) l'appelle *disputator subtilis, orator parum vehemens, dulcis tamen ut discipulum ; Theophrasti possis agnoscere.*

Dans son exil il avoit beaucoup écrit : la philosophie, l'histoire, la critique, l'art oratoire, la poésie même avoient exercé sa plume (1). Un travail assez étendu sur la vie et les qualités des orateurs, sur les différens styles propres à l'éloquence, lui avoient mérité un rang distingué parmi les Rhéteurs et les Grammairiens (2). C'est sans doute ce qui a engagé un grammairien d'Alexandrie, nommé aussi Démétrius, à publier sous le nom de Démétrius de Phalère, un traité intitulé περὶ Ἑρμηνείας, *de Elocutione* (3), dans lequel il donne des préceptes et cite des exemples des divers styles oratoires. Mais cet ouvrage, quoiqu'il renferme des principes sains, des définitions exactes, des observations utiles, a paru néanmoins, aux yeux des critiques les plus éclairés, peu digne de la réputation de l'auteur auquel on l'attribue. Ils y ont remarqué des expressions qui n'étoient point encore usitées du temps de ce rhéteur ; telle est

(1) Il surpassa, par le nombre des volumes, tous les Péripatéticiens qui l'avoient précédé, dit Diogène de Laërte, L. V, segm. 80.

(2) Denys d'Halicarn. cite un ouvrage de cette nature dans son traité *de admiranda vi in Demosth.*, p. 1118, édit. de Reiske.

(3) La première édition en a été donnée par Alde Manuce, en 1508, avec une collection de rhéteurs Grecs, laquelle est devenue fort rare. La meilleure édition est celle de Fischer, à Leipsig, 1773.

celle de ἀλληγορία, *allégorie*, qui n'a été employée en ce sens que long-temps après Démétrius, et pour laquelle les Grecs disoient ὑπονοία. Ce qui prouve, pour le dire en passant, que le livre des *Allégories d'Homère*, attribué à Héraclide de Pont, n'est point de l'ancien Héraclide, fils d'Euthyphron, et contemporain de Speusippe et d'Aristote, mais d'un écrivain de ce nom qui peut avoir vécu sous les empereurs Caligula, Claude ou Néron (1).

L'auteur du traité de l'*Elocution* cite des écrivains beaucoup plus récents que le véritable Démétrius de Phalère, tels que le sophiste *Artémon* qui vivoit sous Adrien. Il parle du peintre *Nicias*, qui florissoit sous le règne d'Attale, comme nous l'apprenons de Pline, L. XXXVIII, cap. 11. Enfin, Démosthène et Xénophon y sont mis au rang des anciens. Cependant le vrai Démétrius étoit leur contemporain ; il commença à paroître à la tribune à l'époque où Harpalus fuyoit les poursuites d'Alexandre, et il vit luire les jours les plus brillans de l'éloquence. On peut voir encore d'autres raisons de douter de la légitimité de cet ouvrage dans les remarques de H. de Valois, sur les *excerpta* de Peiresc, p. 65, dans les notes de Thomas Gale sur le traité de Démétrius, dont le

(1) Fischer, *préface* de son édition des *Rhetorum Selectorum*, Leipsig, 1773.

savant Anglais a donné une belle édition à Oxford, en 1676, et dans la préface de la dernière édition donnée à Leipsig en 1773, par les soins de Joh.-Frideric Fischer. Le sentiment le plus universel des savans est que ce petit traité *de Elocutione*, qui d'ailleurs mérite à plusieurs égards d'être lu, est l'ouvrage d'un grammairien d'Alexandrie, nommé Démétrius, qui avoit composé un traité de *Rhétorique*, τέχνας Ρητορικὰς, cité par Diogène de Laërte. Le surnom de *Phalereus* a été sans doute ajouté par quelque critique ou quelque copiste qui, ne connoissant pas le Démétrius d'Alexandrie, a cru que cet ouvrage appartenoit à Démétrius de Phalère.

Il faut observer qu'outre l'Athénien de ce nom, il y a eu plusieurs Démétrius qui ont pris le surnom de *Phaléreus*. L'un est le scholiaste de Nicandre, dont Etienne de Byzance fait mention dans son dictionnaire géographique, au mot Κορόπη. Le second est un poëte comique cité par Athénée. Un troisième Démétrius de Phalère est nommé par Joseph. *Antiq. Judaïques*, L. I.

Nous avons dit que Démétrius avoit beaucoup écrit dans son exil. Diogène de Laërte nous a conservé le catalogue de ses ouvrages. Ils consistoient en un traité *sur la Législation des Athéniens*, divisé en cinq livres; *sur les citoyens d'Athènes*, deux livres; *sur la Démagogie*, c'est-

à-dire, les moyens de gouverner le peuple, deux livres; *sur la Politique*, deux livres; *sur les Lois*, un livre; *sur la Rhétorique*, deux livres; *sur l'Art militaire*, deux livres; *Commentaire sur l'Iliade*, deux livres; *sur l'Odyssée*, quatre livres. Des dialogues ou des discours philosophiques, intitulés: 1°. *Ptolémée*, 2°. *sur l'Amour*, 3°. *Phœdondas*, 4°. *Mœdon*, 5°. *Kleon*, 6°. *Socrate*, 7°. *Aristomaque*, 8°. *Artaxerxès*, 9°. *sur Homère*, 10°. *Aristide; une exhortation sur la Decaétie*, espace de dix ans. (Démétrius fut gouverneur de l'Attique précisément pendant ce nombre d'années, et il se pourroit que sous ce titre il eût fait l'histoire ou l'apologie de son gouvernement). Cet ouvrage n'avoit qu'un livre. 11°. *Sur les Ioniens*, un livre; 12°. *Discours sur l'ambassade*, 13°. *Traité sur la foi* ou *la fidélité* ou *la confiance*, un livre; 14°. *sur la Grâce*, 15°. *sur la Fortune*, un livre; 16°. *sur la grandeur d'ame*, un livre; 17°. *sur le Mariage*, un livre; 18°. *sur l'Opinion* (1), un livre; 19°. *sur la Paix*, un livre; 20°. *sur les Lois*, un livre (2); 21°. *sur les différentes professions*, un livre; 22°. *sur l'Occasion*, un livre; 23°. *Dionysius*, un livre; 24°. *le Chalcidique* (dis-

(1) Le grecque porte περὶ τῦ δόκυ, *sur la poutre;* mais je pense qu'il faut lire περῖ τῦ δοκῦντος, *sur l'opinion.*

(2) Cet ouvrage est-il différent de celui cité ci-dessus, ou est-ce une répétition du copiste de Diogène de Laërte?

cours), un livre; 25°. *Incursion des Athéniens*, un livre; 26°. *sur Antiphanes* (poëte comique), un livre; 27°. *Préface historique*, un livre; 28°. *Epîtres*, un livre; 29°. *les Droits*, un livre; 30°. *Recueil des Fables d'Esope*, un livre; 31°. *Chries*, un livre. On voit, par ce catalogue, que Démétrius n'avoit point composé le traité *de Elocutione* qu'on lui attribue.

On rapporte de cet orateur plusieurs sentences qui annoncent la trempe philosophique de son caractère. Quand il eut appris que les Athéniens avoient détruit les nombreuses statues qu'ils lui avoient dressées, il répartit : *ils ne peuvent anéantir la vertu qui me les a fait élever.* Il disoit que *le sourcil* (1) *n'étoit pas la moindre partie du corps, puisqu'il pouvoit obscurcir toute la vie d'un homme. Plutus*, disoit-il encore, *n'est pas seul aveugle, la fortune qui le conduit ne l'est pas moins. Ce que le fer produit dans les batailles, l'éloquence le fait dans les Républiques.* Voyant un jour un jeune homme efféminé : *voilà*, dit-il, *un Mercure en gaine* (2), *il a une robe*,

(1) C'est-à-dire l'orgueil, ἡ ὀφρὺς, a les deux significations en grec.

(2) Τετράγωνος Ἑρμῆς, *un Mercure carré*, c'est-à-dire, un sot. Les anciens plaçoient ordinairement devant leur porte un Mercure carré ou cubique; on lui donnoit, dit-on, cette forme solide pour désigner l'éloquence, à laquelle il présidoit. De quelque manière que tombe un cube, il a toujours une base solide, et est toujours droit. De même

un ventre, un pénis, une barbe. Il disoit des riches orgueilleux : *ôtez-leur la fortune, et laissez-leur la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes.* (C'est en effet une cruelle punition). Il avertissoit les jeunes gens *de respecter à la maison leurs parens, les passans dans les rues et eux-mêmes dans la solitude.* Il disoit des amis : *on doit les appeler dans la prospérité, mais ils doivent venir eux-mêmes dans le malheur.*

Les Stoïciens commencoient à fleurir à cette époque. Plusieurs d'entre eux cultivèrent l'éloquence et l'enseignèrent. Cléanthes, l'un des plus célèbres, composa un *traité de Rhétorique*, cité par Diogène de Laërte; et Chrysippe, son successeur, qui cherchoit à se distinguer par la bizarrerie de ses idées et la singularité de son style, écrivit aussi sur l'éloquence, mais de manière que son ouvrage ne peut être utile qu'à ceux qui ont résolu de se taire (1).

Le plus ancien Rhéteur qui se présente à nous maintenant, est Eratosthène. Il n'est point de partie de littérature, il n'est point de science où le

l'éloquence et la vérité sont toujours simples et semblables à elles-mêmes. Les mensonge, au contraire, est variable et souvent en contradiction avec lui-même. *Suidas*, *voce* Ἑρμῶν. *Voyez* Thucyd., L. VI, c. 27.

(1) Cicéron, *de Finibus*, L. IV. *Scripsit Rhetoricam Cleanthes, Chrysippus etiam sed sic, ut si quis obmutescere cupierit nihil aliud legere debeat.*

nom de ce grand homme ne paroisse avec éclat. Il fut le plus savant des Grecs ; c'est peut-être celui qui a le plus écrit, et sur une plus grande diversité de matières. Eloquence, Poésie, Histoire, Philosophie, Sciences Mathématiques, Géographie, Astronomie, Critique, Grammaire, il s'exerça dans tous les genres, et eut en tous des succès assez distingués pour mériter le second rang et le surnom de *Béta*, seconde lettre de l'alphabet, qui signifie le *deuxième*. On l'appela encore le *nouveau Platon*, parce qu'à l'exemple de l'ancien, il joignoit les Mathématiques à la Philosophie : enfin, le *Pentathle*, nom sous lequel on désignoit les athlètes qui avoient remporté le prix des cinq combats, du *pancrate*, de la *lutte*, de la *course des chars*, de la *course à pied* et *du disque*.

Cyrène fut sa patrie (1). Le nom de son père est incertain : les uns l'appelent Aglaüs (2), d'autres Ambrosius ; mais l'époque de sa naissance est du moins assez constante. Il résulte du témoignage des marbres de Paros et de celui de Suidas, qu'Eratosthène naquit dans la 1re. année de la 126e. olymp., 276 ans avant J.-C. Les plus habiles maîtres de ce temps concoururent à son éducation, le philosophe Ariston de Chio, le grammairien Lysanias de Chio et le poëte Callimaque furent ses précep-

(1) Fabricius, *Bibl. Græc.*, t. III, p. 471.
(2) Lucien, *in Macrobiis sub finem.*

teurs. Après avoir passé sa jeunesse dans sa patrie, Eratosthène voyagea dans la Grèce, et vint perfectionner son goût et ses connoissances à Athènes. Cette ville, malgré la perte de sa liberté, malgré les malheurs inséparables des grandes révolutions qu'elle avoit essuyées depuis la mort d'Alexandre, étoit toujours le centre du goût et des beaux arts, et le rendez-vous des hommes illustres dans tous les genres. Après un séjour de plusieurs années, il fut appelé à Alexandrie par le 3ᵉ. Ptolémée (1) pour présider à la fameuse Bibliothèque des rois d'Egypte. En possession d'un trésor aussi précieux, Eratosthène se livra avec une nouvelle ardeur à l'étude ; il produisit un nombre considérable d'ouvrages ; toutes les sciences lui furent redevables, et il les enrichit de découvertes ou d'observations précieuses. Ses travaux, trop assidus, émoussèrent sa vue, et dans sa vieillesse il devint presque aveugle. Alors le chagrin de ne pouvoir plus lire le dégoûta de la vie ; il la termina volontairement, en se privant de nourriture. Il vécut 80 ans, ou même 82, suivant le témoignage de Lucien, *de Macrobiis*.

Il ne nous reste de ce grand écrivain qu'un petit traité intitulé Καταστερισμοὶ, *des Constellations*, ouvrage qui a plus de rapports à la Mythologie qu'à l'Astronomie. Il a été publié pour

(1) Ptolémée Evergètes, c'est-à-dire, *le Bienfaiteur*.

la première fois avec un fragment sur les *sources du Nil* et sur la *duplication du cube*, par Fell, évêque d'Oxford; à Oxford, 1672, et depuis par Thom. Gale, dans ses *Opuscula Mythologica, Physica et Ethica*, Amsterdam, 1678.

Pour suppléer, autant qu'il est en nous, à la perte des ouvrages d'Eratosthène, nous offrons ici un catalogue assez exact de ses ouvrages, tiré de l'édition des *Catastérismes* de Fell et de la Bibliothèque grecque de Fabricius.

Ouvrages connus d'Eratosthène, et cités par les Anciens.

1. *Une Grammaire*, en deux livres, citée par Clément d'Alexandrie, *Stromat*, p. 309, et fréquemment par Hésychius. Cet ouvrage fit donner à Eratosthène le surnom de *Philologue*, et il est le premier écrivain qui ait été honoré de ce titre. Suétone, *de Grammaticis*, c. 10.

2. *Une Géographie*. Strabon en a fait un grand usage, et la cite à tout moment. Etienne de Byzance, *de Urbibus*, Vitruve, Cléomède, Théon de Smyrne, Pline et plusieurs autres en parlent, et surtout Scymnus de Chio, *v.* 112. Cet ouvrage a été vivement critiqué par Hipparque, Ptolémée, Sérapion et par Strabon même. Il paroît que cette *Géographie* avoit au moins trois

livres. Le scholiaste d'Apollonius cite le troisième sur les vers 10, 25, 26 et 75 du quatrième livre *des Argonautes.*

3. *Histoire de la Galatie*, en quarante livres (1). Etienne de Byzance, *voc.* Σπάρταχος, Διανεῖς, Βοὸς κεφαλαί, ὕδρηλα.

4. *Amathusia.* Hésychius en cite le neuvième livre. C'étoit vraisemblablement une description de la ville d'Amathonte, capitale de l'île de Cypre.

5. *Une Chronologie.* Eusèbe, Censorinus, Denys d'Halicarnasse y ont puisé.

6. Sur les *Chronographes.* Clément d'Alexandrie, *Strom.*, L. I.

7. Traité sur les *Olympioniques*, ou vainqueurs aux jeux olympiques. Athénée, L. IV, p. 154. Diog. Laërt., VIII, segm. 51. Cet ouvrage concernoit encore la chronologie. Chaque olympiade étoit désignée d'après le nom du vainqueur à la lutte. Diogène (*Vie d'Empédocle*) le cite. Fell, dans sa *Préface sur Aratus et sur Eratosthène*, pense que c'est vraisemblablement de ce traité que Scaliger a tiré la plupart des morceaux qu'il a publiés dans son Eusèbe, sous le titre de ἱστορίων συναγωγή, mais cette idée a peu de vraisemblance. Les *Olympioniques* d'Eratosthène étoient certai-

(1) Meursius, *ad Hesychium illustrem.* Vossius, *de Histor. Græcis.*

nement perdus long-temps avant l'époque à laquelle écrivoit Scaliger (*Joseph*). Aucun moderne ne dit avoir vu les *Olympioniques ;* et le morceau de chronologie, publié par Scaliger sous le titre de ἱϛορίων συναγωγὴ, est évidemment une pièce supposée et extraite des différens auteurs du Bas-Empire ; tels que le Syncelle, Cedrenus, Maléla et plusieurs autres.

8. *Sur l'ancienne Comédie.* Diogène de Laërte, *Vie de Zénon.*

9. *Des Vents.* Achillès Tatius, dans ses *Commentaires sur Aratus*, ch. 33, et Lexicon, *Astronomico-Græcum.*

10. *Traité d'Architecture et de Scénographie.* Julius Pollux *Onomast.*, L. X, *præf.*

11. *Des Pastorales.* Proclus sur Hésiode, ἔργ, p. 133, B. Valérius Probus prétend que Virgile a emprunté de ce poëme la plus grande partie de ses Géorgiques. *Voyez* Ursinus *in Virgilium*, p. 99.

12. *Un Poëme en vers héroïques sur Mercure* ou *Hermès*, cité par Etienne de Byzance, par Héraclide de Pont. *Allegor. Homer.*, p. 476, par Achillès Tatius, sur *Aratus*, c. 16.

13. *Traité des richesses*, περὶ πλούτου. Plutarque, *in Themistocle.* A moins qu'il ne faille lire avec Vossius (Gerard-Jean) *in* περιπλῷ, *dans le périple.*

14.

14. *Traité de Morale*, intitulé *Ariston*, du nom de son précepteur. Athénée, L. VIII, p. 281.

15. Une édition corrigée des Poëmes d'Homère, Ὁμήρȣ Διόρθωσις. Athénée, L. I, p. 24.

16. Un traité de *l'Harmonie*, Ἁρμονικά. Ptolémée dans ses *Harmoniques*, Nicomaque, Proclus le citent.

17. *Traité d'Arithmétique*, dont il est fait mention dans Nicomaque. *Arithm.*, L. I. Théon de Smyrne, pag. 129. Jamblique, Philoponus, Boëce.

18. Traité philosophique *sur les biens et les maux*. Harpocration, Clément d'Alexandrie, *Stromat.*, L. IV.

19. Du *Cycle Octaétéride*. Géminius le cite dans son *Introduction*, p. 6, et Achillès Tatius dans son *Commentaire sur Aratus*, ch. 19. Mais on doute que cet ouvrage soit réellement d'Eratosthène.

20. Des *Epîtres*. Macrobe, Eutochius sur Archimède; mais dans la collection des *Epîtres grecques*, celles d'Eratosthène, adressées à Eschine, ont pour auteur Théophylacte de Simocatte.

21. Un traité sur Platon, intitulé *le Platonicien*. Théon de Smyrne, *Mathem.*, cap. 1 et 30. Ménage, sur Diogène de Laërte, croit que c'est de là qu'Eratosthène fut surnommé le nouveau Platon. *Voyez* Diogène, *Vie d'Eudoxe*.

22. Des *Poëmes*. Suidas, Eutochius *in Archimed.* en parlent.

N. B. Les Epigrammes de l'Anthologie qui portent le nom d'Eratosthène, ne sont point de celui-ci, mais d'un Eratosthène scholastique, c'est-à-dire, homme de loi, auteur du Bas-Empire.

23. *Traité d'Astronomie*. Suidas, Plutarque, *de placitis Philosoph.*, L. II, c. 21. Hipparque, Ptolémée, *Proclus in Timæum.*

24. *Des Déclamations*, Μελέται. Strabon, *Geogr.*, L. I, p. 15.

25. *Traité des Sections coniques*. Proclus sur Euclide.

26. *Des Dialogues nombreux*. Suidas.

27. *Les Catastérismes*, publiés par Jean Fell et depuis par Th. Gale.

28. *Arsinoë*. Athénée, L. VIII, p. 276.

29. *Traité de Gnomonique*. Censorinus.

30. *Erigone*. Petit poëme d'une rare perfection, au jugement de *Longin*, p. 184.

31. *Le Crible Arithmétique*. C'est une table des nombres impairs qui ont des diviseurs communs. Elle nous a été conservée par Nicomaque de Gérase, dans son Arithmétique, L. I, p. 17.

32. *Des Mesures* ou *des Dimensions*. C'étoit un ouvrage astronomique, dans lequel Eratosthène assignoit les grandeurs respectives des planètes et leurs distances de la terre; il donnoit au soleil sept

diamètres de la terre, multipliés par vingt. Macrobe, *in somnium scipionis*, L. I, c. 20. Et la circonférence de la terre étoit, selon lui, de 252,000 stades. Strabon, L. II, p. 86. Or, le stade est de 94 toises $\frac{1}{2}$; d'où il suit que, selon Eratosthène, la terre avoit 9525 lieues et 1500 toises, à 2500 toises la lieue. Donc il estimoit la circonférence du soleil à 1,333,584 lieues.

33. *Tables géographiques*, citées par Strabon.

34. *Abrégé du Canon de Pythagore.* Ptolémée, *Harmonica*, L. II, c. 24.

35. *Sur la Sybille de Samos*, nommée *Phito.*

36. *Traité des Vases*, Σκευογραφικόν. Pollux l'a cité dans le dixième livre de son Onomasticon.

37. *Des sectes de Philosophie.* Suidas, *in Eratosth.*

38. *L'Antérinnys.* Athénée IX, p. 376. Scholiaste de Nicandre, p. 42.

ÉLOQUENCE ASIATIQUE.

Les guerres continuelles qui durant plus de deux cents ans déchirèrent la Grèce et l'Asie mineure, ne permirent pas à l'Eloquence de faire entendre sa voix. L'Attique, qui en étoit la patrie, est en proie à des révolutions fréquentes : elle change à tout moment de domination; à peine a-t-elle le

temps de connoître ses vainqueurs. La Grèce entière est envahie par les Romains. Athènes veut résister à ce torrent rapide qui entraîne toutes les nations ; elle subit les horreurs d'un siége, et, prise d'assaut par Sylla, elle se voit dépouillée des chefs-d'œuvres des arts : on enlève ses tableaux, ses statues, ses bibliothèques (1). Ses habitans dispersés vont porter ailleurs le tribut de leur génie. Peu d'années après, elle tente de secouer le joug, elle est reprise par César : et, dévastée par le fer et par le feu, la terre chérie de Minerve et de Mercure seroit devenue stérile, si la fécondité naturelle de son sol n'eût reproduit de lui-même le germe des talens que la guerre sembloit avoir étouffés.

Cependant l'Ecole d'Alexandrie, sous la protection des Ptolémées, cultivoit avec éclat les lettres et la philosophie. Le flambeau de la Poésie sembla se rallumer et jeta par intervalles quelques lueurs brillantes. On vit paroître alors ces sept aimables Poëtes que l'on a surnommés *la Pléïade* (2). Les Mathématiques et les sciences qui en dépendent firent des progrès considérables. Elles étoient d'autant plus favorisées par les Princes, qu'ils avoient souvent besoin de

(1) Plutarque, *Vie de Sylla.*

(2) Callimaque, Théocrite, Bion, Moschus, Aratus, Nicandre et Musée.

déployer, dans les siéges, toutes les ressources du génie militaire. La Méchanique créa des prodiges pour l'attaque et la défense des places (1). La Tactique se perfectionna, la Géographie fut beaucoup mieux connue (2). L'Astronomie sortit de l'enfance, et s'éleva à des recherches sublimes: on calcula les Cycles, on trouva les grandes périodes; mais les arts, dont le but principal est de plaire, tombèrent dans une espèce de langueur; celui de parler et d'écrire avec grâces, sans cesser d'être cultivé, cessa néanmoins de produire des chefs-d'œuvres. L'histoire fut le seul asile où l'Eloquence grecque sembla s'être réfugiée.

Dès qu'on se sentit dans l'impossibilité d'imiter les anciens Orateurs, on voulut examiner et juger leurs productions. Il s'éleva des Critiques éclairés, des Grammairiens savans, qui portèrent le flambeau du goût dans les routes ouvertes par le génie, et qui rendirent un compte fidèle des moyens que, sans y songer peut-être, les grands écrivains avoient employés pour charmer l'imagination et ravir tous les cœurs. Tels furent Denys le Thrace, qui florissoit sous le grand Pompée, et dont il nous reste encore une grammaire publiée

(1) Alors parurent successivement Ctésibius, méchanicien; Héron d'Alexandrie son disciple; Archimède de Syracuse, qui les surpassa tous; Athénée, méchanicien; Hipparque, astronome, et plusieurs autres.

(2) Eratosthène lui fait faire les plus grands progrès.

par Fabricius, dans sa *Bibliothèque grecque* (1). Aristarque de Samothrace, célèbre critique (2) qui vivoit sous Ptolémée Philométor, dont il éleva le fils; Zénodote d'Alexandrie, plus jeune qu'Aristarque, mais qui l'aida à publier une édition des poésies d'Homère, beaucoup plus correcte que celles qui avoient paru jusque-là. Un peu avant eux, et sous Ptolémée Philadelphe, on vit paroître Zoïle d'Amphipolis, que sa critique virulente contre le Prince des poëtes fit surnommer le *chien d'Amphipolis* : lui-même prenoit avec orgueil le titre *d'Homéromastix*, c'est-à-dire, *le fouet d'Homère*. Il alloit de ville en ville, lisant le commentaire satirique qu'il avoit composé sur *l'Iliade* et sur *l'Odyssée*; partout il recevoit des marques de mépris, quelquefois des témoignages d'indignation. Expulsé de presque toute la Grèce, que son audace avoit révoltée, pour-

(1) Tome VII, p. 26.

(2) On compte jusqu'à huit cents volumes de *commentaires*, écrits par ce grammairien. Il étoit disciple d'Aristophane de Byzance, et il eut lui-même plus de quarante disciples qui devinrent de bons grammairiens. Il fleurit en la 156e. olympiade, et mourut d'hydropisie, âgé de 72 ans, laissant deux fils Aristarque et Aristagoras, esprits bornés et presque stupides. Le premier fut vendu comme esclave; les Athéniens le rachetèrent par considération pour les talens de son père.

Il y eut un autre Aristarque de Tégée, poëte tragique, contemporain d'Euripide.

suivi par la misère, il vint en Egypte, et déclama contre Homère en présence de Ptolémée. Ce Prince, qui récompensoit les savans avec magnificence, ne voulut rien donner au détracteur du plus beau génie de l'antiquité. Zoïle, qui se flattoit de recevoir quelque riche présent, se voyant traité avec tant de mépris, implora la pitié du souverain, et lui représenta sa pauvreté. Ptolémée lui répondit : « eh quoi! Homère, depuis deux » mille ans, nourrit des milliers de personnes, » et vous qui êtes si supérieur à ce poëte, vous » ne pouvez vous nourrir vous-même »! Il lui fit donner une modique somme, et le renvoya de sa Cour. On prétend que Zoïle se pendit de désespoir (1).

L'Eloquence, qui avoit fui pour un temps de l'Attique, se répandit dans les diverses contrées de l'Empire Romain. Des maîtres habiles vinrent à Rome, ils y ouvrirent des écoles. Déjà Carnéades (2), philosophe Athénien, avoit été envoyé

(1) Suidas dit que Zoïle fut précipité du haut des roches Scyrrhonides. Il écrivit sur la grammaire, fit un commentaire en onze livres sur Homère; une histoire qui commençoit depuis la Théogonie jusqu'à la mort de Philippe fils d'Amyntas; trois livres de recherches sur Amphipolis; une diatribe contre le rhéteur Isocrate, et d'autres écrits, parmi lesquels Suidas compte sa critique d'Homère, ouvrage différent de ses commentaires.

(2) Diogène de Laërte a donné la vie de ce philosophe, L. IV, segm. 65; elle contient peu de faits intéressans;

en ambassade auprès des Romains, avec Critolaüs. Son éloquence fit sur le sénat une impression si profonde, que plusieurs sénateurs s'écrièrent que les Athéniens ne leur avoient point envoyé des ambassadeurs pour leur *persuader*, mais pour leur *arracher* ce qu'ils désiroient (1); et le sévere Caton le censeur, demanda que l'on renvoyât au plutôt les députés Athéniens, parce qu'ils entraînoient les esprits avec une telle violence, qu'on n'étoit plus maître de distinguer la vérité du mensonge, dès qu'on les avoit entendus (2).

C'est à cette époque que la véritable Eloquence commença à être connue des Romains. Carnéades, pendant son séjour en Italie, ouvrit une école, et bientôt la jeunesse la plus distinguée de Rome accourut à ses leçons. Le premier, il enseigna publiquement la langue grecque aux Romains; et comme ses élèves ne pouvoient exprimer avec justesse les accens de cette langue musicale, il imagina de les marquer, et donna par là naissance à l'écriture accentuée. Les accens, aussi anciens que la langue grecque, étoient en usage dans la

l'auteur n'a point parlé du voyage de Carnéades à Rome, une des époques les plus intéressantes pour l'histoire de la philosophie et de l'éloquence. Carnéades mourut en la 172e. olympiade, âgé de 90 ans.

(1) Elien, *Hist. div.*, L. III, c. 17.

(2) Pline, L. VII, c. 30.

prononciation ; mais on ne les écrivoit point au-dessus des syllabes, parce que l'habitude dispensoit les Grecs d'avoir recours à ces signes. C'est à Carnéades que remonte leur invention. Toutefois ils ne furent point encore reçus dans l'écriture. Ce ne fut que plus d'un siècle après, et sous Auguste, que le grammairien Aristophanes de Byzance, en orna les ouvrages qu'il publia (1).

Après Carnéades, on vit paroître à Rome Diophante de Mitylène, que Cicéron appelle l'homme le plus éloquent de ce temps : *Vir Græciæ illis temporibus disertissimus* (2). C'est à l'école de Diophante que se formèrent les deux Gracchus, Tibérius et Caïus, dont les talens oratoires furent long-temps l'honneur de la tribune de Rome. Heureux si leur ambition eût été moins funeste à la tranquillité de l'Etat ! Diophante fleurit en la 156e. olympiade.

Sous la dictature de Sylla, plusieurs Rhéteurs Grecs s'illustrèrent et contribuèrent à répandre dans Rome, à Rhodes et en Asie la lumière de

(1) On voit par là que l'usage d'écrire les accens est d'une assez haute antiquité, et l'on ne peut concevoir pourquoi quelques personnes ont osé avancer que les accens étoient une invention moderne et peu nécessaire. Une pareille assertion, si contraire à la vérité, ne peut être qu'un voile, dont se servent pour couvrir leur ignorance ceux qui ne connoissent point les règles de l'accentuation.

(2) *De claris oratoribus.*

l'Eloquence et de la Philosophie. Tel fut Apollonius, surnommé *Molon* (1); il étoit d'Alabande, ville de Carie, mais il alla fixer son séjour à Rhodes, célèbre alors par son école de Rhétorique. Les Rhodiens le députèrent auprès de Sylla, pour réclamer une récompense qui leur avoit été promise. Il ouvrit une école à Rome; Cicéron la fréquenta et y profita beaucoup (2). Il le revit depuis à Rhodes, et il y suivit ses leçons avec d'autant plus d'assiduité que Molon excelloit dans le genre judiciaire, comme le témoigne Cicéron, qu'il plaidoit et écrivoit très-éloquemment dans des causes réelles, qu'il avoit une sagacité particulière pour découvrir les défauts d'un discours, et qu'il étoit d'ailleurs très-habile dans l'art d'enseigner (3).

Apollonius fut encore surnommé *Malacos*, mot qui signifie *mou*, *efféminé*. Il ne paroît pas que

(1) Parce qu'il étoit petit. Un petit homme, nommé Molon, ayant été le sujet des plaisanteries d'Aristophane (*in Ranis*, p. 212, édit. de Kuster), les Athéniens appeloient Μόλωνες les petits hommes. *Voyez* Suidas, au mot Μόλων.

(2) Cicero *in Bruto*, N°. 312, édit. de l'Allemant. *Eodem tempore Moloni dedimus operam, dictatore enim Syllâ legatus de Rhodiorum præmiis venerat.*

(3) Cicer. *in Bruto*, N°. 315. *Rhodum veni, meque ad eumdem quem Romæ audiveram, Molonem, applicavi, cum actorem in veris caussis scriptoremque præstantissimum, tum in notandis, animadvertendisque vitiis, et instituendo docendoque prudentissimum.* Quintilien (*Institut. orat.*, L. III, c. 1) met aussi Apollonius Molon au rang des orateurs distingués.

ce fut à cause du caractère de son éloquence, Cicéron en fait un trop bel éloge. A l'égard de son caractère moral, le même auteur en parle très-avantageusement. Plus délicat que la plupart des hommes de sa profession qui enseignent pour un salaire, et qui s'occupent plus de leur propre gain que des progrès de leurs élèves, lorsque Apollonius trouvoit qu'un de ses disciples n'avoit pas les dispositions nécessaires, il l'exhortoit à quitter son école et à se livrer à un autre art (1).

Outre l'Eloquence, Apollonius cultivoit aussi la Philosophie et l'Histoire. Il paroît que dans un de ses ouvrages il avoit parlé d'une manière peu avantageuse de Moyse et de ses lois. Joseph s'en plaint dans sa réfutation d'Appion, L. II. « Plusieurs personnes, dit-il, telles qu'Apollonius » Molon et Lysimaque, ont parlé d'une manière » contraire à la justice et à la vérité de Moyse » notre législateur, et de ses institutions : les uns » l'ont fait par ignorance, et le plus grand nombre par haine et par malveillance ».

Aucun des ouvrages de cet Apollonius n'est parvenu jusqu'à nous.

Après que l'Orateur romain, à peine âgé de 28 ans, eut défendu avec autant de courage que d'éloquence la cause de Roscius d'Améries, pour

(1) Cicéron, *de Oratore*, L. I, p. 125, édit. de Charles Etienne, in-f°.

se soustraire à la vengeance de Chrysogon, favori de Sylla, sur lequel il avoit rejeté tout l'odieux du meurtre de Roscius le père, il s'exila volontairement de Rome et de l'Italie, parcourut la Grèce et l'Asie mineure. Il trouva dans Athènes un Rhéteur distingué, qui avoit conservé les principes de l'ancienne école ; c'étoit Démétrius de Syrie ; il s'exerça assidument sous cet habile maître, dont il fait un éloge distingué dans son *Brutus* (1).

D'Athènes, Cicéron se transporte dans l'Asie ; il y trouve une foule de Sophistes éloquens qu'il nous fait connoître, et à la tête desquels il place Ménippe de Stratonice, qu'il appelle l'homme le plus disert de l'Asie : il le compare aux orateurs

(1) Cicér. *in Bruto*, N°. 315, c. 91. *Eodem tempore Athenis apud Demetrium Syrum veterem et non ignobilem dicendi magistrum, studiose exerceri solebam. Post a me Asia tota peragrata est, cum summis quidem oratoribus quibuscum exercebar, ipsis lubentibus ; quorum erat princeps Menippus Stratonicensis, meo quidem judicio, totâ Asiâ illis temporibus disertissimus ; et, si nihil habere molestiarum, nec ineptiarum Atticorum est, hic orator in illis numerari recte potest. Assiduissime autem mecum fuit Dionysius Magnes : erat et Æschylus Gnidius, Adramytenus Xenoclès. Hi tum in Asiâ rhetorum principes numerabantur. Quibus non contentus, Rhodum veni, meque ad eumdem quem Romæ audiveram, Molonem, applicavi, cum actorem in veris caussis scriptoremque præstantissimum, tum in notandis, animadvertendisque vitiis, et instituendo docendoque prudentissimum.* Tous ces Rhéteurs, si célèbres alors, nous seroient inconnus sans ce passage de Cicéron.

Attiques pour la plénitude du style et la solidité des raisonnemens. Il visita également les écoles de Dionysius Magnès, d'Eschyle de Gnide, de Xénoclès d'Adramyttène : il leur paye à chacun un tribut d'éloges.

C'est encore sous la dictature de Sylla que fleurit un écrivain célèbre que l'on peut à juste titre compter au nombre des Rhéteurs.

Alexandre, que la variété et la multiplicité de ses connoissances fit surnommer *Polyhistor*, naquit à Cotis ou Cotiée, ville de Phrygie (1). Il fut disciple d'Asclépiade, poëte et grammairien (2). Fait prisonnier de guerre lors de l'expédition de Sylla en Asie, il fut vendu comme esclave à Cornélius Lentulus. Celui-ci, charmé de trouver

(1) Suidas, dont cette notice est tirée, donne Milet pour patrie à Alexandre Polyhistor. Il est le seul de son sentiment, qui n'est qu'une erreur. L'Etymologicum magnum, *voce* Δίδοικα et περιῤῥηδὴς, le dit de *Cotiée*, ainsi que Stéphanus de Byzance, *voce* Κοτιάειον. Les auteurs du *Dictionnaire historique des grands hommes, par une société de gens de lettres*, ont copié l'erreur de Suidas; ce qui n'étonne point ceux qui savent avec quelle négligence honteuse tout ce qui regarde l'antiquité est traité dans ce dictionnaire, composé d'abord par l'abbé Ladvocat, ensuite augmenté, mutilé, falsifié par une société de Jésuites qui ont montré la plus grande partialité dans l'histoire moderne, surtout dans ce qui tient à celle de l'église. *Cave ne credas*, et remontez aux sources.

(2) Et non pas son fils, comme l'a mal à propos avancé Ger.-J. Vossius, *de Historicis Græcis*, L. I, c. 22, p. 145.

un savant du premier ordre dans son domestique, se hâta de l'affranchir, et en fit son précepteur. Alexandre prit par reconnoissance le surnom de *Cornélius*, sous lequel il est assez connu. Nous ne savons d'autres particularités de sa vie, si ce n'est qu'il demeuroit à Rome, qu'il y termina ses jours dans un incendie qui consuma la maison de Laurentius chez lequel il habitoit. Sa femme, nommée Hélène, se pendit de désespoir en apprenant cette nouvelle.

Alexandre avoit composé un très-grand nombre d'ouvrages qui attestent combien il étoit laborieux. Nous n'en possédons que les titres, cités par plusieurs auteurs. Tels sont des *Mélanges historiques* sur toute sorte de matières, en quarante-deux livres : des *Recherches sur la Phrygie*, sur la *Bithynie*, sur l'*Egypte*, la *Carie*, la *Lycie* ; un *Périple* ou voyage autour *de la Libye*, un Traité sur l'*Asie*, et d'autres sur la *Paphlagonie*, sur la *Syrie*, sur *Chypre*, sur le *Pont-Euxin*, sur l'*Europe*, sur la *Créte*, dont le premier livre est cité par le scholiaste d'Apollonius de Rhodes. Il étoit mathématicien, et avoit écrit sur le *triangle*. On cite encore de lui un ouvrage historique sur les *Successions des Philosophes*, des *Mémoires sur Pythagore*, et des *Commentaires sur les symboles des Pythagoriciens*. Son *Traité sur Rome* nous auroit offert sans doute des traits curieux

et entièrement ignorés aujourd'hui. On y lisoit, au rapport de Suidas, qu'*il y eut chez les Hébreux une femme nommée* Moso, *laquelle fut leur législatrice.* Il avoit aussi composé un ouvrage *sur les Juifs*, dont le premier livre est cité par Clément d'Alexandrie, *Stromates*, L. I, p. 332, et par Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique*, L. IX, c. 17. Enfin, Pline le naturaliste, invoque en plusieurs endroits, et principalement au c. 35 du L. IX, le témoignage d'Alexandre.

Vers cette époque florissoit à Rome un habile Sophiste, qui avoit le talent d'improviser avec élégance sur toutes sortes de sujets. C'étoit Staséas, philosophe péripathéticien. M. Crassus en faisoit un cas particulier; et Pison, qui, encore jeune, étoit passionné pour la philosophie et l'éloquence, avoit donné à Staséas un logement dans sa maison. C'est Cicéron qui nous apprend le peu que nous savons de ce Sophiste. *De Oratore*, L. I, N°. 22.

Le plus distingué de ces Rhéteurs fut sans contredit Denys d'Halicarnasse, ville de Carie, fils d'Alexandre; il florissoit avant et sous le règne d'Auguste. Sa jeunesse fut consacrée à l'étude des belles-lettres, et il acquit une connoissance profonde des écrits des anciens. Lié avec les personnages les plus distingués dans les lettres et dans le gouvernement, il compta pour amis des savans et des hommes d'Etat. Cnéius Pompée le

consultoit souvent, et Denys lui adressa sa lettre *sur Platon*, et celle *sur les historiens*. Vers le milieu de la cent quatre-vingt-septième olympiade, trente ans avant J.-C., Denys vint à Rome. Le but de ce voyage étoit de faire des recherches sur l'origine et les antiquités de cette ville, et de se trouver plus à portée d'interroger les savans et de puiser dans les sources. Durant vingt-deux ans qu'il demeura en Italie, il apprit à fond la langue des Romains, consulta tous les monumens de leur histoire, les registres publics, et les mémoires des écrivains qui passoient pour les plus instruits, tels que Porcius Caton, Fabius Maximus, Valerius d'Antium, Licinius Macer, Elius, Gellius, Calpurnius, et beaucoup d'autres. Riche de tant de matériaux, il mit la main à l'œuvre et commença son *Histoire des antiquités romaines*, la première année de la cent quatre-vingt-treizième olympiade, la 747[e] de la fondation de Rome, huit ans avant la naissance de J.-C. Cet ouvrage, qui consistoit autrefois en vingt livres, et dont nous ne possédons plus que les onze premiers (1), commence par l'origine de

(1) Je ne puis concevoir par quelle erreur Don Lancelot, dans la préface de sa *méthode grecque*, qui est celle de Port-Royal, a pu avancer (p. xxxij) qu'il nous restoit vingt livres de l'Histoire romaine de Denys d'Halicarnasse. Il n'en reste que onze, et quelques fragmens des autres,

Rome

Rome, et de plusieurs peuples de l'Italie. Il se terminoit à la seconde guerre punique, à l'an 490 de Rome, époque à laquelle commence l'histoire de Polybe.

Denys fit depuis un abrégé de ses *Antiquités romaines*, et les réduisit à cinq livres; cet abrégé, qui existoit encore du temps de Photius, est perdu. Il composa encore un ouvrage sur la *Chronologie*, dans lequel il cherchoit à concilier les calculs des Grecs avec ceux des Romains. Nous ne l'avons plus, et cette chronologie ne nous est connue que par la mention qu'en ont faite Clément d'Alexandrie (*Strom.*, L. I, p. 60) et Suidas.

Mais nous sommes plus heureux par rapport aux écrits qui ont placé Denys d'Halicarnasse au rang des Rhéteurs les plus distingués et des plus judicieux critiques. Nous en possédons la majeure partie. Je vais en rendre un compte succinct. Ils appartiennent à la matière que nous traitons; et d'ailleurs, comme ils n'ont jamais été traduits, le lecteur ne sera peut-être pas fâché d'en pouvoir prendre une idée.

notamment du douzième, recueillis par Peiresc et publiés par Henri de Valois. La meilleure édition des œuvres de Denys d'Halicarnasse est sans contredit celle qu'a publié Reiske, en 6 vol. in-8°., à Leipsig, 1774. Les antiquités romaines ont été traduites en français par le père Lejai, jésuite, en 1722, et depuis par l'abbé Bélanger : puissent-elles l'être encore !

I. *De l'arrangement des Mots.*

Le premier intitulé περὶ συνθέσεως ὀνομάτων, (*de l'arrangement des mots*), a pour but de montrer combien l'ordre des mots a de puissance pour donner au style le caractère qui lui convient. Il est adressé à *Rufus Mélitius*, qu'il appelle son cher fils. Je ne crois pas que ce fût en effet son fils; c'étoit, sans doute, un disciple chéri auquel il donne ce nom par tendresse. Il lui dédie ce traité, comme un présent par lequel il veut honorer le jour de sa naissance et le moment auquel il a pris la robe virile.

L'auteur, après avoir divisé les réflexions que l'on peut faire sur toute espèce de compositions, en deux parties, les *pensées* et les *mots* qui les expriment, s'attache principalement aux derniers. Il fait voir, par des exemples tirés d'Homère et d'Hérodote, combien l'arrangement des mots, plus encore que leur choix, donne de grâce, de douceur au langage, et comme il sert à peindre avec énergie et noblesse les choses mêmes les plus communes. Il examine quand il convient de placer le *nom* avant le *verbe*, ou le *verbe* avant le *nom*, et les différens effets qui en résultent. Ensuite il remonte aux élémens des mots, qui sont les *lettres*; il s'attache d'abord aux

Voyelles, et explique le méchanisme par lequel elles sont produites (1).

(1) Si les Grecs barbares et ceux qui, sans autre motif qu'une imitation servile, suivent leur prononciation, méditoient ce passage de Denys d'Halicarnasse, ils sentiroient combien il est ridicule et contraire à l'usage des anciens Grecs de prononcer η en ι, υ en ι. Je ne veux point renouveler ici une dispute que l'ignorance des uns et l'entêtement des autres a rendue interminable. Je me contenterai d'exposer ici le passage de Denys d'Halicarnasse, et je laisse la question à décider à ceux qui n'y apportent aucune prévention. Ἐκφωνεῖται δὲ ταῦτα πάντα, κ, τ, λ. « Toutes ces » voyelles se prononcent par une compression de l'air dans » la trachée-artère, et par une simple modification de la » bouche, sans que la langue y contribue, et sans qu'elle » fasse aucun mouvement. Toutefois, les longues et celles » qui sont prononcées en deux temps exigent une prolon- » gation du souffle. Les brèves, qui sont prononcées briève- » ment, se font par une seule émission coupée et par un » mouvement bref de la trachée-artère. De ces voyelles, » les longues produisent un son plus agréable, parce qu'il » dure plus long-temps et qu'il n'est pas coupé par l'émis- » sion du souffle. Les brèves sont moins agréables, parce » que le son en est maigre, et pour ainsi dire châtré. La » plus sonore des longues est l'A, lorsqu'il est prolongé, » car il se forme par l'ouverture de bouche la plus grande » possible; le souffle se porte en haut vers le palais. L'H » est la seconde des voyelles, parce que le son qui le forme » se porte sur la base de la langue et non en haut; la bou- » che s'ouvrant moyennement. La troisième est l'Ω; la » bouche s'arrondit en le prononçant, les lèvres se contrac- » tent, et le souffle en frappe les bords. L'Υ lui est infé- » rieur ou moins agréable, car il est étouffé sur les lèvres, » qui forment une contraction considérable, et il en sort » un son foible. La dernière de toutes est l'I, car le son va

suivant laquelle on doit traiter oratoirement les différens sujets. On y trouve, en abrégé, *les lieux communs* qui peuvent fournir les pensées à l'orateur. Il y est traité successivement, 1°. des *Panégyriques*, ou discours prononcés dans les solennités; 2°. des *Fêtes nuptiales*; 3°. des *Nativités*, ou fêtes pour célébrer la naissance; 4°. des *Epithalames*; 5°. des *exhortations aux athlètes*; 8°. un petit *Traité des figures*, divisé en deux chapitres; 9°. *des vices dans lesquels tombent ceux qui composent des déclamations*; 10°. il termine son ouvrage par des réflexions sur la manière de juger d'un discours, et sur la difficulté qu'il y a d'exercer une saine critique. Elle demande des connoissances profondes, un goût exquis. On lit, à la fin de ce traité, des réflexions intéressantes sur le caractère des hommes, et principalement sur celui des différens peuples de la Grèce.

III. *Jugement sur les anciens écrivains.*

Cet ouvrage, le plus précieux peut-être que nous ait laissé Denys d'Halicarnasse, est comme la suite du précédent; car ce n'est que par la connoissance du caractère des écrivains de l'antiquité, par l'étude de leurs grandes qualités, et même de leurs défauts, que l'on peut parvenir à les imiter en ce qu'ils ont de louable. L'auteur commence par les poëtes.

HOMÈRE réunit en lui seul toutes les parties oratoires; on y trouve un heureux mélange de toutes les perfections.

HÉSIODE a pour lui la douceur et la simplicité des expressions, jointes à une composition soignée.

ANTIMAQUE (1) est énergique dans ses pensées, mais âpre dans son style, qui s'éloigne trop de l'usage.

PANYASIS (2) réunit la douceur d'Hésiode à la force d'Antimaque, et les surpasse tous deux par le choix et la disposition du sujet.

PINDARE : ses pensées et ses expressions méritent d'être imitées. Il est admirable par sa magnificence, par sa vigueur, par son abondance, par la disposition qu'il donne à son sujet, par la gravité et la dignité de son style, principalement par la piété de ses sentences, et la noblesse de ses caractères.

SIMONIDE excelle par le choix des mots, et par l'élégance de leur construction. Il n'a pas la magnificence de Pindare, mais il l'emporte sur lui par l'art d'exciter la compassion.

STÉSICHORE brille par les mêmes qualités que

(1) Poëte de Claros, auteur d'un poëme épique sur la *Thébaïde*, écrit d'un style dur. L'empereur Adrien le préféroit à Homère; et Adrien fut traité de fou. La Thébaïde d'Antimaque est perdue.

(2) Oncle d'Hérodote, auteur d'un beau poëme sur les *Epigones* ou descendans d'Œdipe.

les précédens, et les surpasse par la majesté de ses sujets, par la dignité de ses personnages dont il a bien observé les caractères.

La magnificence et la concision, la douceur et la force forment le caractère distincif d'ALCÉE ; son style est figuré, mais aussi clair que sa dialecte (dorique) le permet. La plupart de ses sujets sont politiques, et beaucoup de ses pièces, si on les dépouilloit du rhythme poétique, formeroient des discours dignes de la tribune.

L'auteur parle ensuite des tragiques, Eschyle, Sophocle, Euripide, et les caractérise tour à tour, par la *sublimité*, la *noblesse*, le *pathétique*.

De là il passe aux historiens, Hérodote, Thucydide, Philiste, Xénophon, Théopompe. Il ne dit qu'un mot sur chacun d'eux ; mais ce mot annonce le critique profond et judicieux.

Les Philosophes viennent ensuite, puis les orateurs, Lysias, Isocrate, Lycurgue, Démosthène, Eschine, Hypéride. Un coup de pinceau vigoureux lui suffit pour les caractériser. Denys se proposoit de traiter ce sujet d'une manière plus large et plus détaillée, et c'est ce qu'il a fait dans le traité suivant.

IV. *Mémoires sur les Orateurs anciens.*

Dans la préface de cet ouvrage, dédié à Ammæus, Denys nous apprend que, de son temps,

l'Eloquence de la tribune s'étoit réveillée, et qu'elle avoit fait de grands progrès. « Déjà depuis longtemps, dit-il, et dès le règne d'Alexandre, l'Eloquence antique et philosophique à commencé à se flétrir; elle s'est éteinte peu à peu, et de nos jours elle a presque entièrement disparu. Une autre Eloquence, bouffie d'orgueil et d'impudence, environnée de tout le faste théâtral, s'est glissée furtivement à la place de l'ancienne. Etrangère à la Philosophie et à toute espèce d'instruction libérale, elle surprend les applaudissemens de la multitude à laquelle elle en impose. Non contente de vivre dans le luxe et la mollesse, elle s'arroge les honneurs, les dignités, les prééminences qui ne devroient appartenir qu'à la première. Par son insolence et sa fierté, elle a réduit la Grèce entière à l'état déplorable de ces maisons dont le maître est plongé dans la débauche, et où l'épouse légitime et chaste gémit reléguée dans son appartement, ne jouit d'aucun des biens qui l'environnent, tandis qu'une courtisane impudente règne sur la fortune entière, en dispose en souveraine, la disperse, et insulte encore à la femme honnête qu'elle fait trembler. Ainsi, la Muse Attique dépouillée de ses grâces naturelles, n'a plus rien de ses premières richesses. Une étrangère, arrivée depuis peu de l'Asie, sortie de je ne sais quel cloaque de Phrygie ou de Carie, prétend gouverner les

villes de la Grèce, usurpe les honneurs dus à sa rivale : l'ignorante expulse la savante, et l'insensée celle qui est pleine de sagesse ».

Tel étoit l'état des choses en Grèce du temps de Denys ; mais à Rome l'Eloquence latine s'étoit déjà élevée aux plus grands succès. Les deux Gracchus, Porcius Caton, Catulus, Crassus, Calvus, Hortensius, Cicéron l'avoient portée au comble de sa gloire. Voilà pourquoi Denys, au commencement de cet ouvrage, félicite son siècle d'avoir rétabli l'Eloquence civile dans tous ses honneurs.

Après cette préface élégante, dont j'ai voulu donner ce morceau pour faire sentir que les écrits de Denys ne sont point destitués des grâces de l'imagination, il porte un jugement très-étendu sur les orateurs Lysias, Isocrate, Isée, Dinarque, et sur quelques autres ; nous en avons emprunté plusieurs passages en parlant de ces orateurs.

V. *Lettre à Ammœus sur Aristote et Démosthène.*

Le but de cette lettre est de répondre à quelques Péripathéticiens qui, passionnés pour la gloire de leur fondateur, prétendoient que Démosthène avoit puisé dans la Rhétorique d'Aristote les grands traits de son éloquence, et que c'étoit à la Philosophie du Lycée qu'Athènes avoit dû ce grand ora-

teur. Denys fait voir que les ouvrages d'Aristote sur l'art de parler, sont de beaucoup postérieurs aux différens chefs-d'œuvres de Démosthène; pour le prouver, il détermine l'époque à laquelle chacun de ses discours a été prononcé. Cette lettre est aussi intéressante pour l'histoire littéraire que pour la critique.

VI. *Lettre à Cn. Pompée.*

Cnéius Pompée, en lisant l'ouvrage de Denys d'Halicarnasse sur *l'arrangement des mots*, avoit été choqué du jugement sévère que le critique portoit sur Platon. Il lui en écrivit. Denys lui répond : il expose les raisons qui l'ont déterminé à censurer quelques passages du Philosophe, et plusieurs manières de parler affectées et sophistiques. Il se justifie par l'exemple des critiques qui l'ont précédé, et qui n'ont fait aucune difficulté de relever les défauts de plusieurs écrivains d'un grand mérite. Ensuite il entre dans l'examen du style de Platon, et démontre par plus d'un exemple, que souvent cet écrivain se laisse emporter à la fougue de son imagination, tombe dans le délire poétique et semble composer des dithyrambes.

De là, l'auteur passe aux historiens, Xénophon, Hérodote et Thucydide. Il donne la préférence au second sur le troisième pour le choix du sujet. Nous avons discuté ce jugement à la fin de l'article de

Thucydide (1). Denys termine sa lettre par une exposition très-détaillée des qualités propres à l'historien de la guerre du Péloponnèse.

Nous voyons par cet ouvrage de Denys, qu'il en avoit composé un autre, intitulé *de l'Imagination*, adressé à un certain Démétrius : il étoit divisé en trois parties ; dans la première il cherchoit en quoi consiste l'*imitation ;* la seconde traitoit des poëtes, des philosophes, des historiens que l'on peut imiter ; la troisième partie enseignoit la manière dont on doit imiter. Cet écrit est perdu, au grand détriment de la science.

VII. *Jugement sur le caractère et les qualités de l'historien Thucydide.*

Dans son traité de l'*imitation*, Denys avoit parlé brièvement du mérite et des qualités de différens écrivains et de Thucydide. Dans celui-ci, dédié à Quintus Tubéron, il se propose de traiter plus amplement de ce dernier. Il examine la marche générale de son histoire ; il analyse ses discours ; il observe la force ou la foiblesse de son style. Enfin il exerce contre lui une censure assez sévère ; et pour prévenir le reproche qu'on pourroit lui faire, de chercher à blâmer un aussi grand écrivain, ou par jalousie ou par prévention, ou même dans

(1) Tome I, p. 78.

le dessein d'avancer quelque brillant paradoxe, il commence sa critique en la justifiant, et en expliquant ses intentions.

VIII. *Sur la véhémence de Démosthène.*

Ce Traité est le dernier et le plus important des ouvrages de Denys d'Halicarnasse. C'est là qu'il analyse les grandes qualités de cet orateur ; c'est là qu'il déploie toute la profondeur des connoissances qu'il avoit acquises dans l'art de juger les écrivains. Il y parle fréquemment de Lysias, d'Isocrate, de Thucydide et de plusieurs autres ; il les compare avec Démosthène, et pèse leur mérite réciproque.

Du temps de Denys d'Halicarnasse, et sous l'empire d'Auguste, vécurent plusieurs Rhéteurs assez célèbres chez leurs contemporains, mais dont les noms seuls sont parvenus jusqu'à nous ; tels furent :

Hermagoras, de la ville de Temnos en Æolie, et surnommé Carion. Il enseigna la Rhétorique à Rome, composa six livres sur cet art, un Traité *sur la perfection du style* (περὶ ἐργασίας), un autre sur les *convenances* ou sur la dignité oratoire, (περὶ πρέποντος), sur l'*élocution*, sur les *figures*. Il mourut dans un âge très-avancé (1).

Cæcilius, contemporain du précédent, étoit de

(1) Suidas, *voce* Ἑρμαγόρας.

la ville de Callacté en Sicile (1); né esclave, et appelé d'abord Archagathus, son mérite lui procura l'affranchissement. Il composa un assez grand nombre d'ouvrages, dont Suidas nous a transmis les titres suivans : *Contre les Phrygiens;* c'étoit un recueil alphabétique des expressions les plus élégantes (2). *Une comparaison de Cicéron et de Démosthène*; un Traité sur cette question : *En quoi diffère l'imitation de l'éloquence Attique et celle de l'éloquence Asiatique? Examen du caractère des dix Orateurs.* C'est vraisemblablement l'ouvrage que l'on a inséré mal à propos dans les œuvres de Plutarque, sous le titre de *Vies des Orateurs.* — *Comparaison de Démosthène et d'Eschine.* — *Des traits conformes ou contraires à la vérité de l'histoire, qui se trouvent dans les ora-*

(1) Suidas, *voce* Καικίλιος, ajoute que Cæcilius étoit juif; mais il y a lieu de croire qu'il a confondu Cæcilius, questeur de Sicile sous Verrès, avec Cæcilius le rhéteur. Tel est le sentiment de Toupp. *Animadversiones in Longinum*, sect. I, p. 269.

(2) Tel est le sens que présente l'ancien texte de Suidas; et Kuster me paroît avoir changé trop légèrement la ponctuation; la raison qu'il en apporte est foible : il prétend qu'il n'est pas vraisemblable que cet ouvrage *contre les Phrygiens* fut un ouvrage de grammaire. Mais n'est-il pas possible qu'en écrivant contre les Phrygiens il attaquât leurs manières de parler vicieuses. C'est comme si un grammairien français écrivoit de nos jours *contre les Gascons*, c'est-à-dire, *contre les gasconismes*.

teurs. — *Un Traité du sublime*, cité par Longin (1), et que ce critique a jugé écrit d'un style bas et trop inférieur à son sujet, bien éloigné du but, n'offrant aucune utilité au lecteur.

Cæcilius, si nous en croyons Suidas, vécut plus de cent ans, car on prétend que ce Rhéteur florissoit sous Auguste, et mourut sous Adrien. Or, il s'est écoulé cent dix-sept ans entre ces deux empereurs. Il y a plus, Cæcilius étoit l'ami de Denys d'Halicarnasse, comme celui-ci nous l'apprend dans sa lettre à Pompée (2). Cette lettre fut écrite avant qu'Auguste fût monté sur le trône, et Cæcilius étoit vraisemblablement alors d'un âge mûr. Suidas paroît avoir confondu notre rhéteur avec un autre Cæcilius qui exerçoit la même profession, et qui vivoit du temps d'Adrien.

Auguste, en donnant la paix à l'univers fatigué de ses victoires et de ses proscriptions, appela autour de son trône la Poésie, l'Eloquence et les Arts. Les Romains, bientôt façonnés au joug de la servitude, devenus étrangers à l'administration d'une République dont il n'existoit plus que le nom, plongés dans le loisir, amollis par le luxe, s'occupèrent des Belles-lettres avec la même ardeur qu'ils avoient cultivé la Politique. La véritable éloquence leur étoit devenue inutile;

(1) Longin, *de Sublim.*, *initio.*
(2) *Epistola ad Cn. Pompeium*, p. 77.

elle eût même été dangereuse. Cicéron venoit de payer de sa tête la véhémence de ses *Philippiques*, dirigées contre Antoine. L'art de flatter étoit le seul nécessaire, et Rome ouvrit son sein à une foule de Rhéteurs, de Sophistes, de Grammairiens accourus de la Grèce et du fond de l'Asie.

C'est alors que fleurirent un Démétrius d'Adramitta, surnommé Ixion (1), grammairien; un Arellius Fuscus, qui fut le maître d'Ovide (2); un Sabinus Clodius, qui se piquoit de haranguer avec une égale facilité en grec et en latin (3); un Ces-

(1) On surnomma ce Démétrius *Ixion*, soit parce qu'il fut accusé d'avoir volé quelques ornemens d'or à Junon, dans son temple d'Alexandrie, soit pour avoir voulu s'attribuer une tragédie intitulée *Ixion*, et qui étoit de la composition d'Euripidius Philotimus; soit, comme on le dit encore, parce qu'il disputa contre Aristarque son maître, et se montra aussi ingrat envers lui qu'Ixion le fut envers les dieux qui l'avoient comblé de bienfaits. Il ouvrit une école à Pergame. Suidas, dont j'emprunte cette notice, lui attribue un traité sur les *verbes* en μι; un autre sur les *pronoms*; un commentaire sur Homère et sur Hésiode.

(2) Sénèque (*Controvers.* 10 et 29) nous apprend qu'Arellius déclamoit avec assez de talent dans le genre délibératif, quelquefois en latin, mais plus souvent en grec. *Voy.* le même Sénèque, *Suasoriarum*, IV.

(3) Mais avec peu de succès; il ne satisfaisoit pas les oreilles délicates, dit Sénèque, *l. c.*; et Cassius Sévérus, qui venoit de l'entendre, interrogé sur la manière dont Clodius avoit parlé, répondit : *malè* καὶ κακῶς, faisant allusion aux deux langues dans lesquelles ce Sophiste se flattoit de s'exprimer avec élégance.

tius

tius Pius épicurien, et Argentarius son imitateur, ou plutôt son singe, comme l'appelle Sénèque (1). Ceux-ci montrèrent plus de talent; mais l'un et l'autre, quoique Grecs, ne parloient jamais qu'en latin.

Laissons ces Sophistes obscurs, pour nous occuper de quelques hommes beaucoup plus recommandables par leur mérite et leur savoir.

Parmi ceux qui honorèrent le plus le siècle d'Auguste, un des plus célèbres fut Timagène d'Alexandrie (2), fils d'un banquier du roi Ptolémée Aulétès; il florissoit avant et sous César Auguste. La révolte des Alexandrins contre Ptolémée obligea les Romains d'assiéger Alexandrie pour rétablir leur allié sur le trône (3). Dans cette guerre, Timagène fut fait prisonnier et réduit à l'esclavage par Gabinius, gouverneur de Syrie, du temps du grand Pompée, environ cinquante-cinq ans avant J.-C. Faustus, fils de Sylla, l'acheta, et ne tarda pas à lui donner la liberté en considération de ses talens; mais il le laissa si pauvre, que Timagène fut obligé d'exercer différens métiers pour subsister. D'abord il fut cuisinier, ensuite porteur de litière; de là il s'élança vers la for-

(1) Sénèque, *Controvers.*, XXVI.

(2) Suidas, *voce* Τιμαγένης.

(3) Cicer., *orat. contra Pisonem*, n°. 49. Plut., *in Antonio*. *Voyez* Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, t. XIII, p. 36.

tune et parvint jusqu'à l'amitié de César. *Ex captivo coquus, ex coquo lecticarius, et ex lecticario usque ad amicitiam Cæsaris felix*, dit Sénèque en parlant de lui (1). Enfin, il ouvrit une école de réthorique à Rome, et eut quelques disciples. Il avoit de l'esprit et du talent, et certainement il auroit réussi dans sa profession, sans son caractère satirique et mordant. La trop grande liberté de ses discours et son penchant pour la raillerie (2) lui suscitèrent une foule d'ennemis. Auguste lui-même et l'impératrice Livie furent souvent l'objet de ses sarcasmes déchirans. Ce prince le souffroit d'abord parce qu'il trouvoit quelque plaisir dans la conversation vive et enjouée de Timagène. Il se plaisoit surtout à l'entendre disputer contre Asinius Pollion, avec lequel il le réconcilia plus d'une fois. L'indulgence de l'empereur augmentant la hardiesse du Sophiste, et celui-ci, malgré plusieurs avis, continuant toujours à diffamer la réputation de Livie, Auguste le bannit de sa présence et lui interdit l'entrée de son palais. Timagène, pour

(1) Sénèque, *Controvers.*, L. X, *contr.* 25.

(2) Sénèque (*ibid.*) le peint en ces termes : *disertus homo et dicax, a quo multa improbe sed venuste dicta ;* et plus bas : *homo acidæ linguæ et qui nimis liber erat.* Timagène étoit d'ailleurs un homme de bonne compagnie et joyeux convive ; c'étoit principalement dans les repas que brilloient les saillies de son imagination. Plutarque, *de Adul. et amic. discrim.*, p. 68.

se venger, brûla l'histoire d'Auguste qu'il avoit composée (1). Peu de temps après il quitta Rome, abandonna son école et se retira à *Dabum*, ville de l'Osroëne dans la Mésopotamie. Il mourut par une suite de son intempérance, en voulant se faire vomir après le repas, suivant l'usage des gourmands; il fut étouffé par la nourriture.

Bonami, dans le XIIIe. tome des *Mémoires de l'Académie des inscript.*, a donné des recherches sur Timagène, auquel il donne le titre d'historien, parce qu'en effet il avoit composé des histoires, et entre autres celle d'Auguste, de laquelle j'ai parlé; mais il est plus connu, ce me semble, sous le titre de Rhéteur et de Sophiste; c'est ce qui m'a engagé à lui consacrer une place dans cette histoire.

Asinius Pollion de Tralles, sophiste et philosophe, enseigna aussi à Rome dès le temps du grand Pompée. Il succéda à Timagène, dont il fut le rival et l'ami. Ses ouvrages, qui n'existent plus, étoient, selon Suidas, 1°. un *abrégé de l'Atthis de Philochorus* (histoire de l'Attique); 2°. des *Mémoires sur la vie du philosophe Musonius* (2); 3°. un *abrégé des Géorgiques de*

(1) Sénèque, *loco citato*.

(2) Suidas, qui attribue cet ouvrage à Asinius Pollion, n'a pas fait réflexion que le philosophe Musonius a vécu beaucoup plus tard, et sous l'empereur Néron; et qu'ainsi notre Pollion n'a pu écrire la vie de Musonius. Suidas a

Diophanès, en 2 livres; 4°. un *Commentaire sur l'histoire des animaux*, *d'Aristote*, en 10 livres; 5°. l'*Histoire de la guerre civile qui s'alluma entre César et Pompée.* Ce dernier ouvrage n'est certainement pas de Pollion de Tralles, mais de Caius Asinius Pollion, consul, bon orateur, grand historien, guerrier célèbre, poëte élégant, écrivain romain, qu'il ne faut point confondre avec le Sophiste dont nous nous occupons (1).

Il y eut un autre Pollion, surnommé *Valérius*, d'Alexandrie, Grammairien, qui écrivit *sur les passages les plus difficiles des orateurs*, et fit *une collection de termes attiques.* Il vécut du temps de Néron et au delà. C'est à lui très-vraissemblablement qu'appartiennent les *Mémoires sur la vie du philosophe Musonius*, attribués par Suidas à Pollion de Tralles.

Le règne d'Auguste et celui de Tibère virent paroître l'orateur Antipater, père de l'historien Nicolas de Damas (2). Son éloquence le rendit

confondu, selon sa coutume, notre Pollion avec le suivant.

(1) *Voyez* Gerard-Jean Vossius, *de Historicis Græcis*, L. I, p. 154.

(2) Nicolas de Damas, historien illustre, avoit composé une *Histoire universelle en quatre-vingts livres*, dont il ne nous reste que quelques fragmens recueillis par Peiresc, et publiés par H. de Valois. Nicolas cultiva la philosophie, et s'attacha au Péripatétisme. La poésie, la rhétorique, la grammaire, la musique lui furent familières. Ses tragé-

aussi recommandable aux yeux de ses concitoyens que ses richesses, dont il ne faisoit usage que pour l'utilité publique, pour terminer des procès, pour opérer des réconciliations. Il remplit avec éclat les premières dignités de sa ville, et s'acquitta avec distinction de plusieurs ambassades. En mourant, il recommanda à son fils de faire achever la cassolette qu'il avoit vouée à Jupiter.

Appollodore de Pergame, Rhéteur et Grammairien, eut l'avantage d'être le précepteur d'Auguste. Il composa un *Traité de Rhétorique* (1), et fut le fondateur d'une secte de Rhéteurs, qu'on appela de son nom les *Appollodoréens*. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans (2), et laissa un disciple fameux dans *Dionysius*, surnommé l'*Attique*, mais qui étoit de Pergame. Strabon le dit bon rhéteur, historien et compositeur de plaidoyers (3).

dies obtinrent des applaudissemens, et on pourroit le ranger parmi les orateurs, comme parmi les philosophes, si l'histoire ne le réclamoit avec plus de droits. *Voyez* Suidas, *voce* Νικόλαος, et Fabricius, *Bibl. Gr.*, t. III, p. 306.

(1) Τεχναὶ ; sous ce nom, les grammairiens entendent un traité de Rhétorique.

(2) Lucien, *de Macrobiis*, t. IV, p. 365 de ma traduction.

(3) Strabon, L. XIII, p. 625. *Voyez* aussi Quintilien, *de Instit. orat.*, L. III, c. 27; Eusèbe, *Chroniq.*; Suétone, *in Augusto*, c. 89.

Théodore de Gadaris (1), ou plutôt de Rhodes, né dans l'esclavage, devint un habile Sophiste et disputa la palme de l'éloquence à Potamon et à Antipater, dont nous allons parler bientôt. Il ouvrit une école célèbre dans Rhodes, et fréquenta Tibère lorsque celui-ci fut exilé dans cette île. Théodore avoit écrit non-seulement sur la *Rhétorique*, mais *sur la ressemblance* et *l'affinité des Dialectes*, ouvrage de grammaire cité par Suidas, ainsi que des *Questions sur les langues*, en trois livres. Un *Traité sur l'histoire*, en un seul livre ; *sur la République*, en deux livres ; sur la *Cœlé - Syrie* ou *Syrie creuse*, un livre : enfin, sur *les Facultés oratoires*, et plusieurs autres traités. Théodore vivoit du temps du géographe Strabon, qui l'a nommé comme un des citoyens les plus distingués qu'ait produits la ville de Gadaris (2). Il forma une secte de rhétorique opposée à celle d'Apollodore, et ses disciples prirent le nom de *Théodoréens* (3). En quoi ces deux sectes différoient-elles ? c'est ce que j'ignore.

(1) Gadaris, ville de Syrie, située entre le mont Casius et Péluse. Ce Théodore est, je crois, le *sophiste de Rhodes*, que Lucien a désigné, sans le nommer, dans le *Toxaris*, histoire *d'Antiphile et de Démétrius d'Alopèce*.

(2) Strabon, L. XIV, p. 522, édit. de Casaubon.

(3) Sénèque (*Suasoriarum* III, p. 126, lig. 31) appelle pour cette raison Tibère *Théodoréen*.

Nous nous contenterons de nommer Diodore de Sardaigne, Rhéteur, Historien et Poëte, surnommé *Zonas*. Il ne nous est connu que par le témoignage de Strabon, qui l'indique au XIIIe. liv. de sa géographie.

Il en sera de même de Philostrate d'Egypte, qui enseigna la Rhétorique à la fameuse Cléopâtre. Il passoit pour avoir de l'abondance et de la délicatesse (1).

On peut placer à cette époque le Rhéteur Lesbonax, qui professa tout à la fois la Rhétorique et la philosophie (2). Il étoit de Mitylène, et fut disci-

(1) Philostrate, *Vit. sophist.*, L. I. Il ne faut pas confondre ce Philostrate avec l'auteur des *Tableaux*, qui a vécu sous Vespasien, ni avec l'historien d'*Apollonius de Tyane*, qui florissoit sous Septime Sévère.

(2) Quelques savans distinguent l'orateur Lesbonax du philosophe, mais par des raisons infiniment légères; car de ce que Lesbonax a traité des sujets puisés dans l'Antiquité, et dans les événemens de la guerre du Péloponnèse, il ne s'ensuit nullement qu'il existât à cette époque; nous sommes certains, par le témoignage de Quintilien et de Sénèque, par l'exemple d'Hérode Atticus et d'Ælius Aristide, que les orateurs asiatiques s'exerçoient souvent sur des sujets tirés de l'histoire ancienne des Grecs. Ainsi, je pense que le rhéteur Lesbonax est le même que le philosophe, lequel florissoit sous Auguste. *Voyez* Fabricii, *Bibl. Græc.*, t. IV, L. IV, c. 30, p. 421; et Suidas, au mot *Lesbonax*. Il y eut un autre Lesbonax, grammairien, auteur d'un petit traité des figures de rhétorique, περὶ σχημάτων, publié par Lud.-Casp. Valkenaer, avec l'Ammonius; mais ce Lesbonax est beaucoup plus récent.

ple de Timocrate, Rhéteur, citoyen de la même ville. Ses ouvrages de Philosophie étoient nombreux, ceux de Rhétorique ne l'étoient pas moins. Seize de ses discours politiques existoient encore du temps de Photius (1) ; il ne nous en reste que deux. Ils se trouvent dans la Collection des Orateurs de Reiske, t. VIII. L'un est intitulé : *Discours politique sur la guerre des Corinthiens.* Cependant les Corinthiens n'y sont pas même nommés. L'orateur excite les Athéniens à s'armer contre les Thébains. Nous n'en avons même qu'un fragment, qui peut passer pour l'exorde, et dans lequel, dès la première phrase, le Sophiste pille indécemment Démosthène. Le second est une *Exhortation aux Athéniens de se défendre courageusement contre les Lacédémoniens qui viennent de s'emparer de Décélée.* Ce discours paroît entier, et n'en est pas meilleur.

Au surplus, le Rhéteur Lesbonax a produit un fils beaucoup plus célèbre que lui dans la personne de Potamon de Mitylène, qui florissoit sous Tibère, dont il fut le maître et l'ami. Il enseigna long-temps à Rome ; et lorsqu'il voulut retourner dans sa patrie, l'empereur lui donna

(1) Photius, Cod. LXXIV, donnoit autrefois des détails sur cet orateur ; mais ils sont perdus, et une malheureuse lacune nous prive de ce que nous auroit appris le savant Patriarche.

un passe-port conçu en ces termes : « Si quelqu'un » veut faire le moindre outrage à Potamon, fils de » Lesbonax, qu'il examine auparavant s'il est en » état de me faire la guerre ». Ce sophiste écrivit une *Histoire d'Alexandre-le-Grand*; — *sur les bornes des Samiens*; — un *Eloge de Brutus*; — un *Eloge de César*; — un *Traité du parfait Orateur* (1), et plusieurs déclamations, dont Sénèque (2) cite celle sur les *trois cents Spartiates* envoyés aux Thermopyles contre Xerxès. Le même auteur nous apprend que Potamon ayant perdu son fils, après l'avoir conduit au bûcher, se rendit à son école et déclama comme à son ordinaire.

Un autre Rhéteur, son contemporain et son rival, nommé Lesboclès, se montra plus sensible en pareille circonstance, et ferma son école.

(1) Suidas.

(2) Sénèque, *Suasoriarum*, c. 2. Potamon magnus declamator fuit Mitylenis, qui eodem tempore viguit, quo Lesbocles magni nominis, et nomini respondentis ingenii : in quibus quanta fuerit animorum diversitas in simili fortunâ, puto vobis indicandum, multo magis quia ad vitam pertinet, quam si ad eloquentiam pertineret. Utrique filius iisdem diebus decessit. Lesbocles scholam solvit, nemo unquam ampliore animo se gessit. Potamon a funere filii contulit se in scholam, et declamavit. Utriusque tamen affectum temperandum puto : hic durius tulit fortunam quam patrem decebat, ille mollius. Verùm Potamon cum de *trecentis* diceret, tractabat, quam turpiter fecissent Lacones hoc ipsum quod deliberassent de fugâ, et sic novissime clausit.

Il exista vers le même temps un autre Potamon d'Alexandrie, Sophiste et Philosophe, auteur de la secte des *Eclectiques*, c'est-à-dire, de ceux qui choisissent dans la doctrine de chaque secte ce qui leur paroît le plus probable.

Le temps qui s'écoula depuis Tibère jusqu'à Domitien, c'est-à-dire, un espace de quatre-vingt-dix ans, ne nous offre chez les Grecs aucun Orateur, ni aucun Sophiste qui ait mérité quelque célébrité. En vain Vespasien, par ses libéralités (1), chercha à ranimer l'Éloquence ; en vain il accorda des pensions considérables à ceux des sophistes qui se distinguoient le plus. La protection que son fils Titus accordoit aux lettres ne fit éclore aucun chef-d'œuvre oratoire, aucun Génie capable d'en produire. On eut dit que la tyrannie de Néron avoit desséché jusque dans sa racine l'arbre majestueux des sciences. Le monstre qui succéda à Titus étouffa le germe des talens que les bienfaits de ses deux prédécesseurs avoient fait naître ; et l'Eloquence, pour me servir des termes d'Eunapius (2), paroît morte et ensevelie. L'Histoire, la Philosophie, la Médecine, les Sciences mathématiques semblent

(1) Il accorda jusqu'à cent écus d'or (environ 12,000 fr.) aux plus habiles sophistes de son temps. Vossius, *de Rhetor. naturâ*, c. 12.

(2) Eunapius, *Vit. sophist. in Præfat.*

avoir alors absorbé tout le génie de la Grèce (1). L'art de parler n'étoit pas oublié, sans doute ; mais les révolutions fréquentes dont Rome étoit agitée, et qui ébranloient jusqu'aux frontières de l'empire, imposoient silence aux orateurs. Ce n'étoit plus le suffrage du Sénat ou du Peuple qui décidoit de la paix et de la guerre, qui conféroit les charges et les dignités ; ce n'étoit plus dans les tribunaux que l'on prononçoit sur le sort des citoyens illustres, et sur les matières importantes. L'autorité d'un seul avoit tout englouti. Maître du sort de l'empire et des particuliers, le Monarque, sous le titre modeste de *Général* (2), disposoit à son gré de l'Univers, évoquoit à lui toutes les causes intéressantes, soit par le crédit, soit par la fortune des parties. La puissance suprême, dont les craintes et les soupçons sont les satellites les plus fidèles, s'alarmoit d'un talent qui, maîtrisant les esprits et les cœurs, pouvoit éclairer les uns, et s'attacher les autres : et l'E-

(1) Alors parurent Trogue-Pompée, Justus de Tibériade, Flavius Joseph, historiens ; Xénocrate d'Aphrodisée, Dioscoride, Andromaque et son fils Erotien, Arétée de Cappadoce, médecins. Parmi les philosophes, on remarque Philon, juif, Musonius et Démétrius le cynique, Apollonius de Tyane, Epictète ; Onosander, tacticien.

(2) C'est ce que signifie le mot *Imperator*, dont nous avons fait *Empereur*. Ce fut par politique et pour ne point effaroucher les Romains qu'Auguste prit ce titre modeste.

loquence, qui ne vit que par la liberté, paroissoit suspecte et dangereuse à celui qui redoutoit à chaque instant de se voir arracher la puissance qu'il avoit ravie lui-même. Les Orateurs, loin d'être honorés, coururent alors les plus grands périls. L'homme admiré, suivi par la multitude, ne pouvoit être aux yeux d'un Caligula, d'un Néron, d'un Domitien, qu'un conspirateur dont il falloit se défaire (1). Les assemblées littéraires ne parurent plus qu'un rassemblement dangereux, un prétexte pour tramer des complots. La flatterie, toujours ardente à dénoncer les expressions équivoques, adroite à interpréter malignement les plus innocentes, obligea les hommes éloquens à se taire, et le Génie fut forcé de se diriger sur des objets qui ne pouvoient ni alarmer un Tyran soupçonneux, ni don-

(1) C'est ainsi que *Musonius* le cynique, *Apollonius* de Tyane, *Démétrius* le cynique, et plusieurs autres furent arrêtés par les ordres de Néron, exilés ou condamnés à mort. Le premier étoit un orateur philosophe. La liberté de ses discours déplut à l'empereur, ou plutôt à ses courtisans; on le mit en prison, et il y seroit péri sans la vigueur de son tempérament; on l'envoya ensuite en Grèce pour y travailler en qualité d'esclave à creuser l'Isthme de Corinthe, que Néron vouloit faire disparoître pour unir les deux mers. Un autre *Musonius*, stoïcien, fut relégué dans l'île de Gyare, l'une des Cyclades. Qui ne sait que Domitien exila de Rome tous les philosophes et les orateurs ou sophistes. Quand fera-t-on l'histoire des persécutions dirigées contre les gens de lettres? *Voyez*, en attendant, Brucker, *Histor. philos.*, t. II, p. 127.

ner prise à la méchanceté de ses lâches courtisans.

La vertu, qui sembla régner avec *Nerva*, *Trajan* et les *Antonins*, ramena le talent de la parole, et l'Eloquence n'ayant plus de matières politiques à traiter, s'unit à la Philosophie et à la Morale. Mais ce n'étoit plus cette Eloquence mâle et solide que l'Attique avoit enfantée ; ce n'étoit plus cette noble simplicité, cette profondeur de raisonnement, cette vigueur d'élocution embellie par le charme du style. La Rhétorique, en passant d'Athènes en Ionie, avoit bientôt perdu ses formes majestueuses et sévères ; ses grâces naturelles étoient étouffées sous la parure et le luxe asiatique. La mollesse des peuples de l'Orient avoit énervé son antique vigueur. Elle aspiroit moins à imprimer dans les cœurs une conviction profonde et durable, qu'à éblouir les esprits par des pensées brillantes, à surprendre l'admiration par des métaphores recherchées, par des antithèses, par des jeux de mots puérils. La déclamation n'étoit plus l'expression vraie et sentie de la passion ; c'étoit un chant étudié, dont les inflexions molles caressoient l'oreille de l'auditeur, et sembloient solliciter ses applaudissemens.

Le costume même de ces Orateurs, bien éloigné de la gravité antique, annonçoit les mœurs les plus efféminées. Au lieu de ce manteau simple et de couleur austère dont étoient revêtus Démosthène, Eschine, Phocion, Callistrate, l'orateur

Ionien ne vouloit paroître devant ses auditeurs que couvert d'une robe magnifique, ornée de pourpre ou brodée d'or (1), exhalant les parfums les plus précieux, les doigts étincelans d'anneaux ou de pierreries, les joues chargées de fard, le front ceint d'une couronne de fleurs ou de lauriers factice, dont les baies étoient représentées par des rubis. Tels autrefois les Musiciens paroissoient sur les théâtres pour y disputer le prix du chant (2). En effet, l'Eloquence n'avoit plus, comme dans les premiers temps, un but utile et nécessaire; ce n'étoit qu'une vaine représentation dans laquelle le Sophiste s'efforçoit de faire preuve d'un talent futile, devant des hommes oisifs, rassemblés par une vaine curiosité.

Parmi ces Sophistes asiatiques, il y en eut cependant quelques-uns qui firent un usage plus noble de l'éloquence, en la consacrant à l'instruction morale des peuples, en éclairant la multitude sur ses devoirs, en lui faisant connoître le charme et le prix de la vertu.

(1) Quelques-uns poussoient l'impudence jusqu'à paroître en public avec une robe transparente. Juvenal, *sat.* II, V, LXVI et suiv.

Thémistius (*orat.* 28, p. 341) peint ainsi les Sophistes s'avançant sur la scène : ἐσταλμένους χρυσῷ καὶ πορφύρᾳ, καὶ μύρων ὄζοντας, καὶ ὑπογεγραμμένους, καὶ ἐντετριμμένους, στεφάνοις τε ἀνθίνων ἐστεφανωμένους.

(2) Lucien, *adversus indoctum*, t. IV, p. 271.

Le premier de ces orateurs-philosophes, que l'on désignoit sous le nom de Sophiste, fut Dion, que l'élégance et la facilité de son élocution firent surnommer *Chrysostôme* (1), c'est-à-dire, *bouche d'or.* Il étoit de la ville de Pruse, en Bithynie, et sortoit d'une famille ancienne et illustrée par les premières magistratures. Son père, nommé Pasicratès, possédoit la première dignité de la ville : il mourut dans sa charge, laissant une fille et plusieurs fils. Dion, l'un deux, succéda à son père dans son emploi. La fortune dont il venoit d'hériter, quoique considérable en apparence, étoit absorbée par les dettes que Pasicratès avoit contractées pour se soutenir avec éclat dans son rang. Dion se maria et répara, par une riche alliance, une partie des pertes que son père avoit essuyées. Du moins cette alliance lui donna la facilité de déployer une grande magnificence dans l'exercice de ses fonctions publiques. Cet éclat, ces richesses apparentes, pensèrent lui devenir funestes. Le blé étant monté à un prix excessif, par un défaut de récolte, le peuple se mutina, et les ennemis de Dion firent tomber sur lui les soupçons odieux d'accaparement et de monopole. La multitude

(1) Feu M. de Bréquigni, dans le second tome des *Vies des Orateurs Grecs*, a donné une vie très-détaillée de *Dion Chrysostóme*, et une notice raisonnée des ouvrages de cet orateur. J'ai dû en profiter, et je déclare que je l'ai fait.

furieuse s'arma de haches et de flambeaux ; on courut à la maison du magistrat pour la réduire en cendres. Dion venoit d'y faire des embellissemens considérables, et cette dépense, qui tournoit à la gloire de la ville, excitoit encore plus contre lui la haine et la jalousie. Heureusement la situation de cette maison le sauva. Elle étoit placée dans un cul-de-sac très-profond ; les mutins n'osèrent s'y engager, craignant de trouver une forte résistance, et ils se retirèrent (1).

Quelque temps après, Dion alla à Rome : c'étoit dans les premières années du règne de Domitien. Ce prince farouche, qui succédoit à Titus, voulut d'abord jouer les vertus de son prédécesseur ; mais la force du naturel l'emporta, et bientôt son caractère atroce se trahit par d'horribles cruautés. Les Philosophes et les Orateurs lui parurent suspects. La liberté avec laquelle ils censuroient les vices lui parut une satire des siens, et devint un crime de lèse-majesté. La mort, l'emprisonnement, l'exil étoient les peines de ce prétendu crime. Dion fut enveloppé dans la proscription générale, ou plutôt il la prévint. Averti par la mort d'un personnage illustre (2), avec lequel il étoit lié d'une amitié particulière, il pensa que la fuite seule pouvoit le mettre à

(1) Dion, Orat. XLVI.
(2) Orat. XIII, *initio.*

l'abri

l'abri des fureurs du Tyran. Incertain sur le choix de son asile, il se transporta d'abord à Delphes pour y consulter l'oracle. *Continuez de faire ce que vous faites*, lui répondit le dieu, *jusqu'à ce que vous soyez parvenu aux extrémités de la terre.* Dion saisit facilement le sens de l'oracle : il résolut en conséquence de mener une vie errante, de déguiser son nom et sa naissance, et de s'enfoncer jusque dans les régions les moins connues, pour se dérober aux recherches de ses ennemis. Revêtu d'un habit grossier, la barbe et les cheveux négligés, il se mit en chemin, n'ayant d'autre provision qu'un dialogue de Platon et un discours de Démosthène (1). Il traversa la Thrace et la Mysie, pénétra chez les Scythes et chez les Gétes. Il paroît qu'il fit un assez long séjour chez ces derniers, puisqu'il en publia l'histoire ; ouvrage bien curieux, sans doute, mais que le temps nous a enlevé. Des observations qu'il avoit faites sur ce pays, il ne nous reste que quelques traits répandus çà et là dans plusieurs de ses harangues (2).

La vie errante qu'il menoit, le soin de déguiser son nom et son rang l'exposèrent à toutes sortes

(1) *Le Phédon* de Platon, et le discours de Démosthène ; περὶ παραπρεσβείας, *sur les prévarications de l'ambassade.* Philostrate, *in Dione.*

(2) *Voyez* le commencement du 36e. discours.

de fatigues et de dangers. Plus d'une fois il se vit contraint de subir les travaux les plus vils et les plus rudes, afin de subvenir à ses besoins. Tantôt il plantoit des arbres, tantôt il labouroit la terre, ou tiroit de l'eau pour arroser les jardins. Quelle situation pour un homme d'un tempérament délicat, accoutumé à toutes les douceurs de l'opulence !

Dans les diverses régions qu'il parcouroit, on prenoit de lui des idées différentes. Son costume grossier, sa longue barbe, ses cheveux négligés contrastoient singulièrement avec l'élégance et la pureté de son langage, avec les traits ingénieux et spirituels qui s'échappoient malgré lui. Ici on le prenoit pour un fou, là pour un mendiant ou pour un vagabond, ailleurs pour un philosophe, partout pour un homme extraordinaire. Bientôt sa réputation fit du bruit ; on s'empressa de venir le consulter. On l'engageoit à parler en public : il ne s'y refusoit jamais, quand il croyoit pouvoir donner à la multitude des avis utiles, et l'instruire des préceptes de la morale. Les peuples les plus sauvages et ceux chez lesquels les lettres étoient le moins cultivées, l'écoutoient avec admiration, lui décernoient des honneurs, lui offroient des biens et des dignités. Ces hommages spontanés, rendus à son mérite, faisoient une agréable diversion à ses peines ; il charmoit ses

chagrins par le plaisir de parler et d'être applaudi, à peu près comme les ouvriers allègent en chantant le poids de leurs travaux (1).

Dion voyagea aussi en Egypte ; il eut de fréquens entretiens avec les Prêtres de ce pays, qui passoient pour les plus instruits dans les antiquités historiques. Mais je pense que ce fut avant sa disgrace ; et il y a tout lieu de croire qu'il passa chez les Gétes la plus grande partie de son exil.

Ses longs malheurs, après avoir exercé sa patience, se terminèrent enfin par un événement désiré de tout l'empire. Domitien reçut la récompense de ses crimes, et périt sous le fer des conspirateurs, qui vengèrent l'univers outragé. On élut à sa place le paisible Nerva.

Cette nouvelle, rapidement portée jusqu'aux extrémités de la domination romaine, engagea Dion à se rapprocher des limites de l'empire, et ce rapprochement le mit à portée de rendre un service important au nouvel empereur, avec lequel il avoit eu autrefois des liaisons intimes. Il trouva l'armée qui gardoit les frontières, dans une agitation extrême, irritée de la mort de Domitien (2),

(1) Discours I et XIII.

(2) La mort de Domitien fut indifférente au peuple; le sénat s'en réjouit; mais le soldat qu'il avoit corrompu par ses largesses en fut vivement affligé. Suétone, *Domitianus*, chap. dernier.

et disposée à refuser à son successeur le serment de fidélité. Dion crut en cette circonstance devoir tout hasarder pour gagner les soldats à Nerva, et empêcher les suites funestes d'une révolte. Il monte sur un autel élevé ; on se rassemble autour de lui ; on prête silence, on l'écoute. Il se dépouille du manteau grossier dont il étoit revêtu, et débute par ce vers d'Homère :

Ulysse quitte enfin son vil déguisement.

Il annonce qu'il n'est point un homme du vulgaire, comme on se l'imagine. Il se nomme, il raconte son histoire ; les malheurs que lui avoit attirés sa vertu peignoient déjà la tyrannie de Domitien ; il en achève le portrait avec des couleurs si vives et des touches si fortes que tous les esprits en sont frappés, et la mort du tyran paroît une punition méritée. Il trace ensuite l'éloge du nouvel empereur, et parle avec tant de véhémence et de grâces, qu'il entraîne tous les suffrages. L'élection de Nerva est unanimement ratifiée, et la tranquillité rétablie dans le camp (1).

(1) Il est très-probable que cet événement ne fut point l'ouvrage du hasard ; que Dion avoit eu connoissance de la conspiration formée contre Domitien. Elle étoit certainement connue de plusieurs philosophes exilés alors par le tyran ; et Apollonius de Tyane, qui annonça dans Ephèse la mort de l'empereur au moment même où elle arrivoit à

Dion ne tarda pas à se rendre à Rome (1) pour féliciter le nouveau souverain et recevoir la récompense du service qu'il venoit de lui rendre. Il fut accueilli avec la distinction qu'il méritoit. Mais une maladie longue et dangereuse l'empêcha de profiter de la reconnoissance et de l'amitié de Nerva; celui-ci mourut après un règne de seize mois. Trajan, qui lui succéda, n'eut pas moins d'estime pour les talens de notre orateur; il le rétablit dans toutes ses dignités, et le renvoya comblé d'honneurs dans sa patrie.

En y retournant, il lui arriva une petite aventure qui prouve combien le peuple est léger dans ses goûts, et combien peu l'on doit s'enorgueillir de ses applaudissemens. Les habitans de Cyzique désiroient depuis long-temps avoir la satisfaction de l'entendre. Il se rendit à leurs vœux, et passa par leur ville pour se rendre à Pruse. Dans le moment même où l'assemblée étoit formée, et lorsque l'orateur alloit monter à la tribune, l'on annonce l'arrivée d'un musicien célèbre; à l'instant chacun quitte sa place; on court voir le musicien. Dion, loin de paroître piqué de ce procédé, prit le parti d'en rire le premier et de courir avec les autres, en disant : « la mu-

Rome, ne laisse aucun lieu de douter qu'il n'ait trempé dans le complot.

(1) Discours XLV.

sique me rend aujourd'hui le même service qu'elle rendit autrefois à Arion : elle le sauva de la fureur des flots ; elle me sauve de l'importunité de la multitude (1).

Son arrivée à Pruse fut marquée par une fête générale : ses concitoyens firent éclater leur joie, et lui prodiguèrent tous les témoignages d'estime et d'amitié. Il les remercia de leur affection et de leur zèle par un très-beau discours (1), dans lequel il fait l'éloge de sa patrie, et s'estime plus heureux d'avoir conservé l'attachement de ses compatriotes, que d'avoir obtenu les faveurs de la Cour, des dignités, des statues et des couronnes chez les peuples dont il a parcouru les contrées.

Malgré les démonstrations apparentes des Pruséens, plusieurs d'entre eux nourrissoient une haine secrète contre Dion. Ils n'attendoient pour la faire éclater qu'une occasion favorable. Ils crurent la trouver dans les dépenses considérables que Dion faisoit pour embellir sa patrie. Pruse, qui devint par la suite une des plus belles villes de l'Asie mineure, étoit alors assez petite et mal bâtie. On n'y trouvoit aucun de ces monumens magnifiques qui décoroient les villes voisines. Dion voyoit, avec douleur, cet état d'humiliation dans

(1) Discours X.
(2) Discours XLIII.

lequel languissoit la sienne. Il avoit résolu de l'en tirer, et avoit dressé un plan pour la décorer. Selon ce plan, on devoit abattre de vieux bâtimens, dont la plupart tomboient en ruine, former une grande place, et construire autour de beaux portiques. Les plus riches citoyens devoient contribuer volontairement aux frais de ces travaux, et Dion leur avoit donné l'exemple.

Ses ennemis s'étoient long-temps opposés à l'exécution de ce projet. Il fallut l'autorité de l'Empereur pour lever les obstacles, et c'étoit vraisemblablement pour y parvenir que Dion avoit entrepris le voyage de Rome, où il encourut la disgrace de Domitien. L'exil sembla avoir anéanti ses projets d'embellissemens; mais dès qu'il fut de retour, il songea à les réaliser. Déjà même on les exécutoit avec activité, lorsque ses envieux ameutèrent une cabale contre lui. Archippus, philosophe de quelque réputation, mais qui autrefois avoit été condamné aux mines comme faussaire, étoit le plus forcené de ses ennemis. Ils l'accusèrent auprès de l'Empereur de ruiner ses concitoyens par des dépenses excessives, de s'approprier une partie des fonds qui lui étoient confiés pour les travaux. Et afin de grossir le libelle de diffamation, on l'y représentoit comme criminel de lèse-majesté, pour avoir érigé la statue de l'Empereur dans un lieu où sa femme et ses

enfans étoient inhumés. L'affaire fut renvoyée à Pline le jeune, alors gouverneur de Bithynie. Nous ignorons quelle en fut l'issue ; mais il paroît qu'elle n'eut rien que de favorable à Dion, qu'il continua de vivre dans sa patrie et d'y jouir de la plus haute considération.

Peu de temps après, les Pruséens lui eurent une nouvelle obligation : Dion obtint de l'Empereur que la ville de Pruse auroit le droit d'élire un conseil de cent sénateurs ; privilége qu'elle sollicitoit depuis long-temps sans succès, et dont elle fut redevable au mérite éclatant de son magistrat. L'élection des sénateurs occasionna une foule d'intrigues et de cabales. Dion, qui pouvoit avoir une grande influence sur le choix, garda la plus exacte impartialité. Quelque temps après, son fils parvint à la première magistrature (1), et ce fut pour les ennemis de Dion une nouvelle occasion de chercher à le rendre odieux. On lui reprocha de gouverner sous le nom de son fils, et de l'obliger à suivre impérieusement ses moindres volontés. Pour détruire ces imputations, Dion s'abstint d'assister aux assemblées du sénat; il refusa tous les emplois auxquels on voulut l'élever. Mais il ne put fermer entièrement la bouche à ses calomniateurs ; et fatigué de leurs atta-

(1) Discours L.

ques continuelles, il prit le parti de quitter le séjour de Pruse, et d'aller se fixer à Rome. Il y vécut assez long-temps, et y mourut sous les dernières années du règne de Trajan; peut-être même parvint-il jusqu'à celui d'Adrien. Son esprit, son savoir, son éloquence le rendirent cher à l'Empereur, qui honora sa vieillesse par les témoignages les plus éclatans de bienveillance et d'amitié. Lorsque Trajan triompha des Daces, il fit asseoir Dion dans son char, et prit plaisir à s'entretenir familièrement avec lui durant toute la cérémonie du triomphe. Un jour, après l'avoir entendu discourir, le même empereur lui dit : *je ne comprends pas tout ce que vous dites, mais vous m'enchantez ; je vous aime comme moi-même* (1).

Nous aimons à savoir si les hommes dont nous admirons les talens et le génie, ont reçu de la nature des qualités extérieures qui correspondent à la haute idée que nous nous formons d'eux. Photius satisfait à cet égard notre curiosité, en nous apprenant que Dion étoit de petite taille, d'un tempérament foible et délicat ; mais les traits de son visage avoient de la régularité et de la noblesse. Son œil étoit fin et spirituel, et sa démarche aisée ; son maintien grave et compassé,

(1) Philostrate, *in Dione.*

général d'une simplicité élégante ; les ornemens qu'il emploie sont ménagés avec art ; les expressions proportionnées au sujet qu'il traite. Son éloquence est solide ; c'est l'éloquence simple et naturelle des grands maîtres. Elle est forte de choses, et bien différente, dit Synésius, de celle de nos orateurs modernes, qui croient devoir farder la nature pour l'embellir....

Philostrate (1) compare l'abondance de Dion à la *corne d'Amalthée*, et l'harmonie de son style à celle de Démosthène et de Platon. Il ne manque point de force, mais il tempère sa véhémence par une sage modération. S'il gourmande l'insolence de certaines villes, il ne paroît ni désagréable ni enclin à la médisance. Il semble maîtriser avec le frein un cheval fougueux, au lieu de le corriger avec le fouet. Fait-il l'éloge des Républiques bien gouvernées, c'est de manière à ne leur inspirer aucun orgueil, à les encourager, à leur faire sentir que bientôt elles tomberont dans les derniers malheurs si elles cessent de se conduire avec sagesse. Il aime à employer les fables et les allégories, et il excelle à en tirer un sens moral et instructif. Souvent il introduit au milieu de son discours ou une narration, ou un dialogue, et l'art avec lequel il le fait, jette une variété merveilleuse

(1) *in Dione.*

dans ses compositions. Imitateur d'Hypéride, on peut lui appliquer le jugement que Longin (1) porte de cet orateur. Il peint les mœurs avec vérité; il sait manier l'ironie avec autant de finesse que de goût; il a une flexibilité admirable pour les digressions, il se détourne et s'arrête quand il veut.

Mais c'est assez nous étendre sur le caractère de l'éloquence de Dion. Le lecteur doit être impatient de connoître les productions mêmes de cet écrivain. Elles étoient fort nombreuses; une bonne partie est perdue depuis long-temps. Si l'on s'en rapportoit à Suidas, Dion avoit composé un traité dans lequel il examinoit *si le monde est périssable;* un *Eloge d'Hercule;* un autre de *Platon ;* une *Justification d'Homère contre Pltaon*, qui l'a chassé de sa république, *quatre livres;* un *Traité des vertus d'Alexandre*, en huit livres. Mais comme aucun des auteurs qui ont parlé des ouvrages de Dion, et principalement Photius, qui en a donné d'assez longs extraits, ne fait mention de ceux que lui attribue Suidas; que d'ailleurs celui-ci paroît n'avoir pas connu les véritables ouvrages de Dion; il s'ensuit qu'il donne à notre orateur ce qui appartient à quelque sophiste du même nom, car il y en a eu plusieurs. *Voyez* Fabricius, *Biblioth. Græc.*, L. IV, c. 10, p. 328.

(1) *De Sublimitate*, c. 28.

Les écrits réellement sortis de la plume de Dion, et qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, qui même n'existoient plus du temps de Photius, sont: 1°. *l'Éloge de la Chevelure*, dont il reste un fragment inséré dans les remarques de Fred. Morel, éditeur de Dion; 2°. *l'Eloge du Perroquet*, 3°. celui de la *Puce*, 4°. *du Moucheron*, 5°. *le Memnon*, 6°. *la Vallée de Tempé*, 7°. *Discours contre les philosophes Socrate, Platon, Zenon;* 8°. *une Diatribe contre Musonius, philosophe cynique.*

Quoiqu'il y eût beaucoup d'esprit et de finesse dans ces déclamations de sophiste, dont Philostrate et Synésius font un grand éloge, nous devons bien moins les regretter que son *Histoire des Gétes*. Il avoit fait un long séjour chez ces peuples; il avoit recueilli des observations curieuses sur leurs mœurs, leur langue, leurs usages. Cette histoire étoit rédigée en forme d'annales. C'est ce que nous apprenons de Jornandès, dans son *Histoire des Goths* (1). Mal à propos Suidas, trompé par la ressemblance du nom, attribue

(1) Jornandès, Goth d'origine, a écrit de *Rebus Gothicis*. *Voyez* c. 3 et 4 : il vivoit sous l'empire de Justinien, vers 552. Grotius a donné une édition de cet ouvrage à Amsterdam, 1655. On a aussi de Jornandès un abrégé d'histoire universelle, sous ce titre : *de Regnorum ac temporum successione ;* mais dans laquelle il s'étend principalement sur l'histoire romaine.

cette histoire des Gétes à *Dion Cassius*. C'est une des mille et une erreurs de ce lexicographe.

Les ouvrages qui nous restent de Dion Chrysostôme sont LXXX discours philosophiques. On y trouve la plus exacte morale présentée avec adresse, et ornée de toutes les grâces de l'imagination et du style. Plusieurs néanmoins ont un défaut que je ne dissimulerai point : les exordes sont en général trop longs et trop éloignés du sujet, qui se fait désirer avec impatience. Néanmoins on les lui pardonne en faveur de plusieurs détails intéressans, de quelques anecdotes peu connues, de certains traits d'histoire ou de mythologie qu'on chercheroit vainement ailleurs.

I, II, III, IV.

Les quatre premiers, intitulés *de la Royauté*, renferment les principes de l'art de gouverner, et le tableau des vertus nécessaires à un prince. Ils seroient mieux intitulés *des devoirs du prince*. On a lieu de conjecturer qu'ils sont adressés à Trajan. Le premier et le troisième renferment un panégyrique fort adroit de cet empereur. L'écrivain, sous l'apparence de lui donner des conseils et de dire ce qu'il faut faire pour bien régner, raconte précisément ce que Trajan a fait; et en traçant le modèle d'un bon roi, il fait le portrait

de l'empereur. Le premier de ces discours paroît avoir été prononcé devant ce prince. On y remarque une charmante allégorie d'Hercule, conduit par Mercure sur la double montagne de la Royauté et de la Tyrannie. Bréquigny l'a traduit en français dans le second volume de la *Vie des anciens Orateurs*, p. 336.

Le quatrième nous représente une entrevue d'Alexandre et de Diogène, et un parallèle entre le roi et le philosophe. Celui-ci emploie ses sarcasmes ordinaires pour donner des leçons de sagesse au fils de Philippe.

V. *Fable de Libye.*

C'est la description allégorique d'un monstre singulier que l'on prétend se trouver dans la grande Syrte. Il dévore les lions et les léopards, comme ceux-ci les cerfs et les moutons. Mais il se plaît principalement à dévorer les hommes ; il s'approche souvent de leurs habitations pour les surprendre. Ce monstre a le visage d'une belle femme, une gorge d'une beauté parfaite et d'une forme telle que jamais peintre n'a pu en représenter d'aussi agréable. Son teint est d'une blancheur éblouissante. Le désir et la volupté brillent dans ses regards caressans : ils inspirent l'amour dès qu'on les fixe. Mais tout le reste du corps est un

affreux

affreux serpent: *Desinit in piscem mulier formosa superne.* Ce monstre n'est point ailé comme le sphinx. Il n'a pas comme lui l'usage de la parole; il siffle comme les serpens, et ce sifflement est très-aigu. De tous les animaux terrestres, celui-ci est le plus rapide à la course : personne ne lui peut échapper. Ces monstres, assez nombreux, triomphent des autres animaux par la force, et de l'homme par la ruse. Ils l'attirent, en offrant à ses yeux les trésors de leur sein, en le regardant tendrement. Ils le charment, ils lui inspirent un désir violent de s'approcher et de s'unir amoureusement à eux. Mais aussitôt qu'un homme est à leur portée, ils le saisissent, et de leurs ongles crochus et tranchans, comme ceux des bêtes féroces, et qu'ils tenoient cachés, ils déchirent leur proie. Le serpent la mord et la tue de son poison, etc. Il n'est pas besoin, je pense, de dire que ces monstres sont les passions qui séduisent l'homme et l'entraînent à sa perte.

VI. *Diogène* ou *de la Royauté.*

Le vrai titre de cet ouvrage seroit *de la Pauvreté et des Richesses.* L'auteur fait le parallèle de ces deux états. On y trouve des détails précieux sur Diogène, qui s'estime infiniment plus heureux que le grand Roi. C'est un personnage que l'auteur se plaît souvent à mettre sur la scène.

VII. *L'Euboïque* ou *le Chasseur.*

Tableau de la vie champêtre. Le bonheur de la simplicité et de l'innocence est bien préférable au luxe et à la richesse. Il a été traduit en entier par M. de Bréquigny. *Vie des anciens Orateurs*, t. II, p. 277. Ce morceau est un des plus achevés de notre auteur.

VIII. *Diogène* ou *sur le courage.*

Diogène, chassé de Sinope sa patrie, vient à Athènes, s'attache au philosophe Antisthène, se rend aux jeux isthmiques où il invective contre la foiblesse des Grecs, leur luxe et leur corruption.

IX. *Diogène* ou *l'Isthmique.*

Le Cynique, ou plutôt Dion, s'élève avec force contre la passion des Grecs pour les spectacles, et contre l'estime déplacée qu'ils avoient pour les athlètes. Il fait sentir, tantôt par des raisonnemens forts et pressans, tantôt par des railleries fines, combien ceux qui disputent le prix dans les jeux publics doivent peu tirer vanité de leur victoire. Les triomphes véritablement honorables sont ceux que l'on remporte sur ses passions.

X. *Diogène* ou *sur les Esclaves.*

Ce discours est un des plus philosophiques de l'auteur. Diogène, allant de Corinthe à Athènes,

rencontre un homme de sa connoissance, qui se rendoit à Delphes pour y consulter l'oracle au sujet d'un esclave fugitif. Diogène lui représente qu'il a tort de se donner tant de peines pour retrouver un esclave qui ne peut être qu'un mauvais sujet, puisqu'il a déserté la maison de son maître. Ensuite il examine de quel droit les hommes prétendent réduire leurs semblables à la condition d'esclaves, lorsque la nature nous a tous créés libres. Il va plus loin, et démontre que l'esclavage n'est pas seulement contraire aux lois de la nature, mais que l'esclave est plus à charge que profitable à son maître. Combien d'inquiétudes et de tourmens produit cette multitude d'esclaves de toute espèce, qui peuplent la maison d'un riche! Que de soins pour faire traiter ceux qui sont malades, faire châtier ceux qui sont indociles, poursuivre ceux qui s'enfuient! Quelle inaction dangereuse, quelle funeste mollesse que celle d'un homme accoutumé à n'agir que par le secours d'autrui! Le maître avec lequel Diogène s'entretient, persuadé par ces réflexions, consent enfin à oublier son esclave fugitif; mais il n'abandonne pas le projet d'aller à Delphes pour y demander des conseils au dieu. Diogène combat encore ce dessein. Il représente à cet homme que les oracles sont toujours obscurs et enveloppés d'un double sens; qu'il est difficile de démêler le véritable, et

bien dangereux de s'y tromper. Il faut, pour ne pas s'y méprendre, un grand sens et une pénétration supérieure à celle du vulgaire. Diogène, en conséquence, lui conseille de commencer, avant tout, par acquérir cette pénétration; de travailler à se connoître soi-même, et de faire tous ses efforts pour parvenir à la véritable sagesse. Alors on n'a plus besoin d'oracles.

XI. *Le Troïque* ou *que Troie n'a point été prise.*

C'est un brillant paradoxe que Dion cherche à soutenir contre l'autorité de l'histoire et des anciens poëtes. Il prétend que non-seulement Troie n'a point été prise par les Grecs, qui ont été forcés de lever le siége, mais que les événemens de cette guerre se sont passés d'une manière bien différente de celle qui est rapportée par Homère. Pâris épousa légitimement Hélène, et la reçut des mains de Tyndare son père. Ainsi le motif de la guerre étoit injuste de la part des Grecs. Hector, loin d'avoir été tué par Achille, le tua lui-même, et contraignit les ennemis à demander la paix. Il régna ensuite paisiblement sur la Troade, et laissa le trône à son fils Scamandrius. Tout cela est fondé sur le récit d'un prêtre égyptien qui se moque de l'ignorance des Grecs en histoire.

Il y a beaucoup d'esprit et d'adresse dans cette

dissertation, une des mieux écrites de notre auteur. M. de Bréquigny l'a traduite en entier.

XII. *L'Olympique*, ou *sur la première connoissance de Dieu.*

Après un exorde un peu long, et qui n'a guères de rapport au titre de ce discours, l'auteur établit les preuves de l'existence de la Divinité, 1°. d'après la raison et notre conviction intime, 2°. d'après la considération des merveilles de l'univers, 3°. d'après la tradition et l'assentiment général des peuples, lequel se prouve par l'autorité des plus anciens écrivains, par le langage unanime des lois, par l'usage immémorial de consacrer des statues dans les temples; et à cette occasion, l'orateur s'étend fort au long sur l'utilité des images, et justifie assez ingénieusement la coutume de représenter les Dieux sous des figures humaines. Il y a de grandes beautés dans tout ce morceau, qui est du genre le plus philosophique.

XIII. *De l'Exil.*

Le suivant, intitulé de *l'exil*, a pour but principal *la nécessité d'une bonne éducation*, qui nous dispose à supporter les malheurs avec courage. L'orateur examine ensuite en quoi consiste *la bonne éducation.* Ce ne sont ni les maîtres de *Musique*, de *Danse*, de *Grammaire*, de *Belles-*

Lettres qui la donnent; ce sont les maîtres de *Morale*. C'est des Philosophes qu'il faut apprendre ce qu'il convient de faire, et la meilleure éducation est celle qui nous enseigne à régler le mieux notre conduite.

XIV et XV. *Sur la liberté et sur l'esclavage.*

Tous les hommes désirent d'être libres; ils redoutent l'esclavage et le regardent comme le comble de l'opprobre. Mais en quoi consite la véritable liberté, et le véritable esclavage ? Celui-là seul est libre, qui maîtrise ses passions et ses besoins. Celui-là n'est qu'un esclave, qui leur obéit sans cesse. Tel est le sujet de ces deux discours.

XVI. *Sur la douleur ou le chagrin.*

Il n'est pas étonnant que les hommes soient vaincus par la volupté, et qu'entraînés par ses charmes ils ne puissent s'en détacher; mais qu'ils soient les esclaves du chagrin, qu'appliqués à la torture la plus cruelle, ils se plaisent à la supporter; qu'ils ne puissent souffrir qu'on les en délivre, voilà ce qui est aussi surprenant qu'il est absurde. L'orateur philosophe fait voir ensuite que le chagrin dégrade l'homme au physique et au moral, que souvent on s'afflige pour un sujet qui ne le mérite pas. On ne doit point s'alarmer des malheurs avant qu'ils arrivent; il faut les attendre avec fer-

meté et les soutenir avec constance, comme des accidens nécessaires. Surtout ne perdons jamais de vue que notre vie est de peu de durée. Les événemens qui se passent dans ce court intervalle, ne peuvent guères nous intéresser.

XVII. *Sur la cupidité* (1).

La plupart des hommes désirent qu'on leur parle des choses qu'ils connoissent le moins, afin de s'instruire de ce qu'ils ignorent. A l'égard de ce qu'ils savent, ils n'ont pas besoin d'instruction. Cependant nous ne pratiquons pas toujours ce que nous savons le mieux : et l'ignorance de nos devoirs est moins funeste que le refus d'obéir à la voix de la raison. Il est donc nécessaire d'y rappeler de temps en tems les hommes, et d'imiter les médecins et les pilotes qui voyant qu'on ne leur obéit pas, répètent souvent les mêmes ordres, quoique ceux auxquels ils les adressent les aient bien entendus. De là l'auteur établit la nécessité de parler sur la *cupidité*, la plus violente des passions, que tout le monde blâme et à laquelle chacun se laisse entraîner. Il cite les exemples les plus frappans des malheurs qu'elle a produits : la

(1) περὶ πλεονεξίας est traduit en latin par *avaritia*. Ce n'est pas le véritable sens de ce mot, qui signifie à la lettre *le désir d'avoir plus qu'on a*. Ce qui convient davantage à la cupidité.

guerre de Thèbes et la mort d'Etéocle et de Polinice, fruit de leur ambition, les malheurs de Troie causés par la passion d'un seul homme qui enlève Hélène et les trésors de Ménélas, l'ambition de Xerxès qui veut envahir la Grèce et qui n'aboutit qu'à une fuite honteuse. L'avarice de Polycrate, tyran de Samos, le mène à la croix, sur laquelle le fait expirer le satrape Orontès. Après plusieurs réflexions morales, l'auteur termine par la leçon que semble nous donner Cræsus, lorsqu'il permit à quelques-uns de ses courtisans d'entrer dans ses trésors et d'y puiser de l'or autant qu'ils voudroient. Ils s'en chargèrent tellement qu'ils ne pouvoient plus marcher et qu'ils courboient sous le faix.

XVIII. *Sur l'étude de l'Eloquence.*

Ce discours est adressé à un jeune homme dont l'orateur loue le caractère, l'application, le goût pour l'instruction, nonobstant son âge encore tendre, nonobstant les richesses qui l'environnent, et l'indépendance dont il jouit. Dion lui trace ensuite la route qu'il doit suivre dans ses études, et lui indique les principaux écrivains qu'il doit méditer et prendre pour modèles. Il caractérise chacun d'eux par un mot exprimé avec autant de précision que de justesse.

XIX. *Sur le plaisir qu'il a d'écouter les autres.*

Petit discours dans lequel Dion témoigne qu'il éprouve plus de plaisir à écouter les autres orateurs qu'à se faire entendre lui-même. Modestie d'auteur.

XX. *Sur la retraite.*

Le sage n'en a pas besoin, elle est inutile et souvent dangereuse aux autres. Dion paroît avoir eu pour but, dans ce discours, de blâmer la vie solitaire à laquelle les chrétiens de ce temps commençoient à se livrer, soit pour fuir la persécution, soit pour suivre un genre de vie plus parfait. Dion prouve que la solitude n'est d'aucune ressource, si l'on n'a auparavant formé son esprit à la méditation. Il ajoute que l'habitude de la plus profonde méditation se peut acquérir au milieu du tumulte et du monde.

XXI. *De la beauté.*

C'est un dialogue, comme l'a très-bien observé Casaubon. Le but de ce dialogue est de prouver, que, dans les hommes, la beauté molle et efféminée est une beauté méprisable et dangereuse. Dion s'entretient avec un de ses amis sur la beauté d'un jeune athlète qui vient de s'exercer : il fait d'abord l'éloge de la beauté mâle et vigoureuse de ce jeune homme; il prend de là occasion de

parler de la beauté efféminée, de la mollesse et de la corruption des mœurs dont elle est toujours la cause ou l'effet. Il s'élève avec force contre le goût honteux qui avoit précipité son siècle dans les plus horribles désordres. Il cite pour exemple l'infâme Néron, qui, devenu amoureux d'un eunuque (1), osa l'épouser publiquement et le substituer à l'une de ses maîtresses. Il poussa le délire jusqu'à proposer une somme considérable à celui qui pourroit faire de son eunuque une femme véritable ; et il y eut des hommes assez vils et asez effrontés pour oser le lui promettre. Dion nous apprend, à cette occasion, qu'un homme fut assez impudent pour promettre à Néron de s'élever dans les airs, et que, sous ce prétexte, cet imposteur vécut quelque temps dans le palais impérial. L'auteur semble désigner ici Simon, surnommé *le Magicien*, qui tenta en effet de voler, et se tua.

Il paroît que l'on procéda en effet à l'opération sur l'eunuque Sporus, puisque Dion ajoute que la violence exercée contre cet eunuque fut l'unique cause de la mort de Néron ; car l'eunuque révéla des secrets qui suscitèrent des ennemis à ce prince, et qui les forcèrent à chercher les moyens de le perdre.

L'auteur termine son discours par l'éloge de la

(1) Sporus.

beauté mâle et fière des héros de l'antiquité, tels qu'Hector et Achille.

XXII. *De la paix et de la guerre.*

Courte dissertation de deux pages, dans laquelle notre orateur établit qu'au seul Philosophe appartient de parler de la paix et de la guerre; qu'il en parle bien plus judicieusement que les sophistes, qui traitent le plus souvent cette matière importante sans réflexion, uniquement pour faire briller leur talent; au lieu que le sage n'en parle qu'après un mûr examen et conformément à la vérité.

XXIII. *Le seul Sage est heureux.*

Dialogue, dont le but est de prouver que le sage seul, en suivant l'inspiration d'un bon génie, est heureux, et sait prendre, comme il le doit, les événemens de la vie. Le malheur véritable n'est que pour les méchans.

XXIV. *Sur le bonheur.*

Dissertation d'une page. Les hommes s'occupent presque toujours de tout autre objet que de celui qui peut les conduire à la véritable félicité.

XXV. *Du Génie*; Dialogue.

Les Génies qui président à la fortune des peuples, ne sont autres que les grands hommes qui

ont fait la gloire et le bonheur de leur patrie. Lycurgue fut le génie de Lacédémone, Pisistrate celui d'Athènes, Numa de Rome, Annibal de Carthage ; Darius et Cambyse furent ceux de la Perse.

On croit que ce morceau n'est point entier, et qu'il en manque, vers la fin, une partie assez considérable.

XXVI. *Sur le conseil.*

Il demande une grande expérience.

XXVII. *Des Festins.*

C'est dans les repas et dans les assemblées publiques que la plupart des hommes font connoître leur caractère. Développement de cette proposition en deux pages.

XXVIII et XXIX. *Mélancomas, Ier. et IIe. Discours.*

Ces deux discours, ouvrage de la jeunesse de Dion, contiennent l'éloge d'un athlète cher à l'empereur Titus, et qui mourut fort jeune (1). Il étoit d'une grande beauté ; et il avoit adopté un genre d'exercice peu propre à la conserver; c'étoit le combat du ceste (2), combat ordinairement sanglant

(1) Thémistius parle de Mélancomas dans son discours X.

(2) Le combat du ceste consistoit à se frapper à coups de poing sur la tête, les bras et la poitrine. Les mains des athlètes étoient garnies de bandes de cuir dans lesquelles il y avoit du plomb, et souvent il en coûtoit la vie à l'un des combattans.

et dont on ne sortoit guères que les os brisés et le visage défiguré par des blessures. Mais Mélancomas usoit dans les combats d'une méthode particulière qui lui procuroit toujours la victoire sans qu'il reçut aucun coup, et même sans qu'il en portât. Il avoit l'art d'inquiéter son antagoniste par le mouvement continuel de ses bras, menaçant toujours de le frapper, et ne le frappant jamais. Par là, son adversaire étoit contraint d'exécuter les mêmes mouvemens pour éviter les coups dont il se voyoit menacé: et comme Mélancomas étoit si vigoureux qu'il auroit pu soutenir deux jours entiers un exercice aussi violent, l'autre étoit bientôt hors d'haleine, et forcé de s'avouer vaincu, sans avoir été frappé. Cette vigueur et cette adresse font le principal sujet de l'éloge de Mélancomas. L'orateur loue aussi sa sobriété et sa tempérance. Le premier de ces éloges est un dialogue; le second une oraison funèbre régulière, et qu'on suppose prononcée par le magistrat qui avoit l'intendance des jeux où devoit combattre Mélancomas lorsqu'il mourut.

Il y a beaucoup d'élégance et d'art dans ce discours. L'orateur tire un parti très-adroit de l'opposition qu'il semble y avoir entre l'extrême beauté du jeune athlète, et son goût pour un exercice aussi dur et aussi dangereux que le ceste. Dion débite à ce sujet quantités de pensées fines, recher-

chées et exprimées avec beaucoup de délicatesse et d'agrément.

XXX. *Charidême.*

Eloge funèbre d'un jeune homme de la plus haute espérance, mort à l'âge de vingt-deux ans. C'est une lettre, et non pas un dialogue, comme l'a cru M. de Bréquigny. L'auteur y rapporte un long discours tenu par Charidême avant sa mort, et dans lequel il expose les motifs qui peuvent nous engager à ne pas regretter ce monde, quand on s'y est conduit en homme vertueux. Il peint la vie sous l'image d'un banquet que les Dieux donnent aux mortels. Il convient de s'y conduire avec modération et décence, d'user sobrement de tout ce qui est devant soi : mais on doit s'attendre à en sortir sans rien emporter. Cette allégorie est développée fort au long et occupe la meilleure portion de l'ouvrage.

XXXI. *Discours aux Rhodiens.*

Il reproche aux Rhodiens avec beaucoup de force et d'éloquence leur avarice et leur ingratitude, surtout l'usage bizarre qui s'étoit introduit chez eux d'effacer des anciennes statues les noms des grands hommes auxquels on les avoit érigées, pour les consacrer de nouveau à d'autres personnes dont on écrivoit le nom sur le marbre. Cet abus avoit

pris sa source dans la basse adulation envers les empereurs, et dans la prodigieuse facilité avec laquelle on décernoit les honneurs d'une statue à tous les magistrats que le maître envoyoit à Rhodes (1). Le nombre de ces statues se seroit bientôt multiplié à l'infini, et la dépense de ces monumens auroit été fort à charge à la ville, si les Rhodiens n'eussent eu recours à l'expédient dont j'ai parlé, et contre lequel Dion s'élève en ce discours.

D'abord on commença par les plus anciennes (2) statues qui ne portoient point de nom, ou dont l'inscription étoit devenue illisible. On les dédia à des personnages nouveaux, sans y faire d'autres changemens que d'y graver leur nom. Ensuite on attaqua les statues modernes, et insensiblement les statues changeoient tous les jours de nom et de destination (3). On apportoit même si peu de soin à

(1) Cet abus s'étoit également introduit dans Athènes, à Corinthe et dans la plupart des villes de la Grèce; même à Rome. *Voyez Casaubon sur Suétone*, L. III, c. 58. Que l'on juge après cela de la certitude avec laquelle on peut prononcer sur les personnages que représentent celles qui ont échappé au ravage des temps.

(2) La ville de Rhodes, qui avoit donné la naissance à plusieurs statuaires célèbres, étoit fort riche en statues. Néron, qui, pour orner son palais, avoit dépouillé la Grèce de tous ses chefs-d'œuvres, sembloit avoir respecté Rhodes.

(3) Cet abus, qui seroit incroyable s'il n'étoit aussi formellement attesté par notre orateur, pourroit aujourd'hui

choisir une statue qui pût convenir à celui auquel on la destinoit, qu'on voyoit, au rapport de Dion, la statue d'un vieillard porter le nom d'un jeune homme, la statue équestre érigée en l'honneur de quelque brave général, servir, par une destination nouvelle, à représenter un homme qui n'avoit jamais manié les armes ni quitté sa litière. Sans égard à la diversité des habits, de la chaussure et des autres marques qui caractérisent les peuples ou les personnes, la même figure étoit censée tour à tour celle d'un Grec, d'un Romain, d'un Macédonien, d'un Persan.

Dion relève les reproches qu'il fait aux Rhodiens par beaucoup de réflexions judicieuses. Un abus ne peut se justifier par son antiquité, les récompenses n'ont de prix qu'autant qu'elles sont rares et difficiles à obtenir. Nous apprenons par ce discours plusieurs particularités curieuses des lois de Rhodes, entre autres, que l'entrée de la ville étoit interdite au Bourreau.

Cet ouvrage de Dion, est celui dont Photius a fait le plus d'éloges. Il est en effet rempli de beautés du premier ordre, et l'on y trouve une teinte de la véhémence des anciens orateurs.

causer bien des embarras à nos antiquaires, et produire une foule d'erreurs, si presque toutes ces statues, dont la représentation s'accordoit si peu avec les inscriptions, n'avoient été détruites par les Sarrasins lorsqu'ils pillèrent Rhodes, dans les commencemens de leur monarchie.

XXXII.

XXXII. *Aux habitans d'Alexandrie.*

Dion les reprend avec force de la légèreté de leur caractère, de leur passion désordonnée pour les spectacles, du peu de décence de leur conduite, soit au théâtre, soit dans les assemblées publiques. Il fait voir que la vraie gloire d'une nation ne consiste ni dans la magnificence de ses cités, ni dans la richesse de son commerce, ni dans la puissance de ses armées, mais dans l'esprit d'ordre, de modération, de douceur et de sagesse des magistrats et des particuliers qui la composent.

Ce discours paroît avoir été prononcé sous Titus, au portrait duquel l'orateur oppose celui de Néron, qui aspiroit à la gloire d'habile musicien, d'adroit cocher, d'excellent danseur. Dion y fait aussi l'éloge d'un certain Théophile, orateur-philosophe, qui, pour punir les habitans d'Alexandrie de leurs déréglemens, garda envers eux un silence obstiné, et leur refusa constamment le plaisir de l'entendre.

XXXIII et XXIV. *Aux habitans de Tarse.*

Dans le premier discours, l'orateur prend occasion de l'empressement que les habitans de Tarse témoignent à l'entendre, pour leur donner d'excellens avis de morale, et leur faire sentir que ce n'est ni la beauté, ni l'antiquité de leur ville qui

fait son éloge, mais les mœurs vertueuses de ses habitans. On trouve dans cette pièce une grande variété d'érudition, beaucoup de traits curieux sur la mythologie, sur les origines de Tarse et de plusieurs autres villes, sur Archiloque, dont Dion nous a conservé un fragment précieux.

Le second discours a pour but d'engager le peuple de Tarse à respecter ses magistrats, et à vivre en bonne intelligence avec les Mallotes, leurs voisins. Il s'étoit élevé alors un différend entre ceux-ci et les habitans de Tarse, au sujet des limites de leur territoire. Cette harangue est très-intéressante par des traits d'histoire peu connus d'ailleurs, et qui concernent la ville de Tarse et plusieurs autres cités voisines.

XXXV. *Discours prononcé dans Kelænes, ville de Phrygie.*

Dion déclare aux habitans de cette ville, qu'il n'est point venu chez eux dans le dessein d'en recevoir de l'argent ou des éloges. Il s'étonne de l'empressement que l'on témoigne à l'entendre; il dit qu'il n'est qu'un homme ordinaire, sans talens et sans éloquence. L'auroit-on pris pour un philosophe, à sa chevelure et à sa longue barbe? un tel signe est bien trompeur. A cette occasion il parle des usages singuliers des différens peuples de l'antiquité; il fait l'éloge de leur félicité, bien

supérieure à celle des habitans de Kelænes, mais bien au-dessous de celle des Brachmanes de l'Inde, qui mènent une vie dure et laborieuse; d'où il conclut que le vrai bonheur ne se trouve que dans le travail et dans la pratique de la vertu. Au surplus, ce discours n'est point entier, comme en a très-bien jugé Casaubon.

XXXVI. *Le Boristhénique, prononcé dans sa patrie.*

Le titre de ce discours est emprunté de son commencement et de la description sommaire de la ville de Boristhène (1) et de ses environs. Mais le véritable but de l'auteur est d'établir qu'une ville bien gouvernée, quoique petite, est préférable à la plus magnifique cité dont le gouvernement seroit défectueux.

XXXVII. *Le Corinthiaque.*

Dion se plaint aux Corinthiens de ce qu'après lui avoir érigé une statue, honneur que leurs ancêtres n'avoient accordé ni au musicien Arion, ni à l'historien Hérodote, ni à plusieurs autres personnages illustres, ils en ont effacé son nom pour en substituer un autre. Ce discours respire d'un bout à l'autre une ironie fine et délicate; on y trouve au commencement l'histoire d'Arion,

(1) Située sur le fleuve de ce nom.

imitée d'Hérodote, quelques traits sur Périandre; et la raison pour laquelle Hérodote, mécontent des Corinthiens, a supprimé les éloges qu'il leur avoit donnés d'abord, dans le récit de la bataille de Salamine. On y apprend que ce furent les Corinthiens et non les Lacédémoniens qui aidèrent aux Athéniens à secouer le joug de la tyrannie d'Hippias, fils de Pisistrate : que les Syracusains ayant besoin d'argent, firent fondre les statues de leurs tyrans; mais avant de les renverser, ils soumirent à un jugement la mémoire de ces princes, et la statue du seul Gélon fut épargnée par égard pour ses vertus.

XXXVIIII. *Aux habitans de Nicomédie.*

Il les remercie de ce qu'ils lui ont accordé le titre de Citoyen, et ne croit pouvoir mieux leur témoigner sa reconnoissance qu'en leur donnant des conseils sages et utiles. En conséquence, il les exhorte à la concorde avec les habitans de Nicée, qui leur disputoient la primatie sur les villes de la Bithynie et du Pont; titre dont Nicomédie jouissoit depuis long-temps, et que Nicée s'étoit fait arroger depuis peu par Domitien. L'orateur engage Nicomédie à se montrer la première ville de cette province, par ses bienfaits, par la sagesse, par la modération de sa conduite. Il craint que ses dissen-

tions ne fournissent aux hommes puissans un prétexte pour exercer des haines et des vengeances particulières, et aux Romains une occasion de rire aux dépens des Grecs. Il doit suffire à Nicomédie d'être reconnue pour la métropole; elle ne risque rien de partager la primatie avec Nicée, puisque c'est un vain titre qui ne produit aucun avantage réel.

XXXIX. *Aux habitans de Nicée, sur la concorde.*

Les prétentions de Nicomédie et de Nicée, au sujet de la primatie, finirent par un accommodement, et les troubles s'appaisèrent. Dion en félicite les Nicéens. Il leur témoigne sa joie et sa reconnoissance pour les honneurs qu'ils lui ont accordés. Il s'excuse de la brièveté de son discours sur la foiblesse de sa santé (il relevoit de maladie). Il le termine par des vœux aux Dieux protecteurs de Nicée, pour sa prospérité et la durée de la concorde.

XL. *Sur le rétablissement de la concorde avec les habitans d'Apamée; prononcé dans sa patrie.*

Dion félicite ses concitoyens de s'être réconciliés avec les habitans d'Apamée. Il trace le caractère bienfaisant de l'empereur Nerva, ou Trajan, car il n'est pas nommé.

XLI. *Aux habitans d'Apamée, sur la concorde.*

Discours prononcé dans le sénat d'Apamée, qui avoit envoyé des ambassadeurs à Dion pour le féliciter sur son retour. L'orateur exhorte les citoyens de cette ville à entretenir l'union avec les habitans de Pruse.

XLII. *A ses concitoyens.*

Il s'étonne de ce que l'on admire ses discours, de ce que même on les apprend par cœur. Il n'y reconnoît rien de merveilleux.

XLIII. *Le Politique; prononcé dans sa patrie.*

Apologie de Dion, contre les imputations de ses ennemis. Il se compare à Epaminondas et à Socrate calomniés par leurs propres concitoyens.

XLIV. *Remercîmens à sa patrie.*

C'est un simple compliment, dans lequel il rend grâces à ses concitoyens des honneurs qu'ils lui ont décernés.

XLV. *Apologie de sa conduite envers sa patrie.*

Il fait connoître à ses concitoyens son zèle pour leurs intérêts, et leur annonce qu'il a employé à leur procurer de nouveaux avantages, l'amitié dont l'honore l'empereur (Nerva), qui accorde à Pruse le droit d'avoir un sénat composé de cent sénateurs.

XLVI. *Sur ce qu'il faut philosopher dans sa patrie.*

Ce titre n'exprime point du tout le sujet de ce discours, qui est une apologie de la conduite de Dion. Il y repousse les inculpations que ses ennemis lui faisoient d'avoir accaparé le blé, et d'être la cause de la disette dont Pruse étoit alors tourmentée. Il se plaint aux Pruséens de leur conduite à son égard, et des violences qu'ils se sont permises contre lui, en voulant mettre le feu à sa maison. D'abord l'orateur commence par rappeler à ses concitoyens les services importans que ses ancêtres leur ont rendus; puis il continue en ces termes (1) : « Quand je n'aurois d'autre mérite que » celui d'être du sang de ces hommes si respectables » pour vous, il me semble que vous me devez, » par cela seul, quelque considération; et vous » poussez l'excès de l'insulte jusqu'à m'accabler » de pierres et à porter le feu chez moi. Ingrats! » que pouvez-vous me reprocher? Je vous parois » riche; mais le suis-je en effet? Mon bien est » presque épuisé par les dépenses que mon aïeul » et mon père ont faites pour votre ville. En ai-je » soutenu avec moins de générosité les charges » publiques? Il s'en faut bien que je sois le plus

(1) Je me sers de la traduction de Bréquigny dans la *Vie de Dion*, tom. II, *Vie des Orat. Grecs.*

» riche de vos concitoyens; et cependant aucun
» d'eux n'a fait plus de dépense que moi pour
» l'honneur et le bien de l'Etat. Ai-je jamais cha-
» griné quelqu'un de vous? J'ai des terres, et elles
» sont dans votre territoire. Aucun de mes voisins
» s'est-il jamais plaint de moi? J'ai, dit-on, quel-
» que talent pour la parole: m'en suis-je jamais
» servi pour intenter des accusations odieuses?
» ai-je jamais traduit qui que ce soit en jugement?

» Vous vous plaignez du prix excessif du blé:
» personne y a-t-il moins contribué que moi?
» ai-je renfermé mes grains pour en faire haus-
» ser le prix? Vous savez que dans les meilleures
» années j'en recueille à peine pour mon usage,
» et dans des années aussi stériles que celle-ci, je
» ne tire de revenu que de mes vins et de mes
» troupeaux. Ai-je refusé de prêter gratuitement
» de l'argent à ceux qui, dans ces temps de di-
» sette, en manquoient pour acheter du pain,
» tandis que j'en prêtois à gros intérêts? Je n'ai
» pas besoin de me justifier là-dessus. Vous con-
» noissez les usuriers, et vous ne me mettez point
» de ce nombre. Quels sont donc vos méconten-
» temens? J'ai acheté un terrain bien au-dessus
» de sa valeur; j'ai fait construire un portique;
» que fait cela au prix du blé? Qu'y a-t-il en cela
» de criminel ou d'odieux? Certes! j'ai bien de
» quoi rougir, si quelqu'un de mes concitoyens

» est jaloux de voir s'élever de nouveaux bâti-
» mens dans sa ville.

» Mais que pensera-t-on de vous si l'on sait
» que, sur de pareils griefs, vous courez le flam-
» beau à la main aux maisons de vos compatrio-
» tes; que vous voulez les réduire en cendres,
» eux, leur femme et leurs enfans; que vous con-
» traignez leurs épouses éplorées de se jeter à
» vos pieds, de vous demander la vie, comme
» dans une ville prise d'assaut? Quel homme vou-
» droit vivre un seul jour dans un lieu où il se-
» roit exposé à de pareils outrages? On préfére-
» roit, sans doute, d'errer toute sa vie dans les
» pays les plus sauvages, plutôt que d'habiter
» parmi vous à ce prix.

» On dit que vous n'avez abandonné le projet
» de brûler ma maison qu'à cause de sa situation.
» Il est donc nécessaire de se fortifier dans votre
» ville comme dans un camp. Il faut choisir des
» postes avantageux et se retrancher. Encore dans
» un camp n'est-on obligé de se retrancher que
» contre les ennemis. L'enceinte entière du camp
» est au moins un lieu de sûreté. Vous avez craint
» que je n'entreprisse de me défendre. Je rends
» grâces au hasard qui m'a si bien servi en vous
» inspirant cette pensée. Mais vous n'aviez rien
» à appréhender de semblable; je vous en pré-
» viens, en cas qu'il vous prenne de rechef en-

» vie de porter le feu dans ma maison. Je n'au-
» rois point cherché à vous résister; j'aurois
» cherché à sortir de cette ville avec ma femme
» et mon fils, pour n'y rentrer jamais. Voilà tout
» ce que j'aurois tenté ».

XLVII. *La Harangue dans sa patrie.*

Cette Harangue contient une justification contre ceux qui le blâmoient de faire élever un beau portique devant sa maison.

XLVIII. *Discours politique, prononcé dans l'assemblée des Pruséens.*

Le but de ce discours est d'engager ses concitoyens à la concorde.

XLIX. *Refus de Magistrature dans le Sénat.*

Dion déclare aux Pruséens qu'il n'est avantageux ni pour eux ni pour lui qu'il fasse à Pruse un plus long séjour. Il refuse la place qu'on lui offre, quoiqu'il convienne qu'il est digne d'un Philosophe de gouverner les hommes, et que les Philosophes qui ont gouverné l'ont toujours fait avec succès; ce qu'il prouve par un grand nombre d'exemples.

L. *De ses actions; prononcé dans le Sénat.*

Il y réfute le reproche que lui faisoient ses ennemis, de gouverner sous le nom de son fils.

LI. *Eloge de Diodore, élu Magistrat suprême.*

Personnage aujourd'hui fort obscur. Les louanges de Dion portent plutôt sur ceux qui ont honoré Diodore de leur suffrage, que sur ce magistrat même.

LII. *Sur Eschyle, Sophocle et Euripide*, ou *sur l'Arc de Philoctète.*

Examen critique sur la manière dont ces trois poëtes tragiques ont traité le sujet de Philoctète. Cette diatribe est d'autant plus intéressante pour nous, que l'auteur y fait l'analyse des deux scènes d'Euripide dont nous avons perdu le Philoctète.

LIII. *Eloge d'Homère.*

LIV. *Eloge de Socrate.*

LV. *Comparaison d'Homère et de Socrate.*

Dion établit que le philosophe a puisé presque toute sa doctrine dans Homère.

LVI. *Agamemnon*, ou *de la Royauté.*

Dialogue dans lequel on prouve que les rois administreront avec sagesse toutes les fois qu'ils consulteront les sages, comme Agamemnon consultoit Nestor.

LVII. *Nestor.*

Examen du discours de Nestor à Agamemnon

et à Achille, au Ier. livre de l'Iliade, v. 260 et suivans.

LVIII. *Achille.*

Dialogue entre Achille et Chiron. Le but de l'auteur est de faire voir qu'il faut unir la prudence au courage. Achille affecte de dédaigner les conseils de Chiron, et ne veut rien devoir qu'à sa valeur; son gouverneur lui représente les défauts de son caractère, et lui prédit les malheurs qui seront le fruit de sa fierté et de sa violence.

LIX. *Philoctète.*

Paraphrase de quelques vers du Philoctète d'Eschyle et d'Euripide. (Tragédies perdues.)

LX. *Nessus* ou *Déjanire.*

Dialogue sur Nessus et Déjanire, tragédie traitée par Archiloque, et ensuite par Sophocle. Dans celle du premier poëte, la plainte de Déjanire à Hercule, sur la violence que veut lui faire le Centaure, est si longue, que le monstre auroit le temps d'accomplir ses desseins. Dans la pièce de Sophocle, Hercule se hâte tellement de tuer le Centaure, que Déjanire risque de périr dans le fleuve. Dion explique la fable de la chemise empoisonnée de Nessus, par les effets de la mollesse à laquelle Hercule se livra, séduit par les caresses de Déjanire; et ne pouvant plus se détacher de

la volupté, il aima mieux se brûler que de survivre à sa honte. Explication sophistique et forcée.

LXI. *Chryséis.*

Dialogue uniquement destiné à discuter le rôle que Chryséis joue dans l'Iliade, et à justifier le personnage qu'elle y soutient.

LXII. *De la Royauté et de la Tyrannie.*

Comparaison entre un tyran et un bon roi. Allusion au règne de Domitien et à celui de Nerva.

LXIII, LXIV, LXV. *Trois discours sur la Fortune.*

Gouverne-t-elle toutes les actions des hommes? C'est la question examinée dans le premier discours. Dans les deux suivans, on établit que c'est à tort que les hommes se plaignent de ses caprices : ils lui ont les plus grandes obligations; elle les instruit par les revers plus que par la prospérité.

LXVI, LXVII, LXVIII. *De la Gloire.*

Trois discours ou dissertations. Dans la première, l'auteur enseigne que rien n'est plus vain, rien ne nous cause plus de chagrins et d'inquiétudes que cet amour de la gloire, qui nous fait désirer de plaire à la multitude. Le second, en

forme de dialogue, est consacré à faire voir en quoi diffère le philosophe du vulgaire, dans le désir de la gloire : l'un la méprise comme une ombre vaine, l'autre s'en laisse éblouir. Dans le troisième, il s'agit de l'*opinion* plutôt que de la gloire. L'auteur montre qu'elle est presque toujours fausse et trompeuse, quand elle n'est point dirigée par la prudence.

Cicéron avoit composé un traité *de la Gloire*. Il est perdu pour nous, mais il existoit du temps de Dion ; il est probable que ce sophiste l'avoit lu ; ne se pourroit-il pas qu'il en eût profité, et qu'une partie des idées très-philosophiques du traité de Dion fût empruntée de celui de Cicéron.

LXIX. *De la Vertu.*

C'est la paraphrase de ce mot, hélas ! trop vrai d'Horace : *probitas laudatur et alget*. On admire la vertu, mais on ne se soucie pas de la pratiquer. On n'est guères vertueux que par la crainte des lois, et alors on ne l'est point. Nous ne différons en rien des loups, qui ne s'abstiennent de ravir leur proie que retenus par la crainte des bergers et des chiens.

LXX. *Sur la Philosophie.*

Elle ne consiste point dans de brillans discours, mais dans de bonnes actions.

LXXI. *Sur le Philosophe.*

Le Philosophe est celui qui s'élève au-dessus des autres hommes, par la connoissance et la pratique des principes les plus capables de conduire au bonheur.

LXXII. *Sur l'habit du Philosophe.*

Beaucoup de gens en portent le manteau, et bien peu en ont l'esprit. Le vulgaire, attiré par cet appât, accourt aux hommes revêtus du manteau, comme les oiseaux au devant de la chouette. Il les insulte, parce qu'il s'imagine que les philosophes le méprisent, et il se venge en les méprisant à son tour. Il les regarde comme des censeurs intraitables, toujours prêts à gronder, et il les traite à peu près comme les enfans traitent quelquefois leurs maîtres d'école.

LXXIII. *De la Confiance.*

Elle perd souvent ceux auxquels on l'accorde, et l'avantage d'obtenir celle du public ou de sa patrie est souvent payé bien cher par les désagrémens qui la suivent. Miltiade, Cimon, Périclès, Phocion en sont la preuve.

LXXIV. *De la Défiance.*

Elle est nécessaire pour vivre parmi les hommes. Mille exemples nous prouvent combien il est dan-

gereux de se livrer avec confiance, et de s'abandonner aux apparences de l'amitié.

Les hommes sont tous inconstans, ou méchans, ou prêts à le devenir. Faut-il donc se séquestrer de leur société? Non; mais il faut s'y conduire avec la plus grande circonspection. Il y a des amis véritables. On cite Oreste et Pylade, Thésée et Pirithoüs, Achille et Patrocle. Je le veux, continue Dion, je consens que l'on ne rejette pas tout à fait ces merveilleuses amitiés au rang des fables; ne voilà que trois exemples d'une amitié véritable depuis l'origine du monde. La véritable amitié est donc plus rare que les éclipses du soleil.

LXXV. *De la Loi.*

Eloge des lois. Beaucoup de lieux communs; déclamation sophistique.

LXXVI. *De la Coutume.*

En quoi elle diffère de la loi écrite; déclamation vague comme la précédente.

LXXVII et LXXVIII. *De la Jalousie.*

Deux discours, ou plutôt deux dialogues, dans lesquels on établit que le philosophe doit être exempt de cette passion basse que produit la rivalité des talens. Le vrai sage cherche à se faire des semblables, loin d'appréhender d'en multiplier le nombre.

LXXIX. *Des Richesses.*

Elles ne peuvent rendre l'homme heureux.

LXXX. *Sur la Liberté.*

La plupart des hommes se vantent d'être libres, et sont esclaves de la volupté, de l'avarice et de l'ambition.

Tels sont les ouvrages de Dion Chrysostôme, parvenus à notre connoissance (1).

Sous le règne de Nerva et de Trajan parurent quelques foibles Sophistes, qui méritent à peine d'être nommés : tels qu'un *Aribarzanès* de Cilicie, un *Xénophron* de Sicile, un *Pythagoras* de Cyrène, qui n'avoient aucune force dans les idées, aucune grâce dans l'élocution (2). Les Grecs étoient réduits à les entendre, à défaut de plus habiles orateurs; à peu près comme dans une disette de froment, on est contraint de se nourrir de lupins. En effet, la persécution de Domitien contre les orateurs et les philosophes sembloit avoir tari les

(1) La meilleure édition est sans contredit celle de Jacques Reiske, publiée à Leipsig en 1784, aux frais de sa savante et respectable veuve, laquelle, versée dans la connoissance des langues latine et grecque, seconda, durant plusieurs années, les immenses travaux de son mari.

(2) Philostrate, *Vie des Sophistes*, L. I, p. 511.

sources de l'Eloquence. Mais dès que le tyran eut cessé de vivre, on vit peu à peu reparoître les hommes éloquens.

Nous remarquons, parmi eux, Nicétas de Smyrne; il agrandit l'art qu'il avoit trouvé resserré. Son talent étoit tellement varié qu'au jugement des Gens de loi il excelloit dans les matières du barreau, tandis que parmi les Sophistes on le croyoit plus fort dans les exercices de l'Ecole. C'est, dit Philostrate, parce qu'il savoit orner le langage du barreau des grâces de la sophistique, et donner à la sophistique la véhémence du barreau. Il s'éloigna de la simplicité antique, et la pompe de son style s'éleva jusqu'au Dithyrambe. Ses idées singulières surprenoient par leur nouveauté. On vouloit l'élever aux premières dignités, et Smyrne retentissoit de son nom comme de celui d'un homme admirable, d'un orateur accompli, lorsque tout à coup il cessa de fréquenter les assemblées, et se plaignit de la multitude, en disant qu'il redoutoit plus le peuple, quand il prodigue les louanges, que quand il vomit des injures. Un jour qu'il plaidoit contre un receveur des deniers publics, celui-ci eut l'insolence de l'insulter, et de lui dire : *Quand cesseras-tu d'aboyer après moi ? — Quand tu cesseras de me mordre*, lui répondit Nicétas. Il voyagea par delà les Alpes et jusque sur les bords du

Rhin, mais ce fut par l'ordre de l'Empereur, et voici à quelle occasion. Un personnage consulaire, nommé Rufus, préfet de Smyrne, traitoit les habitans avec beaucoup de dureté. Nicétas l'offensa par quelque saillie un peu vive, et quitta brusquement son tribunal, en lui disant un adieu ironique (1); depuis il ne voulut plus y reparoître. Tant que l'autorité de Rufus fut restreinte au territoire d'une seule ville, Nicétas redouta peu sa vengeance. Mais quand il le vit placé à la tête de l'armée des Gaules, il commença à craindre sa colère : et ce n'étoit pas sans raison. Rufus, qui conservoit toujours du ressentiment contre notre sophiste, se plaignit de lui vivement à l'empereur Nerva. Celui-ci répondit à Rufus : *écoutez la justification de l'accusé, et si vous le trouvez coupable, punissez-le.* L'intention de Nerva étoit moins de livrer Nicétas à son ennemi que de mettre Rufus à portée d'exercer un généreux pardon; et ce fut ce qui arriva. Lorsqu'il eut en sa puissance un homme d'un talent aussi distingué, au lieu de le faire périr, il écouta favorablement sa justification, et fut si profondément ému de son éloquence, qu'il ne put retenir ses larmes. Non-seulement il lui pardonna, mais il

(1) *Portez-vous bien.* Philostrate, *Vie du Sophiste Nicétas.* Je ne fais, pour ainsi dire, que le traduire.

le renvoya à Smyrne, comblé d'honneurs et de biens.

Nous ne possédons rien du sophiste Nicétas, et c'est à Philostrate que nous devons la courte notice que nous venons de donner.

Il en est de même d'Isée l'Assyrien. Philostrate nous apprend que ce sophiste, après avoir consumé une partie de sa jeunesse dans le luxe et dans la débauche, parvenu à l'âge viril, changea tout à coup de conduite, fut épris de l'amour des sciences et de la philosophie, et s'y perfectionna au point de devenir un modèle de tempérance et de sobriété. Le rhéteur Ardys (1) lui demandant un jour si telle femme qu'il lui montroit lui paroissoit belle, Isée lui répondit : *oh ! mon ami, je n'ai plus mal aux yeux*. Un autre lui demandoit quel étoit le plus délicat à manger d'un poisson ou d'un oiseau. *Je ne m'occupe plus de cela*, répondit Isée, *j'ai reconnu depuis long-temps que c'étoit moissonner les jardins de Tantale* (2).

Son disciple, Dionysius de Milet, déclamant un jour devant lui d'un ton affecté : *jeune homme*,

(1) Je ne sais rien de particulier sur ce Rhéteur.

(2) C'est-à-dire, que ces voluptés sont vaines, semblables à un ombre ou à un songe. Tantale aux enfers, mourant de faim et de soif, voyoit sans cesse pendre sur sa tête des fruits qui se déroboient à sa main quand il vouloit les cueillir : il ne les mangeoit qu'en idée.

lui dit-il, *je ne t'ai point appris à chanter sur le mode Ionien.*

Un autre jeune homme du même pays admiroit devant lui Nicétas, qui avoit dit avec emphase, en parlant de l'expédition de Xerxès : *nous remorquerons l'île d'Egine au vaisseau royal* : Isée éclata de rire : *imbécile*, lui dit-il, *comment pourras-tu regagner la haute mer ?*

Isée n'improvisoit point ses Déclamations, il les méditoit depuis le lever de l'aurore jusqu'au milieu du jour.

Le caractère de son style, également éloigné de l'enflure et de la sécheresse, avoit une élégante concision, proportionnée à la nature de la matière qu'il avoit à traiter. C'est lui qui, le premier (1), renferma un sujet dans ses limites les plus précises. Il le fit voir en plus d'une occasion, et principalement en parlant des Lacédémoniens délibérant s'ils renfermeroient leur ville dans des murailles. Par une heureuse application d'un vers d'Homère, il dit : *que le bouclier s'appuie sur le bouclier, le casque contre le casque, le guer-*

(1) On doit entendre ceci des sophistes de ce temps, car certainement avant cet Isée, plus d'un orateur de la Grèce avoit su réunir la concision à l'élégance. Il ne faut d'ailleurs adopter qu'avec beaucoup de circonspection les jugemens de Philostrate, qui étoit bien éloigné de la pureté de goût nécessaire à un bon critique.

rier sur le guerrier, et voilà notre muraille.

Une autrefois, prenant pour sujet Python de Byzance soupçonné de trahison d'après un oracle, jugé et mis en prison, et par une suite de cette trahison, Philippe obligé de lever son camp; le Sophiste renferma tout son sujet dans ces trois propositions : *je vais convaincre Python de trahison, par l'oracle d'Apollon, par la condamnation du peuple, par la levée du camp de Philippe. En effet, l'oracle n'eut point parlé, le peuple n'eut point condamné, Philippe n'eut point décampé, si le fait n'eût été vrai.* Voilà tout ce que nous savons du sophiste Isée.

Scopélianus, disciple et successeur de Nicétas, enseigna l'Eloquence à Smyrne, sous le règne de Nerva. Il étoit né à Clazomène, d'une famille distinguée, et qui occupoit depuis long-temps le souverain pontificat de l'Asie. Un événement extraordinaire signala son enfance. Il avoit un frère jumeau. Le cinquième jour de sa naissance, comme il reposoit avec son frère dans un même berceau, le tonnerre tomba sur ces deux enfans, tua l'un, et ne fit aucun mal à l'autre. C'étoit le petit Scopélien. Dès qu'il fut en âge d'étudier l'Eloquence, il suivit les leçons de Nicétas, qui brilloit alors dans le barreau de Smyrne. Bientôt il se fit une telle réputation que ses concitoyens employèrent tous leurs efforts pour le retenir dans leur ville, dont

ils prévoyoient qu'il feroit un jour l'ornement. Mais il ne voulut point se fixer dans sa patrie, et il répondit aux instances qu'on lui faisoit : *le Rossignol ne chante point dans sa cage.* Il choisit pour son théâtre Smyrne, qui étoit alors le Muséum de l'Ionie.

Après avoir joui long-temps de la tendresse de son père, Scopélien encourut tout à coup sa disgrace et l'exhérédation. Ce vieillard, devenu veuf, vivoit avec une jeune femme dans un lien peu légitime. Le fils osa faire quelques représentations à son père. Elles lui déplurent; la concubine en fut instruite, et pour éloigner ce fils incommode, elle imagina de calomnier ses intentions; l'accusa d'avoir sollicité sa vertu et jeté sur elle un regard incestueux. L'accusation fut fortifiée du témoignage d'un cuisinier, nommé Cythérus, valet flatteur et insinuant qui, pour capter davantage la bienveillance de son maître, ajouta que le jeune Scopélien méditoit des desseins encore plus criminels. « Il m'a proposé, dit le valet au » père, de vous donner la mort en versant un » poison violent dans votre manger; et la liberté, » des maisons, des terres, de l'argent doivent être » le prix de ma complaisance. Mes refus sont me- » nacés du fouet, des fers et des tortures. » Le vieillard, effrayé par cette délation, séduit par les caresses de sa concubine, conçut une haine vio-

lente contre son fils, le priva de tous ses biens par un testament inofficieux, et appela à sa succession, qui étoit considérable, ce même Cythérus.

Scopélien, après la mort de son père, attaqua le testament dans les tribunaux. En vain il déploya toute la force de son éloquence : l'or de Cythérus séduisit tous les orateurs et tous les juges : le testament fut confirmé.

Cependant Cythérus, devenu vieux, ayant dissipé une bonne partie de la fortune qu'il avoit usurpée, tomba dans le juste mépris qui attend tous les nouveaux parvenus. Un homme auquel il redemandoit de l'argent prêté, le maltraita et le frappa de son bâton. Alors il éprouva quelque honte de jouir d'un bien qui ne lui appartenoit point, et dont ses calomnies avoient dépouillé le légitime héritier. Il fit proposer à Scopélien de vouloir bien oublier ses torts, et de reprendre une partie de la succession de son père. Il ne se réserva qu'une maison et quelques terres, pour s'aider à vivre honnêtement. Cette maison subsistoit encore du temps de Philostrate, et s'appeloit la maison de Cythérus.

La réputation de notre Sophiste attira dans Smyrne une foule de Grecs, de l'Attique, de l'Argolide, de l'Asie mineure, une foule d'étrangers Phéniciens et Egyptiens qui s'empressoient, ou d'entendre ses Déclamations, ou de profiter de ses

leçons. On l'accusoit d'un peu de négligence ou de paresse, parce qu'il passoit la majeure partie de son temps à converser avec les principaux magistrats sur les matières politiques. Plein de confiance en la facilité prodigieuse de son génie, il travailloit rarement le jour; mais il passoit presque toutes les nuits à méditer et à composer. Il avoit coutume de dire que de toutes les déesses, la Nuit étoit celle qui avoit reçu en partage la plus grande portion de la sagesse divine.

L'Eloquence ne suffisant pas à l'activité de son esprit, il se livra à la Poésie héroïque et tragique. Il fit voir dans l'une et dans l'autre une grande élevation et une magnificence d'expressions qui le disputoit à celle de son maître. Son poëme, *sur la guerre des Dieux et des Géants*, mérita les louanges des admirateurs d'Homère. De tous les sophistes, c'est Gorgias de Léonte qu'il étudioit le plus soigneusement, sans néanmoins négliger les plus célèbres orateurs de la Grèce. Je ne parlerai point des grâces de son élocution; naturelles à tous les Ioniens, elles sont leur apanage particulier. Une ironie délicate assaisonnoit ses discours, dont la gaieté faisoit sourire les auditeurs. Il évitoit le ton triste et sévère, comme plus capable de rebuter que de plaire; et il ne se présentoit aux assemblées qu'avec un front riant et serein qui désarmoit la critique et la jalousie.

Dans les tribunaux, jamais on ne le vit prostituer son talent aux richesses, ni l'avilir par des injures. Son éloquence étoit gratuite pour tous ceux qui couroient risque de la vie.

A la vérité, il se faisoit payer ses leçons, mais il en proportionnoit le prix aux facultés de ses disciples. On ne le voyoit point paroître en public avec un faste insolent : il ne montroit que la noble fierté d'un homme qui combat pour la gloire, et qui est assuré du triomphe. Quand il parloit assis, c'étoit avec élégance et délicatesse ; et s'il haranguoit debout, il déployoit alors tous les nerfs de l'Eloquence. Sa voix forte et sonore avoit de la douceur : il frappoit souvent sur sa cuisse, comme pour s'animer et pour réveiller les auditeurs. Il excelloit dans les figures et les métaphores, parloit pour et contre avec une égale facilité. Mais c'étoit dans les sujets brillans qu'il étoit le plus admirable, surtout dans ceux qui avoient pour objet la guerre des Grecs et des Perses, et qui offroient des *Darius* et des *Xerxès*. Telle étoit en effet la matière que les Sophistes choisissoient de préférence, et dans laquelle ils montroient le plus de talent. Notre orateur se surpassoit en peignant la valeur des Grecs et la lâcheté des barbares ; on eut dit alors qu'il étoit saisi des fureurs de Bacchus. Aussi un jour Polémon lui reprochoit de *battre le tambour*. — *J'en conviens*,

lui répondit Scopélien, *je bats le tambour, mais c'est sur le bouclier d'Ajax.*

Chargé par ses concitoyens de diverses ambassades, il s'en acquitta toujours avec succès. Celle *des vignes* lui fit le plus grand honneur. Voici quel en étoit l'objet : l'Empereur (c'étoit, je crois, Domitien) avoit ordonné par un rescrit que l'on arrachât toutes les vignes, non-seulement du territoire de Smyrne, mais de toute l'Asie mineure, parce que l'on attribuoit à l'ivresse quelques séditions qui n'avoient d'autre cause que la conduite violente et tyrannique des Gouverneurs. Scopélien fut envoyé, comme un autre Orphée, pour charmer cet ennemi de Bacchus, et son ambassade eut un tel succès que non-seulement il fut permis de planter de la vigne, mais que l'on condamna à une amende quiconque n'en planteroit pas. Le discours qu'il prononça en cette occasion fut regardé comme un chef-d'œuvre (1), et lui valut des présens magnifiques de la part de l'Empereur, les acclamations et les louanges des particuliers. Une foule de jeunes gens le suivit de Rome en Ionie, dans le dessein de se former à son école.

Il voyagea aussi en Attique : les Athéniens lui firent un accueil distingué. Hérode Atticus, père du célèbre Sophiste de ce nom, s'empressa de lui

(1) Malheureusement il est perdu ; nous ne possédons rien de cet orateur.

qu'il fut accusé d'adultère par un personnage consulaire. Il eut plusieurs disputes avec l'empereur Adrien sur des matières de philosophie ; il le contredit même assez vivement, et il ne lui en arriva rien de fâcheux. A cette occasion, il avoit coutume de dire qu'il y avoit trois choses qui lui paroissoient toujours étonnantes : *d'être Gaulois et de parler grec ; d'être eunuque et d'avoir été accusé d'adultère ; d'avoir eu un différend avec l'Empereur et d'être encore en vie.* Un jour, repris avec aigreur par Adrien, sur une expression qu'il pouvoit aisément justifier, il garda le silence ; et comme ses amis lui reprochoient de ne pas se défendre : *je me garderai bien*, dit-il, *d'avoir raison vis-à-vis d'un homme qui a trente légions à ses ordres.* En effet, Adrien se vengeoit cruellement de ceux qui montroient une érudition supérieure à la sienne ; et il fit périr un architecte nommé Apollodore, qui avoit blâmé des plans de sa composition.

Le mérite de Phavorinus le fit élever au souverain pontificat de sa ville. Il accepta cette place. Uniquement occupé de rétablir le culte dans toute sa pureté primitive, il sembloit avoir abandonné la philosophie. Adrien lui en fit des reproches. Phavorinus lui répondit : « permettez-moi de vous raconter un songe que j'ai eu depuis peu. Je crus voir Dion, mon instituteur, se présenter

devant moi : il me donnoit des conseils sur la justice, et me disoit : nous ne sommes pas nés pour nous seuls, nous nous devons à la Patrie. En conséquence, ô Prince ! j'ai accepté l'emploi dont on m'a revêtu, pour obéir à mon ancien maître. » L'Empereur se trouva piqué de cette réponse ; elle lui inspira de l'éloignement pour Phavorinus et pour les Philosophes qu'il avoit coutume de consulter, même sur les affaires d'Etat. Les Athéniens, croyant faire leur cour à l'Empereur, renversèrent la statue d'airain qu'ils avoient érigée à Phavorinus. Celui-ci l'ayant appris, loin de témoigner quelque chagrin de cet outrage, se contenta de dire, avec beaucoup de sang froid : *Socrate eût été bien heureux si les Athéniens se fussent contentés d'abattre ses images, au lieu de lui faire boire la ciguë.*

Phavorinus étoit lié d'une étroite amitié avec le sophiste Hérode Atticus dont nous parlerons bientôt. Il le regardoit comme son père et son ami. Il lui écrivoit, *quand pourrai-je vous voir? quand pourrai-je coller mes lèvres sur votre bouche?* En mourant, il institua Hérode héritier de tous ses livres, de la maison qu'il avoit à Rome et de son esclave Autolécythus (1). C'étoit un Indien fort noir qui servoit de bouffon à Hérode et à

(1) Ce nom peut signifier *cul de jatte*, ou *bête comme une marmite*, *comme un pot.*

Phavorinus. Ils se divertissoient à lui faire déclamer du grec, qu'il estropioit d'une manière fort plaisante par sa prononciation et par les barbarismes dont il entremêloit son langage.

Phavorinus avoit un rival en Eloquence, c'étoit Polémon, homme d'une fécondité prodigieuse et l'objet de l'admiration des habitans de Smyrne. Ephèse avoit adopté notre Sophiste, et l'opposoit aux Smyrnéens. Le fruit de cette rivalité fut une querelle violente entre les deux Rhéteurs, lesquels, oubliant la dignité de leur caractère, vomirent des torrens d'injures l'un contre l'autre, composèrent les discours les plus outrageans.

Après avoir enseigné pendant plusieurs années à Ephèse, Phavorinus alla s'établir à Rome, où il se fit une grande réputation.

Son éloquence avoit l'emphase et l'affectation asiatique. Il entrecoupoit fréquemment son style par des vers qu'il citoit avec profusion. Démonax, philosophe austère, dont Lucien nous a transmis la vie et les bons mots, blâmoit hautement la manière efféminée dont l'eunuque Gaulois traitoit la philosophie. Phavorinus l'ayant appris, alla trouver Démonax, et lui demanda qui il étoit pour se moquer ainsi de la méthode des autres. *Un homme*, répondit Démonax, *dont les oreilles ne se laissent pas facilement séduire*. Le Sophiste

Sophiste insista ; *quels sont tes titres pour aspirer à la Philosophie ? — Ma virilité*, repartit le philosophe, qui, par là, lui reprochoit d'être eunuque.

Une autrefois, Phavorinus demanda au même Démonax de quelle secte il étoit. *Qui t'a dit que je suis philosophe*, lui répondit Démonax ? et il se retiroit en riant. L'eunuque voulut savoir ce qui le faisoit rire. — *Je ris*, reprit le Cynique, *de ce que tu prétends juger des philosophes par la barbe, toi qui n'en a pas* (1).

Je ne doute point que le dialogue de Lucien, intitulé *l'Eunuque* ou *Pamphyle*, ne soit une satire contre Phavorinus. Il y est peint sous des traits qu'il est difficile de méconnoître.

Si l'on en croit Suidas, notre Sophiste nourrissoit une haine invétérée contre Plutarque de Chæronée, et il composa contre lui un grand nombre d'ouvrages.

On ne sait pas précisement à quel âge il mourut. Suidas dit simplement que Phavorinus poussa sa carrière assez loin sous Adrien. Il étoit né sous Trajan, on ignore en quelle année.

Les ouvrages de Phavorinus étoient nombreux; la plupart avoient l'Histoire et la Philosophie pour objet. Suidas cite de lui φιλοσοφικὰ καὶ ἱστορικά,

(1) Lucien, *Vie de Démonax.*

sans autre désignation ; un traité *sur la Philosophie d'Homère ;* un autre *sur Socrate* et *sur l'art de l'amour, selon les principes de ce philosophe,* et d'autres ouvrages. Il avoit encore écrit un recueil de sentences, Γνωμολογικά.

Philostrate supplée à ce catalogue fort imparfait. Il regarde comme véritablement sortis de la plume de Phavorinus, et loue, comme remplis d'élégance, un discours funèbre *sur un jeune homme qui mourut subitement ;* un autre *sur les Gladiateurs ;* un troisième *sur les Bains.* Mais, ajoute Philostrate, ses *Dissertations philosophiques* sont beaucoup plus morales. Il fait un cas particulier de celles que Phavorinus a composées sur les Pyrrhoniens, auxquels il ne refusoit pas la faculté de porter un jugement. En effet, Phavorinus étoit un Pyrrhonien modéré, de ceux que l'on appelle *Sceptiques*, c'est-à-dire, *examinateurs*, parce qu'ils considèrent le pour et le contre de la question, sans la décider. Cependant il ne poussoit pas les conséquences de ce principe au point de ne prononcer aucun jugement. L'ouvrage dont il est ici question étoit divisé en dix livres, et intitulé Πυῤῥωνείων τόπων λόγοι, comme nous l'apprenons d'Aulugelle (1).

Parmi les auteurs anciens qui ont parlé de Pha-

(1) Aulugelle, L. XI, c. 5.

vorinus, aucun ne témoigne plus d'estime pour lui qu'Aulugelle. Il le cite fréquemment dans ses *Nuits attiques*, et rapporte de lui plusieurs réponses ingénieuses, entre autres cette définition d'une grâce : *ce qu'on appelle une grâce chez les hommes est une modération faite à propos de la rigueur du droit* (1). Le même auteur nous a conservé un fragment très-précieux de Phavorinus, *sur les Vents* (2) ; nous croyons faire plaisir au lecteur en l'insérant ici.

Phavorinus avoit coutume de se faire lire, pendant le repas, ou des vers de quelque poëte lyrique, ou quelque morceau d'histoire, soit en grec, soit en latin. Un jour, dans un poëme latin, le lecteur ayant trouvé le mot *Iapyx*, nom d'un vent, on demanda au philosophe quel étoit ce vent, de quel endroit il souffloit, et l'étymologie de ce mot peu usité (3). Nous lui demandâmes également qu'il voulût bien nous expliquer les autres noms des Vents, et leurs différentes directions, attendu que l'on n'étoit d'accord ni sur leurs dénominations, ni sur leurs aires, ni sur leur nombre. Alors Phavorinus parla ainsi :

(1) Ἡ καλουμένη χάρις παρὰ τοῖς ἀνθρώποις τοῦτο ἐστὶν (*lisez* τοῦτ' ἐστὶν) ὕφεσις ἀκριβείας ἐν τῷ δέοντι.

(2) Noctes Atticæ, L. II, c. 22.

(3) Il se trouve cependant, et dans Horace, L. I, ode 3ᵉ. *obstrictis aliis, præter Japyga* ; et dans Virgile, Æneid., L. VIII, v. 709.

« C'est une chose assez généralement connue » qu'il y a quatre points principaux du Ciel, l'O- » rient, le Couchant, le Midi et le Septentrion. » Les deux premiers points varient, les deux au- » tres sont immuables. En effet, le soleil ne se » lève pas toujours au même point, et l'orient » s'appelle tantôt *équinoxial*, quand le soleil par- » court le cercle de l'équinoxe, tantôt il se nomme » *solsticial*, et tantôt *brumal*, lorsque le soleil » est dans le solstice d'été, ou dans celui d'hiver. » De même cet astre ne se couche pas toujours » au même endroit ; et comme son lever, son » coucher est tantôt *équinoxial*, tantôt *solsticial*, » tantôt *brumal*. Le vent qui souffle du lever du » printemps, c'est-à-dire, du lever équinoxial, » s'appelle *Eurus*, nom que les étymologistes » dérivent de ἀπὸ τῆς ἠῶ ῥέων, *soufflant de l'o-* » *rient*. Les Grecs lui donnent encore un autre » nom, et l'appellent Ἀπηλιώτης. Les matelots » Romains le nomment *Subsolanus*. Celui qui » vient du lever et du solstice d'été est appelé » *Aquilon* par les Latins, et *Borée* par les Grecs. » On prétend que c'est celui qu'Homère appelle » Αἰθρηγενέτην, *qui produit la sérénité*. On le » nomme *Borée*, de Βοὴ, *cri* (1), parce que son

(1) Etymologie fausse et ridicule. Borée vient plutôt de Βοράω, - ῶ, *dévorer, dévaster*, parce que le souffle du vent

» souffle est violent et sonore. Le troisième vent
» souffle du lever d'hiver; les Romains l'appellent
» *Vulturnum*, et la plupart des Grecs d'un nom
» composé de *Notus* et d'*Eurus*, Εὐρόνοτον. Ainsi les
» trois vents orientaux sont l'*Aquilon*, le *Vulturne*
» et l'*Eurus*. Ce dernier occupe le milieu.
» Les trois vents occidentaux, opposés à ceux-
» ci, sont le *Caurus*, que les Grecs appellent
» Ἀργέστην, il souffle à l'opposé de l'Aquilon ; le
» second est le *Favonius*, appelé en grec Ζέφυρος,
» il souffle à l'opposé de l'*Eurus*; le troisième
» est l'*Africus*, que les Grecs nomment Λίψ, il
» souffle à l'opposé du *Vulturne*. Ces deux points
» du ciel, l'orient et le couchant, ont donc six
» vents opposés l'un à l'autre; mais le midi étant
» un point fixe et immuable, n'a qu'un seul vent
» méridional, nomme *Auster* par les Latins, et
» Νότος par les Grecs, parce qu'il est nébuleux
» et humide; car les Grecs appellent l'humidité
» Νότις. Par la même raison, il n'y a qu'un seul
» vent du nord; il est opposé à l'*Auster*, et s'appelle
» *Septentrionalis* chez les Latins, et Ἀπαρκτίας
» chez les Grecs. De ces huit vents, quelques per-
» sonnes en retranchent quatre, et prétendent en
» cela suivre Homère, qui ne connoissoit que

du nord dévaste la campagne, brûle et dévore les fleurs et les fruits qui commencent à nouer.

» l'Eurus, l'Auster, l'Aquilon et le Favonius.
» Voici les vers du poëte :

> Σὺν δ' Εὖρος τ' ἔπεσε, Ζέφυρός τε Νότος τε δυσαὴς,
> Καὶ Βορέης αἰθρογενέτης μέγα κῦμα κυλίνδων.

» Leurs noms sont empruntés des quatre points » du ciel que nous avons déjà nommés, de *l'O-* » *rient* et de *l'Occident*, pris simplement dans » toute leur latitude et sans division.

» Il est néanmoins des astronomes qui, au lieu » de huit vents, en comptent douze, et insèrent » les quatre derniers entre le Midi et le Septen- » trion, de la même manière que les quatre se- » conds sont interposés entre les deux premiers, » tant à l'Orient qu'à l'Occident.

» D'autres noms sont encore donnés particu- » lièrement aux vents par les habitans de quel- » ques pays. Ces noms sont tirés ou des lieux » qu'ils habitent ou de quelque autre circonstance » qui a fait imaginer ce nom. Nos Gaulois, par » exemple, appellent *Circius* (1) un vent violent

(1) Il est appelé *Cercius* et *Kercius* par d'autres auteurs. C'est le vent d'Autan de Toulouse, le vent marin de Sorèze et de Perpignan, le Siroco d'Italie. Il est quelquefois si terrible qu'il casse de gros arbres, enlève les toits des maisons, précipite les cavaliers de cheval. Il souffle du sud-est. Je l'ai vu durer six semaines entières ; à peine s'appaisoit-il un peu le soir. Il redouble à la marée montante, quoiqu'elle soit foible sur la méditerranée. Il dessèche hor-

» qui souffle de leur contrée. On lui donne, je » pense, le nom de *Circius*, parce qu'il cause des » tourbillons (du grec Κιρκος, *cercle*). Ainsi l'on » a nommé *Iapyx* celui qui vient de l'Iapygie, » sur les confins de l'Appulie. C'est, je crois, le » même que le *Caurus*, car il est occidental, et » paroît souffler à l'opposé de l'*Eurus*. C'est pour- » quoi Virgile peint Cléopatre fuyant du combat » naval d'Actium, poussée par l'*Iapyx* pour re- » tourner en Egypte. Le même poëte donne à » un cheval d'Appulie le même nom qu'à ce vent, » et l'appelle *Iapyx*.

» Il est aussi un vent nommé Καικίας, *Cœcias*, » qu'Aristote dit souffler de manière qu'il n'écarte » presque pas les nuages; il semble, au contraire, » les attirer à soi. De là est venu ce vers prover- » bial :

(. . . . . Κακὰ
Ἐφ' ἑαυτὸν ἕλκων, ὡς ὁ Καικίας νέφος.

» Il attire sur soi les maux, comme le Cœcias les nuages.

» Outre ces vents, il y en a encore de plu- » sieurs sortes, dont les noms ont été imaginés » dans chaque contrée; tel que l'*Atabulus* d'Ho- » race. J'y ajouterai les vents *Etésiens* et *Pro-*

riblement les terres, et fait périr la végétation en été. Mais il la hâte singulièrement au printemps. Ce vent finit ordinairement par de la pluie.

» *dromes*, qui s'élèvent à une époque fixe de l'an-
» née, au lever de la canicule, et soufflent tantôt
» d'un point du ciel, et tantôt du point opposé.
» Je pourrois bien encore, attendu que je n'ai
» pas mal bu, ne pas vous faire grâce de l'éty-
» mologie de ces noms, si je ne m'apercevois
» que j'ai déjà beaucoup parlé, tandis que vous
» gardez le silence; comme si je faisois un discours
» d'apparat pour faire parade de mon savoir. Et
» dans un festin aussi nombreux, il n'est ni dé-
» cent ni agréable de parler long-temps seul ».
Voilà ce que nous dit Phavorinus, et il le dit avec toute l'élégance, toute la grâce et la politesse imaginable.

Suivant le témoignage du même Aulugelle, Phavorinus aimoit à discuter, et il improvisoit volontiers sur les sujets les moins nobles. Il pensoit qu'il étoit utile de s'exercer sur ces matières, pour éveiller le génie, aiguiser sa subtilité, et l'accoutumer à vaincre les difficultés. En conséquence, il avoit fait l'*Eloge de Thersite* et celui de la *fièvre quarte*.

Phavorinus avoit encore composé un discours rempli d'injures atroces contre un certain *Proxénus*. Mais Philostrate le désavoue, en disant qu'il est moins de Phavorinus que d'un furieux.

Nous regrettons davantage la perte de son *Histoire de Pamphylie*, dont le premier livre est cité

par Etienne de Byzance, au mot Ῥοπεις, et celle de *Cyrène*, citée par le même auteur au mot Ἀλεξάνδρεια.

J'ajouterai encore au catalogue des ouvrages de ce sophiste des *Mélanges historiques sur toutes sortes de matières*. Ils sont cités par Etienne de Byzance, au mot τετράπολις (1), et au mot Βισαλτία, *Bisaltia*, ville et contrée de Macédoine. Phavorinus avoit dit dans cet ouvrage que les lièvres de ce pays ont deux foies. Il avoit emprunté ce trait ridicule de Théopompe, selon la remarque du géographe que je viens de citer. Enfin, il existoit de Phavorinus un ouvrage semblable à celui d'Etienne de Byzance, dans lequel il avoit traité, par ordre alphabétique, de tous les peuples connus, et dont Etienne cite la préface (2) au mot Αἰθίοψ. On y lisoit l'histoire des premiers législateurs de l'Ethiopie, nommés *Mithras* et *Phlegyas*. Mais en voilà assez, et peut-être trop sur ce sophiste.

(1) Ὡς Φαβώρινος ἐν πρώτῳ παντοδαπῆς ὕλης ἱςορικῆς.

(2) Προτεχνολογήματα τῶν ἐθνικῶν. Berkelius, dernier éditeur de Stéphanus Byzantinus, d'après un manuscrit de Saumaise, a voulu enlever cet ouvrage à Phavorinus; mais j'ai fait voir ailleurs (*Dissertation sur Phavorinus*) que la leçon du manuscrit étoit fautive, et que pour la recevoir, il faudroit lire πλατύτερον δὲ ἐν τοῖς ἐθνικῶν προτεχνολογήμασι. Or, le δὲ manquant, on ne peut en conclure, comme le fait Berkelius, qu'il s'agit de l'ouvrage d'Etienne, et non de celui de Phavorinus.

Nous ne dirons qu'un mot de Dionysius de Milet. Né d'une famille distinguée, il passa sa première jeunesse à Lesbos, et fut disciple d'Isée l'Assyrien, dont il imita la manière. Mais plus réservé que lui sur l'emploi des ornemens qui font la douceur et les assaisonnemens du discours, il avoit coutume de dire qu'il *falloit goûter le miel avec le bout du doigt, et non à pleine main.* Nous ne connoissons de Dionysius que le sujet d'une déclamation sur la malheureuse bataille de Chæronée, déclamation dont Philostrate (1) a rapporté ces mots : « ô champs funestes de Chæronée ! la Bœotie entière a déserté vers les barbares. Pleurez, héros de ce pays ; c'est auprès de Platée que nous sommes vaincus. Les combats deviennent un trafic pour les mercenaires ; les malheurs de la Grèce nourrissent l'Arcadie, et nous sommes enveloppés dans une guerre dont nous ignorons la cause ».

Dionysius exerçoit soigneusement la mémoire de ses disciples, et plusieurs brilloient d'une manière extraordinaire par cette faculté. Ses ennemis en prirent occasion de l'accuser de magie, et prétendirent qu'il employoit l'art des Chaldéens pour procurer cette vaste mémoire à ceux qui suivoient ses leçons. Philostrate réfute sérieuse-

(1) Philostrate, *Vit. Sophist.*, L. I, p. 523.

ment cette accusation ; il établit que la mémoire est un présent de la nature, le propre d'un grand génie, et qu'on ne peut l'acquérir par aucun art (1).

Les talens de Dionysius lui attirèrent une grande considération dans toutes les villes où il passa. Il voyagea beaucoup, et partout il montra (chose bien rare parmi les Sophistes) des mœurs pures et de la modestie. Adrien le récompensa par une place de gouverneur de l'Egypte, et l'aggrégea au Muséum d'Alexandrie, espèce d'Académie composée des hommes les plus habiles en tous les genres (2), et qui étoient nourris et entretenus

(1) Les anciens ont beaucoup agité la question de savoir s'il existoit réellement une *mémoire artificielle*, et s'il étoit possible d'acquérir cette faculté à ceux qui ne l'avoient point reçue de la nature. Simonide de Céos, poëte lyrique, avoit, dit-on, inventé l'art de donner de la mémoire. Thémistocle en faisoit si peu de cas que lorsqu'on lui proposa de le lui enseigner, il répondit : *enseignez-moi plutôt l'art d'oublier*. Cicéron avoit composé un traité sur la mémoire artificielle ; cet ouvrage est perdu, mais sa traduction en grec existe dans la bibliothèque de Turin. Que la mémoire puisse singulièrement s'accroître par l'exercice et le travail, c'est ce dont nous avons des exemples journaliers ; et en ce sens, il est un art d'acquérir de la mémoire ; mais la créer où son germe n'existe pas, c'est ce qui est, sinon impossible, au moins très-difficile. *Voyez* Cicéron, *de Oratore*, L. II, c. 86 ; et *de Finibus*, L. II, c. 32.

(2) Τὸ δὲ Μυσεῖον, τραπέζα Αἰγυπτία ξυγκαλῦσα τὺς ἐν πάσῃ τῇ γῇ ἐλλογίμυς, dit Philostrate, p. 524, D. Quelle diffé-

aux frais du gouvernement. Néanmoins Dionysius passa la plus grande partie de sa vie à Ephèse ; il y mourut, et on lui éleva un magnifique tombeau dans la place publique (1).

Lollianus, né dans la même ville, unissoit la gloire militaire et la science politique au talent de l'éloquence. Il commanda les Athéniens dans une expédition, et les gouverna durant la paix. Le premier, il remplit la chaire d'Eloquence fondée par Adrien dans cette ville. Sous sa préfecture, le blé venant à manquer, le peuple entra en sédition, et déjà les pierres à la main, il vouloit lapider le magistrat. La plaisanterie d'un Cynique, nommé Pancratius, lui sauva la vie. *Que faites-vous, Athéniens*, s'écria-t-il ? *Lollianus vend des discours et non pas du pain.* Ce mot fit rire, et les pierres tombèrent des mains des furieux. Le Préfet fit venir du blé de Thessalie, et le calme fut rétabli dans la ville. Une autrefois, le trésor

rence entre les récompenses magnifiques que l'on accordoit alors aux savans, et les modiques pensions dont quelques-uns sont favorisés aujourd'hui. Dans l'antiquité, un professeur public jouissoit d'un traitement de dix à douze mille francs de fixe, sans ce qu'il pouvoit encore exiger de ses disciples. En France, un savant du premier ordre qui remplit une chaire peut espérer dans un Lycée dix-huit cents livres *au maximum*. Et l'on se flatte d'y posséder des hommes de mérite ! On a donc bien compté sur leur misère.

(1) *Voyez* en outre, sur Dionysius de Milet, l'historien Dion Cassius, L. LXIX, p. 789, édition de Reimar.

public se trouvant épuisé, Lollianus fit faire une collecte parmi ses amis, il en retira une somme considérable. Par la suite, il leur remboursa cet argent du fruit de ses travaux particuliers. Ses déclamations et ses leçons particulières lui furent très-lucratives; il les faisoit payer fort cher.

Disciple d'Isée l'Assyrien, il improvisoit comme son maître avec beaucoup de facilité. On peut prendre une idée de son style par cette phrase, d'une *Déclamation contre Leptine* (1), dans laquelle il accusoit celui-ci d'avoir fait rendre une loi contraire aux approvisionnemens d'Athènes: *l'embouchure de l'Euxin est fermée par une loi, et quelques syllabes interceptent la nourriture des Athéniens; ce que Lysandre n'a pu faire qu'avec une flotte, Leptine l'a fait par un décret.* C'en est assez pour faire voir que, malgré sa haute réputation, Lollianus n'étoit qu'un sophiste boursouflé qui manquoit de goût. Cela n'empêcha pas les Athéniens de lui ériger deux statues, l'une dans la place publique, l'autre dans un bois qu'il avoit, dit-on, fait planter lui-même.

Je ne sais si je dois faire mention du sophiste Sidonius, qui vivoit à cette époque. Il s'étoit acquis quelque réputation dans Athènes; mais son

(1) C'étoit une froide imitation de Démosthène, qui accusa réellement Leptine d'avoir fait rendre une loi funeste au commerce d'Athènes.

excessive vanité lui attira quelques désagrémens. Un jour il prononçoit un discours rempli de ses propres louanges, se vantoit d'avoir pénétré dans tous les sentiers de la philosophie, et disoit : *si Aristote me veut pour disciple, je le suis au Lycée; si Platon me demande, je vais à l'Académie; si c'est Zénon, j'habiterai sous le Portique; si Pythagore m'appelle, je me tairai.* Le philosophe Démonax, présent à ce discours, se lève et dit à l'orateur : *Pythagore t'appelle* (1).

Avec beaucoup de talent, Marcus de Byzance acquit peu de renommée; tant il est vr[illegible] que nos succès dépendent moins de notre mérit[illegible] que de notre caractère. Sorti d'une ancienne [illegible]amille de Byzance, élevé à l'école d'Isée, il y puisa cette douceur élégante qui caractérise l'Eloquence asiatique. Mais ce sophiste étoit négligé dans son costume; sa barbe et ses cheveux qu'il laissoit croître lui donnoient un air rustique, et le faisoient mépriser. Un jour il entra dans l'école de Polémon pour l'entendre déclamer. Quelques-uns des auditeurs le reconnurent, et se le montrèrent, car il avoit quelque réputation. Polémon ayant demandé un sujet pour improviser, chacun se tourna vers Marcus, et l'invita à proposer une matière.

(1) Lucien, *Vie de Démonax*, t. III, p. 508 de ma traduction.

Comme il gardoit le silence, Polémon impatient, se mit à dire : *pourquoi tourmenter ce paysan? vous voyez bien qu'il ne proposera pas.* Alors Marcus élevant la voix et le regardant d'un œil courroucé : *je proposerai*, reprit-il, *et je déclamerai.* Polémon ayant reconnu qu'il étoit Dorien, saisit cette circonstance, et parla long-temps et avec force sur Marcus lui-même. Celui-ci répliqua, et tous deux se causèrent une admiration réciproque qui fut partagée par les auditeurs.

Quelque temps après, Marcus se rendit à Mégare, à laquelle les Byzantins doivent leur origine (1). Les Mégariens étoient alors fort animés contre les Athéniens, et leur avoient interdit leurs petits jeux Pythiens (2). Marcus ramena les esprits par son éloquence, et rétablit l'union entre les deux peuples. Adrien l'entendit avec plaisir dans une députation que lui envoyèrent les Byzantins. Il admira et récompensa l'orateur.

Nous n'avons de lui que deux phrases conservées par Philostrate : l'une est le début d'une Déclamation, dans laquelle il supposoit les Lacédé-

(1) Byzas, fils de Neptune et de Ceroëssa, fille d'Io, fut le fondateur de Byzance.

(2) Les grands jeux Pythiens se célébroient à Delphes. Mais les Mégariens honoroient d'un culte particulier Apollon, berger ou laboureur, *Apollinem Agræum*; comme l'atteste Pausanias *Att.*, p. 39, et célébroient ces petits jeux Pythiens en son honneur.

moniens délibérant pour savoir s'ils recevroient dans leur ville ceux de leurs concitoyens qui avoient abandonné Sphactérie, et perdu leurs boucliers (1). *Un Spartiate qui a vieilli sous les armes, pourroit-il rencontrer un de ces guerriers sans le tuer?* disoit l'orateur. Dans une autre déclamation, il parloit ainsi de l'arc-en-ciel : *celui qui ne voit dans l'Iris qu'une seule couleur ne sait pas l'admirer. Il faut connoître toutes les nuances qui la composent pour sentir combien elle est belle.* Or, il comparoit l'art du Sophiste à cette écharpe des cieux.

Du temps de Marcus vivoit un certain Céler, sophiste sans talent pour la déclamation, mais qui remplissoit avec distinction la fonction de secrétaire de l'empereur. Ce Céler avoit composé un discours sur l'amour qu'Araspe avoit conçu pour la belle Panthée, femme d'Abradate (2). Quelques personnes attribuoient cette pièce à

(1) Dans la guerre du Péloponnèse. *Voyez* Thucydide, L. V, p. 368.

(2) Episode de la Cyropédie de Xénophon, L. V, *initio*. Panthée, femme d'Abradate, étoit d'une rare beauté; faite prisonnière par Cyrus, ce prince ne voulut point la voir, de peur d'en devenir amoureux. Il confia la garde de Panthée à Araspe, qui ne put résister aux charmes de Panthée. Elle en avertit le roi, qui réprimanda Araspe; celui-ci avoua sa faute et condamna sa témérité. C'est vraisemblablement sa justification que le sophiste Céler avoit traitée.

Marcus,

Marcus, mais Philostrate nous avertit qu'il n'y a que ceux qui ne connoissent point le style de Marcus qui puissent la lui attribuer.

Un des plus illustres orateurs du règne d'Adrien fut, sans contredit, Polémon de Laodicé, ville de Carie située sur les bords du fleuve Lycus. Il étudia à Smyrne, sous Timocrate d'Héraclée qui, de médecin, devint sophiste. Ce Timocrate étoit un homme d'un caractère emporté, et si violent dans la dispute, que ses cheveux et son poil se hérissoient comme la crinière d'un lion furieux. D'ailleurs il avoit une abondance et une force d'élocution supérieures à celles de Scopélien, qui étoit son rival, et qui enseignoit aussi dans Smyrne. Les deux professeurs eurent souvent de fréquentes altercations. La jeunesse de Smyrne se partagea en deux factions, et Polémon se montra constamment à la tête de celle de Timocrate, qu'il appeloit *le père de sa langue* (1). Néanmoins, quelque temps après il se réconcilia avec Scopélien et avec Phavorinus, contre le-

(1) Je n'emploie cette expression ridicule, qui d'ailleurs est une traduction exacte du grec, que pour faire voir jusqu'à quel point ces sophistes abusoient des métaphores et du langage figuré. Par exemple, ce même Timocrate, pour reprocher à Scopélien la foiblesse et la mollesse de son genre, lui disoit qu'il s'étoit livré à la poix et aux dépilatrices: *ὡς ἐκδεδωκότα ἑαυτὸν πίττῃ καὶ παρατιλτρίαις.*

quel il avoit composé une violente diatribe (1).

Il reçut aussi des leçons de Dion Chrysostôme, et entreprit le voyage de Bithynie pour aller l'entendre.

Le Barreau fut la carrière que suivit d'abord Polémon, et il consacra les premiers essais de son Eloquence à la défense des particuliers. Dans cette profession, il s'acquit un nom illustre, et gagna des richesses considérables. Une seule cause lui étoit payée deux talens (10,800 liv.). Il se livra en même temps aux Déclamations d'apparat, et ne se montra pas moins supérieur en genre.

L'Empereur Adrien ayant enfin achevé le temple de Jupiter Olympien dans Athènes, temple commencé depuis 560 ans (2), il choisit Polémon pour y prononcer le discours de la dédicace; et l'orateur, inspiré par la grandeur de l'objet, et par la circonstance, improvisa de manière à causer l'admiration universelle.

La ville de Smyrne vouloit faire construire un marché, mais elle n'avoit pas les fonds nécessaires : Polémon obtint de la munificence d'Adrien une somme si considérable, que l'on en construisit un marché magnifique, un gymnase, le plus beau de tous ceux que possédât l'Asie, et un

(1) *Voyez* ci-dessus, p. 176.

(2) *Voyez*, sur ce temple, Meursius, *Athenæ Attic.*, L. I, c. 10.

temple situé sur la pointe qui regarde le promontoire de Mimas.

Une circonstance assez particulière pensa lui faire un ennemi dangereux de l'héritier du trône. Antonin, depuis surnommé *le Pieux*, voyageoit dans l'Asie ; il arrive à Laodicé ; on le loge dans la maison de Polémon, alors absent, comme dans la demeure la plus magnifique. Vers le milieu de la nuit, Polémon revient, veut rentrer chez lui, trouve fort mauvais que l'on ait donné son appartement à un étranger, l'oblige de se retirer et d'aller passer le reste de la nuit dans une auberge. Cet étranger étoit le fils de l'Empereur, qui, peu de temps après, monta sur le trône. Antonin n'oublia point l'impolitesse du Sophiste ; mais il ne s'en souvint que pour l'en punir par une conduite bien opposée. Polémon, qui ne connoissoit point le nouvel Empereur, étant venu à Rome pour le féliciter sur son avénement, Antonin fut au-devant de lui, l'embrassa, et se tournant vers un de ses officiers : *que l'on prenne soin de loger commodément Polémon*, dit-il, *et surtout que personne ne le fasse sortir, durant la nuit, de son appartement.* Une autrefois, un acteur tragique ayant déplu à Polémon, alors gouverneur d'une province, celui-ci le chassa du théâtre. L'acteur vint à Rome, et se plaignit à l'Empereur. *Quelle heure étoit-il quand on vous a ren-*

voyé? demanda Antonin. *Le milieu du jour* (1), répondit l'histrion. *Et moi*, reprit l'Empereur, *il m'a bien mis à la porte à minuit, et je ne lui ai point fait de procès.* Ce trait prouve tout à la fois et la modération du Philosophe couronné, et l'orgueil du Sophiste. Celui-ci déclamant pour la première fois dans Athènes, débuta par ces mots: *Athéniens, vous avez la réputation d'être d'excellens juges en éloquence, je vais savoir toute à l'heure si vous la méritez.*

Néanmoins, la sagesse de ses conseils fut singulièrement utile à la ville de Smyrn[illegible]ssoupit un grand nombre de procès, rétablit [illegible]rs qui étoient fort corrompues, fit adopter des lois sévères contre les adultères et les assassinats, crimes également funestes à la société, et qui ont besoin, pour être réprimés, d'un juge armé du glaive.

Ce que l'on peut reprocher à Polémon, c'est le faste et le luxe dont il étoit toujours environné, soit chez lui, soit en voyage. Il ne paroissoit en public que sur un char éclatant; ses chevaux, ou phrygiens, ou gaulois, portoient un frein d'argent. Une troupe nombreuse de valets, et plusieurs meutes de chiens dressés aux différentes chasses formoient son cortége.

Le genre d'Eloquence de Polémon, si l'on en

(1) C'étoit l'heure du spectacle chez les anciens.

juge par les éloges que lui donne Philostrate, avoit de la chaleur et du nerf : il le compare à la trompette olympique (1). Sa voix étoit foible, et sa poitrine délicate, mais il enchantoit par la rapidité de son débit ; il attachoit par la gravité de ses sentences. Les sujets de ses discours avoient toujours quelque chose de noble, et plus d'une fois *Hérode Atticus*, en l'entendant, tressaillit de plaisir sur son fauteuil. Il comparoit l'élocution de Polémon au bruit que font les chevaux en galopant ; [illegible] aya magnifiquement le plaisir qu'il avoi[illegible] l'entendre, en lui envoyant un jour 150,000 [illegible]ragmes. L'orgueilleux sophiste ne voulut point d'abord les recevoir ; mais Hérode lui en envoya 200,000. Le rhéteur s'humanisa, et voulut bien enfin les accepter.

Polémon mourut à cinquante-cinq ans, tellement rongé de goutte, qu'il étoit réduit à se faire porter par ses valets jusque dans les assemblées où il devoit parler. Hérode Atticus lui écrivant sur sa maladie, il lui répondit : *je n'ai plus de mains pour manger, je n'ai plus de pieds pour marcher ; mais pour souffrir, j'ai des pieds et des mains.*

Quelques auteurs, au rapport de Philostrate, ont avancé que la ville de Smyrne lui avoit élevé un tombeau dans un jardin situé vis-à-vis le tem-

(1) On proclamoit les vainqueurs au son de la trompette.

ple de la Vertu ; mais cela n'est nullement vrai. Le corps de Polémon fut transporté à Laodicé sa patrie, et inhumé dans le sépulcre de ses ancêtres, près de la porte qu'on appelle la *porte de Syrie.* On a dit aussi qu'il s'étoit fait descendre vivant dans le tombeau, et qu'il avoit dit à ses amis qui l'accompagnoient : *posez, posez la pierre; que le soleil ne me voie pas réduit au silence ;* et comme ils pleuroient, il s'écria : *donnez-moi donc un corps, et je reviens au milieu de vous.*

On rapporte de lui différentes anecdotes assez plaisantes. Un jeune homme de Smyrne, nommé Varus, perdu de débauches et corrompu par une fortune immense, s'étoit imaginé qu'il réunissoit tous les talens en sa personne ; qu'il étoit tout à la fois le plus beau des jeunes gens de son âge, le plus habile musicien, l'athlète le plus nerveux du Gymnase, le Sophiste le plus éloquent. Ses richesses lui attiroient une Cour nombreuse ; et une foule de débiteurs, auxquels il avoit prêté de l'argent, grossissoit le nombre de ses flatteurs. Polémon lui avoit emprunté plusieurs fois, mais on ne le voyoit jamais dans l'auditoire de Varus. Celui-ci piqué, menaça Polémon de le faire assigner, et de faire apposer sur ses biens la marque d'hypothèque dont on notoit les immeubles des débiteurs. Polémon consentit enfin à l'aller entendre. La soirée étoit déjà avancée, la nuit alloit

commencer, et le discours ne finissoit point. Fatigué d'une multitude de solécismes et de barbarismes, Polémon se lève avec impatience, et s'écrie, les mains tendues vers l'orateur : *ô Varus ! fais-moi plutôt assigner :* et il s'en va.

Le Proconsul d'Asie mettoit un jour un scélérat à la torture ; incertain du supplice auquel il le condamneroit pour tous les crimes qu'il avoit commis, il consulta Polémon : *Qu'on le condamne*, répondit le Sophiste, *à oublier tout ce qu'il a appris.* Il croyoit, en effet, que le travail le plus pénil [illegible]ui qui veut devenir Sophiste, est d'oublier les principes qu'il a reçus d'un autre maître.

Il voyoit un Sophiste acheter, pour souper, une andouille et de petits poissons salés : *Mon ami*, lui dit-il, *quand on se nourrit de pareilles drogues, il est bien difficile de représenter dignement la noblesse des Darius et des Xerxès.*

Il assistoit au spectacle en qualité de président des jeux Olympiques ; un acteur s'écrioit : *ô ciel !* et montroit la terre ; *ô terre !* et montroit le ciel ; Polémon le fit chasser du théâtre, en disant que ce comédien faisoit des solécismes avec la main (1).

Les ouvrages de Polémon étoient nombreux ; il ne nous en reste plus que quelques discours

(1) Lucien rapporte aussi cette anecdote dans son traité *de la Danse*. C'est le même acteur dont il a été parlé ci-dessus, p. 196.

que Henri Etienne a publiés avec les déclamations du sophiste Himérius, in-4°., 1567. Il y a joint une version latine et ses remarques. Pierre Possin les a fait réimprimer à Toulouse en 1636, in-8°. Le reste a péri, malgré la célébrité de l'auteur; nous n'en connoissons que les titres, que nous a conservés Philostrate: 1°. *l'adultère caché*; 2°. *l'homme qui veut mourir avec Socrate*; 3°. *Démosthène se dénonçant lui-même, comme indigne de vivre, après la bataille de Chæronée*; 4°. *Démosthène se condamnant lui-même à la mort, comme indigne de vivre, après s'être laissé corrompre par les présens d'Harpalus*; 5°. *Démosthène conseillant aux Athéniens de fuir sur des vaisseaux à l'approche de Philippe, Eschine ayant fait rendre un décret qui condamnoit à mort quiconque conseilleroit la guerre.*

Il y eut sous le règne de Commode un autre Polémon, surnommé *le jeune*, qui exerçoit aussi la profession de sophiste. Suidas nous le fait connoître, et c'est tout ce que nous en savons.

Secundus, Athénien, fils d'un charpentier, avoit plus de facilité à concevoir qu'à exprimer ses idées. Il fut un des maîtres d'Hérode Atticus, et composa des Déclamations. Philostrate indique le sujet d'une seule. *L'auteur d'une sédition doit être condamné à mort; celui qui l'appaise doit recevoir une récompense. L'auteur de la sédition*

l'appaise lui-même, et demande la récompense.

Le sophiste résoud ainsi la question : *lequel des deux a précédé, de la révolte ou de la tranquillité? Reçois d'abord la punition de la première, et prends, si tu le peux, la récompense due à la seconde.*

Secundus mourut dans Athènes, et fut inhumé près d'Eleusis, sur le chemin de Mégare.

S'il fut un assez médiocre Rhéteur, il fut meilleur Philosophe, et c'est par ce titre qu'il a quelques droits à la mémoire de la postérité. Il embrassa la secte de Pythagore, et garda le silence, chose assez difficile à concilier avec la profession de Sophiste. Adrien, sous lequel il vivoit, lui envoya une série de questions sur *le Monde, l'Océan, Dieu, le Jour, le Soleil, la Lune*, etc., dont les solutions se trouvent dans le recueil des *Opuscules mythologiques, physiques et morales* de Thomas Galle (1). Il se montre dans quelques-unes d'un caractère atrabilaire, et ennemi des femmes ; ce qui nous donne une mauvaise idée de ses mœurs et de sa philosophie. Par exemple, la malignité seule a pu produire et conserver ce fragment impertinent :

« Qu'est-ce qu'une femme? C'est l'écueil où
» l'homme fait naufrage ; la tempête de la maison ;

(1) *Opuscula Mythologica, Physica, Ethica*; Amsterdam, 1688, p. 635.

» l'obstacle du repos ; l'esclavage de la vie ; une » perte journalière, un adversaire de tous les » momens, un ennemi ruineux, une bête féroce » au milieu de nos foyers ; un souci qui nous » ronge sans cesse ; une lionne qui nous serre » dans ses griffes ; un abyme paré des dehors les » plus séduisans ; un animal méchant, un mal » nécessaire ».

Il disoit encore : *j'ai rencontré trois grands maux dans la vie, la Grammaire, la Pauvreté et une méchante Femme. Je me suis délivré des deux premiers ; qui me délivrera du troisième?*

Quittons au plutôt ce Sophiste misogyne (1), pour nous occuper d'un homme de mœurs plus polies et plus élégantes. Je veux parler de *Julius Hérode Atticus*. Descendu d'une famille honorée par plusieurs consulats, il faisoit remonter sa généalogie jusqu'aux Æacides, que les Grecs appelèrent à leur secours dans la guerre contre les Perses ; et il comptoit Miltiade et Cimon parmi ses ancêtres. Il hérita de leur magnificence et de leur générosité. Les richesses d'Hérode étoient immenses, et de tous les riches, il se montra le plus digne de l'être. Cependant la Fortune n'avoit pas toujours été favorable à ses aïeux. Son grand père, nommé Hipparque,

(1) *Ennemi des femmes.*

avoit vu tous ses biens confisqués par une condamnation injuste, dont les Athéniens n'avoient pas produit le motif, et dont l'Empereur n'avoit pas pris connoissance. Mais la Déesse ne tarda pas à revenir dans une famille qu'elle aimoit, et qui faisoit un si bel usage de ses faveurs. Le père de notre Sophiste, nommé comme lui *Hérode*, en faisant reconstruire une maison qu'il possédoit près du théâtre, trouva dans les fondemens un trésor immense. Plus sensible aux craintes que lui causoit cette découverte qu'à la joie qu'elle auroit pu lui inspirer, il écrivit à l'Empereur pour lui en donner connoissance, et lui demander ce qu'il devoit faire de cet argent. L'empereur (c'étoit alors Nerva) lui répondit : *usez de ce que vous avez trouvé.* Peu rassuré par cette réponse, Hérode informa de nouveau l'Empereur que la somme étoit trop considérable pour un simple particulier. *Eh bien! abusez-en*, lui répondit Nerva, *elle vous appartient.* De ce moment, la maison d'Hérode reprit son antique splendeur avec son opulence. Elles furent encore augmentées par son fils, qui réunit aux biens paternels ceux de sa mère (1).

(1) Les dépenses du père et du fils furent incroyables. Adrien avoit accordé une somme de trois cent mille sesterces (environ 675,000 liv.) aux habitans de Troie, pour faire construire un aqueduc, le pays manquant d'eau. Hérode le fils, qui présidoit à l'ouvrage, dépensa sept cent mille sesterces. L'Empereur en étant informé, fit des reproches à

La passion de s'instruire se manifesta de bonne heure dans le jeune Atticus. Les maîtres les plus savans entourèrent sa jeunesse; les sophistes les plus habiles le formèrent à l'art de parler; Secundus, Scopélien, Polémon, Phavorinus lui donnèrent des leçons; il cultiva la philosophie sous le platonicien Taurus de Tyr. L'ardeur avec laquelle il cultiva l'Eloquence, parut à son père une espèce de maladie qui le faisoit extravaguer; et dans un accès de colère, il fit briser les statues des anciens orateurs dont sa maison étoit ornée, les accusant d'avoir perverti son fils. Mais quelque temps après (1) l'ayant entendu déclamer, il fut si charmé de son talent qu'il lui fit un présent magnifique.

Par la suite, il devint un des sophistes les plus éloquens. On le comparoit, pour la vigueur et l'élégance, aux dix orateurs anciens. Son talent, autant que ses richesses, le plaça bientôt à la tête

Hérode le père, qui lui répondit : je vous supplie de ne pas vous offenser pour un si petit objet. J'avois fait présent à mon fils des quatre cent mille sesterces, qui excèdent la somme accordée par votre majesté, et mon fils en a fait présent aux Troyens. Il légua par son testament, à chaque Athénien, une mine par chaque année. Son fils leur en distribua cinq, à la condition d'éteindre cette rente. Il offrit, plusieurs fois, des sacrifices de cent bœufs, et donna des festins publics auxquels tout le peuple athénien étoit invité.

(1) Il avoit pris des leçons de Scopélien, qui étoit venu dans Athènes. Voyez ci-dessus, p. 172.

de ses concitoyens, et lui gagna l'amitié des empereurs Adrien et Antonin, sous lesquels il vécut. L'Attique fut redevable à la munificence d'Hérode d'une foule de monumens dont il enrichit sa patrie. Il fit construire le stade Panathénaïque d'un marbre blanc tiré du Mont Penthèle. Par ses soins, les fêtes de Minerve se célébrèrent avec une pompe inconnue jusqu'à lui. Le vaisseau de la Déesse étoit auparavant porté sur un char à travers la ville; Hérode le fit couler par le moyen de certaines machines, de manière qu'il sembloit voguer sur les flots, poussé par mille rames. Ce vaisseau parcourut ainsi un espace considérable, depuis la citadelle jusqu'à Eleusis. Il fit le tour du temple, et revint par le quartier nommé le Pélasgique, dans le Pythion (1), où il fut déposé comme dans un port. Hérode éleva, sur un des côtés du Stade, un temple à la Fortune, et fit faire la statue de la Déesse en ivoire. Il changea le costume des jeunes gens d'Athènes, et les vêtit d'une robe blanche. Jusqu'à lui, ceux qui n'avoient pas encore atteint l'âge de l'adolescence, étoient vêtus d'une robe noire. Ils assistoient dans ce costume aux cérémonies publiques et aux processions. On disoit qu'ils portoient le deuil de Coprée, héraut de Sparte, que tuèrent les Athéniens lorsqu'ils arrachèrent de l'autel les Héraclides sup-

(1) Temple d'Apollon Pythien.

plians. Parmi les chefs-d'œuvres de toute espèce dont il décora la ville d'Athènes, le principal est sans contredit le Théâtre qu'il fit élever après la mort de Rhégilla son épouse, et dont le toit étoit en bois de cèdre. Je ne parlerai point d'un grand nombre de statues qu'il fit exécuter par les plus habiles artistes, tels que le colosse d'Apollon, placé à l'Isthme de Corinthe, une Amphitrite, un Mélicerte, et tant d'autres dont il remplit les temples de la Grèce.

Mais un ouvrage qui lui mérita la reconnoissance de tous les Grecs, c'est l'aqueduc qu'il fit construire pour amener de l'eau au stade d'Olympie. Avant Hérode, rien n'étoit plus incommode que d'assister aux jeux Olympiques; la chaleur et la sécheresse faisoient un vrai supplice de ce divertissement, et les maîtres menaçoient leurs esclaves de les faire assister tête nue à ces jeux, comme du moulin ou du fouet. Mais grâces à la munificence d'Hérode, une fontaine jaillit auprès de l'autel de Jupiter, et étancha la soif dévorante des spectateurs. Le cynique Pérégrinus, surnommé Protée, après s'y être désaltéré, osa faire un crime de ce bienfait à Hérode, et l'accuser publiquement d'avoir corrompu les Grecs : il manqua d'être lapidé par la multitude indignée (1).

(1) Lucien, *in Peregrino.*

Hérode avoit conçu le projet de couper l'Isthme de Corinthe, projet dans lequel Néron avoit échoué. Mais il paroît qu'il ne passa pas jusqu'à l'exécution, et qu'il en fut détourné par l'architecte Ctésidémus qu'il consulta.

On doit bien penser qu'avec des talens et des richesses, Hérode ne manqua ni de jaloux ni d'ennemis. Les deux frères Quintillus, gouverneurs de la Grèce, cherchèrent à le rendre odieux aux Athéniens, et l'accusèrent de tyrannie. Mais le plus violent de ses détracteurs fut l'orateur Démostrate. Il poussa la haine contre Hérode jusqu'à l'accuser d'avoir voulu faire périr Antonin, depuis empereur, en le précipitant du haut du mont Ida, en Troade. Voici le fait qui donna lieu à cette calomnie. Hérode voyageoit dans cette montagne avec Antonin; il fit un faux pas en descendant par un sentier étroit et rapide, et le heurta. Ses ennemis en prirent occasion de lui attribuer des desseins criminels contre l'héritier de l'empire.

Une autre fois, Démostrate, envoyé par une faction nombreuse, alla le dénoncer à l'empereur Marc-Aurèle, qui étoit alors en Pœonie. Il paroît que les plaintes étoient assez fondées, et que ses affranchis se conduisoient avec orgueil et violence, car l'Empereur fut ému jusqu'aux larmes du sort des Athéniens. Par égard pour Hé-

rode, il ne le punit point, mais il fit tomber sa colère sur ses affranchis, et les condamna à l'exil. Le seul Alcimédon fut épargné, par la considération du malheur qu'il venoit d'éprouver. Ses deux filles avoient été tuées par le tonnerre : elles étoient toutes les deux de la plus grande beauté. Hérode les avoit adoptées dès leur enfance, et avoit fait de l'une sa panetière, et de l'autre son échanson. Il voyageoit avec elles lorsque cet accident arriva. Il en fut tellement affecté, que son esprit en parut aliéné pendant quelque temps. Dans cette circonstance, mandé au tribunal de l'empereur pour se justifier, au lieu de répondre à l'accusation, il aggrava sa faute en invectivant contre Marc-Aurèle, qui étoit présent, et qui n'en témoigna aucune colère. Basséas, qui portoit l'épée de l'Empereur, menaçant Hérode de le tuer : *Tu feras bien*, répondit celui-ci, *un vieillard craint peu la mort*. A ces mots il se retira du tribunal, sans continuer son discours. Quelque temps après, l'Empereur lui rendit ses bonnes grâces, lui écrivit une lettre remplie d'affection, et voulut être initié par lui aux mystères de Minerve.

Une autre accusation, peut-être mieux fondée, et dont cependant il fut absous, fut celle de la mort de Rhégilla son épouse. Elle étoit enceinte de huit mois. Pour une légère faute, il la fit punir par Alcimédon, l'un de ses affranchis, auquel

il

il ordonna de la frapper (1). Celui-ci lui porta un coup violent dans le ventre, qui lui fit faire une fausse couche, dont elle mourut. Bradéas, personnage consulaire et frère de Rhégilla, cita Hérode devant le sénat de Rome. Ce Bradéas, mauvais orateur, au lieu de se renfermer dans sa cause, parla beaucoup de sa noblesse et des services qu'il avoit rendus à quelques villes de l'Italie. Hérode en prit occasion de le railler, et de lui dire qu'*il portoit sa noblesse à ses talons;* faisant allusion à l'usage où étoient les nobles Romains de porter des talons d'ivoire (2).

Ce qui contribua le plus à justifier Hérode, ce fut la douleur excessive qu'il fit éclater à la mort de Rhégilla. Il fit teindre toute sa maison en noir; il consacra tous les bijoux de sa femme dans le temple d'Eleusis; il fit construire le magnifique théâtre dont j'ai parlé; et tous les jours un festin

(1) Quelles mœurs révoltantes que celles où un mari peut ordonner à un vil affranchi de frapper son épouse. Il ne faut pas croire que tous les Athéniens en usassent de la sorte. Ce trait, qui n'est que celui de la brutalité particulière d'Hérode, est peut-être l'unique que l'on rencontre dans l'histoire des Grecs. D'ailleurs, il paroît qu'Hérode Atticus n'aimoit point le sexe; sa passion pour ses affranchis Pollux, Memnon, Achille annonce qu'il étoit souillé d'un vice infâme.

(2) C'est vraisemblablement par une suite de cet usage que les gens de qualité portoient chez nous des talons rouges.

funèbre étoit préparé pour Rhégilla. Le sophiste Lucius de Patras, auteur de la charmante fable de l'*Ane d'or* (1), mit un terme à ces folies par un bon mot. Entrant un jour chez Hérode, il aperçut les préparatifs du festin funèbre, et des enfans qui lavoient dans une fontaine des navets blancs. Il s'informa pour qui ces légumes étoient destinés : on lui répondit que c'étoit pour Rhégilla. *Je ne croyois pas*, reprit-il, *que Rhégilla voulût manger des navets blancs dans une maison où tout est noir.* Cette plaisanterie fut reportée à Hérode, qui, craignant de devenir la fable de tous les hommes sensés, quitta son deuil et fit reblanchir sa maison. Il avoit déjà fait de semblables extravagances à la mort de Pollux, l'un de ses affranchis qu'il aimoit passionnément, et qui étoit son disciple chéri. Chaque jour, il lui faisoit préparer des repas magnifiques, se mettoit à table, et lui adressoit la parole, comme s'il eût été présent. Il vouloit qu'un char attelé de chevaux fût toujours préparé pour qu'il pût y monter et aller retrouver Pollux. Le philosophe Démonax, dont Lucien nous a transmis la vie, résolut de le rappeler à la raison. Il entre chez Hérode, et lui dit : *je vous apporte un message de Pollux.* Hérode, charmé de le voir, et s'ima-

(1) Imitée depuis par Lucien et par Apulée.

ginant qu'il venoit, suivant la coutume, se mêler à la foule des amis qui flattoient sa douleur, lui dit : eh bien ! Démonax, que me veut Pollux. *Il se plaint*, reprit le philosophe, *de ce que vous n'êtes point encore allé le trouver*. Ce mot produisit son effet (1).

Hérode eut plusieurs enfans, un fils et deux filles. Celles-ci moururent à la fleur de l'âge, et il fit éclater la plus vive douleur à cette occasion. A l'égard de son fils nommé aussi Atticus, c'étoit, au rapport de Philostrate, un jeune homme d'un esprit si épais, qu'il ne put jamais apprendre à lire. Le père en conçut un profond chagrin, et le prit dans une telle aversion, qu'il le déshérita par son testament, et le réduisit aux seuls biens de sa mère. Mais les Athéniens, indignés de la dureté de ce testament, l'annulèrent, ainsi que les legs immenses faits à Achille, à Memnon et à d'autres favoris d'Hérode. L'aînée de ses filles s'appeloit *Panathénaïs*. Les Athéniens lui donnèrent la sépulture dans l'intérieur de la ville ; honneur ré-

(1) Lucien, *in Demonacte*, tom. III, pag. 513 de ma traduction, où j'ai discuté le passage de Philostrate. Ce même Démonax disoit, à cette occasion : Platon enseigne la vérité, lorsqu'il soutient que nous avons deux ames ; car ce ne peut être la même qui donne des festins ridicules à Rhégilla et à Pollux, comme s'ils étoient vivans, et qui compose de si belles déclamations. *Voy*. pag. 516 du même traité.

servé aux héros et à ceux qui avoient rendu des services importans à la république. Ils ordonnèrent en outre que le jour auquel Panathénaïs avoit cessé de vivre seroit rayé du calendrier. La seconde fille d'Hérode se nommoit *Elpinice ;* sa mort le plongea dans le plus grand deuil. Il étoit couché sur le plancher, frappoit la terre, et poussoit des cris de désespoir. *Quel sacrifice te ferai-je, ô ma fille!* s'écrioit-il ; *que déposerai-je avec toi dans le tombeau?* Le philosophe Sextus, Pythagoricien, entra comme il prononçoit ces mots, et lui dit : *le plus beau présent que vous puissiez faire à votre fille, c'est de la pleurer avec modération.*

Hérode mourut, âgé de 76 ans, d'une espèce de consomption. Il fut inhumé dans le Stade Panathénaïque qu'il avoit fait construire. Il avoit composé un très-grand nombre de discours, et plusieurs écrits philologiques, parmi lesquels Suidas cite des *Ephémérides*, ouvrage, dit-il, rempli d'une érudition très-variée. Rien de tout cela n'existe aujourd'hui. Nous ne pouvons nous former une idée du talent de ce Rhéteur que d'après le témoignage de Philostrate. Selon cet auteur, l'Eloquence d'Hérode Atticus avoit une correction élégante, et plus de subtilité que de véhémence ; son élocution étoit sonore, et modelée sur celle de Critias, celui des orateurs anciens qu'il avoit le

plus médité. Ses conceptions étoient neuves et originales. Son débit rapide sembloit plutôt un don de la nature qu'un effet de l'art et du travail. On vantoit la douceur de son style orné de figures, mais toujours noble et ami de la clarté. Hérode enfin excelloit dans l'art de remuer les passions, il l'emportoit en ce point sur tous les Sophistes de son temps.

Théodote, élève de Lollianus, étoit un des chefs de la faction opposée à Hérode Atticus. L'Eloquence judiciaire fut celle dans laquelle il se distingua particulièrement. Il avoit beaucoup de véhémence. L'empereur Marc-Aurèle ayant fondé une chaire pour l'enseignement de la jeunesse, aux honoraires de dix mille dragmes (12,000 l.), confia à Hérode Atticus le soin de lui désigner le sujet le plus capable de la remplir, et Hérode indiqua Théodote. Celui-ci occupa le premier cette chaire, pendant l'espace de deux ans, au bout desquels il mourut âgé d'un peu plus de cinquante.

Aristoclès de Pergame, Philosophe péripatéticien, devint Sophiste pour avoir entendu fréquemment Hérode Atticus déclamer à Rome. Aussitôt il dépouilla le costume sombre et triste de la Philosophie, pour revêtir la robe brillante de la Sophistique. Jusque-là il avoit vécu dans une telle austérité, qu'il s'interdisoit les plaisirs du théâtre. Tout à coup il se livra à une vie volup-

tueuse. Il ouvrit une école à Pergame. Hérode, qui visitoit cette ville, entendit Aristoclès, et en fut tellement satisfait, qu'à son retour en Attique il lui envoya presque tous ses amis pour disciples. La diction de ce Rhéteur participoit de la douceur attique; il y joignoit une grande clarté, mais il avoit peu de nerf, et sa manière étoit plutôt celle de la dissertation que du discours oratoire. Suidas lui attribue un *traité de Rhétorique*, des *Epîtres*, une *Rhétorique* en cinq livres, ouvrage différent du *traité*; des *Déclamations* et un *Discours à l'Empereur sur la distribution de l'or*; sujet assez difficile à expliquer.

Ægée, ville de Cilicie, tire sa principale gloire d'avoir produit Antiochus le Sophiste, d'abord disciple de Dardanus d'Assyrie, et ensuite de Dionysius de Milet. Il étoit d'une famille noble, et illustrée par plusieurs consulats. Son extrême timidité l'empêcha de se produire à la tribune et dans les assemblées. Il répondit un jour à quelqu'un qui la lui reprochoit : *ce n'est pas vous, c'est moi-même que je crains*. C'est qu'il connoissoit son caractère impétueux qui ne pouvoit maîtriser sa colère. Il rendit néanmoins de grands services à sa patrie, en faisant des distributions de blé et d'argent à ceux de ses concitoyens qui se trouvoient dans le besoin. Attaqué d'une maladie grave, il passoit fréquemment les nuits dans

le temple d'Esculape, et se vantoit d'avoir avec le Dieu des conversations particulières. Il composa quelques déclamations, dans lesquelles on remarquoit de la facilité, de la pureté, un heureux choix dans le sujet. Véhément dans les accusations, noble dans les apologies, ses caractères étoient exprimés avec force. Mais, en général, il paroissoit trop sophiste au barreau, et ses déclamations sentoient trop le plaidoyer. Il excelloit dans l'art d'émouvoir les passions, et savoit renfermer dans une juste brièveté *les plaintes et les gémissemens* que les sophistes avoient coutume de traiter avec une prolixité souvent fastidieuse.

Nous connoissons par Philostrate trois sujets qu'Antiochus avoit traités. I. Une fille violée avoit fait un enfant; le père de la fille et celui du coupable réclament chacun l'enfant. Le Sophiste plaide pour le père du jeune homme; il lui fait dire : *remettez-moi cet enfant, remettez-le moi sur le champ, et avant qu'il ait goûté le lait de sa mère.* Philostrate trouve cela fort beau; je doute que beaucoup de lecteurs soient de son avis.

II. Dans une autre déclamation, un tyran chassé de son trône cherche à se cacher pour éviter la mort. Un eunuque, qui l'étoit devenu par sa violence, le rencontre et le tue; il se justifie de ce meurtre.

III. Antiochus avoit composé une *Apologie*

pour les Crétois, accusés de mensonge parce qu'ils se vantoient de posséder dans leur île le tombeau de Jupiter. Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται, a dit Callimaque, *les Crétois sont toujours menteurs*. L'orateur, au jugement de Philostrate, montre dans cette déclamation beaucoup d'érudition dans la Théologie et dans la Philosophie naturelle. Antiochus improvisoit quelquefois. Il choisissoit toujours des argumens sérieux, la plupart puisés dans l'histoire. Il mourut septuagénaire; on ne sait si ce fut dans sa patrie.

Alexandre, surnommé *Péloplaton*, c'est-à-dire, *le Platon de boue* (1), naquit à Séleucie, ville des plus distinguées de la Cilicie. Son père portoit le même nom (2), et sa mère étoit si belle qu'on la comparoît à l'Hélène du peintre Eumélus, tableau dont les Romains avoient décoré le portique du Forum. Elle eut un grand nombre d'amans, parmi lesquels on compte Apollonius de Thyane. On prétend même que ce dernier fut seul favorisé, et que dans le dessein d'avoir un fils illustre, la nouvelle Hélène lui choisit pour

(1) Philostrate, *Vit. Sophist.*, L. II, p. 568. *Je vois bien en lui la boue, mais je n'y vois pas le Platon*, disoit Sceptès le Corinthien, auquel on demandoit ce qu'il pensoit de notre sophiste. Philostrate, p. 673.

(2) Néanmoins il est appelé Straton dans la 13.e épître d'Apollonius de Thyane. *Voy.* Oléarius sur Philostrate, p. 570.

père ce philosophe déjà célèbre, et d'ailleurs fort bel homme. Alexandre, dans sa jeunesse, étoit d'une rare beauté, mais ses mœurs étoient dissolues; et l'affectation qui régnoit dans sa parure trahissoit ses inclinations vicieuses. Son orgueil n'étoit pas moins révoltant que ses mœurs. Envoyé en ambassade auprès de l'empereur Antonin, comme celui-ci ne paroissoit pas l'avoir remarqué dans la foule de ses courtisans, Alexandre, élevant la voix, s'écria : *César, faites attention à moi!* L'empereur, indigné de tant de vanité, lui répondit : *je vous connois, vous êtes cet homme si soigneux de sa chevelure et de ses dents, qui sans cesse gratte ses ongles, et exhale toujours les parfums.*

Rome, Antioche et Tarse furent les villes que fréquenta le plus Alexandre. Il fit aussi quelque séjour en Egypte, et remonta en Ethiopie, jusque chez les Gymnosophistes. A peine parut-il dans Athènes; et ce fut assez pour s'y faire remarquer. Hérode Atticus l'entendit déclamer, et le combla de présens. Philostrate cite de lui plusieurs discours, entre autres celui dans lequel un orateur engage des Scythes civilisés à reprendre leur vie errante et pastorale, parce qu'ils sont malades depuis qu'ils habitent les villes. Pour faire l'éloge de la vie nomade, il disoit : *l'eau stagnante est bientôt corrompue,*

celle qui coule est toujours douce et limpide. L'orateur exprimoit par ces mots les avantages d'une vie passée en plein air. *Autrefois, lorsque l'Ister étoit glacé, je descendois au midi; et lorsque son cours étoit libre, je remontois vers le nord. Ma santé étoit plus ferme, mon corps plus robuste. Quelle maladie, en effet, peut atteindre l'homme qui se conforme aux saisons?* Et pour peindre les inconvéniens de la ville, où l'on vit à l'étroit et dans la gêne, il s'écrioit : *ouvrez donc les portes, si vous voulez que je respire!* Ailleurs, pour exhorter les malades à fixer leur séjour sur les montagnes, il faisoit ainsi l'éloge des lieux élevés : *l'auteur de la nature semble avoir éloigné les vallées de son trône, comme formées de la matière la plus impure. Il élève à lui les montagnes, comme plus dignes de sa nature sublime. Ce sont elles que le soleil salue les premières; ce sont elles qu'aperçoivent ses derniers rayons. Qui pourroit ne pas aimer les lieux où le jour prolonge sa durée!*

C'en est assez, je pense, pour faire connoître la manière de ce sophiste. Il fut disciple de Phavorinus et de Dionysius de Milet, et mourut en Gaule ou en Italie, vers l'âge de soixante ans, et même de soixante-huit selon quelques auteurs. Il laissa un fils (d'autres disent une fille) qui n'a point mérité de vivre dans la postérité.

Varus de Perga n'est guères plus célèbre ; son nom seroit plongé dans l'oubli si Philostrate ne nous l'eut conservé, en nous apprenant que Varus étoit fils de Calliclès, citoyen riche et puissant de Perga ; qu'il eut pour instituteur Codrantius, sophiste assez peu connu, quoiqu'il ait été deux fois consul. Varus étoit vulgairement surnommé *la Cicogne*, parce qu'il avoit le nez long et rouge. Voici un échantillon de son éloquence : *en arrivant aux bords de l'Hellespont, tu demandes un cheval, et au pied du mont Athos tu veux naviguer. Insensé, tu ne connois pas les chemins ! tu t'imagines qu'après avoir jeté un peu de terre sur les eaux, elles vont s'affermir sous tes pas, lorsque ta pesanteur fait écrouler les montagnes.* Il avoit, dit-on, un assez bel organe, et son dédébit étoit perfectionné par l'exercice.

Il y eut un autre Varus de Laodicé (1), contemporain de Polémon ; c'étoit d'ailleurs un sophiste si méprisable qu'il mérite à peine d'être nommé.

Hermogène de Tarse, fils de Callipus (2), nous offre l'exemple des dangers qui accompagnent un génie précoce. A peine étoit-il âgé de quinze ans que ses talens oratoires le plaçoient au rang

(1) Philostrate, *Vit. Soph.*, L. II, p. 613. Suidas, *voce* Οὔαρος. Nous en avons parlé à l'article de Polémon, p. 198.

(2) *Vita Hermogenis, ex scholiis in Hermog.*

des Sophistes les plus distingués. Il ouvrit une école d'Eloquence à Rome; sa renommée parvint jusqu'à l'empereur Marc-Aurèle, qui voulut le voir et l'entendre. Il en demeura étonné. Le jeune Hermogène, en saluant l'Empereur, lui dit avec beaucoup de modestie: *vous venez entendre un maître bien jeune, et qui auroit grand besoin d'en avoir encore un.* Musonius et les plus graves philosophes de ce temps alloient avec plaisir écouter ses leçons. Il n'avoit que seize ans lorsqu'il publia son *Traité de Rhétorique*, divisé en quatre parties; ouvrage dicté par le meilleur goût et la plus saine critique. A vingt-trois ans, il composa son Traité περὶ ἰδέων, c'est-à-dire, *des Formes oratoires*, lequel contient d'excellens préceptes sur le style et sur les figures. Je ne parle point de sa *Méthode*, parce que je vais donner une analyse succincte des écrits de ce Rhéteur qui sont parvenus jusqu'à nous. Vers l'âge de vingt-cinq à vingt-six ans, Hermogène tomba tout à coup dans une espèce d'imbécillité; sa mémoire et son talent s'éteignirent, épuisés sans doute par des efforts prodigieux et au-dessus de son âge. Ses ennemis en prirent occasion de le railler, et Alexandre, dont nous venons de parler, et qui étoit son rival, disoit de lui: *Hermogène, en son enfance, paroissoit un vieillard, dans sa vieillesse; ce n'est plus qu'un enfant.* Il mourut dans un âge assez

avancé; on l'ouvrit, et on lui trouva le cœur tout hérissé de poils, et d'un volume considérable (1).

D'un assez grand nombre d'écrits qu'Hermogène avoit produits, il ne nous reste que ses ouvrages de Rhétorique (2). Ils se divisent en trois :

1°. *L'art de la Rhétorique*, composé de cinq parties; la première traite des *différentes questions* qui peuvent être le sujet d'un discours. Ces questions portent ou sur des *personnes* ou sur des *faits*, ou tout à la fois sur des *faits* et sur des *personnes*. La dignité, les relations, le caractère, les mœurs des *personnes* sont du plus grand poids dans l'examen de la *question*, et la rendent plus ou moins probable. Dans les faits, il faut examiner leur ressemblance et leur différence, leur possibilité, leur certitude, leur probabilité; de ces considérations naît la connoissance de la nature de la question. C'est à caractériser les différentes questions, et à indiquer la manière dont chacune doit être traitée, qu'est consacrée la première partie, intitulée περὶ Στασέων, ou *de partitione statuum*

(1) Il ne faut pas confondre notre Hermogène, avec un historien du même nom et de la même ville, qui vécut sous Domitien.

(2) Les ouvrages d'Hermogène ont été publiés, pour la première fois, par Alde Manuce, dans son recueil des Grammairiens, et depuis par Gaspard Laurent, qui y a joint une traduction latine et des commentaires. *Colon. allobrog.*, 1514.

et quæstionum oratoriarum, divisée en XIV sections. Elle est comme l'introduction à *l'art de la Rhétorique.*

Il commence à entrer en matière dans le traité de *l'invention oratoire*, partagé en quatre livres. Le premier est consacré à *l'Exorde;* il indique les différentes sources dans lesquelles l'exorde peut être puisé : les principales sont la nature de la question, et les circonstances qui l'accompagnent. Le second livre a pour objet la *Narration;* on y voit de quelle manière elle doit être préparée, et quelles sont ses différentes espèces, *simple*, *ornée*, *étendue.* La *Confirmation* et la *Réfutation* occupent le troisième livre, où l'auteur discute la nature des *preuves*, l'art avec lequel on doit les présenter, et les différens raisonnemens dont il convient de les appuyer. Dans le quatrième livre, le Rhéteur traite des *Figures oratoires*, et de l'emploi que l'on doit en faire.

II. L'ouvrage suivant, qui est une suite du précédent, est intitulé περὶ ἰδέων, *sur les formes oratoires.* C'est un veritable traité d'Elocution; l'auteur y indique tout ce qui peut contribuer à donner au style le caractère qui lui convient. Cet ouvrage est divisé en deux livres; le second est infiniment précieux par les jugemens qu'Hermogène a portés sur les orateurs les plus illustres de l'ancienne Grèce, Isée, Lysias, Hypéride, Iso-

crate, Dinarque, Eschine, Antiphon, Critias et plusieurs autres. Nous avons eu soin de rapporter sommairement ces jugemens d'Hermogène, lorsque nous avons parlé de chacun de ces orateurs dans la première partie de notre histoire.

III. Son traité *de la Méthode* est un complément du précédent. Le Rhéteur y traite plus particulièrement du style, de la valeur et de l'emploi des mots, des différentes figures, des précautions oratoires, et de tout ce qui peut donner à l'élocution la force ou l'adresse nécessaire pour produire l'effet que l'orateur se propose.

Il paroît néanmoins que ce traité n'est pas complet, et quoiqu'on y trouve l'esprit, le goût et l'intelligence de l'auteur, on y désire ces liaisons, cette conduite, cet ordre que l'on trouve dans ses autres écrits. Ce ne sont que des morceaux détachés, et pour ainsi dire les membres épars d'un corps bien plus considérable. Hermogène promet, dans son traité *des Formes Oratoires* (1), d'expliquer la nature des styles, et d'examiner, selon des règles générales, le style des bons auteurs. Ensuite il annonce une *Méthode* qui doit indiquer l'art et la manière d'appliquer les règles selon les temps, les lieux, les personnes. C'est dans sa méthode qu'il le devoit faire, mais il paroît

(1) *De Ideis*, ch. 9, p. 266 et 267. *Voy.* aussi p. 288.

qu'elle n'est point parvenue jusqu'à nous dans son intégrité.

Quoi qu'il en soit, il est peu d'ouvrages sur la Rhétorique, anciens ou modernes, aussi bien conçus, aussi méthodiques, aussi utiles que ceux d'Hermogène. Il traite sa matière avec toute l'étendue nécessaire; ses préceptes sont appuyés et éclaircis par des exemples nombreux tirés des orateurs les plus estimés. Il seroit à désirer que l'on en publiât une nouvelle édition plus correcte et plus soignée que celle de *Gaspard Laurent*, laquelle est devenue assez rare. Cet ouvrage mérite de devenir classique.

Philager de Cilicie (1), disciple de Lollianus, fut un sophiste violent, et tellement colère qu'il donna un soufflet à un de ses auditeurs, parce qu'il s'étoit endormi. Il garda cette vivacité de tempérament jusque dans sa vieillesse, et elle lui fit beaucoup d'ennemis. Son orgueil le portoit à insulter tout le monde. A peine arrivé dans Athènes, il indisposa contre lui Hérode Atticus et ses amis, par la manière incivile dont il traita Amphiclès de Chalcis, un des principaux disciples d'Hérode (2). Il finit par faire rire les Athéniens

(1) Philostrate, *Vit. Sophist.*, p. 578, édition d'Oléarius.

(2) Il lui dit des injures grossières, parce qu'il s'étoit imaginé que ce jeune homme, passant avec plusieurs de ses amis, s'étoit moqué de lui. *Philostr.*, *ibid.*

à

à ses dépens, en récitant comme improvisés des discours qu'il avoit composés auparavant, et qui étoient entre les mains de tout le monde. Obligé de quitter l'Attique pour se soustraire aux railleries des Athéniens, il passa en Italie, où l'on dit qu'il mourut fort âgé. On peut juger de son Eloquence par ce fragment d'une de ses déclamations : « Eh quoi! croyez-vous que le Soleil soit jaloux » de Vesper, et qu'il s'inquiète seulement s'il existe » quelque autre astre dans les cieux? Non, il n'en » est point ainsi de ce grand flambeau de la na- » ture. Il me semble en effet qu'il distribue poé- » tiquement le ciel à chacune des planètes. A toi, » je te donne le Nord, à toi le Midi, à toi le Cou- » chant; mais vous ne régnerez que dans les té- » nèbres, et lorsque je ne brillerai plus aux re- » gards des mortels ».

L'astre du jour se lève et sort du sein des mers (1),
Il éclipse aussitôt tous les astres divers.

C'en est assez et même trop sur ce Sophiste, qui mérite peu d'être connu.

Il en est bien autrement du suivant, Ælius Aristide, fils d'Eudémon, le plus illustre des sophistes de cette époque. Ses ouvrages nous sont parvenus, et prouvent qu'il a mérité une bonne

(1) Homère, Odyssée, L. III, *initio*.

partie des éloges que lui ont donnés Philostrate (1), Libanius (2), Longin (3) et plusieurs critiques modernes. Comme ses discours sont peu connus, et qu'ils n'ont exercé la plume d'aucun traducteur, j'en donnerai une analyse succincte, et je l'accompagnerai de la traduction de quelques morceaux de ses meilleures déclamations. Je vais d'abord exposer les principaux traits de sa vie.

Aristide naquit vers l'an 129 de l'ère chrétienne, dans la petite ville d'Adriané en Mysie (4). Son père, nommé Eudémon, étoit philosophe et grand prêtre de Jupiter. Ce fut à l'école de Polémon, qui brilloit alors à Smyrne, et à celle d'Aristoclès de Pergame que le jeune Aristide puisa les premiers principes de l'Eloquence. Son tempérament foible et délicat, et une fièvre convulsive mirent long-temps sa vie en danger; mais le régime et l'âge consolidèrent sa santé, et lui permirent de se livrer avec ardeur à l'étude. Il s'aperçut bientôt qu'il n'étoit pas né pour improviser, comme faisoient la plupart des sophistes; en conséquence, il choisit un genre plus réfléchi, et qui exige une composition soignée. Un jour

(1) Philostrate, *Vit. Sophist.*, p. 581.

(2) Libanius, t. II, *pro Saltatoribus*, p. 475.

(3) Sopater Apamensis, *in Prolegomen.*

(4) *De Aristidis vitâ collectanea historica, Samuelis Jebb*, § IV.

Marc-Aurèle se trouvant à Smyrne, lui demanda quand il auroit le plaisir de l'entendre : *Proposez-moi un sujet aujourd'hui*, lui répondit Aristide, *et je le traiterai demain. Je ne suis point de ceux qui évacuent par trop de plénitude; j'aime à travailler un sujet avec soin. O Prince! vous voudrez bien permettre à mes amis d'assister à mon discours.* L'Empereur y consentit. *Vous leur permettrez aussi d'applaudir de toutes leurs forces, et de se récrier?* Marc-Aurèle sourit, et lui répondit : *oh! cela dépend de vous.*

Quelques années après, la ville de Smyrne éprouva un tremblement de terre affreux, et dont elle fut presque entièrement renversée. Les malheureux habitans implorèrent la générosité de l'Empereur pour le rétablissement de leur ville. Aristide fut chargé de porter la parole, mais il étoit absent de Smyrne et malade. Il écrivit une lettre dans laquelle il peignit, avec des couleurs si vives, l'état déplorable de cette ville infortunée, que l'Empereur ne put retenir ses larmes : il accorda sur-le-champ une somme considérable aux Smyrnéens pour la restauration de leur ville.

Aristide, dans sa jeunesse, visita les différentes contrées de la Grèce et de l'Italie. Il parcourut l'Egypte, remonta le Nil jusqu'à la grande Cataracte, et fut témoin de la hardiesse des habitans du pays, qui s'abandonnent dans des barques lé-

gères à l'extrême rapidité du fleuve, et tombent avec lui d'une hauteur prodigieuse.

Aristide prolongea sa carrière jusqu'au règne de Commode, et mourut en Ionie, âgé de soixante-dix ans. Les habitans de Smyrne lui élevèrent une statue d'airain dans une des places publiques, avec cette inscription : *au fondateur de Smyrne.*

La douceur et l'abondance forment le caractère principal de l'Eloquence d'Aristide ; sa phrase est claire et marche avec rondeur ; ses idées sont nobles, mais quelquefois recherchées ; ses expressions sont propres, et en général moins ampoulées que celles des sophistes de ce temps. Néanmoins sa lecture est fatigante, parce qu'il affecte trop les jeux de mots et les antithèses, parce qu'il tourmente sa pensée et la reproduit trop fréquemment sous des formes différentes, sans y rien ajouter de neuf ou de piquant : enfin, parce que les matières qu'il a traitées n'ont plus aujourd'hui le même degré d'intérêt qu'elles avoient de son temps. Il faut cependant en excepter sa dissertation *sur les débordemens du Nil*, sa lettre sur *le tremblement de terre de Smyrne*, le discours sur les *comedies*, et quelques autres.

Les Déclamations qui nous restent de ce Rhéteur sont au nombre de cinquante-quatre (1). On les di-

(1) J'y comprends le discours *à Achille*, publié par Laurent Norrmann, suédois, *Upsal*, 1688; et celui contre

vise ordinairement en deux classes : la première est composée des *discours religieux*, qui ont pour objet l'éloge de quelque dieu ; la seconde comprend les discours politiques et philologiques.

I. *A Jupiter.*

Aristide, accueilli par une grande tempête, fit vœu au père des dieux de composer un discours à sa louange, s'il échappoit au danger. C'est pour acquitter cette dette de sa reconnoissance qu'il chante en prose les louanges de Jupiter. D'abord il invoque le Dieu, et le prie de recevoir son action de grâces avec la même faveur qu'il lui a témoignée en le sauvant. Il exagère la difficulté de l'entreprise et la témérité de son vœu, lorsqu'il a promis de faire une hymne sans le secours de la poésie. Sa raison étoit égarée, la mer agitée, et la frayeur portoit à tout faire, à tout dire : néanmoins on ne peut se dispenser d'acquitter un vœu. Il faut se hasarder à remplir celui-ci. Il appelle à son aide les Muses, filles de Jupiter, et les invite à chanter leur père. Tout cet endroit est une imitation ou une paraphrase du commencement de la Théogonie d'Hésiode.

Après cet exorde, l'orateur entre en matière.

Leptine, publié en 1785, à Venise, par l'abbé Morelli, bibliothécaire de Saint-Marc.

Jupiter a tout créé, le monde est son ouvrage. Tout ce que l'œil peut apercevoir, tout ce que l'esprit peut embrasser dans la pensée vient de Jupiter. Il ne doit l'existence qu'à lui-même ; il n'a point été nourri dans les antres de la Crète ; Saturne n'a point voulu le dévorer. Jupiter n'a couru aucun danger ; il n'en peut courir. Plus ancien que tous les temps, il est impossible de dire quand il naquit. Il est trop grand pour avoir pu tirer son origine d'un autre que de lui-même (1). Jupiter n'a aucun rival, rien n'est égal à lui que lui-même. Lui seul et l'univers existèrent à la fois (2), tant

(1) Il est évident, par tout ce que dit ici l'orateur, que sous le nom de Jupiter il célèbre le vrai Dieu. Le christianisme commençoit alors à se faire connoître ; mais les anciens n'avoient point attendu cette époque, ni les lumières de l'évangile pour se former les idées les plus saines sur la Divinité. Assurément Anaxagore et Aristote en savoient là-dessus autant que le plus profond théologien ; et il y a ignorance ou mauvaise foi à prétendre que le christianisme a éclairé la philosophie. La matière bien examinée, il se pourroit bien que la philosophie eût frayé la route au christianisme.

(2) La création, dans le temps et *ex nihilo* (je le dis par un sentiment de religion et de respect pour Dieu même), est non-seulement une idée absurde, démentie par la saine physique ; mais elle est *impie*, elle est *indigne* de l'idée magnifique que nous devons faire du Souverain des Êtres, que cette création, qui suppose un néant préexistant, plonge pendant une éternité dans la solitude et l'inutilité la plus profonde ; elle rend Dieu muable, en lui supposant aujourd'hui des rapports qu'il n'avoit point hier. Il y a plus, cette créa-

il a produit tout avec rapidité. L'auteur fait ensuite une description de la nature, et montre la sagesse de la Providence, qui brille dans tous les phénomènes. L'homme et les animaux sont les principaux objets de son affection. Il a créé les Dieux comme les protecteurs des mortels, et les intermédiaires entre la race humaine et lui. Il leur a donné pour séjour les cieux tout brillans de lumière, comme la demeure la plus pure. Leur puissance vient de la sienne; elle est figurée par la chaîne d'or d'Homère. Tout dépend de Jupiter; tout lui est attaché par deux liens plus puissans qu'une chaîne, *l'Amour* et *la Nécessité*. — Le Sophiste examine ensuite l'Homme, cet Etre étonnant, composé de matière et d'intelligence, de biens et de maux. La raison qu'il a reçue en partage le fait participer à la nature divine, et lui assure le premier rang sur tous les habitans de la terre. Eclairés par ce flambeau, les mortels se sont réunis en société; ils ont bâti les villes, et ils ont consacré les citadelles à Jupiter, parce qu'il est le chef et le souverain de tous les êtres. Les lois viennent de Jupiter: il a envoyé sur la terre la Pudeur et la Justice pour

tion *ex nihilo* n'est point dans la Genèse; et l'on ne sait quelle est la source de cette opinion, qui n'est point essentiellement liée au christianisme, puisque la matière co-éterternelle à Dieu ne peut être son égale : elle est impuissante par elle-même; et Dieu la modifie de toute éternité.

les dicter aux humains; il a chargé les Dieux de leur exécution. Homère étoit sans doute agité de folie, quand il a introduit dans l'assemblée des dieux Jupiter, qui leur défend de se mêler des affaires humaines. Le nom de Ζεὺς (Jupiter) signifie l'auteur de la vie (Ζωῆς); celui de Δία indique la cause efficiente (1). C'est lui qui ordonne la course du Soleil, qui règle le mouvement de l'Océan, l'ordre des saisons, la succession du jour et de la nuit. C'est en son nom qu'Apollon rend des oracles, que Junon préside aux mariages, Diane aux accouchemens et à la chasse, etc. Enfin, toute la nature est soumise à Jupiter, il est le Principe et la Fin, l'auteur et le maître de l'univers. C'est par lui que nous devons commencer toutes nos actions, et il doit en être le but. C'est lui que nous devons invoquer pour qu'il soit le guide de nos discours et de nos pensées, parce qu'il est le seul souverain, et que lui seul est parfait entre tous les êtres.

J'ai cru faire plaisir au lecteur en lui mettant sous les yeux ce morceau, qui peut lui donner une

(1) Aristide tire ce nom de la préposition Διά. C'est une étymologie détestable, comme presque toutes celles que nous ont données les Grecs. Δὶς, nominatif inusité de Διὸς, vient plutôt de Δίω, *pousser*, metre en mouvement. Jupiter ou Dieu est l'auteur de la vie, et le *moteur* universel. *Jupiter* signifie le père de l'existence. Ι, Ια, Ιε, Ιο, est la racine des mots orientaux qui marquent *vie*, *existence*, comme dans Iéovah, celui qui est l'*Être* par excellence.

idée du vrai sens que les hommes éclairés de l'antiquité donnoient au nom de Jupiter, et de l'opinion qu'ils avoient des divinités subalternes (1).

II. *A Minerve.*

Aristide eut un songe, dans lequel il lui sembla qu'il prononçoit l'éloge de Minerve. Il réalise ce songe, et récite, éveillé, le discours qu'il avoit prononcé durant son sommeil. La naissance extraordinaire de Minerve, emblème de la sagesse divine, ses bienfaits envers les humains auxquels elle a communiqué les arts, tous les différens traits de mythologie qui la concernent sont célébrés dans ce discours.

III. *A Neptune.*

Une maladie avoit empêché l'auteur d'assister aux jeux olympiques et d'y prononcer un discours. Guéri par la faveur de Jupiter et de Neptune, il

(1) Je ne prétends point faire ici l'apologie du paganisme, quoique la Mythologie me paroisse une des plus belles inventions de l'esprit humain; mais il faut avouer que les premiers chrétiens et les Pères ont singulièrement calomnié les philosophes, en les accusant d'idolâtrie, et en leur reprochant d'adorer des dieux que les hommes instruits n'ont jamais adorés. Les divinités subalternes ne jouoient dans leur religion que le rôle dont nous avons chargé les anges, et leurs héros étoient nos saints.

paye à ce dernier un tribut d'action de grâces. Ce discours est utile à lire à ceux qui veulent traiter de la mythologie.

IV. *A Bacchus.*

L'orateur a reçu dans un songe l'ordre de faire l'éloge de Bacchus ; il obéit. Ce discours est encore tout mythologique.

V. *A Hercule.*

Les travaux de ce héros, les services qu'il a rendus à l'humanité forment le fond de cette pièce, dans laquelle on trouve des traditions précieuses sur Hercule.

VI. *Eloge d'Esculape.*

Il remercie le dieu de la médecine des faveurs signalées qu'il en a reçues. Il célèbre sa puissance et ses bienfaits envers les hommes.

VIII. *Les Asclépiades*, ou *les descendans d'Esculape.*

Esculape avoit ordonné à l'auteur, dans un songe, de faire l'éloge de ses fils Podalire et Machaon. Aristide vante la noblesse de leur origine, parle de leur éducation, de leur science qu'ils

tiennent de leur père même. Il célèbre leur expédition à Troie avec les autres Grecs, auxquels ils ont rendu mille services, soit en guérissant les malades, soit en combattant les ennemis qu'ils ont souvent mis en fuite. C'est à eux que l'on doit attribuer la prise de Troie, puisqu'ils ont guéri Philoctète, jugé auparavant incurable, et sans lequel jamais cette ville n'auroit été prise. Après le siége de Troie, les Asclépiades se retirèrent d'abord dans la Theutranie, ensuite dans l'île de Cos, habitée par les Méropes. Ils purifièrent ce pays, autrefois mal sain, et qui avoit été ravagé par Hercule; ils en firent la contrée la plus agréable, rendirent les ports commodes et sûrs pour les navigateurs. La Carie et Cnide éprouvèrent tour à tour le bienfait de leur présence. Ils ont communiqué leur art à leurs descendans, qui l'ont répandu dans toute la Grèce, et ont enlevé à l'Egypte la palme de la médecine. L'orateur finit par supplier les Asclépiades, avec Iaso, Panacée, Eglée, Hygiée, filles d'Esculape, de le protéger et de le défendre contre les maladies.

VIII. *Sur Sérapis; actions de grâces rendues à ce dieu à l'occasion de sa fête.*

Après un exorde infiniment trop long, dans lequel Aristide établit que les poëtes sont beaucoup plus heureux que les orateurs, parce qu'ils sont

les maîtres de choisir leur sujet, la manière de le traiter, et leurs expressions, il parle enfin de Sérapis ; il implore son secours pour parler dignement de lui. Il laisse aux prêtres Egyptiens à traiter de la nature de ce Dieu (1), dont le culte avoit passé d'Egypte à Rome, et de là dans les provinces. Il se borne à célébrer les bienfaits qu'il en a reçus. Quelles sont les actions de Sérapis? Il faudroit avoir, comme le dit Homère, dix bouches et dix langues pour pouvoir les raconter. Il suffit de dire qu'il préside à la santé de l'ame comme à celle du corps (2) ; que c'est à lui que l'homme doit la raison et la science.

IX. *Panégyrique de l'empereur Marc-Aurèle-Antonin.*

L'humanité, la justice de cet Empereur, son amour pour les sciences sont la matière de ce discours. Marc-Aurèle a signalé la première de ces vertus en rendant à l'empire une véritable liberté, en écartant de lui cette foule de délateurs qui infestoient l'Etat, et qui étoient la terreur des villes et

(1) On croit que Sérapius étoit, chez les Égyptiens, le même que Jupiter chez les Grecs. Il paroît qu'il se prenoit aussi pour Pluton.

(2) Il y avoit à Canope, suivant Strabon, *Geogr.*, L. XVII, p. 1152, un temple de Sérapis très-fréquenté par les malades, qui se flattoient que le Dieu leur rendroit la santé,

des particuliers. Au lieu de se renfermer dans son palais, comme les tyrans, il ouvre un libre accès à tous les citoyens; il les accueille tous avec une bonté paternelle. L'orateur célèbre ensuite les qualités morales de ce philosophe couronné, sa tempérance et sa modestie. Grand sur le trône, si le ciel l'eut fait naître dans un rang obscur, il se fût illustré par ses vertus. Egal ou plutôt supérieur aux héros de l'antiquité, il n'a ni l'orgueil d'Agamemnon, ni la colère d'Achille, qui pleure comme un enfant, parce qu'on lui a enlevé sa maîtresse. Aussi courageux dans les combats que sage dans les conseils, il a triomphé de tous les ennemis de l'empire, plus encore par ses bienfaits que par ses victoires.

Ce panégyrique renferme de très-belles pensées; il est bien écrit, on le lit avec plaisir; et ce que j'y trouve de plus admirable, c'est que le panégyriste n'a rien dit que de vrai.

X. *Pour le jour de la naissance d'Apella.*

Cet Apella, sénateur Romain, descendant de Quadratus, fut, dès l'âge de 14 ans, disciple de notre Rhéteur. Il réunissoit les plus belles qualités de l'ame aux grâces extérieures. Devenu membre du sénat et gouverneur de Pergame, il fit célébrer des jeux en l'honneur d'Esculape. Aristide

en prend occasion de faire un éloge public de ses vertus. On trouve dans ce discours, dont le sujet est d'ailleurs fort peu intéressant pour nous, des pensées vives et brillantes, des métaphores inattendues, des expressions recherchées qui décèlent le Sophiste; du reste, beaucoup d'harmonie dans les mots et dans les périodes.

XI. *Discours funèbre sur Etéon, prononcé dans Cyzique sa patrie.*

Eloge d'un jeune homme de la plus haute espérance, et disciple d'Aristide. L'orateur loue principalement sa modestie, la pureté de ses mœurs, sa tendresse pour ses parens, son affection pour ses maîtres, son application à l'étude. L'exorde est d'une simplicité touchante et rare chez les Sophistes. Il mérite de servir de modèle.

« Le sujet qui m'amène devant vous n'offre rien » d'heureux. Il est bien éloigné des espérances » que nous avions conçues; mais il est nécessaire » à la consolation de la patrie d'Etéon, à celle » de ses parens, et surtout à la mienne. Si les » hommes n'avoient point encore établi l'usage de » répandre des pleurs sur le tombeau des per- » sonnes qui nous sont chères, il faudroit l'éta- » blir en ce jour. Eh! quel objet en fut jamais plus » digne? De tant de belles qualités réunies, quelle

» est celle que nous devons le plus regretter? Est-
» ce cette jeunesse aimable qui s'est évanouie
» comme une songe? est-ce cette noblesse de sen-
» timens ensevelie dans le tombeau? est-ce cette
» tempérance, cette modération dont il seroit dif-
» ficile de citer un autre exemple? sont-ce enfin
» les espérances flatteuses dont ce vertueux jeune
» homme est frustré, et celles que perdent pour
» jamais sa patrie, ses parens, ses amis, l'Asie
» entière? Quel Simonide pleurera de si rares
» vertus? Quel Pindare fera retentir ses chants
» funèbres (1) »? Plus bas, l'orateur caractérise
la passion que son disciple montroit pour l'étude; et l'amour propre du maître se décèle sous une apparence de modestie: le Sophiste perce malgré lui. « Etéon, persuadé que la multiplicité des maî-
» tres est plus dangereuse qu'utile, et qu'elle ne
» fait qu'accroître notre ignorance, ne voulut
» qu'un seul précepteur. Quel étoit-il? C'est ce
» qu'il ne m'appartient pas de vous dire. Mais ce
» jeune homme, animé par la reconnoissance,
» s'attacha tellement à celui qui le devoit instruire,
» qu'en faisant tout ce qui convient au disciple le
» plus tendre et le plus épris de la science, il se
» croyoit bien éloigné d'avoir rempli son devoir.

(1) Poëtes fameux par leurs *thrènes*, espèce de poésie funèbre que l'on chantoit au moment où l'on rendoit les derniers devoirs aux défunts.

» Son assiduité étoit telle, que la vie lui parois-
» soit odieuse dès qu'on le privoit de voir et d'en-
» tendre son maître. Si quelque obstacle l'en em-
» pêchoit, il éprouvoit le plus violent chagrin;
» mais il n'osoit s'en plaindre. Il écoutoit avec
» une telle avidité, qu'il oublioit d'applaudir, sem-
» blables à ces personnes altérées qui boivent d'un
» trait et sans rompre le silence. Son plaisir ne se
» manifestoit que par la joie qui brilloit sur son
» visage ».

Dans ces sortes de discours, les Rhéteurs anciens plaçoient ordinairement un morceau qu'ils appeloient *Monodia*, et qui consistoit dans une suite d'exclamations douloureuses. En voici un exemple, qui n'est peut-être pas sans beautés. Après avoir fait l'éloge de la pudeur d'Etéon; après avoir dit qu'il ne parloit jamais sans rougir; qu'il avoit vécu sans connoître le vice, l'orateur s'écrie : « ô le plus beau comme le plus
» vertueux des jeunes gens! ô toi qui sans avoir
» encore atteint l'âge viril, possédois déjà toute
» la maturité de la vieillesse! Combien le chœur
» de tes compagnons te regrette! combien les
» vieillards te pleurent! La ville entière, frustrée
» de ses espérances, sent toute l'étendue de sa
» perte; elle se rappelle avec douleur la joie que
» tu lui causois il y a quelques jours, et que tu
» lui causas pour [illegible] dernière fois. Quelles nuits
» sont

» sont réservées à celles qui t'a porté dans son » chaste sein! Quels jours l'attendent pour le reste » de sa vie! Après avoir été la plus heureuse des » mères, elle en est devenue la plus infortunée. » Beaux yeux qui sont pour jamais fermés à la » lumière! tête embellie par tant de charmes! » vous n'êtes plus en ce moment qu'une cendre » insensible. Ces mains délicates ont disparu pour » toujours. O pieds qui souteniez un si beau corps, » comment avez-vous pu fléchir (1)? Plus digne » encore de nos pleurs qu'un jeune époux qu'on » vient de mettre sur le bûcher, tu mérites plu- » tôt des couronnes que des larmes». Ici le Sophiste s'abandonne au mauvais goût, fait des jeux de mots assez insipides et qui ne valent pas la peine d'être traduits. Il cite Pindare; il veut que les astres, que les fleuves, que les flots de la mer pleurent la mort de son héros. Il finit par le placer au rang des dieux, et le fait asseoir sur le même trône que Cyzicus, fondateur de la ville et favori d'Apollon. Nous le laisserons se perdre dans l'Olympe.

(1) Ces détails peuvent paroître minutieux, et de mauvais goût dans notre langue. Je prie le lecteur de vouloir bien songer que mon but est de lui faire connoître le génie des écrivains de cet âge, et que je dois quelquefois représenter jusqu'à leurs défauts.

XII. *Discours funèbre pour Alexandre.*

C'est une lettre écrite par Aristide au peuple et au sénat de Cotiée, ville de Phrygie et patrie d'Alexandre, pour les consoler de la perte de cet homme illustre. C'étoit un Grammairien assez célèbre. Il ne faut pas le confondre, comme a fait Samuel Jebb, éditeur très-négligeant d'Aristide, avec Alexandre Polyhistor, dont nous avons donné la notice page 77 de ce volume, et qui vivoit plus de cent ans auparavant. Celui-ci avoit été précepteur et ami d'Aristide; et le Sophiste déclare, dès l'exorde, qu'il lui étoit attaché par les nœuds les plus sacrés. C'est le même Alexandre qui contribua à l'éducation de Marc-Aurèle, et dont cet empereur avoue avoir appris à ne répondre à personne avec aigreur (1). Alexandre avoit composé un commentaire très-estimé sur les poésies d'Homère. Aristide en parle avec éloge dans ce discours, qui d'ailleurs n'offre que des pensées assez communes, relevées par beaucoup d'antithèses. Néanmoins l'exorde est d'une simplicité assez remarquable. « Lorsque de toutes les con- » trées de la Grèce, on se rend chez vous pour » partager votre douleur, et pour honorer la mé-

(1) Marci Antonini, *de Vitâ suâ*, L. I, § 10, édition de Gataker.

» moire d'un homme qui fut le plus illustre des » Grecs, pourroit-on m'accuser de m'immiscer » dans une affaire qui m'est étrangère, quand je » vous écris à son sujet, et que je me place au » rang de ceux qui croient avoir éprouvé une » perte domestique et particulière? Tous les liens » chers et respectables, tous ceux qui font le » charme de la jeunesse, et l'honneur d'un âge » avancé, nous unissoient réciproquement. Elevé, » instruit par Alexandre dès mes plus tendres » années, je puis l'appeler tout à la fois mon maî- » tre, mon père, mon ami; et ce qui est encore » plus rare et plus précieux, nous pouvions jus- » tement être glorieux l'un de l'autre. Je m'honore » d'avoir eu un pareil maître; il s'honoroit de » m'avoir eu pour disciple ». Voilà à peu près tout ce qu'il y a de meilleur dans ce discours.

XIII. *Le Panathénaïque.*

Eloge de la république d'Athènes. L'auteur y fait entrer tous les principaux faits de l'histoire de l'Attique, depuis sa civilisation par Cécrops, jusqu'à la bataille de Chæronée. C'est un tableau rapide qui a du mouvement et de la grâce, et ce discours, malgré quelques longueurs, se lit avec plaisir, même après celui d'Isocrate sur le même sujet.

XIV. *Eloge de Rome.*

C'est l'accomplissement d'un vœu qu'Aristide fit dans son voyage à Rome. Il loue d'abord l'immense étendue de cette ville et de l'Empire des Romains, qu'il compare à celui des anciens Perses. Il est à remarquer que cet *Eloge de Rome* est principalement rempli de traits tirés de l'histoire des *Grecs*, des *Perses* et des *Egyptiens*. L'auteur abandonne assez fréquemment son sujet pour s'occuper de digressions; par exemple, celle où il rapporte tout ce que les Athéniens et les Lacédémoniens ont entrepris pour se disputer l'empire de la Grèce, est infiniment trop longue (1). La prolixité est le grand défaut d'Aristide.

XV. *Le Smyrnéen; discours politique, prononcé devant les empereurs Marc-Antonin et son fils Commode.*

C'est un éloge de la ville de Smyrne après son troisième rétablissement; car elle avoit déjà été ruinée trois fois par des tremblemens de terre. L'auteur en prend occasion de vanter cette nouvelle Smyrne, comme supérieure aux précédentes. Il la compare aux statues et aux discours qui,

(1) Tom. I, p. 208-213, édition de Jebb.

après avoir reçu une seconde et une troisième touche, ont acquis un nouveau degré de perfection. Semblable au phénix, Smyrne renaît de ses cendres plus brillante et plus belle. L'orateur remonte d'abord à l'origine de l'ancienne ville construite sur le mont Sipyle, antique berceau des Dieux, où les Curètes formoient leurs bruyans chœurs de danse autour de la mère de Jupiter (*Rhéa*). Les dieux et les héros se réunirent pour combler cette ville de leurs bienfaits. La seconde Smyrne fut établie au pied de la même montagne, sur le double promontoire qui s'avance dans la mer entre la première et la nouvelle ville. Enfin, ayant fait un troisième pas, comme disent les poëtes, la ville actuelle a réuni les deux autres dans son sein, et ne forme qu'un seul corps avec elles. L'auteur parle ensuite des anciens habitans de Smyrne; il les appelle *Autochtones* (1). Il décrit la situation avantageuse de cette cité placée sur les bords de la mer, son étendue, ses différens monumens, ses temples, ses théâtres. Il n'oublie pas le fleuve Mélès, qui arrose et féconde cette délicieuse contrée, et qui a donné la naissance à Homère. A ce titre, tous les peu-

(1) C'est-à-dire, *nés du sol même; habitans primitifs d'un pays*. C'est une flatterie qui porte sur un mensonge; et les habitans de Smyrne ne pouvoient pas ignorer que leur ville avoit été fondée par une colonie sortie de Colophon, comme le dit Hérodote, L. I.

ples de la Grèce lui doivent l'hommage de leur reconnoissance. Le sophiste termine son éloge de Smyrne, en disant que sa beauté attire tous les étrangers, comme l'aimant attire le fer, par une nécessité pleine de charmes. « Les environs de la » ville répondent à son intérieur; un poëte di- » roit, pour enchanter ses auditeurs, que le port » est dans le cœur (1) de la ville, dont il occupe le » centre; que la mer en est comme l'œil, parce que » les habitans des deux extrémités la découvrent » aussi facilement que ceux qui habitent auprès. La » grâce qui l'environne est semblable à l'arc d'Iris; » elle donne à la ville, comme à une lyre, une har- » monie qui la rend consonnante avec elle-même » et avec ses beautés extérieures ». Quel méprisable abus de l'esprit! à quels excès honteux la fureur de briller emporte le génie, quand il n'est pas réglé par le goût (2)!

XVI. *Panégyrique* ou *Discours solennel, prononcé dans Cyzique, pour la dédicace du temple d'Esculape.*

Éloge de la ville de Cyzique, fondée par le hé-

(1) Le grec dit: *que le port est dans le nombril de la ville, dont il occupe le centre, et la mer dans son œil;* métaphores si ridicules que je rougis de les traduire. Il ne faut cependant pas qu'elles soient perdues pour le lecteur, afin qu'il puisse apprécier l'auteur que je veux lui faire connoître.

(2) Quand on lit ces Sophistes asiatiques, corrupteurs de

ros Cyzicus, d'après un oracle rendu chez les Hyperboréens. Son heureuse situation, entre le Pont-Euxin et l'Hellespont, l'étendue et la fertilité de son territoire, la magnificence de ses monumens, la pompe de son culte sont célébrées tour à tour dans ce panégyrique. On y trouve (p. 243, lig. 3) un éloge assez adroit de Marc-Aurèle, qui avoit associé son frère Lucius Vérus à l'empire, et qui partageoit avec lui sa puissance. A la page 245, lig. 6, l'auteur fait allusion à la manière dont les maîtres d'écriture enseignoient à leurs élèves. Ils leur présentoient le modèle tracé sur un tableau qui étoit suspendu à la muraille, et exhortoient les enfans à imiter de leur mieux les lettres élégamment peintes qu'ils avoient sous les yeux; de manière qu'un seul tableau pouvoit servir pour un grand nombre d'élèves. Du reste, je ne trouve rien de fort remarquable dans ce discours, plus abondant en mots qu'en pensées.

XVII. *Sur la Mer Egée.*

Cette petite déclamation fut composée par Aris-

la langue et du goût, on ne peut s'empêcher de penser à plusieurs de nos écrivains du 19e. siècle, qui se permettent sans pudeur les métaphores les plus révoltantes. On ne rougit pas aujourd'hui d'écrire dans des ouvrages faits pour régler le goût, que *l'opinion publique est encore toute meurtrie des temps qui viennent de passer.* Voyez *Bibliothèque française*, troisième année, no. III. Langue de Racine et de Fénélon, qu'est devenue votre aimable simplicité!

tide, après un voyage en Italie, dont il étoit revenu par la mer Egée. Selon lui, aucun poëte, aucun écrivain en prose n'avoit encore entrepris de célébrer la Mer. Ils s'étoient contentés de lui donner quelques épithètes honorables; tels qu'Homère et Euripide. Quelquefois aussi ils lui donnent des noms outrageans en l'appelant *amère*, *bruyante*, etc. Pour lui, sans vouloir parler de l'utilité dont elle est aux hommes, et de l'immense étendue que lui a donnée la Divinité, il se borne à célébrer la mer Egée. Il considère sa position, ses limites, les îles nombreuses qu'elle renferme et qui sont semées à sa surface comme les étoiles dans les cieux, les villes célèbres bâties sur ses bords, les peuples qui les habitent, etc. Les autres mers peuvent être regardées comme désertes; celle-ci est peuplée d'une foule de Néréides, etc. Les cités y sont aussi nombreuses que sur la terre, et ne sont guères éloignées entre elles qu'autant qu'elles le sont sur le continent. On y rencontre à chaque pas des jeux, des solennités, des mystères; tous les ornemens de la Grèce embellissent la route que l'on peut y tracer. Il termine par saluer la mer Egée, et la prie, si ses chants lui sont agréables, de protéger tous ceux qui naviguent sur son sein.

Au lieu d'un bavardage assez inutile, l'auteur pouvoit rendre ce morceau aussi instructif qu'a-

gréable, en nous faisant connoître l'origine et les antiquités des îles de cette mer, en parlant des grands hommes dans tous les genres qu'elles ont produits. Mais tel est le caractère des Sophistes : ils parlent beaucoup quand il n'y a rien à dire, et ne disent rien quand il faut parler.

XVIII. *Sur le Puits d'Esculape.*

Il y avoit à Pergame un puits célèbre, consacré à Esculape ; on attribuoit des propriétés miraculeuses à son eau. Elle étoit douce, limpide, très-agréable à boire, et d'une extrême légèreté. L'auteur prétend que si on la mêle avec une autre eau, elle surnage. C'est ainsi que le Titarésius, suivant le témoignage d'Homère, ne confond point son onde avec celle du Pénée dans lequel il se jette ; il coule à la surface, semblable à un habile nageur. L'abondance de cette source est telle, que ceux qui viennent y puiser doivent prendre garde d'être inondés par l'affluence de ses eaux ; ils ont besoin de toute leur vigueur pour résister à sa rapidité. Plus on y prend de l'eau et plus elle augmente. (Il paroît de là que ce puits étoit une fontaine toujours pleine jusqu'au bord). L'auteur s'étend ensuite sur les qualités de cette eau. En été, dès la pointe du jour, on voit accourir une foule de personnes qui viennent s'y rafraîchir, comme on voit les essaims de mouches voler au-

tour des vases remplis de lait (1). En hiver, lorsque la glace couvre la terre, il suffit de tremper ses mains dans la source pour qu'elles soient réchauffées. Les bains pris dans cette eau sont très-salutaires. Beaucoup de personnes, en s'y lavant les yeux, ont recouvré la vue ; d'autres, après en avoir bu, ont été guéries de maladies de poitrine, et recouvré la facilité de la respiration. Elle guérit la goutte et redresse les membres contrefaits. Par sa puissance, elle a fait parler un muet. C'est ainsi que les sources sacrées communiquent à ceux qui viennent s'y désaltérer, le don de prophétie. Enfin, cette eau, qui guérit les malades, corrobore la santé de ceux qui se portent bien ; et son goût est si agréable, qu'après en avoir usé l'on ne veut plus en boire d'autre. On la préféreroit même au vin le plus délicat. L'onde si vantée du Cnidius, celle de l'Eurymédon, celle même du Choaspe réservée à la boisson des Rois, ne peut être comparée à la fontaine d'Esculape. Elle l'emporte autant sur les autres sources, que le Dieu qui y préside l'emporte sur les autres dieux.

XIX. *Sur l'incendie du temple d'Eleusis.*

Le début de ce discours est une série d'exclamations douloureuses, d'un assez mauvais goût.

(1) Imitation d'Homère. Iliade, L. III.

L'orateur s'adresse au temple même. « O toi, que » j'eusse autrefois célébré avec tant de plaisir, » quel Orphée, quel Thamyris, quel Musée fon» dateur de tes mystères pourroit déplorer digne» ment l'événement affreux qui t'a renversé? » Avec quelles lyres ou quelles cithares pleure» rons-nous cette chute qui accable toute la Grèce » ou plutôt toute la terre? Quand je veux essayer » d'en parler, je sens ma langue se glacer; je me » détourne d'un si triste sujet. Je ne puis cepen» dant garder le silence. Quel est en effet le mor» tel, soit Grec, soit Barbare, assez grossier, » assez ignorant, assez ennemi de la terre et des » dieux, et pour le dire en un mot, assez insen» sible, si l'on en excepte les abominables auteurs » de ce crime, qui n'ait pas regardé le temple » d'Eleusis comme celui de tous les peuples de la » terre, comme le plus saint, le plus religieux et » le plus brillant »? De là l'orateur raconte sommairement l'histoire de Cérès qui cherchoit Proserpine; elle aborde à Eleusis, et de cette arrivée le pays a pris son nom. Elle retrouve sa fille, elle établit les mystères. Les deux Déesses enseignent la culture du blé aux Athéniens, et ceux-ci aux autres nations. Célée, Métanire et Triptolème emportés sur un char attelé de dragons. Hercule et les deux fils de Léda sont les premiers étrangers qui se font initier aux mystères. Des jeux publics

sont fondés à Eleusis. Le prix est du blé nouveau. Tous les peuples de la Grèce envoient chaque année à Athènes les prémices de leur moisson, en reconnoissance de ce que les Athéniens leur ont enseigné la culture. Les Eumolpides, les Céryces, descendans de Neptune et de Mercure, remplissent les fonctions de *Hiérophante*, de *Hérault* et de *Dadouque*. Dans toutes les guerres, soit contre les Barbares, soit contre les Grecs, les ennemis ont toujours respecté le temple d'Eleusis; et quoique les Perses aient embrasé les temples de la Grèce, ils n'ont osé toucher à celui d'Eleusis. Au combat de Salamine, *Iacchus* est venu au secours des Athéniens; il a foudroyé la flotte de Xerxès, et ce prince, saisi d'épouvante, a pris la fuite. Philippe, Alexandre, Antipater, en subjuguant la Grèce, ont témoigné leur vénération pour ce lieu sacré. Les autres solennités se célèbrent ou la cinquième année (comme les Jeux olympiques), ou la troisième (comme les Panathénées). Les mystères d'Eleusis ont seuls le privilége de se répéter tous les ans. L'orateur renouvelle encore ses lamentations sur le spectacle affligeant qu'il a sous les yeux, et qu'il doit déplorer. Quel Thrène argien, dit-il, quels chants funèbres d'Egypte ou de Phrygie pourroient en égaler la tristesse? Quel Eschyle d'Eleusis menera le chœur? Quelles sources enflammées du Nauplius, chantées par So-

phocle, sont comparables à cet affreux incendie? O jour ténébreux et terrible, qui nous a ravi nos nuits lumineuses (1)! O Cérès, tu cherchois autrefois ta fille, il te faut aujourd'hui chercher ton temple! L'auteur termine par douter si les initiés ont perdu plus que les profânes. Les premiers sont privés de ce qu'ils avoient eu le bonheur de voir, les autres, de ce qu'ils souhaitoient ardemment de connoître. Il déteste les auteurs de ce crime, les déclare ennemis des hommes et des dieux. Il reproche aux Grecs leur négligence pour n'avoir pas prévu ni empêché un si grand malheur, qui doit entraîner leur ruine et celle d'Athènes.

XX. *Plainte à l'occasion du tremblement de terre qui a renversé Smyrne.*

Jamais on n'a écrit d'une manière plus ridicule sur un sujet aussi grave; cette complainte est un chef-d'œuvre de mauvais goût et de style sophistique. Il faut croire que la douleur avoit égaré la raison d'Aristide lorsqu'il composa ce morceau. En voici un échantillon :

« O Jupiter! que ferai-je? dois-je me taire quand » Smyrne est renversée? De quel diamant em- » prunterai-je la dureté? de quelle constance dois-

(1) Parce que les Mystères se célébroient la nuit à la lueur des flambeaux.

et ils l'ont fait avec magnificence. L'auteur loue la justice, la sagesse, la franchise, la bonté de ces deux empereurs, plus illustres encore par leurs vertus que par la gloire de leurs armes (1). Il cherche ensuite à persuader aux habitans de Smyrne que leur infortune a été la source de leur félicité actuelle. Il leur applique un mot de Thémistocle à ses enfans, après qu'il eut reçu les bienfaits d'Artaxerxès: « Vous êtes sauvés, leur dit-il, précisé» ment parce que vous étiez perdus. En perdant » ma patrie, j'ai gagné des richesses, des honneurs » et l'amitié des rois ».

XXII. *Discours de félicitation à l'Empereur Commode, lors de son entrée dans Smyrne.*

Il fait au jeune empereur une exposition rapide des traditions fabuleuses et historiques qui concernent le territoire de Smyrne, des anciens monumens; il parle des changemens qu'elle a subis, des malheurs qu'elle a éprouvés et qui l'ont fait déchoir de son ancienne splendeur. Mais ils ont été réparés par la munificence royale des souverains. Il semble, dit-il, que Neptune n'ait renversé cette

(1) Cet éloge convient parfaitement à Marc-Aurèle; mais il n'est qu'une flatterie à l'égard de Vérus, homme souillé de vices et de débauches, d'un talent et d'un esprit au-dessous de la médiocrité.

ville

ville d'un coup de son trident, que pour la voir renaître plus belle et plus magnifique.

Ce qu'il y a de remarquable dans ce discours, c'est qu'il ne s'y trouve pas un mot d'éloge ni de flatterie pour le jeune prince. On doit en savoir gré au Sophiste.

XXIII. *Premier Discours sacré.*

Durant une longue maladie, Aristide a une suite de rêves dans lesquels il voit tantôt Esculape, tantôt son grand Prêtre qui lui ordonne des remèdes dont il se trouve soulagé. Je ne ferai point d'analyse étendue de ce discours. Des douleurs d'estomac, des sueurs nocturnes, des vomissemens, un ulcère au genou, les visions d'un fiévreux, tout cela ne présente pas un degré d'intérêt assez considérable pour nous y arrêter.

XXIV. *Second Discours sacré.*

Ce second discours contient l'indication des voyages que l'auteur a faits par l'ordre d'Esculape, pour se guérir d'une suffocation à laquelle il étoit sujet depuis l'enfance. Encore des visions, des oracles, des remèdes. L'auteur nous apprend qu'il a composé, durant sa maladie, plus de trente myriades (1) de vers sur ce sujet. Heureu-

(1) Trois cent mille vers. L'auteur en cite deux dans le discours suivant.

sement nous sommes dispensés de les lire, car ils sont perdus.

XXV. *Troisième Discours sacré.*

Même sujet. L'auteur étoit dans Adriané, sa patrie, où Esculape l'avoit envoyé. Il rêve; il s'imagine qu'il est dans Alexandrie, et qu'en traversant une rue, il voit des enfans sur la porte d'une école qui chantoient doucement ces vers :

Souvent il nous arrache aux portes du trépas,
Au moment où l'enfer s'entr'ouvoit sous nos pas.

Ce sont deux vers de l'auteur. Il éprouve une grande joie de ce que sa Muse est déjà parvenue en Egypte. — Il va à Lébédos prendre les eaux; il y trouve un médecin nommé Satyrus, qui étoit en même temps un Sophiste assez distingué, lequel lui conseille des cataplasmes, dont il ne fait point usage. La maladie empirant, l'auteur se rappelle qu'il n'a point consulté le dieu de Colophon. Il y court; il y rêve. Ce sont les mêmes détails superstitieux et les mêmes folies que dans les discours précédens.

XXVI. *Quatrième discours sacré.*

La dixième année de sa maladie, Aristide voit un fantôme qui lui dit qu'il a été malade comme lui pendant dix ans, et qu'étant retourné par l'ordre d'Esculape dans les lieux où sa maladie avoit

commencé, il en avoit été délivré. En conséquence, l'auteur se met en voyage ; il arrive en Mysie à Pæmanénum, où étoit un temple fameux d'Esculape. Il y séjourne ; il y rêve ; il apprend qu'un paysan, qui ne le connoissoit que de nom, a dit à quelqu'un : *Aristide a vomi une tête de vipère.* Il va prendre les eaux à Æsépus, et en rêvant encore, il entend une voix qui lui dit : *tout est fini, tu peux retourner chez toi.* De ce moment, en effet, ses maux se calment, les accidens fâcheux cessent, il commence à digérer, sa santé se rétablit. Il reprend ses exercices, et déclame, soit chez lui, soit en public. Le reste du discours est employé à rapporter les complimens que lui ont faits une foule de personnes sur son talent pour la parole. Esculape, dans un rêve, lui dit que ses discours le mettent au rang de Socrate, de Démosthène, de Thucydide : (c'est un rêve). Un philosophe, nommé Rosandros, qui vient le visiter lorsqu'il étoit au lit, saisi d'une espèce d'enthousiasme, se récrie sur la beauté de ses discours, et lui dit qu'*il a surpassé la dignité de Démosthène.* Ce mot lui est ensuite confirmé par le Dieu. (Je doute que la postérité soit de l'avis d'Esculape et du philosophe Rosandros.) On lit ensuite beaucoup d'inepties sur le nom de Rosandros ; l'auteur prétend que ce nom peut signifier *Dieu.* Tous ses amis ont des rêves dans lesquels Esculape leur ordonne

de faire déclamer Aristide. Un certain Pardalus qui, au jugement de notre auteur, est un des plus grands connoisseurs en Eloquence que possède la Grèce, lui jure que sa maladie est une faveur signalée de la Fortune, puisqu'elle lui a procuré l'avantage d'avoir de fréquens entretiens avec Esculape, qui lui a fait faire de si grands progrès dans l'art de parler. L'auteur va encore nous raconter un rêve à l'occasion d'un certain Rufin. Nous le laisserons rêver.

XXVII. *Cinquième Discours sacré.*

Il comprend le détail de deux voyages à Cyzique et à Smyrne. L'auteur n'est occupé que du soin de sa santé, de ses rêves, des oracles d'Esculape ; ce qui ne l'empêche pas de se donner de temps en temps quelques éloges, de dire qu'il est tout à la fois Platon et Thucydide (1).

XXVIII. *Sixième Discours sacré.*

Il n'en existe plus qu'un fragment très-court, dans lequel il paroît qu'Aristide se proposoit de surpasser toutes les merveilles qu'il avoit racontées dans les discours précédens. Mais il n'eut pas le temps de l'achever, et sa mort mit obstacle à l'exécution de cette noble entreprise.

(1) *Aristid.*, pag. 359.

XXIX. *Sur l'envoi d'un secours en Sicile.*

C'est une déclamation dont le sujet est emprunté de l'expédition des Athéniens en Sicile durant la guerre du Péloponnèse. (Thucydide, Lib. VII, *initio*). Nicias, chef de l'expédition, ayant éprouvé une défaite considérable, écrit aux Athéniens, et leur demande, ou d'envoyer de nouvelles troupes, ou de rappeler celles qu'ils ont envoyées. Aristide a imaginé de faire parler successivement deux orateurs, dont l'un propose d'envoyer le secours demandé, l'autre de rappeler les troupes envoyées en Sicile. C'est le premier qui parle ici; il débute en ces termes :

« Je laisse à un autre le soin d'accuser Nicias ; » de vous dire qu'il refusa, dès le commencement, » de sortir de nos ports; qu'il exagère le nombre » et la grandeur des difficultés; qu'il est lui-même » la principale cause de la triste situation où il » se trouve. Il n'entre point dans le caractère d'un » citoyen sage et modéré d'aimer à se rendre l'ac» cusateur de qui que ce soit. Je dirai même que » Nicias a des droits particuliers à notre bien» veillance, par les services qu'il a déjà rendus à » la République. Et pour vous faire connoître » combien je suis éloigné d'être animé contre lui » par la jalousie, je ne veux point employer ici

» d'autre exorde. Deux objets sont en ce moment » soumis à votre délibération. Le premier consiste » à savoir si l'on fera revenir l'armée de Sicile, ou » si on lui enverra des secours. Le second, si l'on » destituera Nicias du commandement, dans le » cas où l'on feroit passer de nouvelles troupes à » Syracuse. Je ne balancerai point à vous dire » que je pense qu'il faut que Nicias continue à » commander l'expédition que vous avez arrê- » tée, et que l'on ne doit rien faire sans lui; que » loin de rappeler ici notre armée, il faut se » hâter de lui envoyer un prompt secours. Or, » le premier point de cette délibération, Athé- » niens, est de bannir la crainte et le décourage- » ment qui semblent s'être emparés de tous les » cœurs. Songez que la situation malheureuse de » nos affaires en Sicile n'est point arrivée par notre » faute. Nos préparatifs n'étoient point inférieurs » à ceux des ennemis, notre courage n'étoit point » au-dessous de nous-mêmes. Si le succès eut dé- » pendu de ces dispositions, il y a long-temps » que cette guerre seroit terminée au gré de nos » désirs. Mais l'entreprise n'a point été effec- » tuée aussi promptement qu'elle auroit dû l'être. » Les généraux ne se sont point embarqués sur- » le-champ pour Syracuse; différens changemens » sont arrivés dans notre armée: la retraite d'Al- » cibiade, la mort de Lamachus, l'arrivée de

» Gylippe ont singulièrement retardé nos opéra-
» tions. Je me flatte qu'avec la protection des
» Dieux, il n'arrivera plus rien de semblable ».
L'orateur développe ensuite les motifs de confiance qui lui font espérer un heureux succès. Il représente aux Athéniens qu'il ne leur convient point de changer leurs décrets, de varier comme des enfans dans leurs résolutions. « Vous avez pesé
» toutes les difficultés de celle-ci. Nicias lui-même,
» lors de la dernière assemblée qui fut tenue pour
» les préparatifs de l'expédition, vous en a repré-
» senté tous les obstacles; il vous a dit, comme
» il le fait aujourd'hui dans ses lettres, qu'il étoit
» bien difficile de s'emparer de la Sicile, et plus
» difficile encore de la conserver. Ses discours,
» loin de vous irriter, loin de vous détourner de
» votre résolution, ne firent que vous exciter da-
» vantage à l'accomplir. La grandeur, la richesse
» de l'île vous présentoient une récompense digne
» de vos efforts. Vous espériez que la diversité
» des peuples qui l'habitent, le peu d'union qui
» règne entre eux faciliteroient votre conquête ».
L'orateur atténue l'avantage qu'ont remporté les Syracusains, et qu'ils ne doivent qu'à un secours étranger. Un premier revers ne doit point abattre les Athéniens, à qui tant de victoires ont inspiré une juste confiance. — Il les exhorte en conséquence à envoyer une nouvelle flotte, et leur pro-

met, que dès qu'elle paroîtra, la Sicile est à eux. Pour relever leur courage, il oppose la conduite des Syracusains, souvent vaincus, et ne désespérant jamais de leur salut, avec la foiblesse des Athéniens, s'ils se laissoient abattre au premier revers. Il exalte la justice de l'entreprise, son utilité, son importance fondée sur la fertilité de cette île : elle est bien préférable à l'Hellespont, dont les Athéniens tirent tant d'avantages. Enfin, l'orateur conclud à la nécessité autant qu'à l'utilité d'envoyer de nouvelles troupes en Sicile, ou pour en faciliter la conquête, ou pour favoriser le rembarquement des troupes qui y ont été envoyées. Il demande que l'on adjoigne à Nicias d'autres généraux qui, profitant de ses lumières, échaufferont sa vieillesse, et hâteront sa lenteur naturelle.

Cette déclamation est d'un style tout-à-fait différent des précédentes : il y règne autant de simplicité que de bouffissure dans les autres. La diction en est pure ; on n'y voit point de ces figures outrées, de ces métaphores ridicules qui caractérisent le genre sophistique. Seulement ce discours est froid ; il sent la dissertation de l'Ecole plus que la discussion de la Tribune.

XXX. *Discours contraire au précédent.*

L'orateur cherche à insinuer qu'il faut renoncer

à la conquête de la Sicile ; il en présente les difficultés, les dangers qui pourroient entraîner la ruine entière de la République. Il reproche, avec beaucoup de raison, aux Athéniens de ne pas savoir se gouverner eux-mêmes, et de vouloir commander aux Siciliens, aux Grecs et aux Barbares. Il établit que, loin d'être honteux de changer un décret rendu inconsidérément, il est souvent très-utile de le faire. Il le prouve par l'exemple de plusieurs conquêtes entreprises témérairement par les Athéniens, auxquelles ils ont été obligés de renoncer.

XXXI. *Sur la paix proposée par les Lacédémoniens.*

Les Lacédémoniens, ayant reçu un échec à Pylos, envoyèrent des ambassadeurs à Athènes pour demander la paix (Thucydide, L. IV, *initio*). Tel est le sujet de cette déclamation, dans laquelle l'orateur conseille la paix. Il règne un excellent ton dans tout ce discours ; l'exorde est d'une simplicité antique. On y trouve des maximes sages, et qui amènent heureusement la proposition. La gloire et les avantages d'une conduite modérée, au milieu des succès, sont développés avec art ; et si Aristide avoit toujours écrit avec cette rondeur et cette retenue, il seroit, sans contredit, le premier des sophistes.

XXXII. *Sur la paix avec les Athéniens.*

Les Athéniens, vaincus par les Lacédémoniens, envoient des ambassadeurs à Sparte pour demander la paix. Les députés de Thèbes s'y opposent, et veulent que l'on détruise Athènes. Un Lacédémonien réfute les députés, et soutient que l'on doit conserver cette ville, qui a rendu les plus grands services à la Grèce.

XXXIII, XXXIV, XXXV, XXXVI, XXXVII.
Sur la bataille de Leuctres.

Ces cinq discours sont composés sur un même sujet. Après la guerre du Péloponnèse, les Lacédémoniens ayant vaincu les Athéniens, tentèrent d'asservir leurs alliés, et firent la guerre aux Thébains. Ceux-ci ayant remporté une victoire signalée dans les plaines de Leuctres, les Lacédémoniens envoyèrent à Athènes demander du secours, et proposer une alliance. Les Thébains, de leur côté, envoyèrent des députés pour s'opposer à cette alliance, et en proposer une avec eux-mêmes. Aristide s'est emparé de cette matière, et fait parler cinq orateurs Athéniens. Le premier appuie la demande des Lacédémoniens, le second parle en faveur des Thébains, le troisième parle aussi pour

les Lacédémoniens, le quatrième pour les Thébains ; le cinquième veut que l'on n'écoute ni les uns ni les autres, et qu'Athènes garde une neutralité parfaite. Nous ne donnerons point d'analyse de ces discours, qui ne sont que des jeux de sophiste ; nous croyons devoir épargner au lecteur l'ennui qu'ils nous ont causé.

XXXVIII. *Sur l'Alliance ; premier Discours.*

Philippe avoit envoyé des ambassadeurs à Thèbes pour demander aux Thébains de livrer passage à ses troupes qui marchoient contre les Athéniens. Ceux-ci envoient des députés à Thèbes pour engager les Thébains à refuser le passage, et leur proposer une alliance contre Philippe. (*Diodore de Sicile*, L. XVI, *vers la fin.*) Tel est le sujet de ce discours et du suivant. C'est un Athénien qui prononce celui-ci. Il commence par faire connoître le caractère de Philippe, qui doit plus ses conquêtes à ses fourberies qu'à la force de ses armes. Les Athéniens, au contraire, se sont toujours montrés les protecteurs des peuples de la Grèce. Philippe, dit-il, ne vous envoie des députés que pour vous prier de l'aider dans une entreprise injuste, et nous, nous ne venons ici que pour vous offrir des secours. Tableau de la conduite de Philippe envers les Olynthiens, qu'il a d'abord paru combler

de bienfaits, et dont ensuite il a ruiné la ville de fond en comble. Sa ruse pour s'emparer de la Phocide. Il traitera Thèbes de la même manière. L'orateur réfute Python, député de Philippe, et qui avoit calomnié les Athéniens. Enumérations des services qu'ils ont rendus à presque tous les peuples de la Grèce, et surtout aux Thébains, depuis Œdipe jusqu'à la paix d'Antalcide. Ancienne amitié de Thésée et d'Hercule. Invectives contre Philippe ; aperçu de tous les maux qu'il a faits. L'orateur le compare à un tourbillon dont la violence entraîne et détruit tout. Enfin, il invite les Thébains, au nom d'Epaminondas, de leur propre gloire et de leurs triomphes à Leuctres et à Mantinée, de ne pas se réunir à Philippe pour asservir la Grèce.

XXXIX. *Sur l'alliance des Thébains ; second Discours.*

Ce second discours est absolument dans le même sens que l'autre. Ce sont à peu près les mêmes raisons.

XL. *Contre les Comédies.*

L'auteur veut conseiller aux habitans de Smyrne, qui étoient passionnés pour les spectacles, de bannir l'usage de faire représenter des comédies aux fêtes de Bacchus. Ce discours est extrême-

ment intéressant par l'excellence de la morale, et par la sagesse des maximes dont il est parsemé. Dans un exorde assez adroit, l'orateur insinue qu'en général la multitude, loin de suivre les conseils qu'on lui donne, refuse même de les entendre s'ils ne sont pas conformes à ses goûts et à ses inclinations ; et celui qui refuse d'entendre un bon conseil se prive lui-même de l'avantage qu'il pourroit en retirer. Que des hommes grossiers et sans éducation agissent de la sorte, il n'y a rien de surprenant ; mais il seroit absurde de penser que les Smyrnéens, qui l'emportent sur tous les autres peuples par leur esprit et leurs connoissances, pussent ne pas savoir gré, ou refuser leur bienveillance à ceux qui veulent leur donner des avis utiles. « Si je venois ici vous proposer » des choses difficiles ou désagréables, je devrois » m'attendre à éprouver de vives contradictions, » et il faudroit que je prouvasse que l'on doit pré- » férer à un plaisir de quelques momens l'utilité » générale de tous les citoyens. Mais je suis telle- » ment éloigné de vous faire des propositions fâ- » cheuses, que je veux, au contraire, vous engager » à ne plus rien dire, à ne plus rien entendre qui » puisse vous causer quelque désagrément ». L'auteur entre ensuite en matière. D'abord il déclare qu'il faut continuer à célébrer les fêtes de Bacchus, et même celles de Vénus, ainsi que de tous

les autres Dieux, en faisant des libations, en offrant des sacrifices, en chantant des hymnes, en se couronnant de fleurs, enfin en n'omettant rien de ce qui peut signaler la piété. Mais il demande qu'on en bannisse un usage qui, s'il flatte la multitude, est affligeant pour tous les gens honnêtes; ce sont ces injures que l'on dit, ces farces que l'on joue durant des jours entiers; ce sont ces veillées qui ne devroient trouver ni poëtes ni acteurs; enfin, il désire qu'on ne produise sur la scène aucun spectacle qui puisse blesser les mœurs. En effet, dit-il, s'entendre dire des injures, malgré soi, est une chose peu agréable; mais se plaire à recevoir des invectives, c'est s'exercer à la méchanceté, c'est le commencement de la corruption. Or, il n'est point, soit pour un Etat, soit pour un particulier, de plus grand crime que de se complaire dans le mal. — Quelle contradiction et quelle absurdité que celle de prétendre honorer les Dieux par des discours et des actions déshonnêtes! Dans les sacrifices, nous ne voulons entendre que des paroles de bon augure, et qui conviennent à la sainteté de la cérémonie. Pouvons-nous penser que la Divinité se plaise à des discours honteux? — Cette pensée, qui est la principale de ce morceau, se reproduit fréquemment sous plusieurs formes; car un des défauts d'Aristide est de ne point quitter une idée sans l'épuiser. Il s'élève ensuite fortement

contre le langage obscène que l'on tient au théâtre en présence des enfans et des femmes ; ces deux objets de notre respect, auxquels nous devons inspirer tous les sentimens de la pudeur. La comédie déchire les réputations les mieux établies, et verse le ridicule sur les plus honnêtes gens. L'orateur conclut que tant d'inconvéniens réunis font une nécessité de la supprimer.

XLI. *Lettre d'Aristide sur Smyrne, adressée aux Empereurs Marc-Aurèle Antonin, et Aurélius-Commode son fils.*

Lors du tremblement de terre qui détruisit Smyrne, Aristide étoit absent de cette ville et malade. Dès qu'il eût appris ce malheur, ne pouvant se rendre auprès des Empereurs, il leur écrivit cette lettre. Elle contient le tableau du désastre affreux qui avoit ruiné de fond en comble la plus belle ville de l'Ionie. La manière de l'auteur est plus simple et plus vive qu'à l'ordinaire ; il ne sort point de son sujet, il ne s'amuse point à faire des antithèses et des jeux de mots ; il peint rapidement et à grands traits les temples renversés, les théâtres, les gymnases écroulés, les rues comblées par les ruines, la moitié de la ville sous les eaux, l'épouvante et la consternation dans le cœur de tous les habitans. Il supplie l'Empereur de venir

à leur secours. C'est lui qui sera le véritable fondateur de la ville; il en sera le dieu tutélaire. L'auteur s'excuse ensuite de ce qu'il écrit en particulier aux Empereurs, sans attendre la députation qui doit leur être envoyée. J'étois absent, dit-il, un Dieu m'a préservé d'être le témoin et peut-être la victime d'un si grand malheur. En l'apprenant, ma douleur a été si profonde que je n'ai pu goûter aucun repos avant d'avoir invoqué et les Dieux et Vous. Il exhorte Marc-Aurèle et son fils à ne pas laisser dans un état si déplorable une ville autrefois le principal ornement de l'Empire et la gloire de l'Asie. Il rappelle l'attachement et la fidélité que Smyrne a toujours témoignée à ses souverains, et les services qu'elle a rendus à la province. Les troupes de l'Empereur, dénuées de vêtemens, ayant perdu leur général, prêtes à périr, arrivèrent à Smyrne, et à l'instant elles furent vêtues et nourries. Des tremblemens de terre avoient désolé les villes et les campagnes; Chio, Erythrée, Téos, Halicarnasse éprouvoient les horreurs de la famine, la seule Smyrne les a nourries, elle seule a pourvu à tous leurs besoins. Aujourd'hui elle ne peut plus subvenir aux siens; mais il lui reste l'espoir qu'elle a mis en vous.

XLII. *Sur la Concorde, aux villes d'Asie.*

Les différentes villes de l'Asie mineure, quoiqu'également

qu'également soumises à l'empire romain, étoient animées de jalousies particulières : plusieurs affectoient le premier rang, les unes comme plus anciennes, les autres comme plus riches et plus magnifiques. Il résultoit beaucoup de maux de ces rivalités : elles fomentoient un esprit de haine entre les citoyens des différentes villes. Aristide cherche par ce discours à éteindre toutes les semences de division, à établir la concorde, l'estime et l'amour mutuel entre ces villes, qui ne doivent se considérer que comme les parties d'un seul corps. Le Sophiste paroît avoir eu en vue d'imiter Isocrate, qui a traité la même matière et exhorté les Grecs à calmer leurs dissentions particulières, et à se réunir contre les Barbares. L'importance du discours d'Isocrate lui donne un degré d'intérêt que ne peut inspirer le discours de son imitateur, qui n'a pour objet que d'assoupir quelques intrigues obscures, d'éteindre des haines et des rivalités particulières. D'ailleurs des longueurs fatigantes, un style pénible et sophistique rendent la lecture de ce long discours fort ennuyeuse.

XLIII. *Aux Rhodiens, sur la ruine de leur ville.*

Un tremblement de terre avoit renversé la ville de Rhodes. Aristide écrit aux Rhodiens pour les exhorter à ne pas se laisser abattre par ce mal-

heur, mais à le réparer par le travail et la constance. Avant cette époque, la ville de Rhodes n'avoit encore éprouvé aucune calamité, en sorte qu'elle conservoit ses anciens monumens dans toute leur intégrité. Ses édifices modernes étoient de la plus grande magnificence. Peu de villes de la Grèce étoient plus riches en palais, en portiques, en statues et en peintures; et tandis que Thèbes, Athènes et les autres villes étoient réduites à ne montrer que des fragmens de leurs antiquités, Rhodes n'avoit rien perdu des siennes. L'auteur fait une description pompeuse de cette ville. Il plaint ensuite son malheur, qui est celui de la Grèce entière. Il en peint les détails affreux. « Ce » jour fut le dernier où le Soleil aperçut la ville » qui lui étoit consacrée. Tout à coup les signes » les plus terribles se manifestent; la terre trem- » ble, la mer fuit, les ports restent vides, les mai- » sons s'écroulent, les monumens se brisent, les » tours tombent sur les tours, les arsenaux sur » les navires, les temples sur les autels, les sta- » tues sur les statues, les hommes sur les hommes: » tout est confondu, tout est anéanti ». Il gémit sur le sort d'une si belle cité. Il engage ensuite les Rhodiens à résister à la Fortune qui les accable, à montrer, par leur courage, qu'ils étoient dignes de tous les biens qu'ils possédoient, etc. Il y a de fort beaux détails dans ce discours, qui est, à

quelques longueurs près, un des meilleurs de notre Sophiste.

XLIV. *Aux Rhodiens, sur la Concorde.*

A peine les Rhodiens commencoient à réparer les maux causés par le tremblement de terre, que les dissentions et la discorde se glissèrent parmi eux. Aristide leur écrit pour les engager à étouffer toutes les semences de division. Il leur peint les avantages de la Concorde et les inconvéniens des querelles intestines.

XLV. *Contre Platon, sur la Rhétorique.*

C'est moins un discours qu'une très-longue dissertation, dans laquelle l'auteur réfute tout ce que Platon a dit contre la Rhétorique, dans son dialogue intitulé *Gorgias*. Le sophiste Athénien (1)

(1) Cette dénomination choquera nos érudits, je le sais; mais pourquoi craindrois-je d'exprimer librement ma façon de penser? Oui, Platon est un écrivain admirable; son style est le modèle de l'atticisme. Il est impossible de bien apprendre la langue grecque, sans méditer ses écrits; mais c'est un des esprits les plus faux et les plus sophistiques qu'ait produit la Grèce. Comment se peut-il qu'il m'ait fait passer tant de nuits? Pourquoi ne puis-je le quitter? Je ne puis l'estimer, et je l'aime. Il me met en colère, et je le lis sans cesse. Je suis passionné pour la musique, et je n'en ai ja-

prétend que la Rhétorique *n'est point un art, mais le simulacre d'une science politique, dont la flatterie forme la quatrième part.* Il me semble, ou que cela ne méritoit pas la peine d'être réfuté, ou qu'on le pouvoit faire beaucoup plus brièvement et surtout plus fortement que ne l'a fait Aristide.

XLVI. *Contre Platon, pour les quatre grands hommes.*

Dans le même dialogue (*le Gorgias*), Platon cherche à dénigrer plusieurs personnages célèbres qui se sont attirés l'estime et la considération de toute la Grèce, et particulièrement Périclès, Thémistocle, Miltiade et Cimon; il les blâme d'avoir abusé de leur éloquence pour corrompre leurs concitoyens. Aristide se propose dans ce discours de venger la mémoire de ces hommes illustres. Nous ne le suivrons pas dans sa réfutation; elle est juste, elle est solide; mais elle n'offroit aucune difficulté. Le caractère jaloux de Platon étoit trop connu pour que ses calomnies aient jamais fait une impression profonde (1).

mais entendu de plus agréable que la sienne. Quel dommage qu'un si beau talent n'ait été consacré qu'à enseigner des paradoxes! — Je vais relire l'*Atlantique* ou le *Critias*, ou pour la vingtième fois *le Banquet*.

(1) Si l'on veut connoître le caractère de Platon, on peut lire les *Mémoires et Voyages d'un Emigré*, t. III, où j'ai

XLVII. *A Capiton, sur Platon.*

Capiton, Platonicien très-zélé et ami d'Aristide, avoit trouvé mauvais que celui-ci se fût exprimé un peu librement sur Platon, et qu'il eût osé contredire un si grand philosophe. L'orateur se justifie, et fait voir par la citation de différens passages de Platon, que celui-ci prend à tâche de dénigrer Périclès par pure jalousie, et sans y être obligé par son sujet.

XLVIII. *L'Egyptien* ou *sur le Nil.*

Il s'agit dans ce discours, qui n'est qu'une dissertation en forme de lettre, d'expliquer la cause des crues régulières et annuelles du Nil. L'auteur, après avoir rapporté et réfuté les opinions des différens auteurs sur cette matière, finit par attribuer ce phénomène à la Providence. On sent que cette solution n'en est point une, et la question reste toujours en son entier; car on ne doute point que ce ne soit par une permission de la Providence que le Nil déborde chaque année. Mais on

rassemblé à peu près tout ce que les anciens ont dit sur cet objet. Je déclare que je n'ai rien avancé que sur des autorités respectables; et si je n'ai point cité mes garants, c'est que la forme adoptée dans cet ouvrage ne le permettoit pas.

demande de quelle cause physique la Providence se sert pour opérer ce débordement merveilleux. Malgré l'inutilité de la discussion d'Aristide, comme ce morceau renferme des détails assez curieux sur l'Egypte, que l'auteur avoit parcourue quatre fois, nous allons en donner, sinon une traduction, au moins une analyse assez étendue.

Je n'ai pu, dit-il, répondre que brièvement et d'une manière superficielle à la question que vous m'avez faite sur le Nil; les personnes qui sont survenues m'ont empêché de continuer mon discours. J'ai résolu, en conséquence, de reprendre la matière, et de vous envoyer ce discours; c'est une dette dont je veux m'acquitter. Je me suis avancé jusqu'en Ethiopie, j'ai parcouru quatre fois toute l'Egypte, j'ai tout examiné, les pyramides, le labyrinte, les temples, les canaux; j'ai puisé dans les livres que j'ai pu me procurer dans le pays les mesures des objets que j'ai vus; et j'ai mesuré moi-même, aidé des prêtres et des prophètes de l'endroit, les monumens sur lesquels il ne m'a pas été possible d'avoir des renseignemens; mais je n'ai pu vous conserver ces détails, les mémoires que j'avois fait dresser par vos enfans ayant été perdus. Je puis au moins satisfaire à une de vos questions, et vous dire pourquoi le Nil se déborde tous les ans, et qu'il éprouve, durant l'été, le contraire de tous les fleuves. Vous vous rappelez que

je vous ai répondu d'abord, qu'il se pourroit bien que personne n'eût encore rien dit de raisonnable sur le Nil, et que tout ce que l'on a avancé jusqu'ici ne fût que des inepties. Les uns affirment avec témérité leurs propres opinions; d'autres, sans être plus instruits, feignent de l'être, pour imposer au vulgaire et paroître savoir les choses les plus cachées. Pour moi, je vous avoue que je suis moins certain de la cause qui produit cet étrange phénomène, que je ne le suis de la futilité des explications que l'on en donne. Je vais vous rapporter les principales, et celles qu'Hérodote a réfutées. Et d'abord, ce ne sont point les vents Étésiens qui, en s'opposant au cours du fleuve, causent l'inondation et font refluer ses eaux. En effet, si ces vents étoient la cause du débordement, il n'auroit pas lieu quand ils ne soufflent pas. Il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi. D'un autre côté, les autres fleuves seroient sujets aux mêmes débordemens quand les vents Étésiens soufflent en sens contraire à leur cours; et c'est ce qui n'arrive point.

L'auteur examine ensuite l'opinion d'un poëte, qui a dit que les ondes limpides du Nil se gonflent de la fonte des neiges. Il demande de quelles neiges, si ce sont celles de Scythie. Qu'a de commun le Nil avec cette contrée? Sont-ce celles de l'Ethiopie ou de quelque pays plus éloigné? Rien

de plus ridicule que cette idée, car le Nil prend sa source dans le climat le plus chaud de la terre, où personne ne peut habiter, dit-on, à cause de l'extrême chaleur (1). Comment pourroit-il y tomber de la neige, surtout en assez grande quantité pour faire enfler considérablement son cours ? C'est comme si l'on disoit que l'Etna lance de la glace dans ses éruptions, ou que la neige échauffe et que le feu refroidit.

Une troisième opinion, qui étoit alors l'opinion vulgaire, établit que lorsque les vents Étésiens viennent à souffler, ils chassent les nuages du Nord au Sud, et il tombe alors des pluies considérables dans la haute Ethiopie; ces pluies font enfler le Nil. L'auteur observe que les crues du Nil ne sont point subites; elles se font insensiblement. L'eau commence à croître de quelques doigts, et peu à peu, en quatre mois ou environ, elle s'élève jusqu'à quatorze et quinze coudées aux environs de Memphis. Or, si les pluies étoient la cause de la crue du Nil, cette crue se feroit subitement et d'une manière sensible, comme celle de nos fleuves qui se gonflent durant l'hiver. Pourquoi la même chose n'arrive-t-elle pas au Nil ?

(1) L'auteur ne savoit pas sans doute que les montagnes de la zone torride, comme celles des zones froides, sont couvertes de neiges éternelles ; mais il seroit inutile de remarquer les erreurs de physique dans un sophiste.

Aristide rend compte de la conversation qu'il a eue dans la Thébaïde avec un homme nommé Draucus, qui avoit passé trois ans en exil dans la haute Ethiopie, et qui lui assura qu'il n'avoit point vu de nuages dans cette contrée durant l'été, mais que le ciel y est pur et brillant comme une peinture. Il compare ensuite la crue du Nil et la diminution de ses eaux avec l'accroissement des jours et leur diminution.

De là l'auteur passe à l'opinion d'Hérodote, lequel dit que l'hiver, le soleil, passant dans l'Afrique supérieure, dessèche les eaux et fait diminuer le Nil, qui étoit plus considérable en été (1). Aristide remarque que par cette explication Hérodote rend plutôt raison de la diminution que de l'augmentation des eaux de ce fleuve. Tout le monde convient qu'elles sont limpides en hiver, troubles et bourbeuses en été. Le fleuve est donc l'hiver dans son état naturel, et il s'augmente durant l'été, car alors ses eaux sont plus troubles. La question reste encore dans son entier, puisque l'on ne donne aucune explication de *l'accroissement*. Si le passage du soleil dans la partie septentrionale produisoit l'été dans l'autre partie, tandis que l'hiver seroit dans celle-ci, et *vice versâ;* que l'hiver fut

(1) *Voyez* le vaste Commentaire de M. Larcher, dans la nouvelle édition de sa traduction d'Hérodote, t. II.

là bas, tandis que nous aurions l'été, alors on pourroit recevoir l'opinion d'Hérodote; mais, comme tout le monde en convient, l'été, dans la partie méridionale, n'est pas de beaucoup plus chaud que l'hiver dans la partie que nous habitons; et rien n'empêche que le soleil n'y ait autant de force; et s'il n'a pas plus de force d'un côté que de l'autre, il ne peut dessécher les eaux dans une saison, et ne pas les tarir dans une autre.

Selon l'historien Ephorus, l'eau qui coule des montagnes de l'Afrique et de l'Arabie remplit la partie creuse qui forme le milieu de l'Egypte. Aristide réfute cette opinion, en observant que les crues du Nil commencent bien au-dessus des catadoupes ou cataractes qui sont entre Syène et Eléphantine; qu'en conséquence les eaux qui viendroient des montagnes d'Arabie ne peuvent remonter jusque-là. Enfin, après plusieurs détails sur le cours du fleuve, sur les marais qu'il forme, l'auteur conclud que la nature du Nil est tout-à-fait différente de celle des autres rivières, et que l'on ne peut attribuer le phénomène dont il parle qu'à la sagesse et à la providence de Dieu, qui veut que les inondations annuelles tiennent lieu des pluies qui sont refusées à l'Egypte. Du reste, le Nil est le plus grand et le plus beau de tous les fleuves; il l'emporte sur eux par les services qu'il rend, par le spectacle qu'il présente; il entretient

la salubrité de l'air, il préserve la terre qu'il arrose des tremblemens, des pestes, des inondations du ciel; de là le respect et la vénération que les Egyptiens ont pour lui. Il est l'objet de presque toutes leurs fêtes et de leurs sacrifices.

XLIX. *Sur le reproche fait mal à propos* (1).

Dans le discours sur Minerve, Aristide s'étoit très-étendu sur les louanges de cette déesse; il avoit aussi parlé de lui-même et de son Eloquence en termes un peu magnifiques: quelques rivaux l'en blâmèrent. Il cherche ici à se justifier contre leurs reproches, par l'exemple d'un grand nombre d'écrivains, poëtes, historiens, orateurs, qui n'ont point fait difficulté de parler avantageusement d'eux-mêmes. Ce discours, beaucoup trop long, a du moins l'avantage de nous avoir conservé quelques anecdotes rares et des fragmens précieux; tel est par exemple celui de Solon (2).

L. *Contre ceux qui trahissent les Mystères* (3).

C'est une diatribe contre les mauvais Sophistes qui déshonorent le culte des Muses. Il les compare

(1) Tel est le vrai sens du mot παράφθεγμα.

(2) Aristide, t. II, p. 397.

(3) Κατὰ τῶν ἐξορχουμένων. *Contre ceux qui dansent hors du lieu sacré.*

à des musiciens ignorans qui sont toujours hors de la mesure, et à des danseurs qui, par leurs mouvemens peu réglés et leurs gestes désagréables, gâtent l'ensemble qui doit régner dans un chœur.

LI. *A ceux qui lui faisoient un reproche de ce qu'il ne déclamoit pas plus souvent.*

Il s'excuse sur son peu de talent et sur ce que les occasions ne sont pas toujours favorables. D'ailleurs il déclare qu'il reçoit la gloire quand elle se présente, mais qu'il ne la recherche pas avec ardeur. Modestie de Sophiste. Du reste, il n'y a rien d'intéressant dans ce discours.

LII. *Discours des ambassadeurs d'Agamemnon à Achille* (1).

Le sujet de cette déclamation est tiré du neu-

(1) Ce Discours, omis dans l'édition de Cantérus, avoit été publié en 1535, par Joachim Camérarius; mais il étoit si peu connu, que Laurent Norrmann, suédois, depuis évêque de Gothembourg, l'ayant trouvé dans un manuscrit, le publia à Upsal, en 1688, comme une découverte. Il s'aperçut bientôt de son erreur, et il en avertit dans sa préface, p. 1. Norrmann a fait également réimprimer le Discours L. περὶ ἐξορχησαμένων, et le *Traité de Rhétorique d'Aristide*, publié d'abord par Alde Manuce, dans sa collection des Rhéteurs Grecs, imprimée à Venise en 1508.

vième livre de l'Iliade. Agamemnon voyant les Grecs battus continuellement par les Troyens depuis la retraite d'Achille, lui députe, d'après le conseil de Nestor, Ajax, Phénix et Ulysse. Ce dernier porte la parole, et redit un peu plus longuement ce qu'Homère lui fait dire avec tant d'élégance.

LIII. *Discours contre Leptine.*

Aristide, dans ce Discours, a voulu rivaliser Démosthène, qui avoit déjà traité le même sujet. Leptine, citoyen d'Athènes, voyant que les exemptions multipliées, accordées par les Athéniens, avoient diminué le nombre de ceux qui devoient supporter les charges publiques, au point que le service de l'Etat en souffroit considérablement, proposa une loi qui annuloit toutes les immunités, et soumettoit aux charges tous les citoyens, à l'exception des neuf Archontes et des descendans d'Harmodius et d'Aristogiton. Démosthène, à peine âgé de 27 ans, attaqua cette loi, et la fit annuler. Je ne donnerai point l'analyse du Discours d'Aristide, parce qu'il n'a plus aucun intérêt, surtout après que ce sujet a été traité par Démosthène. Cependant, il faut avouer que le Sophiste a fait quelquefois d'heureux efforts pour atteindre à son modèle : il se contient davantage

dans la simplicité, et se montre moins déclamateur que dans la plupart de ses compositions (1).

(1) Néanmoins je ne puis m'empêcher de rapporter cette phrase ridicule, où l'on trouve répétée jusqu'à six fois cette expression : *λόγον ποιεῖσθαι*. « En effet, il faut, ou plutôt c'est une nécessité pour nous, ou d'*avoir égard* à nos propres intérêts, ou de n'*avoir* aucun *égard* pour cet homme, ou plutôt d'*avoir égard* aux moyens de faire promptement cesser de pareilles propositions ; car si nous *avons égard*, si nous donnons à Leptine la moindre autorité, ce qu'aux Dieux ne plaise, nous paroîtrons aux yeux de tout le monde, n'avoir *aucun égard* pour nous-mêmes, et n'*avoir égard* qu'aux moyens qui peuvent ruiner nos affaires ». Voici le texte, afin qu'on ne croye pas que ceci est une plaisanterie, ou que j'ai traduit ce passage avec peu d'exactitude : *Δεῖ γάρ τοι δυοῖν θάτερον, μᾶλλον δὲ πᾶσα ἀνάγκη· εἰ μὲν ἡμῶν αὐτῶν ὡς ἀληθῶς* ΠΟΙΟΥΜΕΘΑ ΛΟΓΟΝ, *μηδένα τούτου τὸ παράπαν* ΛΟΓΟΝ ΠΟΙΕΙΣΘΑΙ, *μᾶλλον δ' ὅπως αὐτίκα πεπαύσεται ταῦτα* ΠΟΙΕΙΣΘΑΙ ΛΟΓΟΝ· *εἰ δ' ὅπως κύριος ἔσται, τοῦτο δ' ἀπείη*, ΠΟΙΗΣΟΜΕΘΑ ΛΟΓΟΝ, *δόξομεν, εὖ οἶδα, πᾶσιν, ἡμῶν μὲν αὐτῶν οὐδοντινοῦν* ΛΟΓΟΝ ΠΟΙΕΙΣΘΑΙ, *τοῦ δ' ὅπως τὰ ἡμέτερα αὐτῶν ἕξει κακῶς, πολύντινα* ΛΟΓΟΝ ΠΟΙΕΙΣΘΑΙ. Je ne conçois pas comment, quand on écrit de la sorte, on ose chercher à jouter contre Démosthène. M. l'abbé Morelli a rendu sans doute un service aux lettres, en publiant ce Discours d'Aristide ; mais il en a jugé, ce me semble, avec un peu trop d'indulgence, quand il a cru reconnoître, dans ce Discours, *une imitation recherchée de la manière de Démosthène, un emploi exquis de la diction attique, de la douceur de style, une grande subtilité dans les raisonnemens* ; mais je suis bien de son avis, quand il avoue *qu'il y règne une affectation de multiplier les maximes, poussée au point de répandre presque de l'obscurité. Morelli præfatio*, p. XIX et XX. Au surplus, il n'est pas bien sûr que ce morceau soit d'Aristide : ce n'est que par conjecture que le savant éditeur le lui attribue.

Ce discours, inconnu à tous les éditeurs d'Aristide, étoit enseveli dans l'oubli; et peut-être il y seroit encore sans M. l'abbé Morelli, savant bibliothécaire de la République de Venise, qui l'a tiré d'un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc, et l'a publié avec une *Apologie de Socrate* par Libanius, et le second livre des *Harmoniques d'Aristoxène*, en 1787, à Venise.

Outre ces discours, Ælius Aristide en avoit composé plusieurs qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Philostrate cite de lui une déclamation dont le sujet étoit : *des soldats mercenaires demandant le partage des terres*; une autre, dans laquelle l'orateur *dissuade les Lacédémoniens de construire des fortifications* : une troisième, intitulée *Isocrate*, dans laquelle ce Rhéteur étoit supposé engager les Athéniens à renoncer à leur marine : une quatrième, *contre Callixènes*, pour avoir négligé de faire inhumer les dix généraux (1). Elle

(1) Après le combat naval des Arginuses, les généraux n'eurent ni le temps, ni les moyens de faire inhumer les Athéniens tués à cette bataille. Ils furent accusés, et condamnés à mort par les Athéniens. Aristide a supposé qu'ils avoient été exécutés, ce qui est douteux ; car Socrate étant un des juges, s'opposa de tout son pouvoir à cette condamnation injuste. *Voy.* Xénophon, Hist. Græc., L. I, *vers la fin*, et Diodore de Sicile, L. XIII. Il n'y avoit que huit généraux, et non pas dix. Ce Callixénus n'est point nommé par les historiens, on ne sait d'où Aristide a emprunté ce fait.

est citée par Hermogène (*de Ideis*, p. 279), où il en rapporte un fragment: une *justification d'Eschine*, accusé de s'être laissé corrompre par Kersobleptès, roi de Thrace; enfin, un discours *sur ceux qui étoient exclus de la participation aux sacrifices, pour avoir tué quelqu'un de leur famille.*

Les ennemis d'Aristide lui reprochoient de ne pas savoir improviser, mais de composer dans son cabinet, membre par membre, période par période. *C'est mâcher, et non pas manger*, dit à cette occasion Philostrate. On lui reprochoit encore des idées communes, des comparaisons basses, des plaisanteries froides, comme celle-ci : *les Arismaspes sont des Philippes*. Les Arismaspes n'avoient qu'un œil, au rapport d'Aristéas de Proconnèse, et Philippe avoit perdu un œil au siége de Méthone. Malgré ces critiques qui peuvent être fondées, Aristide n'en est pas moins un des Sophistes les plus estimés de cette époque.

LIV. *Traité de Rhétorique.*

Le même Aristide a composé une *Rhétorique* divisée en deux livres. Dans le premier, l'orateur traite du *Discours politique* (1) et des qualités qu'il exige: 1°. de la NOBLESSE. Elle est produite par les *sentences*, par les *figures*, par l'*élocution.*

(1) C'est-à-dire, public, fait pour être prononcé à la tribune ou au barreau.

Il établit ensuite le caractère de chacune de ses parties, dont il produit de temps en temps quelques exemples, puisés presque tous dans Démosthène. 2°. De la GRAVITÉ. Elle consiste plutôt dans les pensées et les figures que dans l'élocution. 3°. De la CIRCONLOCUTION ou de L'AMPLIFICATION. Elle dépend ou des pensées, ou des figures, ou de l'élocution. L'auteur donne plusieurs exemples de chaque espèce, et ces exemples équivalent à des définitions. 4°. De la PROBABILITÉ. Les pensées et les figures donnent au discours le degré de probabilité qui lui convient, en présentant *la question* comme vraie et facile à démontrer. 5°. De la VÉHÉMENCE. Elle a lieu de trois manières, par les *pensées*, par les *figures*, par l'*élocution*. Exemples de chacune. 6°. De L'EMPHASE. Le discours acquiert de la force par trois qualités principales, la *véhémence*, l'*emphase*, l'*aspérité*. Quoique différentes par le nom, ces qualités rentrent l'une dans l'autre. Le discours *véhément* est en même temps *emphatique*, et l'aspérité renferme la véhémence; quatre ou cinq exemples en fournissent la preuve. 7°. La qualité que les Grecs appellent Δεινότης est une certaine finesse dans la *pensée*, qui prépare adroitement ce que l'orateur veut établir (1). 8°. La DICTION SOIGNÉE, 9°. la DOU-

(1) Ce mot se prend aussi pour *véhémence*; mais sa véritable signification est *adresse*, *habileté*.

CEUR, 10°. la CLARTÉ, 11°. la CONCISION, 12°. la CORRECTION sont traitées brièvement tour à tour. 13°. De la COMPOSITION et de l'Analyse. Sous ce titre, l'auteur entend principalement la *période*, qui est ou simple, ou composée de plusieurs membres. Il la distingue de la *phrase*, dont il donne les différentes qualités. 14°. La PARAPHRASE ou développement de la pensée. L'auteur en donne des exemples, en commentant plusieurs vers d'Homère.

Le livre second traite du *discours simple*: 1°. l'auteur établit une distinction entre le *discours politique* ou *public, et le discours simple*. Le premier s'énonce d'une manière forte, claire, nette, précise: les auditeurs en saisissent promptement le sens; les figures en sont un peu violentes. Au lieu que le discours simple s'exprime d'une manière plus foible et plus obscure, il n'expose que pas à pas la pensée de l'auteur; ses figures sont aussi beaucoup plus douces. En un mot, c'est le genre tempéré qui caractérise le style qui lui convient. Le meilleur exemple que l'on en puisse donner est la diction de Xénophon, principalement dans son *Banquet*; 2°. l'auteur traite ensuite fort au long des PENSÉES qui entrent dans ce genre de composition; 3°. des MŒURS, c'est-à-dire, des caractères et de la manière d'exprimer les différentes passions; 4°. de la DIGNITÉ du style; 5°. de la PÉRIODE ou de l'Amplifica-

tion; 6°. de la DOUCEUR, ou plutôt des agrémens du style; 7°. de l'ELÉGANCE; 8°. de la PROBABILITÉ; 9°. de la DISPOSITION et de l'Ordre; 10°. de l'EXPRESSION et de l'usage des exemples; 11°. des EPICHÉIRÈMES. C'est une espèce d'argument démonstratif, par lequel on prouve une proposition avant de l'avoir entièrement développée (1). Aristide pense que ce genre d'argument convient peu au style tempéré et au genre simple; 12°. de l'EXORDE. Le Rhéteur donne les différens caractères qui conviennent à l'Exorde, selon qu'on l'applique au *discours public* ou *au discours simple*; 13°. il termine par les différences de style qui caractérisent l'un et l'autre genre.

La Rhétorique d'Aristide contient des choses infiniment utiles, mais cet ouvrage ne répond pas absolument à son titre. Ce sont plutôt des observations et des développemens particuliers sur *l'Élocution*, et principalement sur les qualités du style. On peut le regarder comme un supplément à la Rhétorique d'Aristote, et à celle d'Hermogène; et ce qui rend ce supplément précieux, c'est la quantité prodigieuse d'exemples que l'auteur a empruntés des meilleurs écrivains, surtout de Démosthène, de Xénophon et de Platon.

(1) Au surplus, ce terme (ἐπιχείρημα) se prend en divers sens, pour un raisonnement général, pour une preuve.

La meilleure édition des œuvres d'Ælius Aristide est celle donnée à Oxford en 1730, par Samuel Jebb, en deux volumes *in*-4°., dans laquelle on trouve les prolégomènes de *Sopater* d'Apamée, et des Scholies grecques sur quelques discours.

Parmi les sophistes contemporains d'Aristide, on remarque Adrien de Phénicie, né à Tyr, mais instruit dans Athènes. Il y arriva vers l'âge de dix-huit ans, fréquenta l'école d'Hérode Atticus, et ne tarda pas à montrer de grandes dispositions pour l'art sophistique. Hérode l'estima bientôt à l'égal de *Sceptus* et d'*Amphiclès*, ses disciples les plus distingués, et l'admit à la société de la Clepsydre. Cette société étoit composée de dix jeunes gens choisis par Hérode parmi ses plus habiles disciples. Ils se réunissoient pour dîner, et pendant le repas, tout le temps que duroit une clepsydre (1), disposée pour le débit de cent vers, Hérode déclamoit d'une seule tirade, sans se reposer et sans permettre à ses auditeurs de l'applaudir. Il vouloit que, même pendant le repas, ses disciples eussent une conversation instructive, et qui les rappelât sans cesse à l'objet de leurs études. Un jour qu'ils s'entretenoient des différens

(1) Horloge d'eau. On s'en servoit pour mesurer le temps accordé aux orateurs pour parler.

Sophistes, Adrien s'offrit à les peindre tous, non en rapportant quelqu'une de leurs sentences ou quelque phrase, mais en imitant leur style dans un discours improvisé. Il ne fit aucune mention d'Hérode. Amphiclès étonné lui demanda pourquoi il ne parloit point de leur maître. C'est, répondit Adrien, qu'il est facile à un homme ivre de ressembler aux autres; mais on seroit trop heureux, même à jeun, de pouvoir imiter Hérode, tant il approche de la perfection. Cette réponse fit un extrême plaisir à Hérode, qui étoit sensible à toute sorte de gloire. Adrien le pria un jour de l'entendre déclamer. Hérode, après l'avoir écouté, lui dit: *voilà de superbes fragmens d'un colosse*, lui reprochant par là trop d'enflure dans le style et trop peu de liaisons dans les idées. L'âge et le travail corrigèrent les défauts d'Adrien; et après la mort d'Hérode il prononça son oraison funèbre avec tant de talent et d'éloquence, qu'il fit verser des larmes à tous les Athéniens.

On peut reprocher à ce Sophiste, comme à presque tous, beaucoup d'orgueil et de faste. Il commencoit une de ses déclamations par ces mots: *les lettres vous arrivent une seconde fois de la Phénicie*, se comparant à un autre Cadmus qui vient éclairer les Grecs. Nommé successeur d'Hérode à la chaire d'Eloquence qu'avoit fondée Marc-Aurèle, il la remplit avec la plus grande distinc-

tion. Quand il alloit donner sa leçon, il montoit un char magnifique, dont les chevaux portoient un frein d'argent. Son vêtement étoit riche, ses doigts étinceloient de pierres précieuses; et quand il retournoit chez lui, il étoit suivi d'un cortége nombreux qui l'accompagnoit jusqu'à sa demeure. Du reste, Adrien avoit d'excellentes qualités morales; son caractère affable, enjoué, généreux, sa gaieté dans les festins, son adresse dans les exercices du corps lui concilioient la bienveillance et l'amitié de tous ceux qui le connoissoient; ils le regardoient comme leur père: et j'ai connu des gens, dit Philostrate, qui pleuroient encore au seul souvenir de cet excellent homme.

Néanmoins, il eut à essuyer les désagrémens d'une accusation criminelle. Il y avoit alors dans Athènes un certain personnage assez exercé dans la carrière de la Sophistique, mais dont le suffrage étoit tellement vénal, que pour une amphore de vin, pour un repas, pour un habit, pour quelques pièces d'argent, on étoit certain d'obtenir son approbation. Telles on voit ces brebis affamées, que l'on mène partout où l'on veut en leur présentant une branche de verdure. D'un autre côté, paroissoit-on le négliger, il se fâchoit, il se répandoit en invectives, il aboyoit. Enhardi par la douceur du caractère d'Adrien, il l'attaquoit en toute occasion. Au contraire, il faisoit la cour à Chrestus

de Byzance, Sophiste et rival d'Adrien. Celui-ci, peu sensible aux injures d'un homme si méprisable, se contentoit de les appeler des piqûres de moucherons. Mais quelques disciples d'Adrien, irrités de voir ainsi traiter leur maître, ordonnèrent à leurs esclaves de châtier l'insolence du petit personnage. Ceux-ci le frappèrent si cruellement qu'il lui survint une inflammation d'entrailles, dont il mourut trente jours après. On pouvoit encore attribuer sa mort à une autre cause; car il avoit bu du vin pendant sa maladie. Ses parens accusèrent Adrien auprès du Préfet d'Achaïe; Adrien se justifia aisément en déclarant qu'il n'avoit ordonné à aucun de ses valets de le frapper. Les sollicitations d'une foule de Grecs et les larmes qu'ils répandirent au tribunal contribuèrent beaucoup à le sauver, aussi bien que le témoignage du médecin, qui assura que le malade avoit fait un usage immodéré de vin.

Dans le temps où Marc-Aurèle se disposoit à se faire initier aux mystères de Cérès, Adrien tenoit la chaire d'Eloquence à Athènes. L'Empereur, curieux de voir les beautés de cette ville, ne montra pas moins d'empressement à entendre notre Sophiste, auquel, sur le seul bruit de sa renommée, il avoit confié l'instruction de la jeunesse. Sévérus, personnage consulaire, prévenu contre Adrien, cherchoit à le desservir auprès de Marc-

Aurèle; il le lui avoit peint comme un Sophiste déclamateur, transporté d'une espèce de fureur bachique. En effet, Adrien qui excelloit dans le genre judiciaire, avoit beaucoup de véhémence. L'Empereur voulut l'entendre et le juger par lui-même; il lui proposa pour sujet *Hypéride appuyant l'avis de Démosthène pour attaquer Philippe dans Elatée* (1). Adrien déclama avec une telle modération et tant d'élégance qu'il ne parut point inférieur à Polémon. L'Empereur en fut charmé; il le combla de présens et de marques de distinction. Il voulut qu'il fût nourri au Prytanée, lui accorda différentes immunités, le décora du sacerdoce, et lui décerna tous les honneurs qui illustrent les hommes de mérite.

Bientôt Adrien se vit élever à une chaire supérieure; il vint à Rome, où il s'attira la considération universelle; et après l'avoir entendu, ceux qui ignoroient la langue grecque conçurent le désir de l'apprendre. On admiroit principalement en lui la douceur de sa voix, semblable à celle d'un rossignol (2), la facilité de son élocution, son ac-

(1) Il est beaucoup parlé de l'invasion d'Elatée par Philippe dans Plutarque, *Vie de Démosthène*. L'orateur vouloit que l'on engageât les Thébains à prendre les armes contre Philippe. Aucun orateur n'osa appuyer cet avis. Marc-Aurèle imagine qu'Hypéride fut plus courageux que les autres. Apsinès, dans sa Rhétorique, p. 682, troisième théorème, propose ce sujet.

(2) Il faut observer que tout cet article est traduit de

tion, la variété, la flexibilité de ses intonations, le rhythme et l'harmonie qui régnoient dans sa prose. Il déclamoit ordinairement vers l'heure du spectacle; et quand on annoncoit qu'il devoit parler, aussitôt l'on quittoit le sénat, l'on quittoit les théâtres et les cirques, on couroit en foule à l'Athénéum (1), et l'on en vouloit à ceux qui ne marchoient pas assez vîte. Il mourut à Rome, âgé d'environ quatre-vingts ans. Les derniers jours de sa maladie, l'empereur Commode le nomma secrétaire de l'Empire, et lui écrivit pour s'excuser de ce qu'il avoit tardé jusqu'à ce jour à lui donner cette marque d'estime. Adrien, en recevant cette nouvelle, invoqua les Muses, suivant son usage, baisa la lettre de l'Empereur, et expira dessus. La gloire qu'il s'étoit acquise excita la jalousie de ses rivaux, et plusieurs voulurent le faire passer pour magicien. On lui en donna le titre; mais il le dut plutôt à un discours très-éloquent qu'il fit *contre les Magiciens*, dans lequel il déve-

Philostrate, *Vit. Sophist.*, L. II, p. 585 et suivantes. Voilà pourquoi je risque cette comparaison, et quelques idées qui paroîtront peut-être singulières.

(1) C'étoit une espèce d'Académie fondée par l'Empereur Adrien. Si l'on désire connoître plus particulièrement cet établissement littéraire, on peut consulter Lampride, *Vie d'Alexandre Sévère*, et la dissertation sur le *Museum Alexandrinum*, *Thesaur. Antiquitat. Græc. Gronovii*, t. VIII, p. 2750.

loppoit avec une force admirable toute la turpitude de leurs mœurs. On a voulu le taxer d'une impudence excessive, et on lui reproche comme un crime un bon mot. Un de ses amis lui envoya des poissons dans un plat d'argent. Charmé de la beauté du vase, il ne le renvoya point, et remercia son ami de ce qu'il avoit bien voulu *lui donner aussi des poissons* (1). Mais on assure que peu de jours après, il renvoya le plat, n'ayant voulu que s'amuser et corriger, par une plaisanterie, l'avarice connue du personnage.

L'Eloquence d'Adrien étoit brillante et riche en pensées; fécond et varié dans la disposition de ses sujets, il s'élevoit quelquefois jusqu'à la dignité tragique. Du reste, il ne suivoit point de méthode, et ne s'astreignoit point aux préceptes de l'art. Sa diction étoit empruntée de celle des anciens Sophistes, et sa voix avoit plus de douceur que d'éclat; souvent aussi il manquoit de noblesse, en voulant trop affecter le sublime.

Adrien avoit formé de nombreux Disciples, parmi lesquels ou compte Proclus de Naucratis, Antipater d'Hiérapolis, Héraclide de Lycie, Quirinus et plusieurs autres. Il nous reste de lui quel-

(1) C'est le mot de Dominique, fameux arlequin, *et les perdrix, Monseigneur?* On voit que cette saillie n'est pas nouvelle. Dominique étoit fort instruit; il avoit lu son Philostrate, et la vie du Sophiste Adrien.

ques fragmens que Leo Allatius a publiés à Rome, en 1641, dans ses *Extraits des Sophistes et Rhéteurs grecs* (1). Ces fragmens sont tirés de différentes déclamations d'Adrien, dont voici les sujets : I. *Une femme, convaincue de magie, fut condamnée à être brûlée, mais le feu ne put agir sur elle : une autre Magicienne offre de la brûler, et la brûle en effet : le Rhéteur demande que cette dernière soit brûlée comme Magicienne.* II. *Des soldats mercenaires dirigent un fleuve sur les ennemis, les noyent, et se présentent au tribunal des Amphictyons pour y demander une récompense.* III. *Un maître accuse son esclave d'adultère, fondé sur ce que sa femme lui dit avoir rêvé qu'elle couchoit avec cet esclave dans le temple de* VÉNUS. IV. *Description de l'entrée triomphale des Rois dans Babylone.* V. Plusieurs *maximes* et *bons mots* tirés des Discours d'Adrien. Outre ses déclamations, ce Sophiste avoit écrit *sept livres de Métamorphoses*, un traité *sur les formes oratoires, en trois livres ;* des *épîtres ;* un discours intitulé *Phalaris*, et un discours de *consolation* à Céler, Rhéteur dont nous avons déjà parlé (2).

(1) *Excerpta Varia Græcorum Sophistarum et Rhetorum, apud Mascardum, Romæ*, 1641.

(2) Fabricius, *Biblioth. Gr.*, t. IV, p. 409.

Chrestus de Byzance fut encore un des plus illustres disciples de l'école d'Hérode. Les Grecs n'ont pas rendu assez de justice à ses talens. Il possédoit éminemment celui d'enseigner ; il a formé un nombre considérable d'hommes de lettres du premier mérite : c'est à lui que l'on doit les sophistes Hippodromus et Philiscus (1) ; Isagoras, poëte tragique ; Nicomède de Pergame, Aculas de Galatie, et Aristænet de Byzance, orateurs (2) distingués ; il a produit aussi des philosophes célèbres, tels que Callæschrus athénien, et Sospis, Ministre de l'autel de Cérès (3). Chrestus florissoit en même temps que le sophiste Adrien ; il avoit jusqu'à cent auditeurs qui le payoient. Je viens de nommer les principaux. Lorsqu'Adrien passa de la chaire d'Athènes à celle de Rome, les Athéniens se disposoient

(1) Nous en parlerons par la suite.

(2) Le Sophiste différoit de l'Orateur et du Rhéteur : par le premier, on entendoit un homme de lettres, un Philologue, qui souvent aussi étoit Rhéteur, et enseignoit l'art de parler ; l'Orateur étoit spécialement consacré au barreau ; il plaidoit des causes réelles, ou composoit des plaidoyers pour des particuliers. Plusieurs Sophistes étoient en même temps Orateurs ; mais les Orateurs n'exerçoient pas toujours la profession de Sophiste.

(3) Il y avoit quatre principaux ministres du culte de Cérès à Eleusis ; l'Hiérophante, qui représentoit le Créateur, le Dadouque ou porte-flambeau, qui figuroit le Soleil, le Ministre de l'autel (ὁ ἐπὶ βώμῳ), qui représentoit la Lune, et le Héraut, qui jouoit le personnage de Mercure.

à demander Chrestus à l'Empereur, mais il les pria de n'en rien faire ; et se présentant à l'assemblée, il dit, entre plusieurs belles choses : *Ce ne sont pas les gros honoraires qui rendent l'homme habile.*

On lui reproche d'avoir eu du penchant pour le vin ; mais jamais l'ivresse ne le porta à ces excès violens auxquels elle entraîne la plupart des hommes : et quoiqu'il veillât souvent à table jusqu'au chant du coq, il ne se livroit point au sommeil qu'il n'eût travaillé à quelque ouvrage sérieux. Il reprenoit avec force l'orgueil de ses disciples, et ne ménageoit pas davantage ceux qui le payoient le plus richement ; témoin Diogène d'Amastris, qui, fier de sa jeunesse, ne rêvoit que richesses, gouvernemens, faveur des rois. *C'est sans doute*, lui dit-il, *quelqu'Égyptien habile dans la magie, qui vous a prédit cette grande fortune.*

Chrestus mourut à l'âge de cinquante ans. Il avoit emprunté d'Hérode l'abondance des ornemens du style, mais il lui étoit inférieur en facilité ; ses discours ressembloient à des tableaux sans couleur, et qui n'offrent qu'une légère esquisse. Peut-être, s'il eut vécu plus long-temps, auroit-il atteint aux grandes qualités de son maître.

Sous les règnes d'Antonin et de Marc-Aurèle, florissoit un Sophiste assez célèbre ; Maxime de Tyr, Philosophe platonicien, auteur de XLI Discours, ou Dissertations sur plusieurs points de mo-

rale. Les détails de sa vie sont entièrement ignorés. Quelques personnes ont prétendu qu'il avoit contribué à l'éducation de Marc-Aurèle, parce que ce prince, dans son ouvrage *sur lui-même*, parle d'un *Maxime*, Philosophe, duquel il reconnoît avoir appris plusieurs principes utiles pour la conduite. Mais il s'agit d'un *Claudius Maximus*, Philosophe stoïcien. Notre *Maxime* vint deux fois à Rome, mais il faisoit son sejour le plus habituel en Grèce, et il professa publiquement dans Athènes. Suidas assure que Maxime de Tyr parvint jusqu'au règne de Commode.

Je ne parlerai que très-légèrement de ses Dissertations, parce que nous les possédons, et qu'elles viennent d'être traduites en français par M. Combes d'Ounous. Je me bornerai à parler du style de Maxime. Il est en général simple et clair; il ne manque ni de pureté, ni d'élégance, mais il est froid et sans mouvement. Pour diversifier la monotonie de ses sujets; pour égayer leur gravité, il y sème de temps en temps des anecdotes, des historiettes, mais presque toutes se retrouvent ailleurs (1);

(1) Je crois cependant devoir excepter celle-ci, que je ne me rappelle point d'avoir lue ailleurs que dans sa Dissertion XI. Une nourrice se promenoit, avec un enfant sur les bras, dans la place publique d'une ville de l'Ionie, lorsqu'Anacréon, ivre, vint la heurter subitement, et ajouta à cette insulte une foule d'invectives, adressées à la femme et à l'enfant. La nourrice, sans s'irriter, se contenta de sou-

il cite fréquemment des vers ; il fait de nombreuses allusions à l'histoire ; malgré tous ces assaisonnemens, sa lecture est fastidieuse, et il est difficile de la soutenir long-temps ; ce qui provient, je crois, de ce qu'il se répète trop souvent. Néanmoins ses ouvrages offrent une excellente morale ; sa philosophie est pure, et présente des leçons utiles pour la conduite de la vie. Il parle de Dieu avec beaucoup de dignité et de clarté : il en avoit les idées les plus saines ; il établit disertement l'immortalité de l'ame, et sa spiritualité (Dissertat., XXV, XXVIII, p. 292 et 298). Voici les titres de ses *Dissertations* (1) :

I. *Qu'est-ce que Dieu, selon Platon?*

Dieu est une Intelligence, et ne peut tomber sous nos sens. Les autres Divinités lui sont subordonnées, et accomplissent ses volontés : elles forment une chaîne, qui descend de Dieu jusqu'à la terre, et remonte de la terre jusqu'à Dieu.

haiter que cet ivrogne donnât un jour autant de louanges à cet enfant, qu'il lui avoit dit d'injures. Son vœu se réalisa. Cet enfant étoit le beau Cléobule, dont Anacréon devint passionnément amoureux, et qu'il célébra dans plusieurs de ses odes.

(1) Je suis l'ordre de l'édition de *Davis*, Cambridge, 1703.

II. *Si l'on doit repousser l'injure par l'injure.*

Très-long éloge de la justice. Beaucoup de lieux communs.

III. *Si l'art de la Divination existe, que reste-t-il en notre pouvoir ?*

L'auteur est bien éloigné de traiter cette question, qui est une des plus importante de la Philosophie ; car ici *divination* signifie *prédestination*, et même la première ne peut exister sans l'autre. Maxime, après un long verbiage, se borne à dire qu'au lieu de consulter les Dieux sur les événemens de notre vie, nous devrions leur demander quel sera le terme de tous les crimes, de tous les brigandages, de toutes les scélératesses : et, là-dessus, Socrate nous répondra tout aussi bien qu'Apollon.

IV. *De la manière de distinguer l'ami du flatteur.*

Après l'excellent traité de Plutarque sur cette matière, il est difficile de rien dire de nouveau ; et le Philosophe de Tyr est un peu inférieur à celui de Chæronée ; du reste, ils ont l'un et l'autre les mêmes principes.

V.

V. *Si la vie active est préférable à la vie contemplative.*

La vie parfaite est aussi difficile à trouver que l'homme parfait. Tout le monde se plaint de son sort, et fait des vœux pour en changer. Le vrai Philosophe sait se contenter du sien. On trouve dans ce Discours la fable des membres et de l'estomac, attribuée à Esope. L'auteur en conclut que chacun doit se rendre utile à la société. Tout ce que l'on peut recueillir de ce Discours, c'est qu'il faut tâcher de réunir l'activité à la contemplation.

VI. *La vie contemplative est préférable.*

Réponse aux raisonnemens du Discours précédent.

VII. *Si Platon a bien fait de renvoyer Homère de sa République.*

Comme on n'accueille les Arts qu'en raison de leur utilité, et que la République de Platon est si bien réglée, qu'elle n'a nul besoin des Poëtes, le Législateur de cette République a très-bien fait d'en exclure Homère. Que peut-on attendre de leurs chants? l'utilité et la volupté. La première se trouve

dans l'excellente éducation que reçoivent les citoyens de la République Platonicienne ; la seconde est trop dangereuse. Cette Dissertation, une des meilleures de l'auteur, commence par l'histoire d'un fameux Sophiste en cuisine, nommé Mithæcus, qui, croyant faire une grande fortune, et s'attirer beaucoup de considération, alla offrir ses talens aux Spartiates. On se moqua de lui, et les Ephores le chassèrent de leur République. Il alla dans les autres villes de la Grèce, qui apprécièrent toute l'importance de son mérite.

VIII. IX. X. XI. *Quel est l'art d'aimer de Socrate.*

L'auteur distingue deux amours, l'un honnête et vertueux, l'autre impudique et dépravé. Il cherche à établir que le premier amour étoit celui de Socrate. Je le crois ; mais, malgré tous ses sophismes et ceux de ses Apologistes, il restera toujours à ce Philosophe la tache éternelle d'avoir employé les expressions les plus libidineuses, pour peindre un sentiment honnête, d'avoir donné à la vertu les couleurs et le langage du vice, et du vice le plus exécrable. Je ne conçois pas, si les sentimens de l'auteur étoient purs, comment il a pu, pendant quatre discours, se traîner sur de pareilles ordures.

XII. *Le plaisir de la conversation emprunte tous ses charmes de la Philosophie.*

Lorsque Ulysse, chez les Phéaciens, fait l'éloge de leur vie délicieuse, et vante les plaisirs de la table, Homère a voulu nous insinuer, sous cette emblème, quelles sont les voluptés de la Philosophie.

XIII. *Quels sont les plus utiles à la République, des Guerriers. ou des Laboureurs?*

Pour les Guerriers.

XIV. *Même sujet pour les Laboureurs.*

Ce sont deux Amplifications qui n'offrent que des idées assez communes.

XV. *Les Discours conformes aux actions sont les meilleurs.*

Exemple tiré du scythe Anacharsis, qui vient chez le bon homme de Chênée, Myson, lequel parloit peu, se contentoit de bien vivre, de cultiver son champ, de garder la pudicité de sa femme, et d'élever ses enfans dans la vertu. Le silence et les actions de Myson en apprirent plus au Scythe, que les longs discours de Pythagore. Il faut examiner quels fruits on peut tirer d'un Discours pour juger s'il mérite notre approbation.

XVI. *Si, selon Homère, il y a une Philosophie.*

L'auteur soutient l'affirmative.

XVII. *Si la vertu est un Art.*

Le même sujet a été beaucoup mieux traité par Plutarque, sous ce titre : *Si la vertu peut être enseignée, ou si elle est naturelle.*

XVIII. *Par quels moyens on peut vivre exempt de douleur.*

C'est en conservant la santé de l'ame : le corps est alors à l'abri de la douleur. Sophisme ridicule.

XIX. *Quel est le but de la Philosophie.*

C'est de nous rendre heureux. On trouve ici l'histoire de Psaphon de Lybie qui, voulant se faire passer pour un Dieu, éleva des oiseaux, et leur apprit à répéter *Psaphon est un dieu.* Quand ils furent instruits, il les lâcha dans la campagne. Les Lybiens prirent le langage de ces oiseaux pour un oracle, et sacrifièrent à Psaphon. De là est né le proverbe : *les oiseaux de Psaphon*, qu'on applique à ces disciples qui répètent les louanges qu'un maître orgueilleux s'est données lui-même en leur présence.

XX. *Si la Secte des Cyniques est la meilleure.*

Après une peinture assez élégante de la création des hommes par Prométhée ; après une description de l'âge d'or et de l'âge de fer, l'auteur donne la préférence à la vie cynique, comme à celle qui nous approche le plus de la simplicité de la nature.

XXI. *Si les Sciences contribuent à nous rendre vertueux.*

Après avoir lu ce Discours, on ne sait trop quel est l'avis de l'auteur. Il paroît néanmoins qu'il pense que c'est l'usage que l'on fait des Sciences qui les rend utiles ou nuisibles. Mais son opinion est noyée dans un fatras insupportable. Au surplus, cette question, très-importante, est celle que J.-J. Rousseau a traitée avec tant d'éloquence.

XXII. *Si c'est par une prédestination divine que l'on est vertueux.*

Maxime pose ordinairement des questions très-philosophiques; mais il est bien éloigné de les traiter avec la netteté et la profondeur qu'elles exigent. Il se perd dans une foule d'exemples et de citations qui n'ont rien de concluant. On voit bien cependant

ici qu'il tient pour l'affirmative; mais il n'a pas senti toutes les conséquences de la question.

XXIII. *Existe-t-il un bien plus précieux que l'autre?*

Tout ce qui est un bien, est parfait en soi, et par conséquent ne peut être augmenté. Il n'y a donc point de bien plus grand qu'un autre.

XXIV. *Même question.*

L'auteur y soutient la proposition contraire.

XXV. *Dieu étant l'auteur du bien, d'où peut venir le mal?*

Grande question qui n'est point encore bien résolue. Après une petite historiette sur Alexandre qui, interrogeant l'oracle de Jupiter-Ammon, lui demande *quelles sont les sources du Nil* (question oiseuse, comme le remarque Maxime), l'auteur, après quelques autres réflexions semblables, distingue les maux en deux espèces; les maux physiques, qu'il regarde moins comme des maux que comme des suites nécessaires à la modification de la matière, aux changemens qu'elle doit subir, et comme utiles à sa conservation; et les maux qui affligent l'ame. Ceux-ci n'ont d'autre source, selon

l'auteur, que dans notre corruption. Il ne faut point en accuser Dieu. Nous ne devons les imputer qu'à nous-mêmes. C'est ce que notre Sophiste cherche à prouver par le tableau des funestes effets de nos passions.

Ce n'est que changer le nom de la question, et non pas y répondre. S'il est un mal moral, c'est assurément la corruption du cœur de l'homme. D'où vient cette corruption? Voilà ce qu'il falloit résoudre.

XXVI. *Ce que c'étoit que le Démon ou Génie de Socrate.*

Les hommes vertueux méritent que la Divinité se communique à eux, et Socrate, par sa sagesse, a été digne d'en recevoir une marque de bienveillance plus particulière. Tel est le résumé de ce Discours, qui est d'une prolixité fatigante.

Plutarque a traité le même sujet d'une manière beaucoup plus lumineuse. Selon lui, le *Démon* de Socrate n'est autre chose que sa sagesse, sa prudence, et la justesse de son jugement.

XXVII. *Même sujet.*

XXVIII. *Si les Sciences sont une réminiscence.*

Fable d'Epiménide : son sommeil. Il est l'image de notre vie. Pythagore prétendoit se rappeler

qu'il avoit été Euphorbe au siége de Troie. Fable d'Aristéas de Proconnèse, dont l'ame abandonnoit le corps pendant le sommeil et voyageoit. Platon dit également qu'apprendre ce n'est que se ressouvenir. Ces allégories sont l'image des ténèbres qui nous environnent, et que la Philosophie dissipe par ses lumières. Il faut honorer les Muses et Mnémosyne.

XXIX. *Quels sont ceux qui ont le mieux pensé sur les Dieux, des Poëtes ou des Philosophes.*

La Poésie, dans son origine, n'est qu'une Philosophie plus ancienne, réglée par le rhythme et l'harmonie, dont le sujet est déguisé sous l'emblème des fables. La Philosophie n'est qu'une poésie plus récente, qui marche d'un pas plus libre, affranchie de la contrainte du rhythme, et dont le sujet s'annonce plus clairement. L'auteur veut que cette question soit semblable à celle que l'on feroit sur la préférence à donner à la médecine ancienne ou à la nouvelle. Esculape répondroit, que le temps ne change point la nature des Arts (1). Ainsi ne croyez pas, ajouteroit-il, que mes fils Machaon et Poda-

(1) Cette réponse d'Esculape n'est qu'une ineptie; le temps ne change point la nature des Arts, mais il en amène la perfection, ou les détériore. Ainsi, ce bel oracle ne répond point à la question. Maxime, en général, a peu de justesse dans le raisonnement.

lire aient été des médecins moins habiles que ceux d'aujourd'hui, qui ont fait tant de belles découvertes ; d'ailleurs, les tempéramens étoient alors plus robustes, les corps moins sujets aux changemens ; et les opérations du médecin, plus faciles, se bornoient

A retirer les traits, à panser les blessures (1).

Ce seroit également une erreur, que de s'imaginer qu'Homère, Hésiode, Orphée, étoient moins Philosophes qu'Aristote de Stagire, le Cilicien Chrysippe, le Libyen Clitomaque, et tant d'autres qui ont ajouté de si sages maximes à la Philosophie. L'auteur, après avoir comparé les fables qui se trouvent dans Platon avec celles d'Homère, établit qu'il ne faut point examiner si les poëtes écrivent mieux que les Philosophes. Les uns et les autres excellent dans leur genre : de même il ne faut point chercher si les Poëtes ont mieux parlé des Dieux que les Philosophes. Qui dit poésie, dit philosophie en vers ; qui dit philosophie, dit poésie en prose. Le poëte dit la vérité, quoique poétiquement, quoique sous

(1) Allusion à un vers d'Homère, *Iliade* IV. Esculape est, il faut l'avouer, un bien mauvais Logicien : si du temps de ses fils Machaon et Podalire, la médecine étoit plus aisée à exercer qu'aujourd'hui, il s'ensuit que les médecins d'aujourd'hui ayant plus de difficultés à vaincre, sont plus savans et plus habiles que Podalire et Machaon.

le voile des emblêmes : il ne s'agit que d'en percer l'obscurité. Le Philosophe dit la vérité, mais dans un langage plus simple et moins orné ; et je préfère, dit l'auteur, ce genre plus facile. Otez la vérité au Poëte et au Philosophe, le poëme devient absurde, et le discours fabuleux ; mais l'un et l'autre disent la même chose, il n'y a que les noms de changés. Ce qu'Homère appelle *Minerve*, un Philosophe l'appelle *Sagesse*, *Prudence*. Apollon est le Soleil, Neptune le Vent, qui parcourt la terre et les mers et entretient leur harmonie. Jupiter est l'Intelligence première, le Principe de tout, auquel tout obéit. Maxime termine cette dissertation par une vigoureuse sortie contre Epicure, dont la doctrine réduit Jupiter à l'oisiveté de Sardanapale.

XXX. *S'il faut adresser des vœux à Dieu.*

L'auteur débute par l'allégorie de la fable de Midas, qui, ayant pris un Satyre, en obtint le don de convertir tout en or. Il se repentit bientôt après de ce vœu téméraire, qui le réduisoit à une pauvreté réelle. Il pria, non le Satyre, mais tous les autres Dieux et toutes les Déesses, de le délivrer de cette richesse funeste, et de lui rendre son ancienne et utile pauvreté ; mais sa prière fut inutile. Le roi de Lydie, Crésus, n'étoit pas moins insensé, quand il demandoit à Apollon l'empire des Perses, et que,

dans l'espoir de séduire le Dieu, il lui envoyoit des sommes considérables d'or et d'argent ; aussi n'en reçut-il qu'un oracle trompeur (1) ; et en passant l'Halys, il renversa un grand Empire, celui des Lydiens. Après avoir blâmé la prière de Chrysès à Apollon, dans le premier livre de l'Iliade, et repris Homère d'avoir dit :

Et les Dieux quelquefois se laissent attendrir.

notre Sophiste soutient que le changement est indigne, non-seulement d'un Dieu, mais d'un homme de grand caractère. En effet, si en changeant de dessein il passe du mal au bien, il prouve qu'il avoit d'abord pris un mauvais parti (2) ; si, au contraire, il passe du bien au mal, il a tort de changer. L'idée du mal est incompatible avec la Divinité. Or, celui qui demande quelque chose à Dieu, ou mérite de l'obtenir, et alors il l'obtiendra même sans le demander ; ou il est indigne d'être exaucé, et il ne le sera point, avec quelqu'ardeur qu'il le demande. Celui qui mérite d'obtenir, et ne demande point, n'a pas démérité pour n'avoir pas

(1) *Celui qui de l'Halys franchira le rivage,*
D'un Empire puissant causera le ravage.

(2) Donc il fait bien d'en changer. La morale de Maxime est ici en défaut ; le changement, en pareil cas, fait honneur à l'homme.

demandé ; et celui qui est indigne d'obtenir, n'en devient pas digne pour demander avec ardeur ; au contraire, le premier mérite d'obtenir pour n'avoir point importuné la Divinité par ses vœux, et le second est indigne d'obtenir pour l'avoir fatigué par des prières injustes ; l'un, par son silence, témoigne sa confiance et son respect ; l'autre prouve tout à la fois son ignorance et sa méchanceté ; son ignorance, par sa prière ; sa méchanceté, par l'absurdité de ses vœux. Figurons-nous que Dieu est un général d'armée, auquel un goujat demanderoit à occuper le poste réservé au soldat armé de toute pièce, tandis que celui-ci garderoit le silence. Croit-on qu'il négligera le soldat pour placer l'autre ? Tout ce que peuvent demander les hommes est réglé par la Providence et par la nécessité du Destin: leur sort est soumis à l'instabilité de la fortune. La Providence s'étend aux intérêts particuliers, comme à l'intérêt général ; il est donc inutile de la solliciter, de l'importuner. L'auteur en conclut que les prières et les vœux sont assez inutiles ; il veut que l'on s'en repose entièrement sur la bienveillance des Dieux, et pour la mériter il faut cultiver la vertu et la philosophie. Priver la vie humaine du secours de cette dernière, ce seroit la priver de son foyer, de son ame, de sa vie ; ce seroit anéantir le seul motif de nos prières ; ce seroit séparer l'ame du corps ; ce seroit éteindre le soleil et le jour.

XXXI. *De la Volupté. Si elle est un bien, c'est un bien peu constant.*

A travers beaucoup de lieux communs, on distingue dans cette Dissertation une anecdote historique arrivée du temps de l'auteur, et qui mérite d'être rapportée. Après avoir comparé les hommes qui recherchent la volupté, à des pilotes maladroits qui vont briser leur navire sur des écueils, ou l'engraver sur des rivages fangeux, il ajoute : Mais puisque mon discours est tombé, je ne sais comment, sur ces objets, et qu'il a emprunté ses images de la mer, je ne veux pas le quitter, sans avoir, en quelque sorte, achevé mon tableau ; et je compare la doctrine d'Épicure au vaisseau d'Æétès. Ce n'est point une fable, mais un fait arrivé depuis peu. Un Roi de ces contrées barbares qui sont au-dessus de la Phœnicie, et dont les habitans ignorent tout ce qui concerne la navigation (1), ne craignent point le Dieu qui porte l'égide, et méprisent les autres Dieux ; ce Roi, dis-je, voulant aussi naviguer et se rendre de l'Égypte aux rives de Troie, se fit construire un vaisseau d'une grandeur démesurée : il

(1) Il paroît qu'il s'agit ici d'un Roi de Judée ; et s'il est vrai, comme le dit Suidas, que Maxime de Tyr ait demeuré à Rome sous le règne de Commode, il ne peut y avoir qu'Agrippa le jeune, dernier roi des Juifs, qui mourut peu d'années avant l'Empire de Commode.

voulut y trouver rassemblées toutes les voluptés dont il étoit avide ; en conséquence, on y construisit un palais magnifique, des chambres, des lits, des galeries pour se promener,

Et d'un vaste jardin l'on y voyoit l'enceinte (1).

Des arbres de différente espèce y croissoient, le grenadier, le poirier, le pommier, la vigne. Plus loin, s'offroient des bains, un gymnase; ailleurs, des cuisines ; ici, les appartemens des concubines ; là, une salle à manger ; enfin, tout ce que peuvent renfermer les villes les plus voluptueuses. Joignez à cela les couleurs variées qui embellissoient le bâtiment, l'or et l'argent prodigués pour l'enrichir ; enfin, il ressembloit à un homme sans courage revêtu d'armes d'or. Les Égyptiens, en voyant ce navire magnifique, étoient frappés d'admiration, et regardoient comme le plus heureux des mortels celui qui devoit y monter : chacun désiroit avoir le bonheur d'être matelot dans un si beau vaisseau. Quand il fallut se mettre en mer, cette masse énorme, semblable à une île flottante, eut bien de la peine à sortir du port. D'autres navires ordinaires, légers, et disposés à la navigation, l'accompagnoient. Tant que la mer fut calme, et que les vents

(1) Homère, *Odyss.* II, 112.

furent enchaînés, ce navire royal paroissoit le séjour de la félicité suprême ; l'odeur des festins les plus délicats s'en exhaloit de toutes parts ; on entendoit le son brillant des flûtes, et les chants joyeux des convives. Tout à coup la sérénité de l'air est troublée, le vent souffle avec violence, la mer gronde et mugit, la tempête bouleverse les flots. On connut alors, sur ce navire, combien l'art et la science sont préférables à la volupté. Les autres bâtimens amènent les voiles, et sont en état de lutter contre les flots, de soutenir l'impétuosité des vents, de résister à la violence de la tempête ; tandis que le malheureux vaisseau du Roi, battu par l'orage, est poussé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, semblable à un homme appesanti par l'ivresse. L'art du pilote devient impuissant ; il implore en vain du secours : cette troupe efféminée pourroit-elle lui en donner, lorsqu'elle est elle-même frappée d'effroi, et qu'elle ne sait que pouser des gémissemens ! Bientôt ce bâtiment magnifique est brisé contre les écueils ; les appartemens, les bains, sont mis en pièces, et leurs vastes débris flottans semblent moins ceux d'un seul navire que d'une cité toute entière.

De là le Philosophe s'élève contre la fragilité du bonheur que promet Epicure ; il plaint le malheur des hommes livrés aux voluptés des sens ; ils sont promptement arrachés à leurs jouissances : exem-

ple des prétendans de Pénélope, frappés au moment même où ils se rassasioient de voluptés; exemple de Pâris enlevant Hélène, et bientôt poursuivi par la Grèce entière; Polycrate, tyran de Samos, périssant d'une mort infâme; les Sybarites, les Syracusains, les Corinthiens, apprirent, par leurs propres malheurs, combien la volupté est peu durable.

XXXII, XXXIII. *Continuation du même sujet.*

Comme ces deux Discours ne sont pas, à beaucoup près, aussi intéressans que le précédent, je n'en dirai rien; seulement le dernier contient une fable attribuée à Ésope, laquelle me paroît peu connue. Un Lion poursuivoit une Biche; celle-ci se sauve et se cache au fond d'un bois épais: le Lion rencontre un Berger, et lui demande s'il n'a point vu la Biche: il répond que non, et de la main il indique au lion l'endroit où sa proie étoit cachée. L'animal féroce fond aussitôt sur la Biche, et la dévore. Un Renard, témoin de l'affaire, aborde le berger, et lui dit: Que tu es à la fois lâche et méchant; tu trembles devant un Lion, et tu trahis une bête timide. L'auteur prend occasion de cette fable pour établir que toutes les actions des hommes n'ont pour but que leur propre avantage, et que *la volupté est la dernière fin qu'ils se proposent*; et

tel

tel devroit être le titre de ce Discours, car Maxime cherche à détruire ici les principes qu'il a avancés dans les deux Dissertations précédentes.

XXXIV. *Quelle est la fin de la Philosophie.*

Cette Dissertation seroit beaucoup mieux intitulée, au jugement de Heinsius, *la Volupté n'est point le but de la Philosophie.* En effet, l'auteur se propose d'établir que la Philosophie n'a rien de commun avec la volupté.

XXXV. *On peut retirer une grande utilité des malheurs.*

Six pages de lieux communs, dont le lecteur me saura gré de lui épargner l'ennui.

XXXVI. *De quelle manière on doit se conduire envers un ami.*

La bonté, la générosité, la clémence, acquièrent et conservent les amis.

XXXVII. *Tous les sujets conviennent à la Philosophie.*

L'objet de ce Discours est de prouver que la Philosophie peut s'exercer dans toutes les situations de la vie.

XXXVIII. *S'il faut élever des Statues aux Dieux.*

Ce discours est assez piquant par le tableau raccourci de tous les différens cultes des peuples connus alors. L'auteur pense que les Dieux n'ont pas besoin de statues ; mais la foiblesse de notre nature exige que nous ayons des signes qui nous rappellent sans cesse la présence de la Divinité. « C'est ainsi qu'il a fallu, pour aider notre mémoire, fixer le discours par des lettres empruntées ou de la Phénicie, ou de l'Ionie, ou de l'Assyrie, ou de l'Egypte. Il ne désapprouve point l'idée qu'ont eue les Grecs de représenter les Dieux sous la figure humaine, parce que la nature de l'homme approche de celle des Dieux ; l'ame est leur image. Or, il n'est pas probable que les Dieux aient voulu renfermer une substance semblable à la leur dans un corps difforme ; aussi ont-ils donné à l'homme seul une stature noble, une tête élevée, et qui regarde les cieux. Parmi les nations barbares, il n'en est aucune qui ne reconnoisse une divinité : tous les peuples la représentent sous des emblèmes différens. Les Perses sacrifient au feu en lui fournissant des alimens, et lui disent alors, *mangez, ô Seigneur Feu* (1). Parmi les

(1) Les Perses n'adoroient pas précisément le *feu*, ils ne lui rendoient qu'un hommage et un culte purement civils ; du

Egyptiens, les uns adorent un bœuf, d'autres un oiseau, ceux-ci un bouc, ceux-là les monstres du Nil; culte honteux et abject. Ainsi chez les Egyptiens un Dieu meurt et on le pleure : on montre à la fois son temple et son tombeau. Une femme Egyptienne avoit, dit-on, élevé un petit crocodile. Ses compatriotes la regardoient comme heureuse d'être la nourrice de leur dieu. Cette femme avoit un enfant qui jouoit familièrement avec le crocodile; mais quand celui-ci fut devenu grand, il dévora l'enfant; la mère, loin d'en être affligée, bénit le sort de son fils d'avoir servi de pâture à sa Divinité.

» Les Indiens, quand Alexandre fit leur conquête, adoroient un énorme serpent qui étoit renfermé dans une espèce de vallon entouré de murailles. On lui donnoit chaque jour des bœufs ou des brebis à dévorer. Ce dieu étoit un tyran qui dépeuploit leurs troupeaux. Les habitans de la Libye hespérienne (*occidentale*) qui habitent une langue de terre étroite, et entourée d'eau, adorent le mont Atlas, et sa présence leur tient lieu de statue. Une vallée assez peu étendue, mais fertile, le sépare de la mer. C'est là que s'élève le temple de cette Divinité; c'est là que les Lybiens prêtent leurs sermens.

reste, ils ne reconnoissoient qu'un seul Dieu, si nous pouvons en croire Thomas Hyde, dans son *Histoire religieuse des anciens Perses*, Ch. I et VIII.

» Les Celtes adorent Jupiter, et chez eux un chêne est l'image du Dieu. Les Pœoniens adressent leur culte au Soleil, et le représentent par un disque placé au bout d'une longue perche. Les Arabes ont aussi un Dieu, mais je ne saurois dire quel il est : son simulacre, que j'ai vu, est une pierre carrée (1). Vénus est la Déesse de Paphos, et sa statue ressemble à une pyramide blanche. Chez les Lyciens, le mont Olympe jette des flammes ; mais ce volcan n'a pas la violence de l'Ætna, et ses feux sont paisibles ; aussi les Lyciens adorent le feu : il a chez eux un temple et une statue. Les Phrygiens qui habitent Célènes sacrifient à deux fleuves qui ont une source commune, au Marsyas et au Méandre. J'ai été témoin de leur culte. Ils offrent leurs victimes, tantôt aux deux Divinités réunies, tantôt à chacune d'elles séparément ; ils jettent dans la source commune les cuisses des animaux qu'ils ont sacrifiés, en nommant le fleuve auquel elles sont destinées, et qui les emporte dans son cours. Jamais celles qui sont offertes au Méandre ne vont dans le Marsyas, et celles qui appartiennent à ce dernier ne vont jamais dans le Méandre. Si le sacrifice est commun aux deux fleuves, on divise la victime, et chaque fleuve prend sa portion. Les Cappadociens ont

(1) Clément d'Alexandrie dit la même chose, *in Protreptico*, p. 22, D. Cette pierre étoit l'emblème de Mars, si l'on en croit Suidas, *voce* θεὸς ἄρης.

dans leur montagne leur Dieu, sa statue, et le témoin de leurs sermens. Les Palus Mæotides et le Tanaïs sont les Dieux des Massagètes. — Cette prodigieuse variété de Dieux (1) paroît au Philosophe offrir autant d'emblèmes des attributs de la Divinité. Il pense qu'il est utile de les conserver, pour ne rien diminuer de l'idée que nous devons avoir de Dieu. Du reste, il déclare assez formellement que cet Être adorable est le père de tout ce qui existe, l'architecte de l'univers, qu'il est plus ancien que le soleil, que le ciel même; qu'il a précédé tous les temps, tous les siècles, toutes les révolutions de la nature : c'est le souverain législateur; il n'a point de nom et ne peut être exprimé dans aucune langue; notre œil ne peut l'apercevoir, son essence échappe à nos sens. Il faut bien, pour

(1) Maxime avance en cet endroit un fait peu exact; il prétend qu'il n'existe aucune nation, soit grecque, soit barbare, habitante des bords de la mer ou du continent, errante ou fixée dans les villes, qui supporte l'idée de n'avoir point de simulacre des Dieux. Cette proposition est absolument fausse. Les *Sères*, les *Brachmannes*, n'ont jamais eu de simulacres, selon le témoignage de Bardésanès, cité par Eusèbe, *Præparat. Evangel.*, L. VI, c. 10. Les Juifs avoient reçu de leur Législateur la défense de représenter la Divinité. Il est vrai qu'ils ont eu fréquemment des images : le Veau d'or, les dieux des Syriens ont obtenu, en différens temps, leurs hommages. D'ailleurs, l'Arche et les Chérubins, auxquels ils rendoient une espèce de culte, ont tellement trompé les autres nations, qu'elles ont cru les Juifs idolâtres : on prétendoit même qu'ils adoroient une tête d'âne.

nous en former une idée, que nous empruntions le secours des êtres visibles, des animaux, de l'or, de l'argent, de l'ivoire taillé en figures, des plantes, des fleuves, des sommets des montagnes, des sources, etc. Qu'importe au fond comme on le représente, pourvu que l'esprit se le propose pour unique objet, pourvu qu'on l'honore et qu'on l'aime, pourvu que sa mémoire nous soit toujours présente. »

J'ai cru devoir donner cet échantillon de l'opinion que les anciens Philosophes avoient du polythéisme et de l'idolatrie. Il me semble d'ailleurs que, par ce Discours, Maxime s'est proposé un but particulier; celui de répondre aux reproches que les Chrétiens, qui commençoient à paroître, faisoient aux Païens sur la multiplicité de leurs Dieux.

XXXIX. *Si Socrate a bien fait de répondre à ses accusateurs.*

L'auteur pense que la dignité de Socrate exigeoit qu'il gardât le silence. Au surplus, ce Discours porte sur un fait qui n'est pas vrai; car Socrate a répondu à ses accusateurs; il a plaidé sa cause devant l'Aréopage, et il le devoit : son refus de parler, en pareille circonstance, eût été l'effet de l'orgueil, ou du mépris des lois. Mais il n'a point prononcé la satire virulente quc Pla-

ton lui a mise dans la bouche, sous le titre d'*Apologie*, et pour laquelle Socrate eut mérité de boire la ciguë.

Comme cette dissertation ne contient rien de remarquable, je renverrai le lecteur à la nouvelle traduction.

XL. *Qu'est-ce que la Science?*

C'est ce qui distingue l'homme de la brute: ce qui fait connoître à l'homme son extrême infériorité envers Dieu. La science n'est autre chose que la sagesse; vérité fort commune, délayée en six pages de lieux communs.

XLI. *Si les maladies du corps sont plus graves que celles de l'ame.*

Un ancien Poëte a dit:

O Santé! des humains la plus chère déesse,
Avec moi demeure sans cesse:
Protège le cours de mes ans (1).

Je voudrois savoir, dit Maxime, quelle est cette santé que le poëte désire voir habiter avec lui. C'est sans doute quelque chose de divin, au-

(1) Pæan d'Ariphron de Sicyone. Il est cité par Athénée, L. XV, p. 772.

trement il ne l'auroit pas célébrée dans ses vers, et cette chanson ne seroit pas dans la bouche de tout le monde. Comme le poëte ne peut pas répondre, Maxime croit entendre la Raison, qui lui dit que cette santé si précieuse, est celle de l'ame. Les passions la troublent et l'altèrent, lorsque le corps veut commander à l'intelligence. L'auteur passe en revue quelques personnages célèbres dont l'ambition, l'une des plus funestes maladies de l'ame, a troublé la Grèce.

Quittons un moment l'école des Sophistes et des Rhéteurs; un objet plus important nous appelle, nous entraîne. Une nouvelle révolution se prépare: tout va changer sur la face de la terre, les opinions et les mœurs, les Sciences et les Arts. Les premières, en s'épurant, vont entraîner la décadence des autres (1). L'art de parler va prendre, au contraire, une nouvelle force, une nouvelle énergie qu'elle puisera dans la grandeur et la majesté de l'objet qu'elle embrasse.

(1) Vérité triste, mais qui n'en est pas moins constante; ce n'est que par sa corruption que l'esprit humain s'éclaire. Le vice fait fleurir les Sciences et les Arts. Le Christianisme, en purifiant les mœurs, a tué le Génie. Si la Religion se vante de quelques grands hommes, elle ne les doit qu'à la culture des Sciences profanes.

LIVRE QUATRIÈME.

Naissance de l'Éloquence Chrétienne, 150 ans après Jésus-Christ.

LA grandeur et la sublimité de l'Eloquence ne dépendent pas uniquement de l'orateur; il faut encore que le sujet dont il s'occupe soit par lui-même assez noble, assez magnifique pour inspirer au Génie de grandes conceptions, pour offrir des images imposantes, pour exciter un intérêt puissant et profond. Bien différent de la Poésie, dont le but principal est de plaire, qui, portée sur les ailes de l'imagination, s'élance dans les espaces qu'elle a créés, les remplit d'êtres fantastiques, forme à son gré des tableaux rians ou sévères, gracieux ou terribles; l'Art oratoire, circonscrit dans des limites plus étroites, ne doit qu'à la vérité ses effets et sa puissance : tout y doit être réel, tout y doit parler à la raison; et tandis que le Poëte peut espérer de nous charmer par d'agréables mensonges, l'Orateur ne peut attendre de succès qu'en portant la conviction dans

l'esprit, ou la persuasion dans les cœurs. C'est en vain qu'un froid Sophiste épuise les ressources de son art, pour m'attendrir sur des malheurs imaginaires; c'est en vain qu'il veut me faire délibérer sur une entreprise qui n'existe que dans son idée, sur une situation dont l'intérêt est effacé depuis plusieurs siècles : je remarque ses efforts pénibles, et n'en suis point ému; j'entends des mots, lorsque j'espérois voir des choses, et l'harmonie de ses périodes nombreuses peut à peine réchauffer la froideur de son sublime.

Voilà l'effet que produisoient et que devoient produire tous ces vains déclamateurs, qui ne traitoient que des sujets supposés. On disoit d'eux qu'ils avoient de l'esprit, qu'ils avoient du talent; mais personne ne pleuroit à leurs discours, on n'éprouvoit aucun frémissement, aucun transport, on ne s'élançoit point, on ne couroit point aux armes; on sentoit assez peu pour songer encore à les applaudir. Ainsi l'Eloquence perdit toute son énergie en s'éloignant de son véritable but. Elle se seroit bientôt éteinte sans un événement extraordinaire, dont je ne prétends sonder ni la nature, ni les causes.

Une doctrine nouvelle s'élève tout à coup au milieu des hommes; elle leur présente des idées sublimes, des tableaux majestueux, un intérêt immense; elle appelle toutes les passions; elle

excite le plus puissant mobile du cœur humain, le désir du bonheur. De quelle impression ne durent point être frappés tous les esprits, par la manifestation des dogmes du Christianisme, par l'annonce d'un Dieu véritable, unique et pure Intelligence, créateur et conservateur de l'univers? Au lieu de cette foule de Divinités, vains fantômes de l'imagination des hommes et souillés de nos crimes; au lieu de ce culte grossier déjà ruiné par sa vieillesse; au lieu de ces oracles méprisés qui fatiguoient depuis long-temps le genre humain; un Dieu éternel, impassible, un Dieu saint, arbitre toujours équitable de nos destinées, l'ami, le protecteur du juste infortuné, l'implacable ennemi du méchant qui paroît triompher, se dévoile, s'élève, et sa présence lumineuse dissipe à l'instant toute l'illusion des ténèbres; l'erreur fuit devant la vérité, les emblèmes disparoissent devant la réalité. Quels hommes éclairés, je ne dis pas par la science, mais par le simple amour de la vertu, n'ont pas dû s'empresser de se prosterner devant cette adorable Majesté (1). Mais quelle

(1) Très-long-temps avant l'établissement du Christianisme, les Philosophes, et ceux qui ne craignoient pas de suivre les lumières de la raison, reconnoissoient un Dieu unique, intelligent, incorporel, moteur et conservateur de l'univers; mais ils renfermoient cette doctrine dans le sanctuaire de leur conscience; et, soit crainte d'un gouverne-

fut leur surprise et leur admiration, lorsqu'un Orateur, d'un ton imposant, d'une voix plus qu'humaine, échauffé par l'inspiration céleste, leur apprit que ce même Dieu, toujours unique dans sa triple essence, engendre de toute éternité un Fils égal à lui-même; que de l'un et de l'autre procède un Esprit qui leur est co-éternel; que ce Dieu, plein d'amour pour les hommes qui l'ont offensé, et qui ont mérité de périr, leur envoie son fils unique, et que ce fils, revêtu de notre chair et de nos misères, pour expier nos fautes, se livre volontairement aux plus cruels outrages, expire d'un supplice honteux, en priant pour ses bourreaux; que trois jours après il ressuscite, qu'il donne chaque jour sa chair et son sang pour nourrir ses disciples (1).

De pareils tableaux devoient frapper les auditeurs, autant par la sublimité que par la nouveauté. La persuasion s'empara nécessairement de tous les cœurs vertueux, quand ils entendirent la morale admirable que ce Dieu crucifié venoit d'établir sur la terre : et la promesse d'une félicité éternelle,

ment superstitieux, soit politique, ils n'osoient l'annoncer publiquement : le peuple restoit toujours sous les chaînes de l'erreur, et croyoit fermement au polythéisme.

(1) Malheur à l'esprit sec et froid qui, retranché dans son incrédulité, ne trouve pas ces idées grandes et sublimes.

précédée d'une vie heureuse et sans remords, excita le plus vif intérêt, alluma un enthousiasme universel (1).

Alors naquit l'Eloquence religieuse; ramenée à son premier but, elle produisit dans son principe des effet étonnans, dont l'habitude a détruit pour

(1) La plupart des Apologistes de la Religion Chrétienne regardent comme un miracle l'établissement et les progrès rapides de cette Religion. Ce seroit, au contraire, un bien plus grand miracle si elle n'eut fait aucune impression sur les hommes, et si ceux qui ont du penchant à la vertu, qui éprouvent la soif de la tranquillité et du bonheur, ne se fussent pas empressés de l'adopter. Je ne parle point des causes politiques qui ont singulièrement hâté ses progrès, des persécutions qui l'ont favorisée; mais par sa nature seule, par la pureté de sa morale, elle devoit plaire, elle devoit être adoptée. Ceux qui croient le contraire, fondés sur ce qu'elle combat les passions, ne connoissent ni le cœur humain, qui aime ce qui le contredit, ni l'intérêt qu'ont les gouvernemens à régir des hommes sans passions, toujours prêts à lui sacrifier leur existence et leur amour propre. Entre mille paradoxes de Rousseau, on trouve celui-ci : que la Religion Chrétienne n'est bonne qu'à former des lâches et des apathiques. Ce Philosophe n'a pas réfléchi que cette Religion n'accordant ses récompenses qu'à l'entier accomplissement des devoirs, elle doit nécessairement former des héros, qui sacrifieront intrépidement une vie passagère pour servir l'autorité du Prince; car l'autorité vient de Dieu : servir l'Etat, c'est servir Dieu même; qui s'y refuse, trahit Dieu; qui le fait froidement, n'est plus Chrétien. L'abnégation de soi-même produit l'enthousiasme pour ses devoirs et pour le bonheur d'autrui. Comment pourroit-il former des lâches?

nous la magie (1). A la première annonce des dogmes chrétiens, cinq mille personnes les embrassent dans Jérusalem. On nous représente les Apôtres comme des hommes grossiers et sans éducation, comme des pêcheurs qui ne connoissoient que leur barque et leurs filets. Mais plusieurs d'entre eux avoient certainement de grandes dispositions naturelles, de la facilité à s'exprimer : or, il n'en faut pas davantage pour opérer des prodiges, lorsque, saisi d'un enthousiasme profond, l'orateur présente à des auditeurs ignorans, des objets extraordinaires, une doctrine nouvelle, et que marchant de miracle en miracle, il a moins besoin de raisonnemens et de preuves que de grands mouvemens oratoires (2). Saint Paul, le

(1) Si nos prédicateurs, avec de grands talens, ne font point de prosélites ; si nous n'éprouvons qu'une admiration froide pour les Bourdaloue, les Massillon, les Elisée, c'est que familiarisés, dès l'enfance, avec les dogmes qu'ils nous annoncent, nous savons, avant de les entendre, tout ce qu'ils ont à nous dire : le grand ressort, celui de l'étonnement, est usé. Il ne reste plus à ces orateurs que la forme dont ils revêtissent des idées déjà vieilles : on écoute, non ce qu'ils disent, mais la manière dont ils le disent. De là, la nécessité de rafraîchir de temps en temps, ou le dogme, ou la discipline, par quelque addition ou par quelque réforme. Voilà pourquoi les novateurs en religion ont toujours de grands succès, quand ils se présentent dans des circonstances politiques qui leur sont favorables.

(2) Les Sauvages mêmes ont une éloquence naturelle, dont la force est quelquefois supérieure à tout ce qu'ont produit les Orateurs les plus savans et les plus exercés. Une

coryphée des Apôtres, joignoit à un caractère ardent, très-propre à ce genre d'éloquence, une instruction profonde, et des connoissances étendues, qu'il avoit puisées à l'école du docteur Gamaliel. Il savoit tout aussi-bien improviser que les Sophistes Grecs les plus exercés; ils étoient jaloux de lui (1). Il se fait admirer dans Ephèse, lorsqu'il tonne contre les absurdités du Paganisme, contre la vanité des sciences; et les philosophes s'empressent d'apporter leurs livres à ses pieds. Athènes l'écoute avec intérêt; elle espère connoître enfin son *Dieu inconnu.* Mais trop accoutumés aux raisonnemens rigoureux, aux preuves sévères de la dialectique, les Athéniens se refroidissent lorsqu'ils entendent parler d'un Dieu mort et ressuscité; ils s'en vont en disant : *nous entendrons le reste demain* (2).

Les premiers traits de l'Eloquence chrétienne,

tribu de la Nouvelle Angleterre étoit pressée par les Anglais de leur abandonner le terrain qu'elle occupoit de temps immémorial. Un Orateur sauvage se lève, et dit aux Anglais : *Eh! comment dirons-nous aux ossemens de nos pères, levez-vous, et suivez-nous dans une terre étrangère!* Toute l'éloquence de la Grèce n'a jamais produit une plus belle prosopopée.

(1) *Loquebatur quoque gentibus, et disputabat cum Græcis ; illi autem querebant occidere eum. Actes des Apôtres*, ch. IX, v. 29 ; *voy.* aussi le chap. XVII, v. 17 et 18.

(2) *Actes des Apôtres*, ch. XVII, v. 32.

ou n'ont point été écrits, ou ne sont point parvenus jusqu'à nous; leurs effets sont les seuls témoins qui nous restent de leur puissance. Ce n'est que vers la moitié du second siècle que le Christianisme commence à sortir de l'obscurité, à la faveur du règne humain et paisible des Antonins; ce n'est que de cette époque que l'on peut dater, avec quelque certitude, les faits et les ouvrages qui concernent notre Religion; tout ce qui a précédé repose sur des traditions vagues, sur des monumens dont la légitimité n'est pas encore prouvée d'une manière invincible (1).

(1) Il existoit alors une foule de faussaires qui empruntoient les noms les plus respectables pour accréditer leurs rêveries; en sorte qu'il est très-difficile aujourd'hui de juger de la légitimité de beaucoup d'ouvrages. Il y a eu jusqu'à *cinquante-deux* Evangiles; on n'en a reçu que *quatre:* plusieurs des autres sont cependant cités par des auteurs graves. Le *Protévangile de S. Jacques* est reçu comme authentique dans l'église d'Orient; l'*Evangile de l'Enfance* est cité par Clément d'Alexandrie. On a supposé des *Lettres de J.-C.*, et des *Actes de Pilate*, cités comme autorité par Justin même, *Apologie* Ire., p. 72; des *Lettres de S. Pierre* à Néron. On a donné des *OEuvres* à S. Clément, Ier. pape, sous le titre de *Récognitions* et de *Constitutions apostoliques;* on en a donné à Saint Denys l'Aréopagite; enfin, il n'est pas un Apôtre, pas un de leurs Disciples, à qui l'on n'ait prêté quelque sottise (voy. *Codex apocryphus Novi Testamenti.* Hambourg, 1719). Que d'ouvrages supprimés par esprit de parti! que de passages intercalés ou effacés dans les manuscrits, pour favoriser telle ou telle opinion.

Le

Le premier orateur qui se signala dans cette nouvelle carrière, fut Saint Justin (1), que la philosophie de Platon prépara au christianisme, ainsi qu'il l'avoue lui-même. Justin naquit à Naplouse (2), ville de la province de Samarie en Palestine. Son père se nommoit Priscus, et son grand-père Bacchius. Il reçut une excellente éducation : sa

(1) Je ne parle point de *Quadrat*, auteur d'une Apologie en faveur des Chrétiens, lequel vivoit au commencement du second siècle, sous l'empire de Trajan; ni de *Saint Aristide*, Philosophe Athénien, auteur d'une Apologie; ni d'*Agrippa*, surnommé Castor, qui vivoient à la même époque. Nous n'avons rien de certain sur ces Orateurs, et il n'existe rien d'eux. Je passe également sous silence, où je me contenterai de nommer *Ariston de Pella*, Juif converti. Il écrivit aussi une Apologie du Christianisme, sous le règne de Tite Antonin, vers l'an 140. Cette Apologie étoit un dialogue ou une dispute entre Jason, Juif converti, et Papisque, Juif obstiné. Le converti finit par convertir son compatriote. Celse s'est beaucoup moqué de cette Apologie, et l'a traitée de pitoyable et de ridicule. Origène a réfuté le jugement de Celse. Il faudroit avoir l'ouvrage pour prononcer; mais il est perdu. Voy. *Histoire générale des Ecrivains Ecclésiastiques de Dom Remi Cellier*, t. I, p. 688 et suivantes.

(2) Autrement *Flavia Neapolis*. C'est l'ancienne ville de Sichem, devenue la capitale de la Samarie, dès le temps d'Alexandre-le-Grand. Suivant le témoignage de Josephe, *Antiquit. Jud.*, L. II, c. 8, elle étoit habitée par une colonie de Grecs qui s'y étoit transportée du temps de Flavius Vespasien, qui lui donna son nom de *Flavia*. Néapolis signifie la nouvelle ville. Bacchius, grand-père de Justin, étoit du nombre des Colons. Voy. la *préface des OEuvres de Saint Justin, édition des Bénédictins*, partie III, p. 1.

jeunesse fut consacrée à l'étude des Belles-Lettres et de la Philosophie. Il essaya successivement de plusieurs sectes. D'abord il se mit entre les mains d'un Stoïcien (1) ; mais voyant qu'il ne faisoit aucun progrès dans la connoissance de Dieu que cet homme ignoroit, il le quitta pour se mettre sous la conduite d'un Péripatéticien, dont l'avarice ne tarda pas à le rebuter. Il s'adressa à un Pythagoricien de grande réputation, fort orgueilleux de son savoir. Il n'en fut pas plus satisfait que des autres; car ce philosophe ayant exigé de son nouveau disciple qu'il commençât par apprendre à fond la Musique, l'Astronomie, la Géométrie, il ne put se résoudre à employer son temps à une étude si difficile, et qui retardoit la connoissance de la vérité, après laquelle il soupiroit (2). Dans cette perplexité, Justin crut devoir aller trouver un Platonicien, et fit en peu de temps des progrès si considérables dans cette philosophie, qu'il se flattoit d'être sur le point de voir Dieu même. Rempli de cette vaine espérance, il se promenoit un jour dans un lieu solitaire, pour y contempler plus à son aise les *êtres incorporels* dont la phi-

(1) Dialogue avec Tryphon, p. 103 et 109.

(2) Ainsi Justin, en négligeant la Géométrie, méprisa, sans la connoître, la science la plus propre à lui former le jugement, et qui l'auroit rapproché avec le plus de certitude de la vérité.

losophie de Platon lui avoit donné l'intelligence, lorsqu'il fut abordé par un vénérable vieillard qui lia conversation avec lui, et lui apprit que les vérités qu'il cherchoit étoient ignorées des Philosophes; que les Prophètes seuls les avoient connues et les avoient annoncées aux hommes; que leurs écrits contenoient les connoissances nécessaires à un Philosophe; mais qu'il falloit *ajouter foi à leurs paroles sans leur demander des preuves*, n'ayant pas rempli leurs livres de démonstrations dialectiques : qu'au surplus, les événemens, tant des siècles passés que du siècle présent, et les miracles que ces saints hommes ont opérés sont la preuve la plus forte de la vérité de leurs oracles. Après avoir ainsi parlé, et lui avoir recommandé l'étude des livres saints, le vieillard disparut (1), et Justin ne le revit plus; mais il sentit un feu extraordinaire s'allumer dans son cœur; il brûla du désir de connoître le prophètes, il aima les Chrétiens; bientôt il embrassa leur doctrine; il y fut confirmé par la constance des martyrs; elle lui parut une preuve évidente de la vérité du dogme pour lequel ils répandoient leur sang. Quoique Chrétien, Justin ne quitta point le

(1) Halloix et Tillemont pensent que ce vieillard étoit un ange envoyé par Dieu pour éclairer Saint Justin, et lui-même semble l'insinuer.

manteau de Philosophe (1), c'est sous cet habit qu'il prêchoit la parole de Dieu. Il entreprit différens voyages en Campanie, en Grèce, en Egypte, dans les provinces de l'Asie mineure (2), pour y répandre les semences du Christianisme. Cependant il ne paroît pas qu'il ait jamais été élevé au sacerdoce (3).

Saint Justin vint deux fois à Rome, et c'est là qu'il souffrit le martyre, vers l'an 168 de J.-C., sous le règne de Marc-Aurèle et de Lucius Vérus. Ce fut par les intrigues de Crescent, philosophe indigne de ce nom, souillé de débauches et d'avarice, que Justin fut dénoncé, poursuivi comme Chrétien, et amené au tribunal de Rusticus, préfet de Rome, lequel le condamna à être battu de verges et à perdre la tête.

Je vais maintenant examiner les ouvrages que nous possédons sous le nom de Justin ; plusieurs lui sont faussement attribués, et paroissent avoir été composés à des époques plus récentes. Je commence par ceux qui paroissent lui appartenir plus légitimement.

(1) Et il eut raison ; car rien n'est plus analogue que la Philosophie et la Religion de J.-C.

(2) C'est dans le Xyste d'Ephèse qu'il eut sa conversation avec le Juif Tryphon.

(3) Telle est du moins l'opinion de D. Cellier ; mais Tillemont et le Bénédictin éditeur de Saint Justin croient qu'il étoit Prêtre. Voy. *Præfat, part. III*, p. LXVIII.

I. *Discours aux Grecs* (1).

Saint Justin déclare aux Grecs que ce n'est point sans raison, ni sans y avoir bien réfléchi, qu'il a pris le parti de renoncer à leurs opinions. Il fait ensuite un exposé rapide de toutes les folies qui sont gravement rapportées dans les poëtes, des traits les plus ridicules, les plus honteux de leur mythologie. Il déteste les solennités et les fêtes païennes, où règnent le luxe et la dissolution. Il exhorte les Grecs à changer à son exemple, à partager avec lui les trésors de la Sagesse divine.

Cette pièce, qui est très-courte, est écrite d'un style simple, clair, relevé par une aimable ironie.

II. *Exhortation aux Grecs.*

Cet ouvrage, d'une bien plus grande étendue et d'une plus haute importance, se divise en deux parties : dans la première, Justin examine quels sont les auteurs de la religion des Grecs et de celle des Chrétiens, en quel temps ils ont vécu. Il prouve que la vérité ne peut se trouver dans les fictions des Poëtes, dans les opinions incertaines et contradictoires des Philosphes.

(1) C'est-à-dire, aux Païens.

Moïse et les Prophètes, beaucoup plus anciens que les Poëtes et que les Philosophes, ont connu la vérité que Dieu leur a révélée. Si les Grecs ont recours aux oracles, les Chrétiens l'emportent encore sur eux en cette partie. Tout décèle la nouveauté des Grecs : ils n'ont rien écrit avant l'époque des Olympiades : ils ne connoissoient point encore l'usage des lettres, lorsque Moïse écrivoit ses lois. Si les Livres des Hébreux se trouvent traduits en grec, ils l'ont été par les soins de Ptolémée-Philadelphe, roi d'Egypte.

Dans la seconde partie, il exhorte les Grecs à craindre les jugemens de Dieu, et à profiter des avis de leurs docteurs; car la Providence a permis que quelques Poëtes et quelques Philosophes tinssent un langage conforme à la vérité. Ils ont puisé la plus grande partie de leur doctrine en Egypte, où la tradition des lois de Moïse s'est long-temps conservée. Il cite des vers d'Orphée, des Sibylles, d'Homère, de Sophocle, où ces Poëtes établissent l'unité d'un Dieu. Il expose ensuite le sentiment de Pythagore, qui n'admet qu'un seul Dieu; Platon varie dans son opinion; la crainte des Athéniens lui fait admettre le polythéisme; mais il avoit appris des Egyptiens que la Divinité est unique, que Dieu s'appeloit l'*Être* par excellence, et que ce qui est *éternel* ne peut être *engendré*. Justin prétend que Platon a

beaucoup emprunté de Moïse. Enfin, il exhorte les Grecs à lire les livres des Chrétiens, à y puiser des lumières inconnues à leurs Philosophes, qui avouent eux-mêmes ne rien savoir. Qu'ils écoutent du moins Orphée; qu'ils apprennent de la Sibylle une partie de la vraie religion; qu'ils consultent les livres d'Hermès et d'Acmon.

Si nous considérons la partie du style, nous ne pouvons qu'applaudir au talent de Justin, à la pureté, à la noblesse de son langage; l'exorde de ce discours est tout-à-fait dans la manière de Démosthène, c'est-à-dire, d'une simplicité majestueuse : et autant le vrai l'emporte sur l'artifice, autant la diction de ce père est au-dessus de celle des Sophistes de son siècle. On n'y rencontre aucune de ces métaphores violentes, de ces jeux de mots puériles, de ces *paréchèses* ou consonnances recherchées, qui décèlent le travail et non le génie. L'érudition variée répandue dans cet ouvrage, comme dans tous ceux qui sont sortis de la plume de Justin, en rend la lecture très-agréable.

Si, d'un autre côté, nous examinons la partie du raisonnement, nous y trouverons en différens endroits peu de justesse. Un trop grand désir de faire triompher sa cause, égare quelquefois l'écrivain. Les reproches qu'il fait aux Philosophes qui ont traité *des principes des choses*, ne sont nullement fondés. Ils ont prétendu donner des prin-

cipes de *physique*, et non de *religion*. Leurs erreurs sur les *causes secondes* n'ont pu contribuer à jeter les Grecs dans l'idolatrie ; et à l'égard de la *cause première*, Justin est forcé de convenir qu'ils s'accordent presque tous sur son *unité*. La préférence qu'il donne à Moïse sur les Philosophes Grecs, à raison de son antiquité, n'est nullement raisonnable. En effet, s'il s'agissoit de préférer le Législateur le plus ancien, Moïse seroit bien éloigné d'obtenir la palme. Bien des siècles avant lui les Égyptiens avoient eu des Législateurs et des Philosophes ; les Egyptiens avouoient eux-mêmes qu'ils n'étoient pas les inventeurs de leurs connoissances, et qu'ils les tenoient des Ethiopiens, lesquels avoient une telle réputation de sagesse et de vertu, qu'on leur donnoit le titre d'*irréprochables* (1). Le peuple Hébreu, dont Justin vante sans cesse l'antiquité, est un peuple tout nouveau, en comparaison des Egyptiens. Pour s'en convaincre, il ne faut que réfléchir au temps considérable qu'exigent la fondation d'un Empire, la découverte du fer et des Arts, sans lesquels aucune grande société ne peut subsister ; l'établissement d'une législation, d'un culte, d'une police, etc. Eh bien ! Abraham, près de 550 ans avant Moïse, vient en Egypte. Qu'y voit-il ? un Empire florissant, un

(1) Homère, *Iliad.*, L. I. Μετ' ἀμύμονας Αἰθιοπῆας.

roi puissant, un peuple industrieux, des monumens magnifiques. Il y avoit donc déjà bien des années que l'empire des Egyptiens étoit fondé. Cet empire a eu un législateur, et ce législateur s'étoit présenté au nom du ciel, sans quoi il n'eût point été écouté. Donc, si l'on veut donner la préférence à l'antiquité, Thot l'emportera sur Moïse. Mais Thot lui-même pourroit nous renvoyer à quelqu'autre plus ancien; et la question de l'antiquité ne sera jamais résolue.

L'autorité que Justin emprunte des vers d'Orphée, des oracles des Sibylles, a d'autant moins de force, qu'il est prouvé que ces vers, que ces oracles étoient supposés. Les Sibylles sont des êtres imaginaires, inconnus aux anciens Grecs, jusqu'au siècle d'Alexandre; et c'est une grande imprudence que d'employer la voix du mensonge pour soutenir la vérité.

Lorsque Justin dit encore que les philosophes Grecs ont tiré toute leur doctrine de l'Egypte, où la tradition des lois de Moïse s'étoit conservée, il a avancé non-seulement une chose fausse, mais absurde : les lois de Moïse n'ont point été promulguées en Egypte, mais dans le désert de Sinaï. Depuis cette époque, les Hébreux n'ont plus aucune communication publique avec les Egyptiens, jusqu'au temps de Salomon. Est-il croyable que cette petite nation, sortie furtivement de l'Egypte,

et qui s'enfuit en volant ses maîtres, ait pu trouver assez de crédit et de considération pour faire recevoir et adopter ses lois? D'ailleurs le fait est faux, jamais les lois de Moïse n'ont été admises en Egypte : les Egyptiens tenoient trop à leurs institutions pour admettre des dogmes étrangers, et leurs prêtres, seuls dépositaires des connoissances, en supposant qu'ils aient entendu parler des lois de Moïse, ne devoient avoir que du mépris pour elles.

Il se pourroit bien, au contraire, que les lois de Moïse, et tout son système religieux, eussent été empruntés de l'Egypte, et qu'il ait donné, sous d'autres emblèmes, les dogmes de l'antique religion des Egyptiens, dont l'écorce trop grossière, et d'ailleurs adaptée aux phénomènes du pays, ne pouvoit convenir aux Hébreux. Moïse avoit été élevé par les prêtres d'Egypte; il connoissoit leur doctrine secrète, le sens de leurs mystères et de leurs hieroglyphes; et il y a lieu de croire qu'il n'a fait que reproduire les idées qu'il avoit reçues.

Il est également absurde de supposer que Platon et les autres Philosophes aient emprunté leur doctrine de Moïse; les Hébreux furent entièrement inconnus aux Grecs jusqu'au siècle d'Alexandre; et si l'on suppose que Platon a voyagé dans la Palestine, il ne s'ensuivra point qu'il ait pu connoître les lois des Juifs. Cette nation ne com-

muniquoit point ses livres aux étrangers. Quand le Grand Prêtre Eléazar envoya un exemplaire du Pentateuque à Ptolémée-Philadelphe, les Juifs ne virent dans cette communication qu'une profanation des choses saintes, et ils instituèrent un jeûne public pour l'expier.

On est également fâché que Justin répète sérieusement la fable des soixante-dix interprètes qui, enfermés à la tour du Phare, n'ayant entre eux aucune communication, emploient tous également les mêmes expressions, et font soixante-dix copies semblables. Il falloit laisser ce petit conte aux Juifs qui l'ont inventé.

Si j'ai insisté sur les preuves de raisonnement avancées par Saint Justin, c'est moins pour attaquer le fond du dogme qu'il soutient, que la manière dont il le défend ; et parce que la plupart des preuves alléguées dans ses autres ouvrages sont de même nature.

II. *Sur la Monarchie.*

Il s'agit dans ce discours, dont la légitimité est fort contestée (1), de la monarchie de Dieu, de son unité, de sa spiritualité. L'auteur prouve, par le témoignage d'Eschyle, de Sophocle, d'Euri-

(1) Voy. *la préface des OEuvres de Saint Justin*, édition des Bénédictins, part. III, p. xxxi, vi.

pide, de Philémon (1), d'Orphée et de plusieurs autres poëtes, que la doctrine de l'unité de Dieu est très-ancienne. Justin en conclut que Dieu doit être le seul objet de notre amour et de notre espérance. Ce petit traité nous a conservé un assez grand nombre de fragmens qui ne se trouvent point ailleurs. Il reste à savoir si ces fragmens sont véritablement des poëtes auxquels on les attribue. A l'égard du premier morceau, produit sous le nom d'Eschyle, la supposition est manifeste; la plus légère connoissance du style dithyrambique de cet auteur, suffit pour faire voir que ces vers ne sont jamais sortis de sa plume. Je doute fortement que le mot σάρκινος fût en usage à l'époque d'Eschyle, dans le sens de *revêtu de chair*; et la formule toute chrétienne δόξα δ' ὑψίστου Θεοῦ, *gloria Dei est altissimi*, qui termine cette tirade, achève de déceler la pieuse fraude (2).

Les quatre vers cités à la page 38, sous le nom de *Pythagore*, ne sont pas du philosophe; on sait qu'il n'a rien écrit, ou du moins qu'aucun de ses

(1) Poëte comique de la seconde comédie, prédécesseur et contemporain de Ménandre.

(2) Il est vrai que ces mêmes vers sont cités par Clément d'Alexandrie, *Stromat.*, L. V, et par Eusèbe, *Præpar. Evang.*, L. XIII, c. 13; mais comme ces écrivains sont très-postérieurs à Justin, leur témoignage n'est ici d'aucune autorité.

ouvrages n'a été publié. Les fragmens d'Euripide, de Ménandre, de Philémon sont véritablement de ces auteurs. Plusieurs ne sont point favorables à la cause pour laquelle Justin invoque leur témoignage. La tirade de l'Oreste de Sophocle, citée p. 140, est même impie, en ce qu'elle tend à faire regarder Dieu comme capable d'ordonner le crime, et d'en être l'auteur.

III. *Première Apologie pour les Chrétiens.*

Cette première apologie est adressée à l'Empereur Antonin le Pieux, et à ses deux fils Marc-Aurèle et Lucius Vérus, déjà élevés à l'Empire. Cet ouvrage et le suivant sont les plus importans de l'orateur; ce sont moins des discours que des mémoires justificatifs très-bien faits, écrits avec beaucoup de pureté d'élégance, et de ce ton simple et noble, qui est l'éloquence de la vérité. On en peut juger par l'exorde.

« La raison prescrit à celui qui est véritablement » *Pieux* (1), et qui cultive la philosophie, de n'honorer, de ne chérir que la vérité, et d'écarter de » lui tout préjugé qu'il pourroit tenir de ses ancêtres, dès qu'il en a reconnu la fausseté. Car la

(1) Il fait allusion au surnom de *Pieux* donné à Antonin.

» sage raison ne consiste pas seulement à ne point
» imiter ceux qui ont pu commettre quelque action
» injuste, ou enseigner des opinions condamnables;
» elle veut encore que l'homme aime la vérité plus
» que sa vie; et de quelque danger qu'il soit menacé,
» qu'il parle, qu'il agisse en tout conformément à
» l'équité. O Vous que partout on appelle pieux et
» philosophes, protecteurs de la justice, amateurs
» de la science, vous allez montrer que vous l'êtes
» réellement. Je ne viens point ici vous flatter
» dans cet écrit; je ne viens point vous parler
» pour vous plaire; je vous demande de nous ju-
» ger après un examen sévère; je vous demande
» de n'avoir aucun égard aux préjugés, aucune
» complaisance pour une multitude livrée à la su-
» perstition; je vous demande de n'écouter au-
» cune passion, aucune calomnie, quelqu'ancienne
» qu'elle puisse être, et de ne pas porter un juge-
» ment qui vous condamneroit vous-mêmes.

» Et pour faire voir que cette demande n'est ni
» déraisonnable, ni téméraire, nous vous prions
» d'ordonner une information rigoureuse sur les
» crimes dont on nous accuse. Si nous en sommes
» convaincus, que l'on nous punisse conformé-
» ment aux lois; mais si l'on ne peut nous trouver
» coupables, la raison et la vérité ne permettent
» pas de livrer au supplice, sur des bruits dé-
» savantageux, des hommes innocens; et ce se-

» roit vous faire injure à vous-mêmes que de prononcer sur leur sort par passion et sans examen. » La seule honnête, la seule juste condition que » l'on puisse imposer aux sujets, c'est de rendre » un compte exact et fidèle de l'innocence de » leur conduite et de leur doctrine, comme aussi » les Souverains doivent porter un jugement dicté » par la justice et la sagesse, et non par la violence et la tyrannie. Un ancien a dit avec raison : *Les Etats ne peuvent être heureux que* » *lorsque les Souverains et les sujets seront philosophes* (1). Notre devoir est donc d'être toujours prêts à vous soumettre notre conduite et » notre doctrine ; le vôtre est de nous écouter et » de nous juger avec justice. »

Justin se plaint ensuite qu'on ne persécute dans les chrétiens que leur nom ; un nom ne mérite par lui-même ni louange, ni punition. C'est à tort que l'on reproche aux chrétiens d'être athées ; ils adorent *le Père*, *le Fils et le Saint-Esprit ;* ils croient aux *Anges* ; ils admettent l'*esprit prophétique*. Si quelque chrétien se rend coupable d'un

(1) Platon, *de Republ.*, L. V. Cette maxime étoit fréquemment dans la bouche de Marc-Aurèle ; il y faisoit seulement un léger changement, en disant : *Les Peuples ne seront heureux que quand les Rois philosopheront, ou que les Philosophes régneront.* Il avoit raison ; quand une fois le peuple se met à philosopher, tout est perdu.

crime, il doit être puni; mais son crime ne peut rejaillir sur ceux qui ont la même croyance. Loin de nier leurs fautes, ils sont toujours prêts à les avouer. Ils ont le mensonge en horreur, et ne songent qu'à s'approcher de Dieu. Pourquoi faire un crime aux chrétiens de ne pas adorer les simulacres? Est-il rien de plus absurde que ce culte? Et Dieu a-t-il besoin de nos présens matériels, lui qui a tout créé, lui qui promet un royaume éternel à ceux qui le serviront dans la justice? Les chrétiens n'attendent point un règne humain et périssable. Que pourroit-on redouter d'eux? Leurs principes, qui ne respirent que la paix, assurent la tranquillité des Etats. Persécuter des hommes qui pensent ainsi, c'est non-seulement agir contre la raison, mais c'est les confirmer de plus en plus dans la doctrine du Christ. Il revient encore sur le reproche d'athéisme objecté aux chrétiens; il expose la pureté de leur culte, les excellens principes de la morale de Jésus-Christ, les vertus des chrétiens, leur désintéressement, leur charité, leur patience, leur fidélité envers les Empereurs. Mépriser des sujets ainsi disposés, ce seroit s'attirer la colère de Dieu. Il parle ensuite de la résurrection et d'une autre vie, admise par les païens eux-mêmes. Elle n'est pas plus impossible à Dieu que la création.

Dans la seconde partie, Justin se propose de prouver

prouver que les Chrétiens sont les seuls qui enseignent la vérité ; que le Fils de Dieu s'est vraiment incarné, comme les Prophètes l'avoient prédit ; enfin, que les Démons n'ont inventé tant de fables sur les prétendus fils de Jupiter, que pour faire passer pour fabuleux l'avénement du Fils de Dieu ; mais ils n'ont pu deviner le Mystère de la Croix.

La troisième partie est consacrée à exposer plus particulièrement ce qui concerne le culte des Chrétiens, principalement le Baptême et l'Eucharistie. Justin dit en quoi consistent ces deux sacremens, et il établit très-nettement le dogme de la *Présence réelle, sous les espèces du pain et du vin.* Les Démons ont cherché à faire croire qu'en cela les Chrétiens imitoient les mystères de Mithra, dans lesquels on offre aussi du pain et de l'eau, en prononçant certaines paroles. Il fait ensuite le tableau de ce qui se passe dans les *Synaxes* ou assemblées des Chrétiens. Dans toutes les oblations on loue le Créateur par Jésus-Christ son Fils et par le Saint-Esprit. On lit les saintes écritures ; ensuite, celui qui préside l'assemblée fait une exhortation. Tous les assistans se lèvent et prient. Après la prière, les frères se donnent le baiser de paix ; on apporte le pain, le vin et l'eau : celui qui préside, prononce de toute son ardeur les prières et les actions de grâces ; le peuple s'écrie :

Amen. On distribue ensuite le pain et le vin à tous ceux qui ont rendu grâces et qui sont présens. On envoie aux absens leur portion par les Diacres. Les personnes riches font alors des largesses à leur volonté ; la collecte de ces aumônes est déposée entre les mains du chef, et sert à donner des secours aux orphelins, aux veuves, aux infirmes, aux prisonniers, enfin à tous ceux qui sont dans le besoin.

Justin conclut par représenter aux Empereurs que si cette doctrine leur paroît conforme à la raison et à la vérité, ils la doivent honorer et protéger; si, au contraire, ils la regardent comme une folie, qu'ils la méprisent; mais qu'ils ne condamnent point à la mort des hommes innocens. Il rappelle à Antonin et à ses fils une lettre d'Adrien, par laquelle cet Empereur ordonne que les Chrétiens soient jugés de la même manière que ses autres sujets; et si on les accuse de quelque crime, que l'accusateur soit obligé de le prouver : si, au contraire, on se sert du prétexte de leur religion pour les tourmenter, il veut que l'on punisse sévèrement cette vexation. Justin joint à son discours la copie de cette lettre. On lit à la suite une seconde lettre du même Adrien, adressée à tous les gouverneurs de l'Asie; mais il y a de fortes raisons de penser que cette lettre est supposée : les éloges que l'auteur y fait des Chrétiens, et les

reproches qu'il adresse aux Païens, la rendent infiniment suspecte. Il en est de même de la lettre de Marc-Aurèle, que l'on a jointe aux précédentes, et dans laquelle l'Empereur déclare qu'il doit aux Chrétiens la victoire qu'il a remportée contre les Germains. Il y est dit que l'armée Romaine se trouvant au milieu de la Germanie, enveloppée par une multitude considérable de barbares, et sur le point d'être taillée en pièces, l'Empereur consulta les chrétiens, qui se trouvèrent en grand nombre. Ils se jetèrent la face contre terre, invoquèrent leur Dieu. Aussitôt une pluie abondante tomba du ciel; c'étoit une rosée fraîche pour les Romains, et une grêle de feu pour les ennemis. C'en est assez pour faire voir quel est le mérite de cette pièce.

IV. *Seconde Apologie.*

Cette seconde apologie est adressée au Sénat. Son but est d'éclairer les Païens sur leurs erreurs. Il établit, dès le commencement, que les hommes pervers se réunissent aux Démons pour faire périr les Chrétiens. Il en apporte pour exemple l'histoire toute récente de trois Martyrs. Lui-même il s'attend à être bientôt la victime des calomnies de Crescent, philosophe indigne de ce nom, ennemi capital de Justin et de tous les Chrétiens, qu'il ac-

cuse d'athéisme, quoiqu'il ignore entièrement leur doctrine. L'auteur répond ensuite à quelques objections que l'on faisoit aux Chrétiens. On leur disoit : Pourquoi ne vous tuez-vous point pour aller trouver votre Dieu ? Pourquoi, si Dieu est votre protecteur, permet-il que vous soyez la victime des méchans ? Il établit ensuite la justice de Dieu, et l'innocence des Chrétiens, prouvée par les persécutions mêmes. Les Chrétiens chassent les Démons au nom de J.-C. Dieu ne conserve le monde qu'à cause des Chrétiens. L'embrasement universel que les Chrétiens attendent, aussi-bien que les Païens, ne sera point, comme les Stoïciens le croient, l'effet du hasard, mais d'une volonté particulière de Dieu. Justin réfute ceux qui regardent le feu éternel comme une fable. Il fait voir que les mœurs et la doctrine des Chrétiens sont beaucoup plus pures que celles des Philosophes. La vertu et l'innocence des premiers éclatent dans leur patience et leur constance à souffrir. Leur doctrine est bien au-dessus de celle de Platon ; ce n'est pas que la doctrine de ce philosophe soit étrangère à celle du Christ (1); mais elle ne lui est pas tout-à-fait semblable. Justin

(1) *Apologia* II, p. 97, N.° 13. Οὐχ ὅτι ἀλλότριά ἐϛι τὰ Πλάτωνος διδάγματα τῦ Χριϛῦ. C'est ce passage qui fait penser que le Platonicisme a conduit Saint Justin au Christianisme.

termine cet ouvrage en suppliant les Empereurs de vouloir bien le sanctionner de leur signature, et le publier, pour faire connoître à tous les hommes quels sont les véritables dogmes du christianisme.

V. *Dialogue avec le juif Tryphon.*

C'est une exposition des preuves de la Religion chrétienne, principalement de celles qui résultent de l'accomplissement des prophéties. L'auteur réfute les objections que font les Juifs, et leur prouve que l'ancienne loi est accomplie, qu'elle étoit insuffisante, et qu'elle est remplacée par la nouvelle. Il prouve également que J.-C. est le Messie annoncé par les prophètes. Cet ouvrage n'est guères susceptible d'une analyse.

VI. *Lettre à Diognète.*

Il est douteux que cette lettre soit réellement de S. Justin ; mais elle est très-digne de ce Père, par la noblesse de son style, par l'excellence des principes. Diognète étoit un homme sage qui, frappé de la confiance que les Chrétiens témoignent en Dieu, du mépris avec lequel ils bravent la mort, de leur charité mutuelle et de toutes leurs vertus, désire connoître les dogmes de leur re-

ligion. Il avoit fait plusieurs questions, auxquelles Justin répond dans cette lettre. Il lui apprend pourquoi les chrétiens n'adorent point les simulacres, pourquoi ils s'éloignent des pratiques superstitieuses des Juifs. L'auteur fait ensuite le tableau des mœurs des Chrétiens. Leur culte est une institution divine ; l'objet n'en est point une créature, mais le Créateur ; c'est son propre Fils que Dieu a envoyé aux hommes. Misère de ces derniers avant l'arrivée de Jésus-Christ. Pourquoi est-il venu si tard ? Parce qu'il falloit que les hommes connussent combien leurs fautes les avoient rendus indignes de la vie. Enfin, Justin montre à Diognète de quels biens il sera comblé s'il embrasse la foi, et de quelle importance il est de connoître les vérités que Jésus-Christ nous a enseignées.

Outre ces ouvrages, dont quatre au moins (1) paroissent appartenir légitimement à S. Justin, on lui a attribué encore d'autres écrits ; mais presque tous les savans s'accordent à les rejeter, fondés sur ce que l'on y découvre ou des institutions plus récentes, ou des dogmes erronés et qui annoncent des hérésies postérieures au temps auquel a vécu S. Justin, ou enfin un style tout-à-fait différent du sien. Tels sont : I. l'*Epître à Zéna*

(1) Son exhortation aux Gentils, ses deux Apologies, et le Dialogue avec Tryphon.

et à Sérenus, dans laquelle tout annonce des institutions monastiques inconnues au second siècle. Aussi Tillemont (T. II, p. 699) pense que l'auteur de cette épître est un certain Justin, abbé du monastère de S. Athanase, près Jérusalem, lequel vivoit sous l'empereur Héraclius. Du reste l'*Epître à Zéna et à Sérenus* n'est autre chose qu'une exhortation à la pratique des vertus chrétiennes. II. L'*Exposition de la véritable Profession de Foi* appartient à des temps bien postérieurs; et la doctrine nestorienne, dont elle est infectée, annonce qu'elle n'est point l'ouvrage de S. Justin. III. Les *Réponses aux Orthodoxes sur quelques Questions pressantes*, sont encore unanimement rejetées des *Œuvres de S. Justin*, et doivent l'être pour des raisons très-graves, notamment pour leur impiété. Cet ouvrage ne paroît pas de beaucoup antérieur au cinquième siècle. Ces questions roulent, au surplus, sur des subtilités théologiques ou métaphysiques; plusieurs sont très-impertinentes et capables d'atténuer la foi. Je ne citerai que celle-ci, qui est la LXXXIIIe., p. 459. *Si Dieu ne se plaît point aux sacrifices d'animaux, pourquoi les a-t-il ordonnés dans l'ancienne loi? ou si ces sacrifices lui plaisent, pourquoi a-t-on cessé de lui en offrir dans la loi nouvelle?* L'auteur ne répond nullement à cette objection, dont il n'a senti ni la force, ni la ma-

lignité (1). IV. Les *Questions chrétiennes adressées aux Grecs*, sont du même style et de la même main, et ne méritent pas plus de considération. V. On a aussi attribué, fort mal à propos, à S. Justin, la *Réfutation des Dogmes d'Aristote.* Cet ouvrage est certainement d'un temps bien postérieur. Le savant éditeur des *Œuvres de S. Justin* pense que cette réfutation est du même écrivain qui a fait les *Questions aux Orthodoxes*, et celles *des Chrétiens aux Grecs.* Il y reconnoît le même style, très-éloigné de la simplicité et de la pureté de celui de Justin. Photius, Cod. CXXV, attribue à un *Justin* un *Traité contre les deux premiers livres des Leçons de Physique d'Aristote.* Si c'est l'ouvrage dont il est ici question, il en résulte que Photius l'aura lu fort légèrement ; car il ne s'agit pas seulement ici des deux premiers livres des *Leçons de Physique*, mais du *Traité du Ciel*; et le Justin dont parle Photius, ne paroît pas être le martyr.

Parmi les ouvrages perdus de S. Justin, on

(1) En effet, cette question tendroit à établir que la nature de Dieu et ses affections sont sujettes à changer. Plusieurs autres objections ont tout-à-fait l'air d'une plaisanterie : par exemple, à la CX[e]., l'auteur demande, si Dieu, qui doit rendre au centuple ce que l'on aura abandonné pour lui, nous donnera aussi *cent femmes* pour une. La XXI[e]. Question sur les rêves lubriques des Moines, est d'une indécence vraiment monachale.

remarque un fragment assez considérable *sur la Résurrection*. Il avoit aussi composé un *Traité contre l'Hérésie de Marcien*.

Justin forma quelques disciples, dont le plus distingué fut Tatien. Né en Syrie, dans le sein du paganisme, un désir ardent de s'instruire le jeta successivement dans différentes études; la Poésie, la Rhétorique et la Philosophie occupèrent fructueusement sa jeunesse; mais parvenu à l'âge où la raison met un frein à la fougue de l'imagination, il s'aperçut de la vanité de ces sciences; il y chercha la vérité, et ne la trouvant point, il désira connoître la doctrine des Chrétiens. Ce fut à l'école de S. Justin qu'il en puisa les élémens; et instruit par un aussi grand maître, il fut bientôt en état de le seconder en partageant ses travaux apostoliques. Mais la mort de Justin ayant privé Tatien de son guide, il ne marcha plus qu'au hasard, tomba dans des erreurs, et devint le chef de l'hérésie des *Encratites* (1).

(1) Ces hérétiques, dont le nom signifie *continents*, *chastes*, se vantoient d'une chasteté particulière; ils condamnoient les œuvres du mariage; prétendoient que le péché originel n'étoit autre chose que l'union charnelle d'Adam et d'Eve; ils regardoient également l'incarnation de J.-C. comme fantastique et putative, disant que J.-C. n'avoit pris que l'apparence de la chair humaine. Sous le voile de leur *continence* affectée, ils se livroient dans leurs assemblées nocturnes à toutes sortes d'impuretés. *Voy.* sur les sentimens de Tatien, la 3e. partie de la préface des *Œuvres de Saint Justin*, p. CI et suivantes.

Tatien avoit de la facilité à écrire. D'un très-grand nombre d'ouvrages qu'Eusèbe et S. Jérôme ont connus de lui, il ne nous reste que son *Discours contre les Grecs*. On y remarque un style simple et pur, beaucoup d'érudition, assaisonnée d'une ironie fréquente. Il reproche aux Grecs leur excessive vanité, l'orgueil qu'ils avoient de s'attribuer une foule d'inventions qu'ils avoient puisées chez les étrangers ; il fait voir le ridicule de la Mythologie. La Philosophie ne lui paroît qu'un tissu d'absurdités, et les philosophes ne sont à ses yeux que des hommes vicieux et corrompus. Il blâme également les lois des Grecs et leur diversité. Tous ces motifs l'ont déterminé à embrasser la religion des Chrétiens, surtout lorsqu'il a remarqué dans leurs écrivains une grande simplicité, un génie naturel et sans art. Ils expliquent la création de l'univers d'une manière beaucoup plus facile à comprendre ; ils ont une connoissance certaine de l'avenir, et une morale parfaite. Leur doctrine est beaucoup plus ancienne que la Grèce. Variété des opinions sur le temps auquel Homère a fleuri (1). Les dogmes des Chrétiens ne sont sujets à aucune variation. Il réfute ensuite les calomnies que les païens avoient répandues sur l'admission des femmes à la participation des Mys-

(1) *Voyez* tome Ier., p. 26, où j'ai rapporté ce morceau tout entier.

tères, et il établit qu'elles sont infiniment plus respectables que toutes celles auxquelles la Grèce a érigé des statues ; il en fait le dénombrement, qui est assez curieux. Mais rien ne l'est davantage que ce que l'auteur rapporte de l'antiquité des Grecs et de leurs premiers écrivains, pour faire connoître qu'ils sont de beaucoup postérieurs à Moïse. Je crois devoir mettre ce morceau, quoiqu'un peu long, sous les yeux du lecteur, parce que c'est une des sources dans lesquelles ont puisé presque tous les auteurs modernes qui ont parlé des premiers temps de la Grèce, et qu'on y lit des détails qui ne se trouvent point ailleurs.

« Quand nous supposerions, dit-il, qu'Homère étoit contemporain de la guerre de Troie, » et qu'il a combattu avec Agamemnon, que » même il a existé avant la découverte de l'art » d'écrire, il n'en sera pas moins prouvé que » Moïse existoit bien des années avant la prise » d'Ilion, et même avant sa fondation par Tros » et Dardanus. Nous pouvons le prouver par le » témoignage des Chaldéens, des Phéniciens et » des Egyptiens. — Et d'abord Bérose de Babylone, prêtre du temple de Bélus, contemporain d'Alexandre, a composé une histoire des » Chaldéens en trois livres, qu'il a dédiée à Antiochus, troisième du nom. Il y raconte les faits » des rois d'Assyrie, et dit que l'un d'eux, nommé » Nabuchodonosor, fit une expédition contre les

» Phéniciens et les Juifs. Cet événement avoit été » prédit par les prophètes, et n'eut lieu que longtemps après Moïse, soixante-dix ans avant l'établissement de l'empire des Perses. Bérose étoit » un écrivain très-instruit ; et ce qui le prouve, » c'est que Juba, en traitant de l'histoire d'Assyrie, déclare qu'il ne l'a apprise que de Bérose. » Or Juba a composé deux livres sur l'histoire » des Assyriens. Après les Chaldéens viennent les » Phéniciens. Ils ont eu trois principaux historiens, Théodote, Hypsicratès et Mochus. Leurs » ouvrages ont été traduits en langue grecque par » *Chœtus* (1), qui a aussi composé, avec beaucoup de soin et d'exactitude, les *Vies des Philosophes*. Or, dans ces histoires, il est dit sous » quel roi Europe fut enlevée, quand Ménélas » arriva en Egypte, et tout ce qu'a fait le roi » Chiram (que d'autres appellent Hiram), qui » donna sa fille en mariage à Salomon, et qui » lui fournit tout le bois nécessaire à la construction du temple. Ménandre de Pergame a » écrit la même chose ; or Chiram, contemporain de Salomon, étoit par conséquent beaucoup » plus récent que Moïse.

(1) Lætus, suivant Clément d'Alexandrie. *Stromat.* I, p. 326. Il est à remarquer que Tatien ne fait ici aucune mention du fameux *Sanchoniaton.* Ce qui n'est pas une petite preuve que cet historien Phénicien, que l'on dit si ancien, n'a jamais existé que dans l'imagination de Philon de Byblos, qui s'en est dit le traducteur.

» Les Egyptiens ont écrit très-exactement les » annales de leur empire ; et un de leurs principaux historiens est Ptolémée, non pas un des » rois de ce nom, mais un prêtre du temple de » Mendès. Ptolémée, en parlant des rois, dit que ce » fut sous Amosis (1) que les Juifs sortirent d'E- » gypte sous la conduite de Moïse. Or, suivant » le témoignage de cet historien, Amosis étoit » le contemporain d'Inachus, roi d'Argos. Ap- » pion, grammairien très-savant, a composé une » histoire d'Egypte en cinq livres. Il dit dans le » quatrième, qu'Amosis renversa la ville d'Ac- » caris (2). Amosis vivoit du temps d'Inachus, » roi d'Argos, comme l'a écrit Ptolémée de Men- » dès. Le temps qui s'écoula depuis Inachus jus- » qu'à la ruine de Troie, est de vingt généra- » tions; c'est ce qui se démontre de la manière » suivante.

» Les rois d'Argos sont Inachus, Phoronée, » Apis, Criasis, Triopas, Argéus, Porbas, Kro- » topas, Sthénélaüs Ier., Danaüs, Lincée, Prœtus, » Abas, Acrisius, Persée, Sthénélaüs IIe., Eu- » rystée, Atrée, Thyeste, Agamemnon ; et ce » fut pendant la dix - huitième année du règne » de ce dernier que Troie fut prise. Or il faut

(1) Le même que Amasis.

(2) Cette ville étoit occupée par les Israélites. Voy. *Joseph contre Appion*, L. I, p. 1052.

» remarquer que, sous ces rois, les Grecs, comme
» ils le disent eux-mêmes, n'écrivoient point
» l'histoire (1), et ne connoissoient point l'écri-
» ture, qui ne leur fut apportée par Cadmus en
» Bœotie, que plusieurs générations après. Sous
» Phoronée, successeur d'Inachus, les hommes
» commençoient à peine à sortir de l'état sau-
» vage, de la vie pastorale (2). Ainsi, quand
» Moïse seroit contemporain d'Inachus, il seroit
» encore antérieur de quatre cents ans à la guerre
» de Troie. On peut le démontrer encore par
» la série des rois d'Athènes et de Macédoine,
» par celle des Ptolémées et des Antiochus; d'où
» il suit que si les faits historiques les plus re-
» marquables ont été écrits par les Grecs depuis
» Inachus, ce n'a été que postérieurement à Moïse.
» En effet, tandis que Phoronée, successeur d'I-

(1) Nous avons déjà fait voir dans le premier volume, p. 17, que les Grecs possédoient l'écriture et les lettres pélasgiques de temps immémorial, et que ce que l'on dit communément de Cadmus est, en grande partie, fabuleux et exagéré.

(2) Cela est impossible. Si l'on réfléchit à l'état où se trouvoit Argos lors de l'enlèvement d'Io, et au commerce que les Phéniciens venoient y faire, on sentira que déjà depuis long-temps Argos étoit florissante, puisqu'elle attiroit des étrangers: or, pour qu'une ville soit florissante, il faut qu'il se soit écoulé plusieurs siècles depuis sa fondation. Inachus n'étoit certainement pas le premier roi d'Argos, mais le chef d'une nouvelle dynastie.

» nachus, régnoit en Argos, Athènes étoit gouvernée par Ogygès, sous lequel arriva le premier déluge. Du temps de Phorbas, régnoit Actæus, d'après le nom duquel la contrée fut appelée *Attique*. Du temps de Triopas, Prométhée et Epimethée, Atlas, et Cécrops aux deux visages, régnèrent sur Athènes, puis Ion. On place sous Cécrops l'incendie causé par Phaëton, et l'inondation de Deucalion. Sous Sthénélus, roi d'Argos, Amphictyon régna sur l'Attique; Danaüs parut dans le Péloponnèse, et fonda la Dardanie; Europe fut enlevée de Phénicie et transportée en Crète. Sous Lyncée, nous trouvons l'enlèvement de Proserpine, la fondation du temple d'Eleusis, l'invention de l'agriculture par Triptolème, l'arrivée de Cadmus en Bœotie, le règne de Minos. Sous Proitus (en Argos), la guerre d'Eumolpe (roi de Thrace) contre les Athéniens. Sous Acrisius, Pélops passe de la Phrygie en Grèce; Ion arrive dans Athènes. Le second Cécrops règne, les exploits de Persée et de Bacchus; Musée, disciple d'Orphée, fleurit. Enfin, sous Agamemnon, Troie est prise.

» Il résulte de tout ce que nous venons de dire, que Moïse est plus ancien que tous les Héros grecs, que toutes les villes, que tous les Génies; et comme il est plus ancien, il mérite

» plus de confiance que les Grecs, qui ont puisé » chez lui la plupart de leurs dogmes, sans en té» moigner aucune reconnoissance (1) ».

Tatien se plaint ensuite que quelques sophistes grecs ont cherché à défigurer ce qu'ils en ont emprunté, soit pour s'en attribuer l'invention, soit pour en affoiblir l'autorité. Il prouve ensuite que, comme écrivain, Moïse est de beaucoup antérieur à tous ceux de la Grèce ; et à cette occasion il nous donne une liste très-curieuse des auteurs qui ont précédé Homère. Ce sont : « Linus, Philam» mon, Thamyris, Amphion, Musée, Orphée, » Démodocus, Phémius, la Sibylle, Epiménide » de Crète qui vint à Sparte, Aristéas de Pro» connèse qui a écrit le poëme des Arimaspes, le » centaure Asbolus, Isatis, Drymon, Eumiclès » de Cypre, Horus de Samos, Pronapidès d'A-

(1) J'ai déja fait voir que si l'antiquité devoit décider la croyance, Moïse n'auroit certainement aucun droit d'y prétendre. La Religion des Egyptiens étant beaucoup plus ancienne, la Génèse est toute nouvelle en comparaison des hiéroglyphes ; et, ce qu'il y a de mieux, le temple de Jérusalem n'est plus depuis long-temps : Thèbes, ses temples et les pyramides sont debout. Un Prêtre égyptien ne pourroit-il pas en tirer une preuve éclatante de la vérité de sa Religion, et nous faire voir, dans la ruine de l'un de ces monumens, et dans la durée éternelle des autres, une permission divine qui avertit les hommes de tourner les yeux vers les témoins encore subsistans de la vérité? Un pareil raisonnement nous meneroit tout droit à adorer le bouc de Mendès.

thènes.

» thènes. Linus fut le maître d'Hercule; Hercule » n'a précédé que d'une génération l'expédition » contre Troie, ce qui résulte clairement de la » présence de son fils Tlépolème au siége de cette » ville. Orphée vécut aussi du temps d'Hercule. » Les poésies que l'on nous donne sous son nom » ont été composées, à ce que l'on croit, par » Onomacrite, athénien, qui vivoit sous les Pi- » sistratides, vers la cinquantième olympiade. » Musée fut disciple d'Orphée. Amphion ayant » précédé la guerre de Troie de deux généra- » tions, je n'en dirai pas davantage aux amateurs » de la science. — Démodocus et Phémius vivoient » au temps de la guerre de Troie; l'un demeu- » roit en Itaque auprès des Prétendans, l'autre » chez les Phæaciens. Thamyris et Philammon » ne sont pas beaucoup plus anciens que ces der- » niers....

» J'ai discuté, ce me semble, avec l'exactitude » la plus sévère, tout ce qui concernoit l'une et » l'autre croyance, et j'ai indiqué soigneusement » les époques; continuons cet examen à l'égard » de ceux qui ont eu la réputation de sages. Et » d'abord, Minos qui excella dans toute espèce de » sagesse, qui l'emporta sur tous par sa pru- » dence et son habileté dans la législation, vivoit » du temps de Lyncée, qui succéda à Danaüs au » trône d'Argos, onze générations après Inachus.

» Lycurgue naquit bien des années après la prise » de Troie, cent ans avant l'institution des olym- » piades. Dracon se trouve avoir fleuri vers la » trente-neuvième olympiade, et Solon vers la » quarante-huitième. Pythagore vers la soixante- » deuxième. Nous avons déjà démontré que les » olympiades n'ont commencé que quatre cent » sept ans après la guerre de Troie. D'après ces » preuves, il seroit inutile maintenant de parler » des sept Sages, puisque le plus ancien d'eux, » Thalès, n'a vécu que vers la cinquantième » olympiade. J'ai dû traiter très-sommairement ce » qui regarde ceux qui ont vécu depuis.

» Voilà, ô Grecs, ce qu'a composé pour vous » Tatien, qui, né en Assyrie, instruit dans la » philosophie des Barbares et dans vos sciences, » publie maintenant la doctrine qu'il a embras- » sée. Connoissant ce qu'est Dieu et quels sont » ses ouvrages, je suis prêt à vous répondre sur » nos dogmes, sans jamais renoncer au culte que » je lui ai voué ».

Tel est le discours de Tatien; son style a de la clarté, de la douceur; mais il n'y a point de mouvemens oratoires. C'est une discussion assez froide, et qui n'est pas toujours guidée par un jugement bien sévère. Les apologistes de ce temps croyoient avoir tout fait, quand ils avoient prouvé aux Païens l'absurdité du culte des idoles, et

l'antiquité de Moïse sur les écrivains grecs. Ils ne s'apercevoient pas que c'étoit plutôt plaider la cause des Juifs que celle des Chrétiens.

C'est dans le même esprit qu'Athénagoras (1), contemporain de Justin et de Tatien, a composé son *Apologie*, ou *Discours d'Ambassade* en faveur des Chrétiens, qu'il présenta (2) l'an 176 ou 177, à l'empereur Marc-Aurèle, et à Commode son fils, associé à l'empire : l'auteur les appelle *Arméniaques*, *Sarmatiques*, et ce qui est beaucoup plus important, *Philosophes*.

Tous les peuples ont leurs Dieux différens ; et quelque absurdes que soient leurs opinions, on les tolère. Pourquoi donc fait-on un crime aux Chrétiens de leur doctrine ? On les accuse d'être athées, de se nourrir de chair humaine, de contracter des liens incestueux, semblables à ceux d'Œdipe. L'auteur demande que si les Chrétiens peuvent être convaincus de ces crimes, ils soient punis avec la plus grande rigueur.

(1) Nous savons très-peu de choses sur Athénagoras ; on a prétendu qu'il étoit Sophiste, et qu'il remplit le premier une chaire d'Eloquence ou de Philosophie fondée à Alexandrie. *Voy.* la préface des œuvres de Saint Justin, part. III, p. CX.

(2) Bayle, dans son *Dictionnaire*, a prétendu que cette apologie d'Athénagoras n'avoit jamais été présentée au nom des Chrétiens, mais il a été puissamment réfuté par les éditeurs de Saint Justin, préface, part. III, p. CXIII. Ce qui

A l'égard de l'imputation d'athéisme, elle est d'autant plus absurde, qu'ils publient qu'ils adorent un Dieu, unique, éternel, incréé (1). L'idée qu'ils s'en forment est la même qu'ont eue plusieurs poëtes et plusieurs philosophes. L'auteur cite, à cette occasion, Euripide et Sophocle. Mais je ne conçois pas comment il a pu rapporter comme favorables à son opinion, trois vers d'Euripide, qui, loin d'établir un Dieu intelligent et éternel, tendent visiblement à enseigner l'athéisme le plus hardi. Voici ces trois vers que Lucien a cités aussi dans *le Jupiter tragique*.

Tu vois cet air immense étendu dans les Cieux,
Dont les humides bras enveloppent la terre,
C'est là Jupiter même, il n'est point d'autres Dieux.

Athénagoras expose ensuite les opinions des

fonde le doute de Bayle, et de ceux qui pensent que l'Apologie d'Athénagoras n'a point été présentée, c'est que les historiens disent qu'il mourut en chemin, comme il se rendoit auprès de l'empereur Marc-Aurèle, qui faisoit alors la guerre contre les Marcomans, les Hermanduriens, les Sarmates et les Quades. *Voy.* l'Englet Dufrenoy, Tablett. chronol., an. 177.

(1) L'auteur nous apprend, à cette occasion, que Diagoras de Mélos, surnommé l'Athée, divulguoit les mystères d'Orphée, ceux d'Eleusis et des Cabires, et qu'il rognoit chaque jour un morceau de la statue de bois d'Hercule pour faire cuire ses navets ou ses *choux-raves ;* car Γογγύλη, que porte le texte, est la *Brassica-Gongyloides* de Linné. *Voy.* Clément d'Alexandrie, *Cohort. ad Gent.*, p. 21, édition de Potter.

philosophes, qui ont enseigné l'unité d'un Dieu. Selon le pythagoricien Philolaüs, l'univers est contenu en Dieu, et renfermé en lui comme dans une prison (1). Lysis dit que Dieu est un nombre inexprimable; et Opsimus, que c'est ce en quoi le plus grand nombre surpasse celui qui en approche. Or ce nombre le plus élevé est, selon Pythagore, le nombre *dix*, qui est le quaternion (2), et qui contient en lui tous les nombres et toutes les harmonies. Or ce nombre surpasse d'un celui qui en est le plus voisin, et qui est 9; d'où il est évident que c'est l'unité qui est Dieu, ou que Dieu est l'unité, c'est-à-dire, est unique. Platon l'appelle le Créateur et le Père de l'univers, et dit qu'il est difficile à trouver, et plus difficile encore

(1) L'idée de Dieu comme *renfermant tout, contenant tout*, c'est-à-dire, étant *le Maître absolu de l'univers*, est aussi celle des anciens peuples du Nord, qui appellent Dieu, *Gott*, dont la racine est *γῶ*, *contenir*. Du reste, je doute fort que les mots, comme *dans une prison*, soient réellement de Philolaüs; et j'ai eu lieu de remarquer, en lisant ce passage d'Athénagoras, que celui-ci a fort mal exposé l'opinion d'Aristote sur Dieu, en attribuant à ce Philosophe une doctrine très-erronée. Jamais Aristote n'a donné un corps matériel à Dieu, ni n'a déterminé son séjour dans la sphère des étoiles fixes. *Voyez* ce que nous avons dit de la Théologie d'Aristote, p. 45 de ce volume. Il se peut que ses successeurs aient altéré sa doctrine; mais leurs erreurs ne doivent point être imputées au maître.

(2) 1, 2, 3, 4; si l'on additionne ces quatre nombres, on aura 10.

à exprimer. Les Stoïciens unissoient Dieu à la matière, de telle sorte qu'il en remplissoit toutes les particules, et subissoit avec elle tous les changemens auxquels elle est assujettie.

L'auteur fait sentir toute l'absurdité du polythéisme. On lit ensuite une exposition très-claire du Mystère de la Sainte-Trinité. Il justifie les Chrétiens sur ce qu'ils n'offrent point à Dieu de victimes sanglantes. Si l'on fait un crime aux Chrétiens de ne point adorer les Dieux, toutes les villes et tous les peuples sont coupables du même crime; chacune d'elles a sa divinité particulière, et méprise souvent celle des autres villes. Selon notre auteur, les noms des Dieux, et l'art de faire leurs statues, est assez récent : il s'appuie de l'autorité d'Hérodote. Selon cet historien, *Hésiode et Homère, qui ne l'avoient guères précédé que de quatre cents ans, sont ceux qui ont établi chez les Grecs les généalogies des Dieux et leur ont donné un nom, leur ont assigné leurs emplois et leurs honneurs.* Il y a là une double erreur. Avant, et longtemps avant Hésiode et Homère, les Dieux avoient un nom, leur généalogie étoit connue, leur culte établi. En effet, Hésiode et Homère ne sont pas, à beaucoup près, les plus anciens poëtes de la Grèce : ils n'ont point fondé le culte, ils n'ont fait qu'en transmettre les traditions reçues déjà chez les Grecs, apportées par Eumolpe, par Orphée,

par Musée, et encore, avant ceux-ci, par les Egyptiens et les Phéniciens. En second lieu, quand Hésiode et Homère auroient donné des noms grecs aux Dieux, ce qui est impossible (1), cela ne prouveroit point que le culte des Dieux et l'art de faire leurs statues fût récent; car les Dieux avoient des noms chez les Egyptiens, nous n'en pouvons douter : on faisoit leurs images long-temps avant les sculpteurs grecs ; les hiéroglyphes en sont la preuve. Athénagoras avoit oublié que le Veau d'or fut fondu dans le désert, à une époque où les Grecs ne songeoient guères à faire des statues.

Quoi qu'il en soit, ce passage d'Athénagoras est assez curieux, en ce qu'il nous a conservé les noms des inventeurs du dessin, de la peinture et de la plastique chez les Grecs. « Ces arts furent » ignorés, selon lui, jusqu'à la naissance de *Saurius* de Samos, de *Craton* de Sicyone, et de » *Coré*, jeune fille de Corinthe. Le premier inventa le dessin, en traçant l'ombre d'un cheval » qui étoit au soleil. Craton fit naître la peinture,

(1) La raison en est que personne ne les auroit compris, qu'ils n'eussent d'abord expliqué ce qu'ils vouloient désigner par ces nouveaux noms. Or, nous ne voyons nullement que ces Poëtes aient cherché à faire comprendre une doctrine nouvelle; ils parlent, au contraire, comme on le fait à des hommes instruits de ce qu'on veut leur dire, et ils ne font que répéter des traditions antérieures et déja bien établies.

» en décrivant sur un tableau blanc, l'ombre d'un » homme et d'une femme ; et Coré donna lieu à » la plastique, en dessinant sur la muraille, l'om- » bre de son amant, tandis qu'il dormoit (1). Le » père de Coré fut si charmé de la ressemblance » parfaite de cette image, qu'il en tailla tous les » contours, et la remplit d'argile. Cette figure se » conserve encore dans Corinthe. Après eux, Dæ- » dale et Théodore de Milet inventèrent la plas- » tique et la sculpture. Il s'est écoulé si peu de » temps depuis l'origine des statues des Dieux, » que nous pouvons nommer les différens artistes » qui les ont faites. La statue de la Diane d'Ephèse » et celle d'Athêné (Minerve) ou Athélé (2) » (car c'est ainsi que la nomment ceux qui sont » instruits dans ses mystères), sont l'ouvrage d'En- » dyus, élève de Dædale (3), qui, d'un vieux tronc » d'olivier, a fait une Minerve assise. L'Apollon

(1) C'est ce que l'on raconte aussi de *Dibutabe* de Corinthe, auquel on attribue également l'invention de la peinture : mais toutes ces traditions sont autant de fables dont les *Cicerone* des villes grecques amusoient les étrangers.

(2) Ἀθηλή. On donnoit ce nom à Minerve, comme n'ayant jamais sucé la mamelle d'une mère ; elle étoit sortie adulte du cerveau de Jupiter. *Eustathe*, sur l'Iliade, p. 83. On donnoit aussi le nom d'Athélé à Proserpine, pour des raisons qui vont être développées plus bas.

(3) Endyus est appelé Endœus, Ἔνδοιος, par Pausanias, *Attiq.*, p. 47, où il parle de la statue assise de Minerve.

» de Delphes est de Thédore et de Téleclès. Celui » de Délos et la Diane sont d'Idectæus et d'Angélion. La Junon de Samos et celle d'Argos » sont de la main de Similis. Les autres statues » sont de Phidias. La Vénus courtisane de Cnide » est de Praxitèle ; l'Esculape d'Epidaure est de » Phidias. Enfin, il n'y a aucun de ces simulacres » qu'on puisse dire n'avoir pas été fait de main » d'homme ».

De là Athénagoras conclut que le culte que l'on rend à ces statues ne peut se rapporter aux Dieux, lesquels sont des Êtres créés, ainsi que les poëtes et les philosophes l'avouent. L'auteur remarque ensuite les figures monstrueuses sous lesquelles plusieurs prétendues divinités sont représentées : par exemple, Hercule sous la forme d'un serpent lové (1) ; des géans à cent bras ; une fille que Jupiter a eue de sa propre mère Rhéa, ou, selon d'autres, de Cérès ; laquelle fille, outre les deux yeux que la nature nous a donnés, en avoit encore deux autres sur son front, surmonté de deux cornes, et un museau sur la partie postérieure du cou. Sa mère, effrayée à la vue d'un tel monstre, le rejeta avec horreur, et ne voulut point lui donner la mamelle ; d'où cette fille est

(1) Il s'agit d'un Hercule, dont les cuisses et les jambes prennent la forme d'un serpent. On peut en voir la figure dans les *Antiquités de Montfaucon*, t. I, part. 1.

appelée mystérieusement *Athélé* (1) (et vulgairement *Perséphoné* (Proserpine) et *Coré* (la Vierge), bien différente d'*Athené* (Minerve), nommée aussi *Coré*, mais par allusion.

Les passions et les amours des Dieux sont le principal objet des reproches que les Chrétiens ont faits au Paganisme, et c'est en cela qu'ils triomphent. Ils ne savoient pas, ou ils feignoient d'ignorer que ces Dieux n'étant que des personnages emblématiques, leurs passions n'avoient pas plus de réalité et n'étoient que des allégories. Cette dernière idée est à la vérité combattue par Athénagoras, mais de manière à faire voir qu'il ne comprenoit pas bien le sens de ces allégories. Il dit à ce sujet : *Si Saturne est le temps, il change ; si Rhéa est la terre, elle tourne : or un Dieu doit être immortel, immobile, immuable.* On auroit pu lui répondre : Ni Saturne, ni Rhéa, ni toutes les autres Divinités subalternes ne sont des Dieux. Nous n'admettons comme vous qu'un seul et unique Dieu : vous en êtes convenu vous-même ; mais nous avons personnifié les effets de sa puissance et les phénomènes qu'elle produit, en les désignant par des personnages allégoriques dont les noms sont très-significatifs pour ceux qui savent les entendre, et dont l'histoire, quoiqu'elle

(1) *Voyez* la remarque (3) de la page 376.

paroisse absurde, révoltante même, est cependant très-réelle, et se passe journellement sous vos yeux (1).

Comme les Païens objectoient que les statues de leurs Dieux produisoient quelquefois des prodiges étonnans, Athénagoras les attribue aux Démons; il rapporte à cette occasion l'opinion de Thalès et de Platon, qui divisent les Intelligences en trois espèces : l'Intelligence suprême, ou Dieu, les Génies, et les Ames des hommes après leur mort. Athénagoras reconnoît de même, après Dieu, des Anges, dont les uns sont restés fidèles à Dieu, d'autres ont prévariqué, sont devenus amoureux des filles des hommes, et unis charnellement avec elles, ont produit les Géans (2). Ces Anges

(1) Un reproche plus fondé que l'on pouvoit faire aux Païens, c'étoit de laisser le peuple croire à la réalité de ces Dieux allégoriques. L'exemple de leurs vices et de leurs crimes, quoique ces crimes et ces vices fussent imaginaires, pouvoit nuire à la morale publique et particulière. Les anciens en avoient senti l'inconvénient, et ils avoient cherché à y parer par des lois sévères; d'un autre côté, s'ils eussent averti le peuple de son erreur, ils détruisoient la Religion; et un peuple sans Religion est un assemblage de tigres et de loups. Il vaut donc beaucoup mieux le tromper que lui laisser briser un frein aussi salutaire.

(2) Tous les Pères et les premiers Chrétiens ont cru fermement à cette fable, sans seulement examiner comment une copulation charnelle peut avoir lieu entre de pures intelligences et des femmes. Ils n'ont pas senti que c'étoit une Allégorie. Il y a plus, un assez grand nombre de Pères

rebelles, tombés du ciel, sont répandus dans l'air et sur la terre, ainsi que les ames des Géans; ils sont errans autour du monde. Ils excitent des mouvemens conformes à la constitution qu'ils ont reçue, et aux passions libidineuses qu'ils ont éprouvées; et le Prince de la matière la gouverne, comme les événemens le font connoître, d'une manière toute opposée au bien que Dieu peut opérer. Voilà ce qui a causé l'incertitude de tant de poëtes et de philosophes, qui ont douté si les événemens de ce monde sublunaire étoient dirigés par une Providence. Or, ce sont les Démons qui poussent les hommes au culte des idoles et qui leur font commettre toutes les extravagances et tous les crimes (1). Les Démons mêmes font des prodiges

et de Docteurs ont cru que les Démons et les Anges avoient des corps. Voici comme s'exprime à ce sujet Théodotus, Théologien du 4e. siècle, et qui écrivoit sous l'Empereur Valens, dans *ses Instructions à l'église d'Orient*, dont Fabricius a conservé des extraits dans sa Bib. Gr., t. V, p. 135 : Τὰ Δαιμόνια ἀσώματα εἴρηται. K. T. Λ. « Les Démons sont dits incorporels, non pas parce qu'ils n'ont point de corps, car ils ont une forme, mais par comparaison avec les corps vivans. Les Anges mêmes sont des corps, car on les voit; l'ame même est un corps, car l'Apôtre a dit : On sème le corps animal, et il se relève corps spirituel, etc., etc. » *Voy.* Fabricius, B. Gr., p. 145.

(1) Cette doctrine n'est point particulière à Athénagoras, c'est celle de la plupart des Pères de l'Eglise. Tatien, nº. 18; Tertullien, *Apologie* 22; Eusèbe, *Præpar. Evangel.* IV, c. 2; Minutius Félix, c. 17; Saint Cyprien,

qui séduisent les hommes. Athénagoras cite à ce sujet la statue d'un certain Neryllinus de Paros, son contemporain ; celle de Pâris, honorée par les Troyens, et celle de Pérégrinus, surnommé Protée, lequel se brûla, comme on le sait, aux jeux olympiques (1). La première de ces statues avoit la réputation de rendre des oracles et de guérir les maladies; en conséquence, les Pariens lui offroient des sacrifices, l'adoroient, la chargeoient de couronnes. Protée passoit aussi pour rendre des oracles. Les Troyens célébroient des fêtes, offroient des sacrifices en l'honneur de Pâris, et le révéroient comme un Dieu docile à leurs vœux. Or, est-ce Neryllinus et Protée qui font ces prodiges par le moyen de leurs statues, ou sont-ce les statues elles-mêmes? L'airain n'est que de l'airain, comme le prouve la cuvette d'Amasis, dans Hérodote. Que peuvent donner de plus aux malades, Neryllinus, Protée, Alexandre? Ce qu'une statue fait aujourd'hui, elle le faisoit du vivant même de Neryllinus, et lorsqu'il étoit malade. Les Démons causent à nos ames des illusions, et paroissent opérer des guérisons (2).

de vanit. Idolol. ; Lactance, L. II, c. 17, ne parlent que de l'action des Démons et des Anges prévaricateurs sur les hommes.

(1) Lisez les détails de la mort de Protée, dans le *Pérégrinus de Lucien.*

(2) Il falloit que les prestiges du Démon fussent bien

L'auteur entreprend ensuite de prouver que les Dieux de l'antiquité ne sont que des Héros. Il invoque à cet égard le témoignage d'Hérodote, qui rapporte la tradition qui lui a été transmise par les prêtres d'Egypte. Mais qui ne sait combien les prêtres d'Egypte se sont moqués d'Hérodote et de tous ceux qui ont voulu pénétrer leurs mystères. La religion égyptienne étoit toute emblématique ; l'inspection seule des figures sacrées le prouve, quand nous n'en serions pas instruits d'ailleurs par les efforts que les Grecs et les Romains ont faits pour en développer le sens. Nous ne doutons point cependant que quelques héros et des Souverains aient été mis au rang des Dieux par la reconnoissance ou par la flatterie ; mais ces apothéoses ne faisoient point partie du système primitif de la Mythologie.

Athénagoras justifie ensuite les Chrétiens des différens crimes qu'on leur imputoit, surtout de

forts pour forcer les Chrétiens à convenir même de l'apparence de ces miracles. Tacite rapporte, au 4e. Livre de ses Histoires, que Vespasien guérit miraculeusement un aveugle d'Alexandrie et un manchot; le premier, d'après l'ordre de l'oracle de Sérapis, alla trouver Vespasien, et le pria de lui mettre de sa salive sur les joues et sur les yeux : l'Empereur obéit à Sérapis, et l'aveugle recouvra la vue; il marcha sur la main du manchot, et elle fut guérie. Nier fermement de pareils miracles, voilà le parti que devoient prendre les Chrétiens, sans en avouer les apparences, et sans se rejeter sur des illusions.

violer la chasteté dans leurs mystères, et d'y outrager l'humanité au point de manger de la chair humaine. Il établit le dogme de la résurrection des corps. Selon lui, Pythagore et Platon ne regardent point comme impossible, que la puissance qui a formé ces corps, ne puisse, après leur dissolution, les rappeler à l'existence. Il termine par implorer l'équité des Empereurs pour les Chrétiens, leurs plus fidèles sujets, et qui ne cessent de prier pour la gloire de l'Empire, et la félicité de ses Souverains.

Le style de cette Apologie a de la douceur et de la clarté ; mais il n'a pas l'élégance et l'atticisme de celui de Justin : il est entièrement dénué de chaleur, et n'a rien d'oratoire. Je sais que les derniers éditeurs des Œuvres de S. Justin en ont porté un jugement tout différent; mais je parle d'après la sensation que m'a fait éprouver la lecture des deux ouvrages, sans prétendre donner mon sentiment comme une règle. J'en dis autant du Traité *de la Résurrection des corps*, par le même auteur. Sa manière de raisonner est foible. Il évite les objections les plus difficiles ; par exemple (p. 322, n°. 10), après avoir posé que pour nier la résurrection il faut dire, ou qu'elle est impossible à Dieu, ou qu'il ne la veut pas. Il répond bien à ceux qui allégueroient l'impossibilité, par la toute-puissance divine ; mais il ne répond pas

à la seconde objection de ceux qui soutiennent que Dieu ne le veut pas, parce que Dieu ne peut rien vouloir d'absurde, ni de contraire aux lois de la nature qu'il a posées lui-même.

Il paroît que l'idée que les premiers Chrétiens se faisoient de l'état d'un corps ressuscité, étoit un peu différente de celle que nous nous en formons ; car, selon Athénagoras (p. 320, n°. 7), il n'y a que les parties essentiellement nécessaires à la vie, qui doivent la recouvrer. Or, d'après sa physiologie, ni le sang, ni le flegme, ni la bile, ni le souffle ne sont nécessaires à la vie ; et les corps en ressuscitant n'auront plus ces parties hétérogènes. Il faut avouer qu'il est difficile de concevoir comment le sang, le flegme, la bile et le souffle ne sont point nécessaires à la vie ; et assurément un corps qui n'auroit aucune de ces parties, ne seroit point un corps humain. Nous ne ressusciterons donc pas tout entiers. Il faut avouer que tout cela est sujet à de grandes objections ; mais ce n'en est point ici le lieu.

Je ne parlerai point du roman intitulé : *du Vrai et Parfait Amour*, ou *les Chastes Amours de Théogène et de Charis*, publié comme traduit du grec d'Athénagoras, par Fumée, seigneur de Genillé. C'est une supposition manifeste, et reconnue pour telle par tous les savans. Quoique Fumée assure avoir reçu l'original grec des mains du cardinal

nal d'Armagnac. Entre dix auteurs qui ont porté le nom d'Athénagoras, nous remarquons un Rhéteur assez inepte, qui s'est attiré une épigramme d'Ammonius. Les autres n'appartiennent point à notre matière.

Je me hâte de passer à Théophile, évêque d'Antioche. Né dans les ténèbres de l'idolâtrie, il se convertit à la foi, et en devint un des plus zélés défenseurs. Ses vertus et sa science le firent choisir pour successeur d'Eros, cinquième Evêque d'Antioche, l'an 168 de J.-C. (1). D'un assez grand nombre d'écrits qu'il avoit composés (2), il ne nous reste que son Traité sur la Religion chrétienne, adressé à son ami Autylocus, et divisé en trois livres.

Le premier traite de Dieu. On ne peut le voir, il ne peut tomber sous nos sens; mais il se manifeste par ses œuvres. Nous le verrons lorsque nous aurons déposé notre dépouille mortelle pour revêtir l'immortalité.

Dans le second livre, l'auteur établit le dogme de la résurrection que nioit Autolycus. Il le fonde principalement sur la confiance que nous devons avoir en Dieu. Il s'élève contre la vanité des idoles

(1) *Prefat. in oper. Justin.*, p. cxx.

(2) Entre autres, une réfutation de l'hérésie de Marcion, citée par Eusèbe, *Hist. Eccl.*, L. IV, n°. 24.

et la superstition, contre les opinions absurdes des Poëtes et des Philosophes sur l'origine du monde. Il expose la doctrine de Moïse dans la Génèse, dont il suit la narration. Il rapporte un long fragment de la Sibylle, qui invective contre la dépravation des hommes et les erreurs de l'idolâtrie. Il est remarquable avec quelle confiance les premiers écrivains ecclésiastiques citoient les Sibylles, dont la supposition a été démontrée jusqu'à l'évidence.

Le troisième livre est consacré à prouver l'antériorité de l'Ecriture sainte sur tous les écrivains Grecs, et l'excellence des dogmes du Christianisme. Il termine par une chronologie depuis Adam jusqu'à la mort de l'Empereur Vérus.

Les éditeurs des Œuvres de S. Justin y ont joint un Discours d'un certain Hermias, Philosophe, intitulé, Διασυρμὸς τῶν ἔξω φιλοσόφων. *Satyre contre les Philosophes païens*. On ne sait quel est cet Hermias ; on ignore également à quelle époque il a vécu : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est postérieur aux écrivains dont je viens de parler. Son style est gai, et il verse à pleines mains l'ironie sur les Philosophes, auxquels il reproche de ne point s'accorder dans leurs opinions. Cet opuscule a quelque mérite par la clarté et le mouvement du style.

Du temps de Tatien et d'Athénagoras, sous le règne de Marc-Aurèle, nous trouvons encore un

apologiste de la Religion chrétienne dans la personne de *Mélito*, Evêque de Sardes en Lycie; mais son ouvrage n'étant point parvenu jusqu'à nous, il suffit de l'indiquer (1).

L'ordre des temps nous oblige à revenir aux Sophistes qui ont brillé sous la fin du règne de Marc-Aurèle et sous celui de Commode. Le plus ancien qui s'offre à nos regards, est le Grammairien Apollonius d'Alexandrie, surnommé le Dyscole. Il fleurit sous les règnes d'Adrien et d'Antonin-le-Pieux (2). Son père s'appeloit Mnésithéus, et sa mère Ariane. La dureté de son caractère et son humeur peu sociable lui méritèrent le surnom de *Dyscole*, qui signifie *un homme de mauvaise humeur*. Cette rudesse de mœurs éloigna de lui les personnes qui auroient pu lui être utiles; et il tomba dans une pauvreté si profonde, que n'ayant pas de quoi acheter du papier, il écrivoit sur des tuiles et des tessons de terre cuite. Il mourut dans sa patrie, on ignore à quel âge, et fut inhumé dans le quartier appelé *Bubrachion*, dans lequel étoit située la fameuse bibliothèque des Ptolémées.

Suidas a donné une assez longue liste des ou-

(1) Eusèbe en fait mention dans son Histoire ecclésiastique, L. IV, ch. 26. *Voy.* Vossius, *de Hist. Græc.*, L. II, c. 14, et Fabricius, *Biblioth. Græc.*, L. V, c. 1.

(2) Cet article devroit être placé avant celui d'Hermogène, p. 219.

vrages de cet Apollonius ; on la trouve plus complète dans la *Bibliothèque Grecque de Fabricius* (T. VII, p. 1 et 4). Il nous reste encore de ce Grammairien, un des plus savans de l'Antiquité, plusieurs ouvrages d'un rare mérite, et d'abord sa *Syntaxe : Apollonii Alexandrini de Syntaxi et constructione Orationis, Lib. IV,* publiée d'abord par *François Portus*, et réimprimée avec des remarques par *Frid. Sylburge.* Francfort, 1590, *in*-4°. L'éditeur y a joint la *Chréstomatie de Proclus*, tirée de la Bibliothèque de Photius. Cette Syntaxe est peut-être l'ouvrage de grammaire le plus utile et le plus savant que nous aient laissé les Grecs. On ne peut trop en conseiller la lecture à ceux qui veulent étudier la langue d'Athènes.

Outre la *Syntaxe* d'Apollonius, nous avons encore de lui une espèce de Roman, qui est un *Recueil d'histoires incroyables*, intitulé, περὶ κατεψευσμένης ἱστορίας, selon Suidas, et que Guill. Xylander a publié sous le titre de ἱστοριῶν θαυμασίων συναγωγή, *Recueil d'histoires admirables.* Jean Meursius l'a fait réimprimer à Leyde en 1620, avec sa dissertation sur les Apollonius. Mais le *Recueil d'histoires admirables* ne lui paroît qu'un long fragment de l'ouvrage d'Apollonius, dont le temps nous a ravi la suite ; et Fabricius est en cela de son avis. *Biblioth. Gr.*, L. V, c. 7, t. VII, p. 4.

Il existe encore plusieurs ouvrages manuscrits de cet Apollonius : trois ont pour objet la Grammaire ; on les conserve dans la Bibliothèque nationale de France. L'un est intitulé περὶ συνδέσμων, *sur les Conjonctions ;* le second, περὶ ἐπιρρημάτων, *sur les Adverbes ;* le troisième, περὶ ἀντωνυμίων, *sur les Pronoms.* Kuster, sur Suidas (voce Ἀπολλώνιος, t. I, p. 284), a donné le commencement du traité *sur les Pronoms.* Il seroit à désirer que les savans s'occupassent de publier ces trois traités qui, outre l'excellente doctrine que nous garantit le nom de l'auteur, renferment peut-être quelques fragmens d'auteurs perdus, et qu'il faut se hâter de venger de l'oubli. La Bibliothèque Bodléienne à Oxford possède encore un ouvrage d'Apollonius sur *les figures de mots,* πάθη λεξέων.

Le nom d'Apollonius est très-célèbre dans les fastes littéraires ; on compte trente écrivains de ce nom. Jean Meursius a fait, sur les *Apollonius,* une dissertation savante, insérée dans le recueil des *Antiquités grecques* de Gronovius (T. X, col. 1234). Il faut observer qu'il y a dans cette dissertation, ou plutôt dans cette liste, plus d'un double emploi : par exemple, Meursius a fait deux personnages différens d'*Apollonius d'Alabande* et d'*Apollonius Molon ;* c'est évidemment le même. Je pourrois mettre aussi Apollonius de Tyane au

rang des Sophistes qui ont vécu sous Claude et sous Néron, si les écrits que l'on attribue à ce fameux personnage n'étoient aussi fabuleux que les aventures que lui a prêtées Philostrate. Apollonius le Dyscole eut un fils célèbre dans le grammairien Ælius Hérodien, dont nous parlerons bientôt.

Si nous nous en rapportons à l'autorité de Suidas et de Capitolin, c'est ici qu'il faudroit placer Valérius Harpocration, Rhéteur d'Alexandrie, précepteur de l'Empereur Vérus, et auteur du *Lexique sur les dix Orateurs*, qui est aujourd'hui entre les mains de tous les savans. Mais comme il y a eu plusieurs Harpocrations, entre autres un Harpocration contemporain et ami de Libanius, que celui-ci, en le recommandant à Aristænet, qualifie de *bon poëte, d'excellent instituteur de la jeunesse, très-habile à expliquer le sens des anciens écrivains*, etc. On a douté si le Lexique des Orateurs n'appartient pas à cet Harpocration. C'est l'avis de Henri de Valois et de Lambécius qui a publié la lettre de Libanius dans son catalogue de la Bibliothèque de Vienne, L. VI, p. 245. Fabricius (1) paroît pencher pour le premier Harpocration, et pense que l'on a rejeté un peu trop légèrement l'autorité de Suidas.

(1) *Biblioth. Græc.*, t. IV, p. 587.

En ce même temps florissoit le Rhéteur *Alexandre Numénius* d'Apamée en Syrie. Il commença à paroître dès le règne d'Adrien ; mais comme nous ne possédons rien de lui, et qu'il est plus connu comme *Philosophe* que comme *Rheteur*, nous le réserverons pour l'histoire de la Philosophie (1).

On peut aussi placer à cette époque Lucien de Samosate, ville de la Commagène en Syrie. Il exerça pendant long-temps la profession d'Orateur, plaida avec succès dans les Tribunaux, et enseigna l'Eloquence dans les Gaules. On sait combien les Etudes, et surtout celle de la Littérature grecque florissoient alors chez nos aïeux (2). Mar-

(1) En attendant, on peut consulter Brucker, *Histor. Philosophiæ*, t. II, p. 176.

(2) Les Français, héritiers du goût de leurs ancêtres, se sont également distingués dans les lettres Grecques. C'est la France qui, dès la renaissance des beaux-arts, a produit la première les savans les plus illustres en ce genre ; c'est elle qui a instruit et éclairé les autres nations; et aucun étranger, si l'on en excepte quelques Grecs réfugiés en Italie et Alde Manuce, ne s'étoit fait encore remarquer dans cette carrière, lorsque *Guillaume Budée*, disciple de Lascaris, s'immortalisoit par plusieurs ouvrages remplis d'érudition, et principalement par son *Commentaire sur la langue grecque*, dans lequel il explique le sens et la force d'une foule de locutions. Cet excellent ouvrage servit de base au *Thesaurus Linguæ Græcæ* d'*Henri Etienne*, autre chef-d'œuvre. Toute la famille des *Etiennes*, Charles, Antoine, Robert, Paul, et surtout *Henri*, ont rendu les ser-

seille étoit une seconde Athènes, et l'Empereur Caligula avoit fondé à Lyon une Académie qui portoit le nom d'*Athénœum*, et qui a joui long-

vices les plus signalés aux lettres grecques. L'*immortel Casaubon*, allié à cette docte famille, n'a point encore trouvé de rival dans la critique, et dans l'art de restituer les passages les plus désespérés. *Amyot*, *Florent Chrétien*, *Turnèbe*, les deux *Scaliger*, principalement *Joseph*, possédoient la langue grecque à un rare degré de perfection. Les *Morel*, *Duval*, le père *Pétau*, *Peyresc*, *Gaulmin*, *Saumaise*, les frères *Pithou*, *Ducange*, les deux *Valois*, et une foule d'autres, ont fait fleurir la littérature ancienne. Si, depuis un demi-siècle, le goût de la langue Grecque semble refroidi parmi nous, peut-être doit-on en attribuer la cause à la richesse et à l'abondance de notre littérature française, qui suffit à nos besoins et à nos jouissances. Une nation peut bien se reposer, quand elle a parcouru aussi glorieusement sa carrière. Les étrangers, encore bien éloignés de la perfection à laquelle nous avons porté les diverses branches de la littérature, ont plus besoin que nous d'entretenir un commerce habituel avec les Anciens, pour former leur goût, pour adoucir la rudesse de leur langue : au surplus, il s'en faut de beaucoup que la langue Grecque soit abandonnée en France, comme quelques étrangers se l'imaginent. Si le nombre de nos Hellénistes n'est pas aussi considérable qu'autrefois, il l'est encore assez pour cultiver avec succès les Muses Attiques. La France peut encore s'énorgueillir d'un Brunck, d'un Larcher, d'un Villoison, d'un Chardon-de-la-Rochette, d'un Coray, d'un Sainte-Croix, et de plusieurs autres savans très-estimables. Le goût du grec semble même se ranimer à Paris, depuis quelques années. Que le Gouvernement dise un mot; qu'il jette un regard protecteur sur ces Muses éplorées, et bientôt on les verra refleurir avec rapidité, comme dans la patrie qu'elles ont adoptée depuis que la barbarie les a chassées de leur sol natal.

temps d'une juste célébrité. Un prix annuel y étoit décerné au Discours le plus éloquent (1). Lucien nous apprend lui-même, en divers endroits de ses ouvrages, qu'il a professé l'Eloquence. C'est à ce titre que nous le plaçons au rang des Orateurs, et non à cause de ses ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous. Le genre de ces compositions est trop éloigné de celui de la tribune ou du barreau. Les Dialogues de Lucien sont des espèces de petits drames, assaisonnés de tout ce que la critique a de plus fin et de plus ingénieux. A l'égard des Discours que l'on a insérés dans ses Œuvres, tels que le *premier* et le *second Phalaris*, le *Fils déshérité*, le *Tyrannicide*, nous pouvons assurer qu'ils ne sont point de Lucien, et nous avons prouvé ailleurs que les deux derniers étoient de Libanius. Au surplus, il seroit inutile de nous étendre sur cet auteur; il faudroit répéter ce que nous en avons dit dans la préface de notre Traduction (2); et l'indulgence avec la-

(1) On prétend que les Orateurs jugés indignes du concours, étoient condamnés à effacer leur ouvrage avec la langue. On a dit aussi que l'*Athénéum* de Lyon étoit à l'abbaye d'*Aisnay*; mais il n'y a rien de certain sur cette Académie; et le P. de Colonia, Jésuite, dans son *Histoire littéraire de Lyon*, publiée en 2 vol. *in*-4°., 1728, a mis au rang des fables tout ce que ses prédécesseurs en avoient dit.

(2) Œuvres complètes de Lucien, traduites du grec, et revues sur six manuscrits. A Paris, chez Bastien, 1787.

quelle le Public l'a reçue, nous autorise à y renvoyer le Lecteur.

Julius Pollux de Naucratis, ville d'Egypte, Sophiste et Grammairien, fut l'Instituteur du jeune Commode; et c'est pour l'éducation de ce Prince qu'il a composé l'excellent Lexique par ordre de matières, que nous possédons sous le titre d'*Onomasticon* (1). Je ne sais, dit Philostrate, en parlant de Pollux, si je dois l'appeler savant ou ignorant, ou, ce qui paroitra sans doute absurde, ignorant et savant tout à la fois. En effet, si l'on considère ses expressions, on voit qu'il étoit assez exercé dans le dialecte attique; mais en examinant le caractère de ses Déclamations, on jugera qu'il est loin d'avoir excellé dans ce genre. Il étoit très-versé dans la critique, et il y fut instruit par les leçons de son père, qui la possédoit à fond. A l'égard de la Sophistique, ses compositions ont plus de hardiesse que d'art, et il s'abandonne avec trop de confiance à ses dispositions naturelles, qui d'ailleurs étoient heureuses. Disciple d'Adrien, il n'imita ni les grandes qualités, ni les défauts de son maître. Rarement il tombe, mais rarement il s'élève; son style est néanmoins assaisonné de quelques

(1) C'est un des ouvrages les plus nécessaires à quiconque veut étudier la langue grecque. La meilleure édition est celle de Tibère Hemsterhuis; elle est trop connue pour en faire l'éloge.

grâces. Voici un exemple de sa manière : *Le Protée du Phare est un prodige homérique. Ses métamorphoses sont nombreuses et diversifiées. Tantôt c'est une onde qui bouillonne, tantôt c'est un feu qui s'allume ; c'est un lion qui rugit, un sanglier qui s'élance, un serpent qui glisse, une panthère qui bondit ; et quand il devient arbre, il se couvre de feuillage.* Pour donner une idée de ses Déclamations, je prends celle où il a traité des *Insulaires* qui, pour payer le tribut auquel ils sont imposés, vendent leurs enfans. On prétend qu'il a très-bien traité ce sujet. Voici comme il termine son Discours. Un fils habitant du continent, écrit de Babylone à son père, qui est un Insulaire : *Je suis esclave du grand Roi ; le Satrape lui a fait présent de ma personne : je ne monte point un cheval de Médie ; je ne porte point l'arc des Perses ; je ne suis employé ni à la guerre, ni à la chasse ; j'habite le Gynæcée ; je sers les Beautés du Sérail, et le Roi n'est point jaloux de moi : je suis eunuque. Je brille auprès de ces femmes en leur parlant des mœurs de la Grèce, en leur racontant les beaux traits de notre Mythologie ; en leur faisant le tableau des jeux Olympiques, des solennités religieuses de Delphes ; en leur disant ce que c'est que l'autel de la Compassion chez les Athéniens. Je vous prie, mon Père, de m'écrire, et de m'envoyer des dé-*

tails sur les fêtes d'Hyacinthe chez les Lacédémoniens et sur les jeux Isthmiques des Corinthiens. Mandez-moi si les Athéniens ont été vainqueurs dans le dernier combat de leur flotte. Portez-vous bien, et embrassez pour moi mon frère, si toutefois il n'est pas encore vendu. D'après ces échantillons, un Lecteur équitable peut se faire une juste idée de Pollux. J'appelle Lecteur équitable celui qui n'apporte aucune prévention ni favorable, ni défavorable. On dit qu'il récitoit avec une voix douce et d'un ton mielleux, avec lequel il sut charmer l'Empereur Commode et en obtenir la chaire d'Eloquence d'Athènes. Pollux vécut cinquante-huit ans. Il laissa en mourant un fils légitime, mais sans instruction.

Telle est la notice que Philostrate nous donne de ce Sophiste. Lucien, dans le traité intitulé *le Maître des Orateurs*, le peint comme un homme mou, efféminé, comme un Rhéteur rempli d'affectation et d'ignorance. Mais il y a lieu de croire que la haine et la rivalité qui ont pu exister entre Lucien et Pollux, au sujet de la place d'Instituteur du jeune Commode, ont singulièrement envenimé les traits sous lesquels Lucien a peint son concurrent.

Pollux n'a vécu que cinquante-huit ans; il avoit beaucoup écrit; et sans compter son *Onomasticon* et un grand nombre de *Dissertations* et de

Déclamations, indiquées par Philostrate et par Apollodore (1), on cite de lui un *Discours* ou *Compliment nuptial pour le mariage de Commode, son élève; un Eloge de la ville de Rome; le Trompette ou le Défi musical;* un Discours *contre Socrate;* un autre *contre les habitans de Sinope, le Panhellénique*, ou Discours prononcé devant une Assemblée générale de la Grèce; l'*Arcadique*, ou Eloge de l'Arcadie. Tous ces ouvrages sont perdus; mais le dernier existe encore, selon Gesner, dans la Bibliothèque de Bude (2).

Alors florissoit Damophile, Philosophe et Sophiste, disciple de Julianus, qui fut Consul sous l'Empire de Marc-Aurèle. Ce Damophile étoit de Bithynie. Il fit beaucoup d'extraits des auteurs anciens, sur lesquels il donna des notices biographiques (3); il écrivit aussi *sur les Bibliothèques.*

(1) *Voy.* Fabricius, B. Gr., t. IV, p. 489. Un autre Julius Pollux, Chrétien, a fait une *Histoire physique*, ou Commentaire *sur l'ouvrage des six jours*, et une *Chronique Ecclésiastique*, depuis Adam jusqu'à l'Empereur Gratien, c'est-à-dire, vers l'an 370; on la conserve manuscrite dans la Bibliothèque Palatine et dans d'autres Bibliothèques de l'Allemagne. Cet ouvrage mériteroit peut-être de voir le jour.

(2) Fabricius, B. Gr., *loco citato.*

(3) C'est ce que nous apprenons de Julien dans son *Misopogon.* Δαμοφίλῳ τῷ Βιθυνῷ πεποίηται συγγράμματα τοιαῦτα, ἐν οἷς δρεπόμενος ἐκ τῶν πολλῶν, εἰργάσατο λόγους ἥδιστους νέῳ φιληκόῳ καὶ πρεσβυτέρῳ. Fabricius paroît avoir oublié ce Sophiste dans sa Bibliothèque Grecque.

Suidas cite un de ses ouvrages, intitulé Φιλόβιβλος, l'*Amateur de Livres*, et observe qu'il est le premier qui ait traité des livres rares et d'un grand prix. Cet ouvrage étoit dédié à Lollius Maximus.

Quoique nous ne soyons pas trop certains de l'époque à laquelle florissoit Aphtonius, nous ne croyons pas qu'on puisse le placer à une époque plus reculée; du moins est-il constant qu'il est postérieur à Aristide dont il cite le Discours sur les *quatre grands Hommes* (1). Suidas le place après Hermogène, et dit que la Rhétorique de celui-ci a servi de modèle à Aphtonius.

Les ouvrages de ce Rhéteur sont des *Exercices préliminaires* sur l'art oratoire, intitulés *Progymnasmata*. Ils consistent dans quelques définitions des différentes parties de la Rhétorique (2). Ces définitions sont accompagnées d'exemples. On les faisoit apprendre par cœur à la jeunesse que l'on exerçoit sur ces principes, tantôt à raconter une fable ou quelque histoire, tantôt à traiter une pen-

(1) Voyez ci-dessus, page 276 de ce volume, et *Aphtonii Progymnasmata de Æthopœia*, p. 81. Le père Pétau, dans son Canon chronologique, place Aphtonius à la fin du second siècle.

(2) Le père Ménétrier, dans sa *Bibliothèque curieuse et instructive*, a donné l'idée la plus fausse des Progymnasmata d'Apollonius, en disant, p. 4 *et suivantes*, que ce sont *des sujets de conversation*. Gibert l'a très-bien réfuté dans *ses Maîtres d'Eloquence*, p. 152 *et suivantes*.

sée, une maxime, un mot heureux (1); ou bien à composer un Discours d'éloge ou de blâme, une narration, une description. Théon d'Alexandrie, Libanius et une foule de Rhéteurs ont donné aussi de ces *Exercices préliminaires*. Pour faire connoître ceux d'Aphtonius, il suffira d'en mettre quelques-uns sous les yeux du Lecteur (2).

I. *Définition de la Fable.*

La fable nous vient des Poëtes; les Orateurs l'ont empruntée pour nous donner un avis utile. La fable est un mensonge qui imite la vérité. On la nomme discours de Sybaris, de Cilicie, de Cypre, d'après la patrie de ceux que l'on en croit les inventeurs. Mais l'usage le plus constant est de l'attribuer à Esope, comme à celui qui a composé les meilleures fables. On les distingue en fable logique ou raisonnable, fable morale et fable mixte. La première est celle dont un homme est supposé l'acteur. La fable morale est une imitation des mœurs des animaux, et la fable mixte est celle

(1) Quand le sujet de l'amplification étoit une maxime ou un mot heureux, on l'appeloit Χρεῖα, chrie, c'est-à-dire, *utilité*, parce que cette maxime est *utile* pour la conduite, elle éclaire l'esprit et rectifie les mœurs.

(2) Je me sers de l'édition d'Alde dans sa collection des Rhéteurs, imprimée en 1508.

qui admet pour acteurs des êtres raisonnables et d'autres qui ne le sont pas. La morale de la fable s'appelle *Promuthion*, quand on la place au commencement, et *Epimuthion*, quand on ne la met qu'à la suite.

L'auteur donne ensuite pour exemple la fable des Fourmis et des Cigales, dont le but est d'exhorter les jeunes gens au travail. La Fontaine l'a imitée dans sa première fable *la Cigale et la Fourmi.* Nous y reviendrons tout à l'heure, en parlant des fables d'Aphtonius.

II. *Définition de la Narration.*

La narration est l'exposition d'un fait arrivé, ou censé l'être. Elle diffère du récit, comme le *poëme* de la *poésie*. L'Iliade entière est une *poésie*, l'épisode des armes d'Achille est un *poëme*. Il y a différentes narrations; la narration *dramatique*, l'*historique*, la *politique*. La *narration dramatique* est une fiction; l'*historique* est l'exposition d'un ancien fait; la *politique* est celle dont les Orateurs se servent dans leurs discours. La narration exige la réunion de six conditions, la personne, l'action, le lieu, le temps, le moyen, le motif. Les qualités de la narration sont au nombre de quatre, clarté, précision, vraisemblance, pureté de langage.

EXEMPLE.

EXEMPLE. *Origine de la Rose.*

En admirant la beauté de la rose, on ne peut s'empêcher de penser à la blessure de Vénus. Cette déesse aimoit Adonis et Mars brûloit pour la Déesse. Elle éprouvoit pour Adonis ce que Mars éprouvoit pour elle. Le dieu aimoit la déesse, et la déesse aimoit un mortel; leur affection étoit la même, leur nature étoit différente (1). Mars tourmenté par la jalousie, cherchoit à tuer Adonis, s'imaginant que la mort de ce jeune homme mettroit un terme à la passion de Vénus. Il le frappe, Vénus s'en aperçoit, veut voler au secours de son amant; et dans sa marche précipitée elle rencontre un rosier, son pied porte sur une épine qui le perce. Le sang qui jaillit de sa blessure, tombe sur la rose, et la teint de sa couleur. Voilà pourquoi cette fleur, autrefois blanche, ne l'est plus aujourd'hui.

III. *Définition de la Chrie.*

La Chrie est le récit abrégé d'un mot ou d'un fait mémorable d'une personne célèbre. Comme ce récit a un but utile, on l'a nommé χρεῖα (*utilité*). La Chrie est fondée tantôt sur un raisonnement, tantôt sur une action, quelquefois sur

(1) Bavardage sophistique, réflexions de mauvais goût.

l'une et sur l'autre. La Chrie fondée sur un raisonnement, est celle qui prouve l'utilité par un discours ; comme lorsque Platon disoit : *c'est au milieu des sueurs et des travaux que poussent les rameaux de la vertu.* La Chrie fondée sur un fait, le raconte. On demandoit à Pythagore ce que c'étoit que la vie humaine ; après s'être montré quelques momens, il disparut, pour faire connoître que la vie humaine ressembloit au peu de temps pendant lequel il s'étoit fait voir. La Chrie mixte est celle qui est composée d'un discours accompagné d'une action : par exemple, Diogène voyant un jeune homme qui se conduisoit mal, frappa son Pædagogue, en lui disant : *Pourquoi l'as-tu élevé de cette manière ?* Telle est la division de la Chrie. On la remplit par l'éloge (du personnage que l'on fait agir ou parler), par l'exposition (de la maxime ou du fait), par la cause, par le contraire, par la similitude, par l'exemple, par le témoignage des Anciens et par un court épilogue.

Exemple de la Chrie de raisonnement.

Isocrate dit un jour à ses disciples, la Science a des racines amères, mais elle produit des fruits bien doux.

Aphtonius a rempli ce sujet avec un peu trop de sécheresse, mais Libanius l'a traité avec plus

d'étendue ; et nous nous réservons de donner une analyse très-développée de son discours, lorsque nous parlerons de ce Sophiste.

Ce petit nombre d'exemples est sans doute suffisant pour faire connoître la manière dont Aphtonius présente ses préceptes. J'ajouterai simplement que l'on a porté sur son ouvrage des jugemens fort divers.

Daniel Heinsius (1) assure qu'Aphtonius a été merveilleusement approuvé de l'Antiquité. C'est un écrivain concis, érudit, d'une éloquence serrée et vraiment attique. Selon le P. Masêne, Jésuite et Professeur de Rhétorique à Cologne, les ouvrages de notre Rhéteur sont remplis d'obscurité et de confusion (2). Le P. Caussin trouve, au contraire, Apthonius fort agréable et par son sujet, et par l'élégance de son style (3). Morhof, dans son Polyhistor (4), en porte à peu près le même jugement ; mais il ajoute que cet auteur contient beaucoup de choses inutiles à un orateur : la plupart de ses préceptes ne conviennent guères qu'aux déclamations des Sophistes. C'est là, si j'ose le dire, l'opinion la plus juste que l'on puisse se former

(1) *Daniel Heinsius, in Aphton., ad Lect.*, init.

(2) *Voy.* Gibert, *Jugement des savans sur les auteurs qui ont traité de la Rhétorique*, t. VIII, p. 145.

(3) *Caussinus, de Eloquentiâ*, p. 162.

(4) Morhofius, *Polyhist.*, L. VI, p. 243, n°. 7.

d'Aphtonius, dont l'ouvrage ne mérite ni de grands éloges, ni une critique sévère. Il a mérité cependant qu'un Grammairien anonyme y ait fait un commentaire assez considérable. Ce commentaire est imprimé avec ceux de Syrianus, de Sopater et de Marcellinus sur la Rhétorique d'Hermogène, chez Alde Manuce, Venise, 1509.

Outre ses *Progymnasmata*, Aphtonius a composé, ou du moins recueilli des fables remarquables par une élégante simplicité. Le Jésuite Escobar, immortalisé par les *Lettres provinciales*, est le premier qui ait publié ces Apologues dans la petite édition qu'il a donnée de notre Sophiste à Paris en 1656. Comme ces fables sont peu connues, qu'elles n'ont jamais été traduites en français, que plusieurs ont servi de modèle à notre divin La Fontaine, je crois ne pas désobliger le Lecteur si je les produis ici, pour qu'il ait le plaisir de comparer l'original et la copie.

FABLE PREMIÈRE.

Les Cigales et les Fourmis.

Pour inspirer aux jeunes gens l'amour du travail (1).

Durant les chaleurs de l'été, les Cigales chan-

(1) Cette morale est fort maladroitement placée au commencement de chaque Fable; elle en détruit tout le charme

toient de tout leur pouvoir; les Fourmis, au contraire, songeoient à travailler et à recueillir des grains qui pussent les faire subsister durant l'hiver. Quand cette saison fut venue, les Fourmis vécurent de ce qu'elles avoient amassé, et le plaisir des Cigales finit par une profonde indigence.

Ainsi la jeunesse qui ne veut pas travailler, devient malheureuse dans sa vieillesse.

FABLE II.

L'Oie et le Cygne.

Pour exhorter les jeunes gens à s'appliquer à l'Eloquence.

Un homme riche nourrissoit une Oie avec un Cygne, mais par des motifs bien différens. Il destinoit l'une à sa table, l'autre le charmoit par ses chants. L'instant vint où l'Oie devoit mourir. Comme il faisoit nuit, et que l'on ne pouvoit trop les distinguer, le Cygne est emporté à la place de l'Oie; mais bientôt sa voix mélodieuse fit connoître quel il étoit. Il évita par là le trépas.

Ainsi, la musique détourne les malheurs.

et toute l'illusion : en prévenant le lecteur de l'Allégorie, on lui ravit le plaisir de la deviner. Je crois que ces explications sont l'ouvrage des commentateurs ou des copistes.

FABLE III.

Les Cygnes et les Milans.

N'imitons jamais que ce qu'il convient d'imiter.

La nature avoit donné aux Milans comme aux Cygnes un chant agréable et mélodieux ; mais ayant entendu hennir le Cheval, ils voulurent l'imiter, et perdirent leur talent naturel en voulant en acquérir un autre.

Une imitation dépravée nous prive souvent de nos avantages naturels.

FABLE IV.

L'Oiseleur.

Ne faisons point attention aux discours, mais aux actions.

Un Oiseleur ayant entendu chanter une Cigale, et jugeant de la grosseur de l'animal par son chant, s'imagina qu'il alloit faire une bonne capture. Il emploie son art, et prend la chanteuse. Mais voyant qu'elle n'avoit que la voix, il accusa l'opinion qui fait souvent porter un faux jugement.

Ainsi beaucoup de gens paroissent plus méprisables qu'ils ne le sont en effet (1).

FABLE V.

La Chèvre.

Ne cherchez point à cacher ce qui est manifeste.

Un chevrier voulant ramener au troupeau une chèvre qui s'en étoit écartée, comme il ne pouvoit en venir à bout ni par la voix, ni par le sifflement, il lui lança une pierre qui frappa sur la corne (et la cassa (2)). Le chevrier pria la chèvre de n'en rien dire à son maître. Insensé, lui répondit l'animal, quand je me tairois, ma corne criera pour moi.

FABLE VI.

L'Ethiopien.

Un homme acheta un Ethiopien; et persuadé

(1) La morale de cette Fable pèche, ce me semble, par la justese. Il falloit plutôt dire : *Gardez-vous de juger sur l'apparence.*

(2) J'ajoute ce mot, sans lequel la Fable n'auroit point de sens ; car une corne frappée ne peut *parler* que quand on la frappe de nouveau. Comment deviner qu'elle a été frappée ? au lieu que si elle a été cassée, son état parle et révèle la faute du chevrier.

que sa couleur noire n'étoit que l'effet de la malpropreté et de la négligence, dès qu'il fut dans sa maison, il le fit laver et frotter, essayant de lui éclaircir le teint. Il ne put changer sa couleur, mais il lui causa une autre maladie.

Le naturel demeure tel qu'il étoit auparavant.

FABLE VII.

La jeune Fille et le Lion.

Fuyez la volupté.

Un Lion amoureux d'une jeune fille, va trouver le père, et la lui demande en mariage. Celui-ci craignant de refuser le Lion, l'engage à déposer ses griffes et ses dents, de peur, disoit-il, qu'il ne fît peur à sa fille. Le Lion le crut; et aveuglé par l'amour, il se laissa dépouiller de ses armes. Dès qu'il se présenta, on l'assomma à coups de bâtons.

Qui suit les conseils de ses ennemis, se précipite dans le danger (1).

Comme toutes les fables d'Aphtonius ne méritent pas les honneurs de la traduction, je me

(1) Quelle différence entre ce canevas sec et froid, et la charmante Fable du *Lion amoureux* de La Fontaine, et combien sa morale est bien plus juste et plus touchante :

Amour, Amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire adieu prudence.

contenterai seulement d'indiquer le sujet de celles que La Fontaine paroît avoir empruntées de notre auteur, et je ne donnerai que celles que je ne crois pas encore imitées.

FABLE VIII.

Le Lion.

C'est le *Lion malade* du Fabuliste français.

FABLE IX.

L'Ane.

Un âne cherchoit un médecin pour lui arracher une épine du pied. Personne ne vouloit lui rendre ce service. Un loup se présente, lui promet de le guérir; mais à peine a-t-il retiré l'épine avec ses dents, que d'un coup de l'autre pied l'âne lui brise la mâchoire.

C'est le *Cheval et le Loup* de La Fontaine, L. V, Fab. 8.

FABLE X.

L'Ane revêtu de la peau du Lion.

La Fontaine, Liv. V, Fab. 21.

FABLE XI.

Le Cancre et sa mère.

C'est *l'Ecrevisse et sa mère* de La Fontaine, L. XII, Fab. 10.

Fable XII.

Les Coqs.

La même que *les deux Coqs.* La Fontaine, L. VII, Fab. 13.

Fable XIII.

Le Cheval.

Un Cheval accablé de vieillesse, est relégué dans un moulin. Là il se rappelle qu'il étoit autrefois employé dans les batailles et couvert d'ornemens; il se plaint au meunier de la rigueur de son sort. Le meunier lui répond qu'il ne doit plus songer qu'à moudre.

C'est à peu près *le Mulet se vantant de sa généalogie.* La Fontaine, L. VI, Fab. 7.

Fable XIV.

La Cicogne.

Des Grues firent du tort à un laboureur, et dévorèrent les semences qu'il avoit confiées à la terre. Une Cicogne vivoit avec ces grues, mais n'avoit pris aucune part au dégât. Le laboureur, pour empêcher le mal d'augmenter, tend ses filets, et prend, avec les Grues, la Cicogne innocente; et

quoiqu'elle n'eût fait aucun mal, il ne laissa pas que de la tuer.

Ceux qui fréquentent les méchans, seront punis avec eux.

Fable XV.

Le Chameau.

Un Chameau vit un Taureau, et désira d'avoir comme lui des cornes. Il va trouver Jupiter et lui demande des cornes. Le dieu indigné de tant d'ambition, ordonne à Mercure d'ôter les oreilles au Chameau. C'est pour cela que cet animal les a fort courtes.

Celui qui désire plus qu'il n'a, perd souvent ce qu'il avoit.

Fable XVI.

Les Taureaux.

Trois Taureaux vivoient ensemble; et un Lion les suivoit, désirant d'en faire sa proie; mais comme ils étoient unis, il ne pouvoit les attaquer. Il cherche à semer entre eux la discorde; il parvient à les diviser, et les dévore l'un après l'autre.

La concorde est la sûreté de ceux qui la conservent.

FABLE XVII.

La Biche.

Une Biche disoit à son fils, te voilà grand et fort, la nature t'a donné des cornes, pourquoi donc prends-tu la fuite dès que tu vois venir les Chiens? Comme elle disoit ces mots, elle entend une meute aboyer, et se sauve la première.

Il est aisé de donner des avis, et difficile de les suivre.

FABLE XVIII.

Le Cerf.

C'est le *Cerf se voyant dans l'eau.* La Fontaine, L. VI, Fab. 9.

FABLE XIX.

Le Geai.

La même que *le Corbeau voulant imiter l'Aigle*, L. II, Fab. 16.

FABLE XX.

Le Renard.

Un Renard servoit un Lion, et lui découvroit le gibier; le Lion le récompensoit en lui donnant une

partie de la proie; mais, jaloux de son maître, et voulant chasser pour lui-même, le Renard s'élança sur un troupeau de moutons; bientôt il fut pris par les chasseurs.

L'obéissance, sans danger, est préférable à un commandement périlleux.

Fable XXI.

Les Brebis.

C'est la même que les *Loups et les Brebis* de La Fontaine, L. III, Fab. 13. Cette même Fable se retrouve dans les *Exemples* de Théon d'Alexandrie, et dans les *Progymnasmata* de Libanius.

Fable XXII.

L'Olivier et le Figuier.

L'Olivier se moquoit du Figuier, lui reprochant de n'être pas comme lui toujours vert et florissant, de perdre au moindre froid son feuillage et sa beauté. L'hiver vint, la neige tomba, couvrit l'Olivier, détruisit son feuillage, et fit périr l'arbre même, tandis que l'humble Figuier, courbant à terre ses rameaux dépouillés, fut garanti de la gelée.

Une beauté orgueilleuse devient un sujet d'opprobre.

FABLE XXIII.

Les Lièvres.

Même sujet que le *Lièvre et les Grenouilles* de La Fontaine, L. II, Fab. 14. Dans Aphtonius, les Lièvres ont pris la résolution de se donner la mort (on ne sait trop pourquoi); ils choisissent un étang pour aller s'y noyer, et lorsqu'ils y arrivent, les Grenouilles épouvantées se jettent à l'eau : alors le Doyen des Lièvres fait cette belle réflexion : Ne nous donnons pas la mort, puisque nous avons trouvé des gens plus timides que nous.

On se console en voyant un plus malheureux que soi.

FABLE XXIV.

La Grenouille Médecin.

Une Grenouille se vantoit de posséder l'art de la médecine, de connoître tous les remèdes, de guérir toutes les maladies. Un Renard, qui l'écoutoit, découvrit le mensonge, au teint livide (1) du charlatan. Eh! comment, lui dit-il, peux-tu guérir les

(1) Cette idée est fausse, en ce que la couleur livide est naturelle à la grenouille, et n'annonce point qu'elle soit malade.

autres, toi qui portes sur ta face la preuve de ta mauvaise santé.

La forfanterie se trahit elle-même.

FABLE XXV.

Le Loup.

C'est *le Loup et la Cicogne* de La Fontaine, L. III, Fab. 9.

FABLE XXVI.

Les Rats.

C'est *le Rat de Ville et le Rat des Champs*, de La Fontaine, Liv. I, Fab. 9. Sujet déjà traité par Horace, Satir. VI, Liv. II, v. 79.

FABLE XXVII.

Les Abeilles et le Berger.

Même sujet que *le Renard et les Raisins*. Le Berger d'Aphtonius veut prendre du miel que des Abeilles avoient déposé dans le creux d'un chêne. Elles défendent leur bien, et piquent le Berger, qui se retire en disant : Je n'ai pas besoin de miel, s'il faut le disputer aux Abeilles. La morale est, qu'un gain honteux est toujours dangereux à ceux qui le recherchent.

FABLE XXVIII.

L'Aigle et le Serpent.

Un Serpent et un Aigle combattoient ; le Serpent tenoit l'Aigle serré dans ses nœuds : un Laboureur survient, dénoue le Serpent, et rend la liberté à l'Aigle. Le reptile en colère vomit son venin dans la boisson du Laboureur, qui alloit imprudemment l'avaler, ignorant qu'elle fût empoisonnée. L'Aigle descend aussitôt, et d'un coup d'aile fait tomber la coupe des mains du Laboureur.

Un bienfait a toujours sa récompense.

FABLE XXIX.

Le Corbeau.

La même que le *Renard et le Corbeau* de La Fontaine, L. I, Fab. 2.

FABLE XXX.

Le Cochon.

Même sujet que *le Cochon, la Chèvre et le Mouton* de La Fontaine, L. VIII, Fab. 12.

FABLE

FABLE XXXI.

Le Geai.

C'est *le Geai paré des plumes du Paon.* La Fontaine, L. IV, Fab. 9. Il est bon de remarquer que cette Fable se retrouve à peu près en mêmes termes dans Théon d'Alexandrie ; *Paradeigmata*, Fab. 3, et dans Libanius.

FABLE XXXII.

L'Archer.

C'est *l'Oiseau blessé d'une flèche.* La Fontaine, L. II, Fab. 6.

FABLE XXXIII.

Le Pêcheur qui joue de la flûte.

Imitée par La Fontaine, L. X, Fab. 11 ; mais l'original de cette Fable est dans Hérodote, L. I, vers la fin.

FABLE XXXIV.

Le Lion et l'Homme.

C'est *le Lion abattu par l'Homme* de La Fontaine, L. III, Fab. 10.

Fable XXXV.

Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.

La Fontaine, L. VI, Fab. 17.

Fable XXXVI.

Le Chêne et le Roseau.

La Fontaine, L. I, Fab. 22.

Fable XXXVII.

La Vigne.

Un Bouc broutoit impitoyablement une Vigne chargée de grappes, et détruisoit ses rejetons. Méchant, lui dit-elle, je serai bientôt vengée; car l'on t'immolera en sacrifice, et je verserai sur toi les libations du vin que j'aurai produit.

Celui qui fait du mal en portera la peine.

Fable XXXVIII.

Le Paysan et le Renard.

Un Paysan méchant, et jaloux de son voisin qui avoit une plus belle moisson que lui, cherchoit les

moyens de la détruire. Il prend un Renard, lui attache un flambeau à la queue, et le lâche dans la moisson du voisin; mais le Renard, par une permission divine, n'entra point dans les blés du voisin, et courut se jeter dans ceux du Paysan, dont il brûla la moisson.

De mauvais voisins sont les victimes du mal qu'ils veulent faire.

FABLE XXXIX.

La Nourrice et le Loup.

C'est absolument le même sujet que *le Loup, la Mère et l'Enfant* de La Fontaine, L. IV, Fab. 6.

FABLE XL.

Le Corbeau.

Un Corbeau admiroit la blancheur du Cygne, et en étoit jaloux; il crut qu'elle ne provenoit que de ce que cet oiseau se baignoit à tout moment: le voilà qui abandonne les autels où il trouvoit sa nourriture; il ne fréquente plus que les lacs et les rivières; il eut beau s'y plonger, il ne changea point sa couleur; mais n'ayant plus de quoi manger, il mourut de faim.

On ne change point sa nature en changeant sa manière de vivre.

Aphtonius avoit encore composé des *Déclamations* qui sont citées par Photius, *Biblioth.*, Cod. CXXXIII, conjointement avec celles de Palladius, d'Eusèbe et de Maxime; mais le Patriarche n'est entré dans aucun détail sur ces Discours, qui sont perdus, et nous n'en pouvons rien dire.

Je rapporte à la même époque, sous le règne de Commode, le Sophiste Théon d'Alexandrie, surnommé Ælius. Il avoit écrit, selon Suidas, un *Traité de Rhétorique*, des *Progymnasmata*; des *Commentaires sur Xénophon*, sur *Isocrate* et sur *Démosthène*, des *Sujets de Discours* ou *Matière d'Amplifications de Rhétorique*, des *Questions sur la Syntaxe*, et beaucoup d'autres ouvrages. Du reste, nous ne savons rien de particulier sur sa personne. De tous ses écrits, il ne nous reste que ses *Progymnasmata* ou *Exercices préliminaires de Rhétorique* Dans la préface de cet ouvrage, il nous apprend qu'avant de se livrer à l'étude de l'art de parler, les Anciens commençoient par celle de la Philosophie, dans laquelle ils puisoient des idées grandes et magnifiques. Il se plaint que de son temps, loin de s'être préparés à l'Eloquence par la Philosophie, la plupart des Orateurs n'ont pas même parcouru le cercle des connoissances dont on instruit la jeunesse, lorsqu'ils s'élancent à la tribune; de là tant de Sophistes ignorans. Il expose ensuite les principaux objets sur

lesquels on doit s'exercer pour réussir dans le talent de la parole ; il définit tour à tour la *fable*, dont il expose les différentes sortes ; la *narration*, qu'il traite fort en détail, et dont il rapporte plusieurs exemples tirés d'Hérodote, de Thucydide, de Démosthène ; il parle ensuite de la *Chrie*, établit sa différence avec la *sentence*, explique la raison de son nom tiré de son *utilité* ; il traite de la *confirmation*, de la *réfutation*, des différentes *preuves*, du *lieu commun*, de la *louange* et du *blâme*, de la *comparaison*, de la *prosopopée*, de la *description*, de la *proposition*, des *lois*. Sa marche est à peu près celle d'Aphtonius ; mais l'ouvrage de Théon n'est pas complet ; il paroît qu'il est mutilé vers la fin : ses principes sont justes et lumineux, son style est clair. Je ne sais pourquoi Photius (1) a témoigné peu d'estime pour Théon ; il trouve que cet auteur manquoit d'esprit et de pénétration, quoique studieux et laborieux, autant que qui que ce fût ; il avoue néanmoins qu'il connoissoit bien les Poëtes et les Orateurs, qu'il avoit une vaste mémoire, et qu'il paroissoit avoir atteint la perfection de l'un et de l'autre art ; mais il ne pouvoit composer ni en vers ni en prose.

Bayle, dans son *Dictionnaire*, sans s'arrêter au jugement rigoureux de Photius, a pensé plus fa-

(1) *Biblioth.*, Cod. CCXLII, p. 1039, édition de 1611.

vorablement de Théon. Il dit que ce Sophiste montre beaucoup d'élégance et de jugement, que ses règles sont nettes et courtes, qu'il choisit bien les lieux communs qui doivent fournir les argumens. Il n'est point de matière où il ait mieux réussi que dans la thèse de l'existence de Dieu (1). Il juge bien les beaux endroits des plus illustres Historiens et des Orateurs. Il avoit une grande délicatesse sur l'arrangement des mots pour éviter l'obscurité du Discours. Une preuve du bon goût de Théon, ajoute Bayle, c'est qu'il ne veut point que les maximes ou sentences soient en relief ou en broderies dans la narration, mais quelles y soient fondues et comme incorporées d'une manière imperceptible.

Camérarius, éditeur de Théon, lui donne aussi les plus grands éloges dans sa *préface :* invention excellente, raisonnemens lumineux, termes choisis, forme oratoire tout-à-fait attique, préceptes qui n'ont rien de vulgaire ; voilà ce qu'y voit la prévention de l'éditeur. L'ouvrage de Théon est estimable sous bien des rapports, mais ne méritoit pas un éloge si magnifique.

Au surplus, il y a eu un grand nombre de *Théons* Sophistes et Rhéteurs ; plusieurs étoient d'Alexandrie ; de sorte qu'il est difficile de savoir lequel on

(1) *Theonis Progymnasmata*, cap. XII.

doit regarder comme l'auteur des *Progymnasmata* dont nous avons parlé, d'autant qu'on n'est pas bien sûr de l'époque à laquelle a vécu notre Théon. Je vais donner la liste de ceux qui ont porté ce nom, d'après le catalogue de Fabricius, *Biblioth. Gr.*, t. IV, p. 452.

Théon d'Alexandrie, mathématicien, commentateur d'Euclide et de Ptolémée, père de la belle et savante Hypathie, dont nous aurons occasion de parler. Il florissoit sous le règne de Théodose-le-Grand.

Théon d'Alexandrie, médecin, qui a écrit sur la Gymnastique, cité par Galien.

Théon d'Alexandrie, Stoïcien, Rhéteur, vivoit sous l'Empire d'Auguste, a écrit trois livres *sur la Rhétorique*, et un Commentaire sur l'introduction à la Physique d'Apollodore.

Théon d'Antioche, Stoïcien et Sophiste, a composé une Apologie de Socrate.

Théon, grammairien, ami de Plutarque qui a parlé de lui dans ses *Propos de table*.

Théon, grammairien, plus ancien, et qui enseignoit à Rome du temps d'Auguste.

Théon, esclave du Péripatéticien Lycon.

Théon, Poëte satirique, contemporain d'Horace.

Théon, héraut.

Théon de Samos, peintre.

Théon de Sidon, fils du Sophiste Gymnasius, sous le règne de Constantin-le-Grand.

Théon de Smyrne, mathématicien, Philosophe Platonicien.

Théon de Tithorée ou Tithoræcus, Stoïcien.

Théon Volérius, Sophiste, Commentateur d'Andocide, Suidas.

Les *Paradeigmata* ou *Exemples*, que l'on trouve à la suite des *Progymnasmata* de Théon, ne sont point de lui, mais du Sophiste Libanius. Nous en rendrons compte quand nous parlerons de ce dernier.

La fin du second siècle et le suivant furent singulièrement féconds en Rhéteurs et en Grammairiens. Mon intention n'est point de les faire tous connoître, car tous ne méritent pas d'être connus. Il ne nous reste de plusieurs qu'un nom obscur, et qui n'excite aucun intérêt (1). Je m'attacherai aux plus célèbres, et à ceux dont les ouvrages nous ont été conservés en totalité ou en partie.

D'abord, je crois devoir placer à leur tête Ælius Hérodien, fils du fameux Apollonius le Dys-

(1) La littérature grecque étoit si riche à cette époque, et le nombre des Rhéteurs et des Grammairiens si considérable, qu'il n'est pas étonnant que des écrivains qui n'étoient pas sans mérite, soient tombés dans l'oubli, et aient à peine sauvé leur nom du naufrage; à plus forte raison ceux qui n'avoient aucun talent, ont dû entièrement disparoître.

cole. Il étoit d'Alexandrie (1), et vécut sous Marc-Aurèle et sous Commode. Elève de son père, il le surpassa en célébrité, par son *Traité général sur la prosodie de la Langue grecque*, fréquemment cité par les Grammairiens et les Scholiastes. Ce Traité, qui avoit au moins *vingt livres*, est entièrement perdu. Hérodien avoit composé une foule d'autres ouvrages; Suidas nous a donné la liste de plusieurs (2) : quelques fragmens ont échappé aux ravages du temps, tel que celui publié par Pierson, à la suite de son *Mœris Atticista* (3), sous le titre de *Ælii Herodiani Philetœrus*. M. d'Ansse de Villoison a publié également plusieurs fragmens du *Traité des Figures* d'Hérodien, dans ses *Anecdota Græca* (4), d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Saint-Marc.

Un autre Rhéteur écrivoit aussi, dans le même temps, *sur les figures de pensées et de mots*. C'est Alexandre, fils de Numénius, Sophiste assez célèbre, sous le règne d'Adrien, et dont nous avons parlé. Nous ne connoissons aucun détail sur cet Alexandre, que Gibert paroît avoir confondu avec

(1) *Voy.* Tillemont, *Hist. des Emper.*, t. II, p. 454.

(2) Kuster, sur *Suidas*, au mot Ἡρωδιανὸς, en donne une liste plus complète.

(3) Page 432. *Lugduni Batav.*, 1759, *in*-8°.

(4) *Anecdota græca*, depuis la page 87-98.

(5) *Jugement des Savans*, t. VIII, p. 133.

le Sophiste Alexandre, surnommé *Péloplaton*. Son ouvrage a été publié par Alde Manuce, dans sa Collection des Rhéteurs Grecs (1). Un autre Rhéteur Chrétien, nommé Phœbammon, et qui vivoit du temps de Synésius (2), a fait un Commentaire sur *les figures de Rhétorique*, publié avec le Traité de l'*Elocution* de Démétrius de Phalère, par Fischer.

Minucianus ou Nicagoras nous a laissé un petit Traité sur la nature des *Preuves* divisées en preuves *naturelles* et en preuves *artificielles*. Son ouvrage est intitulé περὶ ἐπιχειρημάτων. L'Epicheirème est une sorte d'argument par lequel on attaque et l'on cherche à détruire une assertion. Il n'y a rien de bien relevé dans Minucianus, dont le Traité, placé à la fin de la Collection d'Alde, est renfermé dans quatre pages. Il faut observer qu'il y a eu deux Minucianus, l'un antérieur à Hermogène, qui le cite et le critique plus d'une fois; et un autre Minucianus, de beaucoup postérieur, et fils de Nicagoras. Le premier Minucien étoit d'Athènes, et paroît avoir vécu du temps d'Adrien. Il avoit composé un *Traité de Rhétorique* (τέχνην), sur lequel

(1) Περὶ τῶν τῆς διανοίας σχημάτων et περὶ τῆς λέξεως σχημάτων. *Editio. Aldin.*; Venise, 1508, p. 582-588.

(2) *Editio Ald.*, pag. 588-593. *Voy.* sur *Phœbammon*, Fabricius, *Bibl. Græc.*, t. IV, p. 457.

Porphyre écrivit un Commentaire (1). C'est celui-là qu'Hermogène a critiqué. Son ouvrage, quoiqu'un peu confus, étoit néanmoins riche en préceptes et en exemples (2). Cette Rhétorique de Minucianus existoit encore dans le onzième siècle, du temps de *Jean Tzetzès*, qui la cite dans ses Chiliades, L. IV, vers 693, et L. XII, v. 570; et *Mathæus Camariota*, de beaucoup postérieur à Tzetzès, paroît l'avoir connue. Il se pourroit bien que le petit Traité des *Preuves* fût un fragment de cette *Rhétorique*. Le second Minucianus vivoit sous l'Empereur Galien. Scheffer, dans ses remarques sur *Camariotte*, attribue le Traité dont il s'agit à ce Minucianus; mais c'est sans aucune preuve, au jugement de Fabricius.

Ménandre, Rhéteur et Sophiste, étoit de la ville de Laodieé; ses commentaires sur la Rhétorique d'Hermogène, et sur les *Progymnasmata* de Minucianus sont perdus depuis long-temps; mais nous possédons dans la Collection des Rhéteurs d'Alde, un de ses ouvrages, sous le titre de *Di-*

(1) Fabricius, *Biblioth. Gr.*, t. IV, p. 460.

(2) C'est le jugement qu'en porte Georges de Trapézunte, *Rhetoricorum*, L. V, p. 134, cité par Fabricius, *B. Gr.*, t. IV, p. 460. *Veteres omnes Rhetores usque ad Isocraticam illam Scholam multa de formis dixerunt, et Minucianus, quamvis confuse, multa tamen et præcepta et exempla, partim ab aliis designata, partim suâ industriâ sumpta a clarissimis oratoribus subjicit.*

vision des Causes dans le genre Démonstratif (1). Cet auteur s'est principalement attaché à l'Eloquence encomiastique, c'est-à-dire, à celle qui concerne les éloges. Il en donne ici les préceptes et les modèles. Après un préambule dans lequel il indique la division de l'Eloquence en trois genres principaux, le *Délibératif*, le *Judiciaire* et le *Démonstratif*, il s'occupe exclusivement du dernier, et commençant par les *Dieux*, il montre la manière de les louer; il descend ensuite aux *objets naturels*, il parle des *Fables*, des *Généalogies* Mythologiques et Héroïques, des *vœux* que l'on peut faire, soit pour écarter un malheur dont on est ménacé, soit pour attirer et souhaiter un bien. Il enseigne à louer un *Pays*, une *Ville*, un *Port*, un *Golfe*, etc., etc.; il établit ensuite la différence qu'il y a entre les mots ἔπαινος *louange*, et ἐγκώμιον *éloge*. Le premier se borne à une seule vertu, à une seule qualité; le second les embrasse toutes. L'auteur revient encore aux objets d'après lesquels on peut louer les Dieux; puis il traite du *Discours royal*, ou éloge d'un Souverain : il en distingue deux sortes, le Panégyrique et l'Oraison funèbre. Il passe ensuite à une espèce de discours improvisé, propre

(1) Μενάνδρου περὶ γενεθλίων, et Διαίρεσις τῶν ἐπιδεικτικῶν. *Editio Ald.*, p. 594-641.

aux Sophistes, et appelé λαλία, différent du *discours politique* et de la *déclamation*. Il sert à faire ce que nous appelons les *Complimens* aux Souverains et aux personnes de grande distinction, soit à leur arrivée, soit à leur départ. On l'emploie aussi pour les *Epithalames*, les *Fêtes natales*, pour les *Condoléances*, pour les *Eloges funèbres*, etc. L'auteur termine son Traité par où il semble qu'il auroit dû le commencer, par l'*Exorde*, dont il donne les différens caractères. Mais il faut observer que cette dernière partie n'appartient point à Ménandre, qu'elle est d'Alexandre, et que c'est mal à propos que ces deux ouvrages ont été confondus en un seul dans l'édition d'Alde. C'est le savant Henry de Valois qui, le premier, a fait cette observation dans une de ses remarques sur l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe Pamphile, p. 28.

Au surplus, le Traité de Ménandre est beaucoup plus intéressant qu'il ne le paroît au premier coup d'œil. Non-seulement il offre une mine très-féconde de *lieux communs* sur toutes les matières qui appartiennent au genre démonstratif, mais on peut y puiser une foule de remarques curieuses sur la Langue grecque, et il seroit très-utile à celui qui voudroit s'occuper de faire un bon Traité sur les *Synonymes grecs*, ouvrage qui nous manque; car Ammonius n'a

fait qu'effleurer la matière, et doit aujourd'hui son principal mérite aux excellentes notes de Valkenaër (1).

Qu'il nous suffise de nommer le Sophiste Cyrus, qui a donné la définition des *différentes questions* (2) que les Orateurs peuvent avoir à traiter. Ce Cyrus n'est point le *Cyrus Prodomus* qui vivoit dans le douzième siècle, et qui a composé un assez mauvais Roman en vers Iambiques, intitulé les *Amours de Rhodante et Dosiclès ;* notre Cyrus est celui dont Philostrate a parlé avec mépris dans la vie du Sophiste Damianus.

A l'égard de Sopater, ou plutôt de Sopatros, quoiqu'il appartienne à une époque postérieure, nous ne le séparerons pas des Rhéteurs auxquels il est réuni dans l'édition d'Alde. Il y a eu plusieurs Sophistes de ce nom, et l'on doit avouer qu'il est assez difficile de savoir auquel on doit attribuer les ouvrages qui portent le nom de Sopatros. Suidas (3) distingue trois Rhéteurs de ce nom; l'un étoit d'Apamée en Syrie; un autre d'Alexan-

(1) Je ne connois point d'autre édition de Ménandre, que celle qui est dans la collection des Rhéteurs d'Alde Manuce; Venise, 1508.

(2) Κύρȣ περὶ διαφορᾶς ϛάσεως. Collection des Rhéteurs d'Alde, p. 450.

(3) Suidas, *voce* Σώπατρος.

drie, disciple et successeur du Philosophe Plotin, étoit ami de l'Empereur Constantin-le-Grand, qui le fit mourir cruellement, pour prouver aux Chrétiens qu'il avoit renoncé sincèrement à l'Idolâtrie. Il leur sacrifia Sopatros, qui étoit un ardent défenseur du Paganisme. Ce Sopatros avoit écrit *sur la Providence*, et *sur ceux qui sont heureux ou malheureux sans l'avoir mérité*. C'est à lui que Vossius attribue les ouvrages de Rhétorique que nous avons (1), sous le nom de Sopatros; mais Fabricius rejette cette opinion (2), et les croit d'un Sophiste plus jeune de deux cents ans. Un troisième Sopatros, antérieur à tous les autres, étoit Poëte comique (3): je trouve encore un quatrième Sopatros, Philosophe, sous l'Empire de Julien-le-Grand, et auquel ce sage Prince avoit voué la plus tendre amitié (4).

Quel que soit l'auteur publié par Alde Manuce, sous le nom de Sopatros, il tient un rang assez dis-

(1) Vossius, *de Histor. Græc.*

(2) Fabricius, *Bib. Græc.*, t. IV, p. 457.

(3) Suidas donne le catalogue des pièces du Poëte Sopatros. C'étoit *Hippolyte*, le *Physicien* (φυσιολόγος), *Silphias*, ou la *Cnidienne*, *Necya* (*la Morte*), *Pylæ*, ou *Oreste*, *Phacé*, ou la *Lentille*, et *Bacchis*; car le Sopatros πάρῳδος, auteur de cette pièce, est le même que le comique de ce nom. C'est mal à propos que Suidas les a distingués. *Kuster in Suidam.*

(4) *Vie de l'Empereur Julien*, par Labletterie, p. 399.

tingué parmi les maîtres d'Eloquence, tant à cause de son Commentaire sur la *Rhétorique d'Hermogène*, publié conjointement avec ceux de *Syrianus* et de *Marcellinus* (1), que par son ouvrage sur la *Division des Questions*, auquel néanmoins on peut reprocher beaucoup de longueurs.

Le *Traité de Rhétorique* et celui des *figures* d'*Apsinès* (3), qui est réuni au recueil d'Alde, est l'ouvrage d'un Grammairien qui vivoit sous l'Empereur Maximin. Selon Suidas, Apsinès, Sophiste de Gadaris en Phénicie, engendré par Pan (4), comme on le disoit vulgairement, étudia dans Smyrne sous Héraclius de Lycie, ensuite sous Basilicus à Nicomédie. Il exerça la Sophistique dans Athènes sous l'Empire de Maximin (l'an 235), qui l'éleva au Consulat. Il y eut avant lui un autre Apsinès, phénicien, Sophiste contemporain et ami de Philostrate le jeune. Nous en parlerons à cette époque. Un troisième Apsinès, athénien, Sophiste distingué, fils d'un Apsinès, et père du Sophiste Onasimus; il vivoit du temps de Cons-

(1) Imprimé par Alde Manuce; Venise, 1509, petit *in*-f°. *Syriani*, *Sopatri*, et *Marcellini*, εἰς στάσεις, et περὶ ἰδέων.

(2) Σωπάτρου διαίρεσις ζητημάτων. Collection des Rhéteurs d'Alde, 1508, p. 287-455.

(3) Ἀψίνου τέχνη Ῥητορική, p. 682-726, *ejusdem* περὶ τῶν σχηματισμένων προβλημάτων, p. 727-730.

(4) Ne seroit-ce pas parce qu'il étoit fort laid?

tantin-

tantin-le-Grand. C'est sans doute cet Apsinès qu'Ulpien a cité sur Démosthène, *Orat. contra Leptinem*; et le Scholiaste d'Hermogène cite la *Rhétorique* du premier.

Je ne crois pas que l'on doive rapporter à une autre époque que la fin du second siècle, le faux *Démétrius* de *Phalère*, auteur du Traité *de l'Elocution*, dont nous avons parlé au commencement de ce volume, p. 47. Trois autres Rhéteurs accompagnent ordinairement Démétrius et peuvent avoir été ses contemporains. L'un est *Tibérius* (1),

(1) Le Tibérius dont il s'agit ici étoit Philosophe et Sophiste. Suidas en a fait mention, et lui attribue, outre le *Traité sur les figures de Démosthène*, les ouvrages suivans: περὶ ἰδεῶν λόγου, *sur les Formes oratoires*, trois livres; περὶ παρασκευῆς, *sur la Préparation*, oratoire; περὶ μεταποιήσεως, *sur la Variation*, c'est-à-dire, sur les Tropes et les Métaphores; περὶ ἱστορίας, *sur l'Histoire*; περὶ λόγου συντάξεως καὶ συνθέσεως, *de la Disposition et de la Construction*; περὶ διαιρέσεως λόγου, *de la Division du Discours*; περὶ μεταβολῆς λόγου πολιτικοῦ, *de la Variété du Discours public*; περὶ λόγων ἐπιδεικτικῶν, *des Discours dans le genre démonstratif*; περὶ προλαλιῶν καὶ προοιμίων, *des Préfaces et des Discours préliminaires*; περὶ ἐπιχειρημάτων, *des Argumens*; περὶ Δημοσθένους καὶ Ξενοφῶντος, *de Démosthène et de Xénophon*; περὶ Ἡροδότου καὶ Θουκυδίδου, d'*Hérodote et de Thucydide*. Tibérius a beaucoup emprunté de la *Rhétorique* d'Aristide, sans le nommer, selon l'observation de Normann, d'où il suit qu'il est postérieur à ce Rhéteur. Il y a eu un autre Tibérius, Rhéteur, Disciple de Théodore de Gadaris, dont nous avons déjà parlé. Un troisième Tibérius, surnommé Minervius, a professé la Rhé-

auteur de quelques réflexions *sur les Figures de Démosthène*. Chaque figure est définie avec clarté et accompagnée d'un exemple. Il a de la précision et de l'élégance. Le second est un *Anonyme* qui nous a transmis un petit nombre de préceptes sur l'*Exorde*, la *Narration*, la *Confirmation* et la *Péroraison*. C'est un abrégé très-bien fait de tout ce qu'il y a d'essentiel à savoir dans la Rhétorique. Le troisième est *Sévère* d'Alexandrie, sophiste et auteur de huit petits Discours sous le nom d'*Ethopées* (1), dont voici les titres.

I. *Ce qu'a pu dire Eschine en voyant chez Démosthène un portrait de Philippe*. Il en conclut que Démosthène est un traître. II. *Ce qu'Eschine a pu dire, lorsque partant en exil, Démosthène vint lui offrir des secours*. III. *Hercule combattant contre Périclyménus* (2), *exprime sa sur-*

torique successivement à Constantinople, à Rome et à Bordeaux. Ausone en a fait mention dans la liste des professeurs qui ont honoré cette ville. Je ne parlerai, ni d'un Tibérius Illus, Poëte, dont on trouve quelques épigrammes dans l'Anthologie, ni de Tibérius, médecin, dont il existe plusieurs fragmens dans le recueil des *Hippiatriques grecs*. Ils n'appartiennent point à notre matière.

(1) C'est-à-dire, Discours où celui qui parle peint son caractère. Nous verrons de fort belles éthopées dans Libanius.

(2) Surnom de Pluton. Cette fable est une Allégorie de la Mort, qui se présente à nous sous mille formes différentes.

prise de le voir à tout moment changer de forme. IV. *Discours de Ménélas en apprenant qu'Hélène vient de lui être ravie.* V. *Discours de Briseïs emmenée par les hérauts d'Agamemnon.* Ce n'est que le commencement de ce discours. VI. *Ce qu'a pu dire Hector aux Enfers, en apprenant que Priam s'est assis à la table d'Achille.* VII. *Discours d'Achille en apprenant aux Enfers que Pyrrhus a pris et renversé Troie.* VIII. *Discours d'un Peintre amoureux du portrait d'une jeune fille qu'il a peinte.*

Ulpien, Scholiaste de Démosthène, peut être compté au nombre des Rhéteurs, quoique nous ne connoissions de lui que son commentaire, ouvrage fort estimable et fort utile à ceux qui veulent bien connoître l'Orateur d'Athènes.

Les disciples d'Hérode Atticus ont joué, pour la plupart, un rôle assez important dans l'histoire de la Sophistique, et Pausanias de Cappadoce ne fut pas un des moins distingués. Il naquit à Césarée, ville voisine du Mont Argæus (1). Instruit par Hérode, il fut un de ces élèves chéris qui formoient la société de la Clépsydre, et que l'on nommoit vulgairement les *Dipsontes* (2). Quoique Pausanias ait puisé beaucoup d'avantages à l'école

(1) Philostrate, *Vies des Soph.*, L. II, p. 594.
(2) C'est-à-dire, *ceux qui ont soif.*

d'Hérode, et acquis surtout une grande facilité pour parler sans préparation, néanmoins il ne put jamais vaincre l'épaisseur naturelle de sa langue; défaut commun aux Cappadociens. Il faisoit heurter les consonnes, prononçoit les voyelles brèves comme les longues, et les longues comme les brèves. On le comparoit, pour cette raison, à un cuisinier qui accommode mal les mets les plus recherchés. Son genre de composition manquoit d'élévation; cependant il avoit de la vigueur et des formes antiques, ainsi que l'on peut en juger par ses Déclamations. Celles qu'il prononça dans Rome sont nombreuses. Il termina ses jours dans cette ville, où il étoit venu déjà fort avancé en âge. Il avoit tenu pendant quelque temps la chaire d'Eloquence d'Athènes. Lorsqu'il quitta cette ville, où il avoit tant enseigné, il dit fort à propos ces vers d'Euripide :

Thésée, au nom des Dieux, tourne-moi vers la ville,
Que mon dernier regard contemple mon asile (1).

Quelques savans ont cru reconnoître dans Pausanias de Cappadoce, l'*auteur du Voyage dans la Grèce* (2); pour moi, j'avoue que j'y vois une

(1) Euripide, *Hercule furieux*, v. 1406.

(2) Sylburge, dans ses remarques sur Pausanias, p. 498; Vossius, *de Histor. Græc.*, L. II, p. 228.

grande difficulté. Notre Sophiste fut habitué à parler et à écrire le dialecte Attique ; l'auteur du Voyage de la Grèce a suivi le dialecte Ionien. Le style de ce dernier a beaucoup de simplicité et de douceur ; il n'annonce point un Sophiste, ni un disciple d'Hérode. Photius parle d'un *Lexique attique* (1) par Pausanias, qui pourroit bien être notre Sophiste ; et l'auteur du Voyage de la Grèce est vraisemblablement un Pausanias, Géographe, cité par Etienne de Byzance (2), comme ayant fait une description de la Syrie et de la Phénicie.

Athénodore le Sophiste (3) étoit, du côté de son père, un des citoyens les plus illustres d'Æna ; son éducation fut très-distinguée et dirigée par les maîtres les plus habiles. Il suivit dès son enfance les leçons d'Aristoclès, et dans son adolescence celles de Chrestus. Il puisa dans l'une et l'autre école le goût de l'atticisme et la rondeur des périodes. Il enseigna dans Athènes en même temps que Pollux, dont il tourna l'affectation puérile en ridicule, appelant ses discours les *Jardins de Tantale.* Il vouloit encore, ce me semble, désigner la futilité superficielle de son éloquence, en la

(1) Photius, *Biblioth.*, Cod. CLIII.

(2) Philostrate, *Vit. Soph.*, L. II, p. 594.

(3) Philostrate, *loco citato.* Je ne fais que le traduire ; comme nous ne connoissons ces Sophistes que par lui, je ne puis rien faire de mieux que de le copier.

comparant à un objet imaginaire et sans réalité. Du reste Athénodore avoit de la gravité dans les mœurs. Il mourut encore jeune, et la fortune lui enleva l'occasion de parvenir à une plus grande gloire.

Ptolémée de Naucratis s'est illustré parmi les Sophistes. Il fut du petit nombre de ceux que la ville entretenoit dans le temple de Vesta (1). Quoique disciple d'Hérode, il ne chercha pas à l'imiter. Il se sentit entraîné vers le genre de Polémon, et il en emprunta (2) la rapidité de l'élocution, l'enflure du style et les périphrases. On prétend qu'il improvisoit avec une facilité inconcevable. Il essaya aussi (3) du barreau et des causes judiciaires; mais il s'y fit peu de réputation. On lui donna le surnom de Marathon, soit parce qu'il fut inscrit au rang des Citoyens d'Athènes, dans le Dême de ce nom; soit, comme je l'ai entendu dire à quelques personnes, parce que, dans les sujets Attiques qu'il traitoit, il y parloit très-fréquemment des héros de Marathon.

On reproche à Ptolémée de n'avoir pas assez

(1) C'étoit le Prytanée de Naucratis.

(2) Le grec dit : *Il emprunta* de la scène *de Polémon*, pour désigner que le genre de ce Sophiste avoit quelque chose de théâtral, de tragique.

(3) A la lettre, *il rongea un peu de procès et de tribunaux.*

bien conçu ses sujets, ni aperçu ce qu'ils peuvent avoir ou non de justesse. On en apporte pour preuve la déclamation dans laquelle il fait *accuser les Messéniens d'ingratitude par les Thébains, parce qu'ils n'ont pas voulu recevoir les exilés, lorsqu'Alexandre assiégeoit Thèbes.* Quoique Ptolémée ait traité ce sujet avec toute la force et la dignité convenables, néanmoins on le blâme en disant : *Si cette cause avoit été plaidée du vivant d'Alexandre, quel juge auroit été assez hardi pour condamner les Messéniens? et depuis qu'il est mort, est-il quelqu'un d'assez lâche pour ne pas reconnoître que l'accusation est fondée?*

Ceux qui lui font un pareil reproche ne sentent pas que l'Apologie des Messéniens tend à se concilier la bienveillance d'Alexandre, puisqu'ils allèguent pour excuse la crainte qu'il leur inspiroit ainsi qu'à toute la Grèce. Voilà ce que l'on peut dire pour justifier ce Sophiste, repousser une imputation injuste, et qui n'est fondée que sur un raisonnement captieux. Assurément Ptolémée fut un Sophiste très-distingué. Il a visité beaucoup de nations, habité beaucoup de villes; partout il s'est couvert de gloire; nulle part il n'a paru inférieur à l'idée qu'on s'étoit formée de son talent. Il s'est promené de ville en ville, porté, pour ainsi dire, sur le char de la Renommée. Il parvint à une vieillesse très-avancée, et mourut en Egypte des

suites d'un catarrhe de cerveau qui lui avoit presque fait perdre la vue.

Evodianus de Smyrne étoit un descendant du Sophiste Nicétas, dont la famille étoit honorée par des Pontificats et des couronnes décernées à la valeur militaire. Rome récompensa son éloquence, en lui donnant une chaire de Rhétorique. Devenu Préfet du théâtre et inspecteur des Comédiens, dont on connoît la morgue et l'indocilité, il se montra si capable de cette place, qu'il ne mérita jamais aucun reproche. Il perdit à Rome son fils unique; et dans cette circonstance, aucune parole pusillanime ou indigne d'une grande ame ne sortit de sa bouche; mais après s'être écrié trois fois, *ô mon fils!* il lui rendit les derniers devoirs. Lui-même étant près de mourir, ses amis, assemblés autour de son lit, lui demandèrent s'il vouloit être inhumé à Rome, ou s'il aimoit mieux qu'on embaumât son corps, et qu'on l'envoyât à Smyrne, sa patrie, il s'écria : *Je n'abandonnerai point mon fils;* donnant à entendre qu'il désiroit être déposé dans le même tombeau. Evodianus avoit été disciple d'Aristoclès; on dit aussi qu'il reçut des leçons de Polémon. Il s'appliqua particulièrement au Panégyrique, et tempéra par un style agréable la rudesse naturelle de son caractère (1).

(1) Philostrate exprime cela par une métaphore assez singulière, *et dans un vase acerbe, il versa une boisson douce* ou *potable*.

Rufus de Périnthe ne dut sa gloire, ni à l'opulence de son patrimoine, ni aux nombreux consulats de ses ancêtres, ni à la présidence dont il fut honoré dans les solennités des Athéniens. Que sont, en effet, ces avantages, en comparaison de la science et du talent ? C'est son éloquence qui a fait sa célébrité ; c'est la vivacité de son esprit ; c'est l'art avec lequel il traitoit les sujets allégoriques (1) : c'est surtout dans ce genre, où l'élocution offre les plus grandes difficultés, qu'il s'est fait le plus admirer. Il faut, en effet, dans le discours figuré, imposer un frein à l'expression, et animer par l'aiguillon ce que l'on déguise par le silence (2). Le succès dépend beaucoup du caractère de l'Orateur. Celui de Rufus, naturellement ouvert et simple, quoique peu disposé à la feinte, savoit néanmoins l'employer avec art. Possesseur d'un bien considérable sur les bords de l'Hellespont et de la Propontide ; jouissant de la gloire d'un excellent improvisateur, dans Athènes, en Ionie, en Italie, nulle part il ne s'attira la haine, ni d'aucune ville, ni d'aucun homme ; la douceur et l'honnêteté de son caractère, lui furent partout de la plus grande uti-

(1) Ce que les Orateurs appellent *ὑποθέσεις ἐσχηματισμέναι* ou *λόγοι κατὰ σχῆμα συγκειμένοι*, un discours figuré dans lequel on parle d'une manière emblématique et allégorique, laissant à l'auditeur à deviner la pensée véritable.

(2) C'est-à-dire, *il ne faut dire ni trop ni trop peu.*

lité. Il avoit corroboré sa santé par les exercices de la Gymnastique, à l'exemple des Athlètes ; il ne mangeoit que pour la nécessité, et il entretenoit ses forces par un travail continuel. Disciple d'Hérode dès ses plus jeunes ans, et d'Aristoclès dans son adolescence, il retira de ce dernier de grands avantages, mais il se glorifioit encore plus des leçons d'Hérode ; il l'appeloit le maître par excellence, l'Orateur de la Grèce, le Roi de l'Eloquence ; il ne le nommoit jamais qu'avec les plus grandes marques de respect. Il mourut dans sa patrie, âgé d'environ soixante ans, et laissa des enfans, dont tout le mérite fut de l'avoir eu pour père.

Œnomarchus, de l'île d'Andros, sans avoir mérité une grande admiration, ne fut cependant point méprisable. Il enseigna dans Athènes, dans le temps auquel Adrien et Chrestus y régnoient par leurs talens. Né dans le voisinage de l'Asie, il contracta un peu le goût ïonien, comme une maladie qui affecte les yeux. On en a pris occasion d'avancer qu'il n'avoit point été Disciple d'Hérode, mais c'est une calomnie. Si son style est un peu corrompu, j'en ai dit la raison ; mais la douceur et la beauté de ses pensées, annoncent l'école d'Hérode. On en peut juger d'après son *Amant d'un portrait.* « O beauté vivante dans un corps » sans vie, quel Génie t'a produite ? Est-ce une

» Muse, quelque Grâce, ou l'Amour, père de la » Beauté ? Que de perfections brillent en toi ! ré- » gularité des traits, éclat d'un teint fleuri, viva- » cité pénétrante du regard. Cette aimable rou- » geur de tes joues, semble dire qu'on vient de te » parler d'amour. Que ta voix doit être douce ! » car sans doute tu parles quelquefois ; mais c'est » en mon absence. Insensible, ennemie de mon » bonheur, sans confiance pour l'amant le plus » fidèle, jamais tu n'as daigné m'adresser la moin- » dre parole. Pour punir tant de rigueur (je fais » l'imprécation la plus redoutable aux amans), » puisse la vieillesse flétrir tous tes charmes ». Œnomarchus mourut à un âge assez avancé, les uns disent dans Athènes, les autres dans sa patrie. Il avoit un extérieur assez désagréable, et qui tenoit de la grossièreté de Marcus de Byzance.

Apollonius de Naucratis enseigna d'une manière toute opposée à celle d'Héraclide, qui remplissoit la chaire d'Athènes. Il exerça l'Eloquence civile ; son style étoit très-châtié, mais il manquoit de véhémence. On ne trouve chez lui ni période nombreuse, ni majesté. Comme il avoit une assez mauvaise réputation en amour, il vivoit avec une concubine, dont il eut un fils nommé Rufus, qui professa aussi la Sophistique ; mais, sans fécondité et sans chaleur, il ne produisoit que de petites conceptions et des phrases écourtées. Un homme ha-

bile le critiquoit un jour. *Les lois*, répondit-il, *n'accordent-elles pas aux enfans de jouir du bien de leur père? Il est vrai*, repartit l'autre, *mais ce n'est qu'aux enfans légitimes.* On lui a reproché de s'être en allé en Macédoine, pour se mettre aux gages d'une famille qui n'étoit pas des plus illustres; mais on doit facilement le lui pardonner. Combien d'hommes, d'un grand mérite, à qui l'argent a fait commettre des sottises encore plus blâmables que celle d'Apollonius. Au surplus, il étoit libéral envers les Grecs; il obligeoit tous ceux qui pouvoient avoir besoin de lui; et, peu intéressé, il mettoit ses leçons à un prix très-modéré. Il mourut dans Athènes, âgé de soixante-dix ans. La bienveillance que lui témoignèrent alors les Athéniens, fut le plus bel ornement de sa pompe funèbre. Adrien et Chrestus avoient été ses maîtres; mais il s'éloigna de leur genre autant que s'il n'eut jamais pris de leurs leçons; et, loin d'improviser, il méditoit long-temps ses discours dans la solitude.

Apollonius l'Athénien se fit un nom parmi les Grecs, par son talent pour le genre judiciaire, dans lequel il excelloit, sans être absolument méprisable dans la déclamation. Il fut contemporain d'Héraclide, et de l'Apollonius dont nous venons de parler. Il remplit une chaire publique aux honoraires d'un talent (5400 liv.). Sa réputation,

pour les causes civiles et pour les ambassades, le fit employer dans les circonstances les plus importantes ; il présida les Panathénées, et il fut revêtu des fonctions de Stratége. Déjà âgé, on l'éleva à la dignité d'Hiérophante dans les Mystères d'Eleusis. Il n'avoit pas, à la vérité, la voix aussi sonore qu'Héraclide, que Logimus, que Glaucus ; mais il surpassoit la plupart de ses prédécesseurs en décence, en noblesse, en majesté.

Envoyé en ambassade à Rome, auprès de l'Empereur Sévère, il lutta en déclamation contre Héraclide le Sophiste : celui-ci se retira vaincu du combat, et perdit ses immunités ; Apollonius, au contraire, fut comblé de présens. Héraclide répandit à ce sujet un bruit qui n'avoit aucun fondement, en disant qu'Apollonius alloit bientôt partir pour l'Afrique, et se rendre auprès de Leptine (1), qui y rassembloit les hommes à talens de toutes les parties de la terre : et comme un jour Héraclide lui disoit : *Il est temps que tu nous lises ton Discours à Leptine. — C'est plutôt à toi, qui a parlé sur l'immunité* (2), répondit Apollonius.

(1) C'est ainsi que par un jeu de mots il appeloit l'Empereur Sévère, né à Leptis, ville d'Egypte.

(2) Allusion au décret proposé par Leptine, Athénien, sur les immunités. Héraclide avoit perdu sa chaire et les immunités qui y étoient attachées, ayant été vaincu par Apollonius.

Ce fut dans l'école d'Adrien, qu'Apollonius puisa le caractère de son éloquence ; mais il s'éloigne de son maître, et lui est inférieur dans le nombre oratoire ; sans cela, il auroit égalé la noblesse et la gravité de sa diction. C'est ce dont on s'aperçoit, et dans ses autres compositions, et surtout dans son *Callias*, où il introduit cet Orateur cherchant à persuader aux Athéniens de ne plus livrer les morts au bûcher. « Relevez, dit-il, relevez ce » flambeau. Pourquoi lui faites-vous violence en » le baissant? pourquoi tourmentez-vous le Feu? » Il est céleste; il est aérien; il aime à s'élever vers » la région dont il tire son origine. Le Feu ne fait » point descendre les défunts dans l'Empire de » Pluton, mais il porte les Dieux dans l'Olympe. » Oh! Prométhée, toi qui portes un flambeau, in- » venteur du feu, quel outrage l'on fait à l'élément » dont tu fis présent à la terre! on l'associe à des » cadavres insensibles. Viens le secourir, viens le » venger, et ravis-le, s'il est possible, aux mains » qui en font un usage impie ».

Je rapporte ce morceau, dit Philostrate, moins pour justifier les défauts du style d'Apollonius, que pour faire connoître qu'il n'ignoroit pas le nombre qui doit régner dans la diction. Il mourut à soixante-quinze ans, et fut inhumé dans la Voie Royale qui conduit à Eleusis, et qui se trouve dans un faubourg appelé le faubourg du *Figuier*

sacré. La procession d'Eleusis s'y repose avant d'entrer dans Athènes.

Proclus de Naucratis étoit d'une illustre famille de cette ville. Voyant sa patrie déchirée par des séditions, il se retira dans Athènes, pour y cultiver les lettres avec plus de tranquillité. Il eut soin de transporter avec lui la meilleure partie de ses richesses, qui étoient considérables. Il s'attira dès sa jeunesse l'estime des Athéniens, et sa réputation s'accrut avec son âge. Il la mérita d'abord par sa conduite honnête, ensuite par la générosité de son caractère, qui se manifesta, dès son arrivée, envers un des Citoyens. En abordant au Pirée, il s'informa d'un particulier qui passoit, si un tel étoit encore vivant, et jouissoit d'un heureux sort. C'étoit un de ses anciens Condisciples, qu'il avoit connu lorsqu'il suivoit les leçons d'Adrien. On lui répondit qu'il vivoit encore, mais qu'il étoit tombé dans le malheur, et sur le point de se voir déposséder de sa maison, exposée en vente, pour dix milles dragmes qu'il avoit empruntées par hypothèque sur ce bien. Proclus, avant de monter à la ville, lui envoya sur-le-champ les dix mille dragmes, en lui écrivant ces mots : *Libère ta maison, et que je ne voye point la tristesse empreinte sur ton visage.* Ce trait n'est pas seulement celui d'un homme riche, mais d'un homme qui sait faire un bel usage de sa fortune ; il caractérise un esprit cultivé, un ami délicat et parfait.

Proclus acquit plusieurs maisons; il en avoit deux dans la ville, une au Pirée, et une autre à Eleusis. Chaque année on lui envoyoit de l'Egypte de l'encens, de l'ivoire, du papyrus, des livres, et d'autres marchandises de cette espèce. Il les revendoit à ceux qui en font commerce, mais à un prix si modéré, qu'il ne montra jamais aucune avidité pour le gain. Quand il prêtoit de l'argent, c'étoit sans exiger d'intérêt : il se contentoit de retirer son principal. Il avoit un fils qui, loin d'imiter la conduite de son père, vivoit dans la débauche et dans le jeu, nourrissoit des coqs et des cailles (1), des chevaux et des chiens. Proclus, au lieu de le réprimander, partageoit le plus souvent ses amusemens. Comme on lui faisoit quelques reproches sur son indulgence excessive, il répondit : Ce *jeune homme ne jouera pas si long-temps avec les vieillards* qu'avec *les jeunes gens de son âge*. Son fils et sa femme moururent; il vécut alors avec une

(1) On élevoit ces oiseaux pour les faire combattre, et il s'ouvroit à cette occasion des paris considérables et souvent ruineux. Le combat des cailles se passoit sur une table, dans un cercle tracé; celle qui étoit forcée par l'autre de passer cette limite, étoit censée vaincue : pour la ranimer, et la représenter de nouveau au combat, on lui crioit à l'oreille, ou on lui donnoit des chiquenaudes sur la tête; ce qui s'appeloit ὀρτυγοκόπειν, de là ὀρτυγοκόπος, *qui frappe la caille*, mot qui signifioit aussi, *joueur*, *prodigue*, *débauché*.

courtisane ;

courtisane; car les vieillards se prennent aussi par les yeux, dit Philostrate, que nous traduisons: et, devenu esclave des caprices de cette fille, il parut un mauvais administrateur de sa maison.

Il enseignoit: et voici quel étoit son usage envers ses Disciples. En lui donnant cent dragmes une fois payées, on avoit le droit d'assister à ses leçons tout le temps que l'on vouloit. Il possédoit une très-riche bibliothèque; et il communiquoit volontiers ses livres à ses Disciples, comme un supplément à ses leçons. Pour empêcher les jeunes gens de se railler, de se dire des injures, ou de disputer avec aigreur, comme il arrive fréquemment dans les écoles des Sophistes, Proclus faisoit entrer dans la sienne tous les jeunes gens à la fois; leurs Pédagogues s'asseyoient au milieu d'eux, et les contenoient dans les bornes de la décence; les plus jeunes enfans étoient assis à part. Il étoit rare qu'il déclamât lui-même; mais lorsqu'il le faisoit, il imitoit principalement Hippias et Gorgias; et son sujet étoit toujours médité de la veille, avant qu'il se produisît dans son amphithéâtre. La mémoire de ce Rhéteur étoit prodigieuse, et surpassoit celle de Simonide (1). Il la conserva jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, qui fut le terme de sa vie. Sa

(1) Que l'on prétend avoir inventé la mémoire artificielle.

diction étoit simple; mais, à la vivacité de ses pensées, on reconnoissoit un Disciple d'Adrien.

A la même époque, un autre Clodius Proclus florissoit à Smyrne, sa patrie, et y exerçoit avec succès la profession de Sophiste. Nous ne savons rien de particulier sur lui, si ce n'est qu'il fut Proconsul dans sa Province, qui fit frapper plusieurs médailles en son honneur (1).

Phœnix de Thessalie ne mérita ni de grands éloges, ni de grands reproches. Disciple de Philager, il avoit plus d'invention que d'élocution. On observoit en lui beaucoup d'ordre dans les idées; mais son style étoit décousu, et manquoit de nombre. Il étoit plus propre à donner les premiers principes de l'art aux commençans, qu'à former ceux qui avoient déjà fait quelques progrès; car il exposoit les faits tout nus, et ne savoit point les embellir des ornemens de la diction. Il mourut à soixante-dix ans. Les Athéniens, chez lesquels il avoit fixé son séjour, lui firent des obsèques assez magnifiques. Son tombeau est placé devant la voie Polémia (2), à droite, en descendant de l'Acadé-

(1) *Voy.* Spanheim, *de usu et præstantiâ numismat.*, p. 711.

(2) Le texte porte πρὸ τῆς ἐκ τῶν πολεμίων, devant ou au commencement de la voie qui vient des ennemis. Meursius, *in Atticâ*, L. III, c. 8, pense que cette rue a pu s'appeler ἐκ τῶν πολεμίων, parce qu'autrefois les ennemis y avoient

mie. C'est tout ce que Philostrate nous apprend de ce Sophiste, qui vivoit sous Commode.

Nous ne parlerons, ni d'un Sotérus, ni d'un Sosus, ni de Nicandre, ni de Phædrus, ni de Cyrus, ni de Phylax, qui ont moins été des Sophistes que l'objet du mépris des Grecs.

Le suivant a mérité plus de célébrité. C'est Damianus d'Ephèse : sa famille étoit des plus illustres, et jouissoit d'une haute considération. Elle a produit des hommes très-distingués, tous membres du sénat d'Ephèse, tous admirés à cause de leur vertu, et de leur mépris pour les richesses. Notre Sophiste en possédoit d'assez considérables ; et sa libéralité le faisoit souvent venir au secours de ceux de ses concitoyens qui étoient dans l'indigence. Il contribuoit également au bien public, en se chargeant de la réparation des monumens qui cédoient aux injures du temps. Il joignit le temple d'Ephèse à la ville, en faisant construire un portique de marbre de la longueur d'un stade, dans l'intention de mettre à l'abri de la pluie ceux qui venoient y offrir des sacrifices, et afin qu'ils ne fussent pas obligés de se retirer. Cet ouvrage magnifique coûta des sommes immenses, et Damia-

placé leur camp. Morel, éditeur de Philostrate, lit τῆς τῶν ἱππέων ταφῆς, devant la sépulture des Chevaliers. Conjecture un peu trop hardie, comme l'observe Oléarius.

nus lui donna le nom de son épouse. Dans l'enceinte du temple, il fit construire une salle de festin, la plus vaste et la plus magnifique que l'on ait jamais vue; elle étoit décorée d'un marbre de Phrygie, de la plus grande beauté.

Son goût pour la magnificence se manifesta dès sa jeunesse. Il eut pour maîtres Aristide et Adrien, l'un à Smyrne, l'autre à Ephèse; et leur donna à chacun jusqu'à dix mille dragmes, disant qu'il aimoit mieux dépenser son argent à de pareilles amours, que pour de belles femmes ou de beaux garçons, comme font la plupart des hommes. Il fit planter en arbres fruitiers et d'agrément toutes les terres qu'il possédoit. Dans celles qui étoient situées au bord de la mer, il faisoit élever des îles, construire des ports propres à recevoir les barques chargées de marchandises. Il avoit plusieurs maisons de campagne dans les environs d'Athènes; les unes étoient ornées avec autant d'élégance que celles qu'il possédoit à la ville; d'autres offroient des grottes rustiques, très-agréables. Sa conduite au barreau annonçoit un homme désintéressé, et qui ne cherche point à gagner de l'argent par toutes sortes de moyens; mais s'il découvroit quelqu'honnête citoyen dans l'indigence, il lui prêtoit sa voix gratuitement: il en usoit de même dans son école, et remettoit volontiers le prix de ses leçons à ceux de ses Disciples qu'il connoissoit pour être peu

fortunés, et qui étoient venus de fort loin pour l'entendre.

Le genre de son éloquence, au barreau, sentoit trop l'école, et à l'école, il sentoit trop le barreau. Dans sa vieillesse, il abandonna l'une et l'autre, manquant plutôt des forces du corps que de celles de l'esprit. Il se laissoit entendre assez volontiers aux étrangers que sa réputation attiroit à Ephèse ; et j'ai joui deux ou trois fois de ce plaisir, dit Philostrate : il me sembloit voir le vieux coursier dont parle Sophocle (1). L'âge enchaînoit son ardeur; mais, en déclamant, il recouvroit souvent l'impétuosité de sa jeunesse. Il mourut dans sa patrie, âgé de soixante-dix ans. Il est enterré dans le faubourg où il avoit passé la plus grande partie de ses jours.

Antipater naquit dans Hiérapolis, une des villes les plus florissantes de l'Asie (2) ; son père Zeuximus en étoit un des citoyens les plus distingués. Disciple d'Adrien et de Pollux, il s'attacha particulièrement au dernier, et énerva la vigueur des pensées par la mollesse de l'expression et du rhythme ; mais ayant entendu Zénon l'Athénien (3), il apprit de lui la perfection de l'art. Il improvisoit

(1) Sophocle, *Electre, initio.*

(2) Hiérapolis étoit une ville de Syrie, célèbre par son temple dédié à la *Déesse de Syrie*, sur laquelle nous avons une Dissertation écrite en ionien, et vulgairement attribuée à Lucien, quoiqu'elle ne soit certainement pas de lui.

(3) Je n'ai encore rien découvert sur ce Sophiste.

avec beaucoup de facilité, et prononçoit sans méditation des discours Olympiques et Panathénaïques. Il entreprit d'écrire l'histoire de l'Empereur Sévère, qui l'avoit choisi pour secrétaire. Elle est écrite d'un style élevé et magnifique. Je puis assurer (c'est Philostrate qui parle), que s'il le cédoit à plusieurs pour la déclamation et l'histoire, jamais personne n'a jamais su mieux écrire une lettre, ni faire parler l'Empereur avec plus de dignité. Son style avoit de la clarté, et sa pensée de la noblesse, une variété conforme à celle des objets qu'il traitoit, une aimable négligence, qui est le caractère propre au genre épistolaire.

Antipater fut élevé au Consulat, et gouverna la province de Bithynie; mais comme il parut un peu trop prompt à se servir du glaive, on ne tarda pas à lui retirer le commandement. Sa vie fut de soixante-huit ans. Il fut inhumé dans sa patrie. On prétend qu'il mourut en s'abstenant de nourriture, plutôt que de maladie. Sévère le chargea de l'éducation de ses enfans, Caracalla et Géta. Celui-ci ayant été tué par son frère, Antipater lui écrivit une lettre remplie des plus tristes plaintes, et dans laquelle il disoit au Prince, que par ce malheur il s'étoit privé de l'un de ses deux yeux, et de l'une de ses deux mains; qu'il avoit appris avec la plus grande douleur que ceux à qui la nature avoit enseigné à prendre les armes pour leur défense, les

avoient tournées contre eux-mêmes. Nous ne saurions douter que Caracalla, alors Empereur, n'ait été irrité de la liberté de ces reproches, lui qui ne les auroit pas soufferts, même quand il n'auroit été que particulier. Il chercha à faire croire que son frère avoit essayé de lui tendre des embûches. Il paroît, d'après cette réflexion de Philostrate, qu'Antipater finit volontairement ses jours, pour ne pas devenir la victime du ressentiment de Caracalla; d'ailleurs, il étoit sujet à une affection néphrétique qui lui causoit des douleurs cruelles. Galien en a parlé dans son traité *de Theriaca, ad Pisonem*, t. II, p. 458; et il dit qu'Antipater souffroit avec beaucoup de constance. Il y fait aussi l'éloge de son caractère, du zèle qu'il montroit à servir ses amis, et du cas particulier qu'il faisoit de la médecine.

Il y a eu un assez grand nombre d'Hommes de Lettres qui ont porté ce nom, parmi lesquels on peut remarquer, 1°. un Antipater qui vivoit du temps de Néron, et contre lequel écrivit l'ancien Philostrate de Lemnos; 2°. un Antipater de Sidon, Poëte très-agréable, dont il nous reste de jolies épigrammes insérées dans le recueil de l'Anthologie.

Hermocrate est célèbre parmi les Sophistes de ce temps. Il étoit de Phocée, et montra la force naturelle de son génie, en se formant presque de lui-même : aucun Rhéteur fameux ne lui donna de

leçons ; et il n'eut d'autre maître que Rufinus de Smyrne (1), qui exerça la profession de Sophiste avec plus de hardiesse que de succès. Hermocrate, plus varié qu'aucun des Grecs dans son élocution et dans son invention, s'exerça sur toutes sortes de matières indistinctement, et réussissoit particulièrement dans les sujets allégoriques ; il savoit employer heureusement les termes équivoques, faire valoir par des réticences ce qu'il exprimoit. Attalus, fils du Sophiste Polémon, fut son aïeul ; son père, qui s'appeloit Rousinus, fut honoré du Consulat, et avoit épousé Callisto, fille d'Attale. Rousinus étant mort assez jeune, Hermocrate eut des démêlés avec sa mère, laquelle manifesta un caractère si dur qu'elle ne donna pas une larme à la mort de son époux enlevé à la fleur de son âge, circonstance capable d'exciter la pitié même d'un ennemi. Si, au premier coup d'œil, la conduite d'Hermocrate envers sa mère paroît répréhensible, on cessera de le blâmer quand on saura que cette femme étoit éprise du plus violent amour pour un esclave. Une telle passion révolta son fils, dont les sentimens étoient alors conformes à la loi, qui même l'autorisoit à tuer sa mère, devenue coupable d'un pareil crime. Mais si Hermocrate peut être facilement disculpé de n'avoir point aimé sa

(1) Il s'appeloit Claudius Rufinus, fut préfet de Smyrne sous l'Empereur Sévère.

mère, on ne sauroit trop le justifier d'avoir en peu de temps consommé un riche héritage, non dans le luxe des chevaux, non par des dépenses publiques, toujours honorables, mais dans la débauche et la crapule, avec des flatteurs et de vils parasites, tels que la comédie nous les montre dans ceux de Callias, fils d'Hipponicus.

Antipater, dont nous venons de parler, ayant été nommé secrétaire de l'Empereur, vouloit donner sa fille en mariage à Hermocrate; elle étoit très-laide, mais elle étoit riche. Cette dernière qualité n'empêcha pas Hermocrate de témoigner beaucoup de répugnance pour cet hymen; et il répondit à la proposition qu'on lui en fit, qu'il ne consentiroit jamais à être l'esclave d'une riche dot, et de l'orgueil d'un beau-père. Cependant comme ses parens le pressoient vivement de contracter cette alliance, et lui mettoient sans cesse sous les yeux le crédit d'Antipater, il consentit à épouser sa fille, et la reçut des mains de Sévère, qui le fit venir en Orient. A cette occasion, un de ses amis lui ayant demandé quand il célébreroit les *Anacalyptéries*, cérémonie dans laquelle le fiancé levoit le voile de l'épouse, et la voyoit pour la première fois : *Dites plutôt*, répondit-il, *les Encalyptéries* (1), *puisquil*

(1) Ce seroit l'action de couvrir d'un voile. Il joue sur le mot ἀνακαλύπτω, découvrir, ôter le voile; ἐγκαλύπτω, couvrir d'un voile.

s'agit d'une fille si laide. Il ne tarda pas à divorcer, ayant reconnu que le caractère de sa femme étoit aussi désagréable que sa figure.

L'Empereur ayant entendu parler Hermocrate, ne l'admira pas moins que son aïeul Polémon, et lui donna la permission de souhaiter tout ce qu'il voudroit. Le Sophiste lui dit : « Les dignités, les pri-
» viléges, le droit d'être nourri aux dépens du
» Public, la pourpre et le Sacerdoce m'ont été
» transmis par mon aïeul ; que pourrois-je vous
» demander aujourd'hui, lorsque je possède ces
» avantages depuis tant d'années ? Mais Esculape
» m'a ordonné de manger tous les jours une per-
» drix parfumée d'encens ; et comme cet aromate
» est si rare en ce pays, que l'on n'offre aux Dieux
» qu'un gâteau et quelques feuilles de laurier,
» faites-moi donner, je vous prie, cinquante ta-
» lents d'encens, afin que je puisse en user, et pour
» le culte des Dieux, et pour ma santé ». L'Empereur lui accorda sa demande en faisant l'éloge de sa modération, et ajouta qu'il rougissoit de ce qu'il lui demandoit si peu de chose.

La gloire de Polémon, son aïeul, contribua singulièrement aux succès d'Hermocrate ; car telle est la nature des hommes, qu'ils aiment à voir le talent des pères se perpétuer dans les enfans. Un vainqueur olympique est plus estimé, si ses aïeux ont déjà remporté la même couronne ; et un guerrier

paroît plus brave, s'il descend de braves guerriers : de même les talens dont on hérite paroissent plus glorieux, et la profession que nos pères ont exercée nous attire plus de considération. Mais ce qui ne favorisa pas moins notre Sophiste, ce fut sa beauté ; en effet, il étoit rempli de grâces ; son visage et sa taille avoient l'élégance et la régularité des plus belles statues ; et la vivacité de sa jeunesse, qui brilloit dans toutes ses actions, lui attiroit l'admiration des hommes qui aiment ceux qui s'acquittent avec aisance des choses les plus difficiles. Il dut aussi beaucoup à la rapidité de son élocution, à sa voix brillante et légère, à la promptitude avec laquelle il saisissoit en un instant les sujets qu'on lui proposoit pour discourir ; et, soit qu'il lût une composition écrite, soit qu'il parlât d'abondance, tout ce qu'il disoit paroissoit plus mûr et plus profond que sa jeunesse ne sembloit le permettre. Il a laissé huit ou dix déclamations, et un discours qu'il prononça dans Phœée, sur le cratère du Panionium (1). Enfin personne, à mon avis, n'eût sur-

(1) Le Panionium étoit la réunion des députés des cinq principales villes de l'Ionie, lesquelles avoient autrefois formé une confédération. Il y avoit un temple où ces députés s'assembloient. On y offroit un sacrifice, pendant ou après lequel on prononçoit un discours. Un cratère, c'est-à-dire, une vaste coupe, qui servoit aux libations, étoit placé sur l'autel durant la cérémonie, et l'on disoit *parler sur le cratère*, pour dire parler dans une solennité. *Voy.* Philostrate, *Vita Apollon. Tyaneus*, L. IV, c. VI, et la remarque d'Oléarius.

passé ce jeune homme en Eloquence, si le sort jaloux lui eut permis d'atteindre à un âge mûr. Il termina ses jours à vingt-cinq ans, selon les uns, à vingt-huit selon les autres. Il fut inhumé dans sa patrie, et dans le sépulcre de ses ancêtres.

Héraclide de Lycie étoit aussi recommandable par sa naissance que par sa fortune: ses aïeux étoient nobles et avoient été honorés du souverain Pontificat. Cet emploi, quoique dans une Province qui n'est pas la plus considérable de l'Empire romain, n'en est pas moins estimé, à cause de l'ancienneté de l'alliance qui unit Rome à la Lycie. Héraclide étoit encore plus distingué par son talent dans la Sophistique. Satisfaisant dans l'invention et dans l'élocution, il n'étoit point inférieur aux causes judiciaires; et dans les Discours d'apparat, il ne se livroit point à une fureur bachique. Après avoir perdu la chaire d'Athènes par suite de la cabale des amis d'Apollonius de Naucratis, à la tête de laquelle étoit Marcianus de Dolicha, il se retira à Smyrne, celle des villes de l'Asie qui honoroit le plus les Muses de l'Eloquence. On vit alors une nombreuse jeunesse de l'Ionie, de la Lydie, de la Carie, accourir à Smyrne pour entendre ses leçons. Cela n'est pas étonnant, puisque Smyrne est naturellement le rendez-vous de ces nations qui sont à sa porte. Mais Héraclide amena sur ses pas une foule de jeunes gens de l'Europe, et plusieurs de l'Egypte, qui avoient entendu parler de lui

lorsqu'il disputa contre Ptolémée de Naucratis (1). Il attira donc à Smyrne la société la plus distinguée ; et ce qui n'y contribua pas peu, c'est ce que je vais dire. Lorsqu'une ville se trouve fréquentée par un grand nombre d'étrangers, presque tous amateurs des Sciences, il est impossible que ses délibérations ne soient pas sages, ses assemblées tranquilles et modérées, surtout si elle se montre jalouse de conserver l'estime universelle ; alors elle prend soin des temples et des gymnases, des fontaines, des portiques, afin de répondre aux besoins de la multitude qui l'habite ; si, de plus, elle offre, comme Smyrne, un port favorable au commerce, quelle foule de biens la mer amènera dans son sein ! Rien ne contribuoit plus alors à augmenter la beauté de Smyrne, que la fontaine d'huile construite dans le gymnase du temple d'Esculape, recouverte d'un plafond doré. Héraclide fut élevé par les Smyrnéens à la souveraine magistrature, par laquelle ils comptent leurs années.

On prétend qu'en parlant devant l'Empereur Sévère, il resta muet, frappé de l'appareil de sa Cour, et de la vue de ses satellites. Si pareille chose étoit arrivée à un de ces Orateurs du barreau, on pour-

(1) Philostrate a, sans doute, voulu dire Apollonius de Naucratis. Nous avons parlé de cette dispute avec Héraclide, p. 445 de ce volume.

roit peut-être lui en faire un sujet de reproches. La hardiesse accompagne ordinairement cette espèce d'hommes. Mais qu'un Sophiste, qui passe la plus grande partie du jour avec des jeunes gens, éprouve de l'embarras en improvisant en présence d'un auditeur dont l'aspect impose, qui est lent à applaudir, et dont les louanges ont quelque chose d'extraordinaire, je n'en suis point surpris ; surtout s'il sent que l'Envie est là qui épie ses moindres fautes (1) ; alors ses conceptions seront pénibles, son invention sera malheureuse ; car de tels soupçons obscurcissent l'entendement, et enchaînent la langue.

Héraclide, accusé d'avoir coupé des cèdres sacrés, perdit sa cause, et se vit condamner à une amende qui lui coûta presque la totalité de sa fortune paternelle. Dans le moment où il se retiroit du tribunal accompagné de ses amis, qui cherchoient à le consoler, l'un d'eux lui dit : *Ils ne vous enlèveront pas, du moins*, Héraclide, *le talent de déclamer, ni la gloire qu'il vous a méritée. Il est vrai*, répondit-il en plaisantant sur son malheur, *mais*

D'une riche maison voilà tout ce qui reste (2).

Ce fut principalement à un travail assidu qu'il

(1) Comme cela est arrivé à Héraclide, qui soupçonnoit la jalousie d'Antipater.

(2) Homère, *Odyss.*, Δ, v. 198.

dut ses succès dans son art; la nature lui avoit accordé peu de dispositions. Il existe de lui un petit ouvrage assez agréable, intitulé l'*Eloge du travail.* Un jour qu'il le tenoit à la main, il rencontre le Sophiste Ptolémée de Naucratis, qui lui demande à quoi il s'occupoit en ce moment; il lui dit que c'étoit à un *Eloge du travail*, πόνου ἐγκώμιον. Ptolémée prenant le livre, effaça le π. Voyez maintenant, dit-il; lisez de quoi vous faites l'éloge (1). On lui reprochoit, en effet, que dans les disputes qu'il soutint contre Apollonius de Naucratis, il avoit paru lourd, et comme accablé par le travail.

Les maîtres d'Héraclide furent Hérode, Adrien et Crestus. A l'égard du premier, cela n'est pas certain : je suis assez porté à croire qu'il a assisté aux leçons d'Aristoclès. On prétend qu'il étoit d'une gourmandise et d'une voracité insatiable; mais cette intempérance ne paroît pas lui avoir beaucoup nui, car il vécut plus de quatre-vingts ans sans infirmités. Il donna à son tombeau le nom de sa patrie, et l'appela *Lycie.* Il laissa une fille, et deux affranchis, auxquels il légua par testament sa *Rhétorique.* Cette *Rhétorique* étoit une petite terre, qu'il avoit achetée dix talents, dans les environs de Smyrne, du fruit de ses leçons.

(1) Ὄνου ἐγκώμιον, *éloge d'un âne.* Misérable jeu de mots.

Il ne faut pas croire qu'Hippodromus de Thessalie le cédât en rien aux deux Sophistes dont nous venons de parler : supérieur à l'un d'eux, je ne sais en quoi il pourroit être inférieur à l'autre. Il naquit à Larisse, ville des plus florissantes de la Thessalie. Son père, nommé Olympiodore, surpassoit tous ses concitoyens par son opulence. C'étoit un grand honneur en Thessalie d'être nommé, même une seule fois, président des jeux Pythiens : Hippodromus les présida deux fois. Il surpassa tous ses prédécesseurs, soit par la magnificence et l'ordre qu'il fit régner dans ces jeux, soit par la générosité et la justice avec laquelle il distribua les prix. La manière dont il se comporta envers un acteur tragique, ôte à ses successeurs tout espoir de le surpasser en justice et en sagesse. Clément de Byzance, acteur tragique, tel qu'on n'en vit jamais dans cet art, en remporta le prix dans le temps où Byzance étoit assiégée (1). Les Juges le frustrèrent de la victoire, pour ne pas paroître proclamer dans la personne d'un de ses citoyens, une ville qui avoit pris les armes contre les Romains. Clément ayant

(1) Byzance étoit alors assiégée par Sévère : elle tenoit pour Niger. Le siége dura trois années, depuis la fin de 193 jusqu'à 196. Les jeux Pythiques qu'on célébroit la seconde année de chaque Olympiade, tombèrent alors en 194 ou 195. *Voy.* Dion Cassius, L. LXXIV, p. 845, et Oléarius, sur Philostrate, *Vit. Sophist.*, L. II, p. 616.

encore

encore paru avec le plus grand succès dans les Jeux Amphictyoniques, les Amphictyons ne vouloient point lui adjuger le prix de sa victoire par les mêmes motifs. Hippodromus indigné, s'élançant de son siége : *Périssent*, s'écria-t-il, *tous ces parjures* (1) *qui violent la justice etleur serment! pour moi je décerne le prix à Clément.* Un autre histrion ayant appelé à l'Empereur d'un jugement d'Hippodromus, la sentence de celui-ci fut confirmée, comme l'avoit été celle qu'il avoit déjà prononcée en faveur du Byzantin.

L'homme qui se comportoit en public avec tant de sagesse, montra dans ses Déclamations une douceur extrême et une rare modestie. L'orgueil et l'amour-propre sembloient être l'apanage de la profession qu'il exerçoit : néanmoins on ne l'entendit jamais se donner des éloges à lui-même, et il repoussoit les louanges excessives. Un jour ses auditeurs se récriant sur la beauté d'un de ses discours, le comparoient à Polémon :

Cessez de m'élever au rang des immortels (2),

dit-il; avouant tout à la fois et que Polémon étoit un homme divin, et que lui-même ne méritoit pas

(1) Les juges prêtoient serment de prononcer conformément à la justice.

(2) Homère, *Odyss.* II, v. 187.

de lui être comparé. Proclus de Naucratis, et citoyen de Pompeïa, avoit composé une diatribe contre tous les gens de lettres qui étoient dans Athènes : Hippodromus étoit un des plus vexés dans cette satire, et l'on s'attendoit qu'il alloit répondre sur le même ton à Proclus ; mais au lieu de s'abaisser à ce genre méprisable, il fit l'éloge de *la Modestie*, et tira son exorde du Paon, qui se contente d'étaler les trésors de sa queue pour faire son propre éloge. C'est ainsi qu'il en usoit envers ses rivaux plus âgés que lui. A l'égard de ceux de son âge, on peut juger comme il se comportoit par le trait suivant. Un jeune homme arrivé depuis peu d'Ionie dans Athènes, faisoit en toute occasion un éloge excessif d'Héraclide, au point d'en fatiguer tout le monde. Hippodromus l'ayant aperçu dans son auditoire : Voilà, dit-il, un jeune homme qui aime bien son maître : il est juste de le favoriser dans ses amours ; et il aura profité beaucoup, s'il apprend de nous la manière dont il convient de louer. Aussitôt il fit d'Héraclide un éloge tel qu'il n'avoit jamais été fait par son disciple même. Les larmes qu'il donna à la mort de Diodote de Cappadoce, jeune homme qui montroit les plus grandes dispositions pour l'Eloquence, et le deuil qu'il prit à cette occasion, firent considérer Hippodromus comme le père de la jeunesse grecque, et prouva combien il étoit jaloux de laisser

après lui des hommes distingués par leurs talens. Se trouvant aux jeux Olympiques, où Philostrate de Lemnos, son ami, déclamoit d'abondance, quoiqu'à peine âgé de vingt-deux ans, il donna les plus grands éloges à son talent. Tous les Grecs ayant alors témoigné le désir de voir Hippodromus monter à la tribune, il le refusa en disant : *Non, je ne lutterai point* (1) *contre mes entrailles ;* et il remit à parler au jour du sacrifice (2). C'en est assez pour faire connoître son savoir, sa douceur et son humanité.

Il occupa la chaire d'Athènes pendant quatre années, au bout desquelles il la quitta, à l'instigation de sa femme (3), et pour conserver son patrimoine, qui dépérissoit par son absence. Mais il ne négligea point de fréquenter les assemblées publiques ; et pour se faire connoître de plus en plus, il y déclama souvent. Son talent s'accrut singulièrement depuis qu'il renonça à l'emploi d'instruire les autres, parce qu'il se livroit à l'étude avec plus d'assiduité. En effet, depuis Alexandre de Cappadoce, il ne parut aucun Sophiste qui eut

(1) L'expression grecque *οὐκ ἐπαποδύσομαι* signifie *se dépouiller pour combattre.*

(2) C'est-à-dire, à la fin des jeux, qui étoient terminés par un sacrifice.

(3) Femme très-laborieuse, et excellente ménagère, ajoute Philostrate.

une plus vaste mémoire et plus de lecture, si l'on en excepte Ammonius le Péripatéticien. Je ne connois personne qui ait écrit davantage. Hippodromus, quoique retiré à la campagne, ne renonça point à l'usage de la déclamation ; et soit qu'il voyageât, ou qu'il fît quelque séjour, il improvisoit en toute occasion.

Quoique d'une physionomie peu gracieuse, cependant la douceur, l'honnêteté et la bonté de son caractère étoient peintes dans ses yeux. C'est ce qu'observa Mégistias de Smyrne, un des hommes les plus versés dans la Physiognomonie (1). Attiré par la réputation d'Héraclide, Hippodromus étoit venu à Smyrne qu'il n'avoit jamais vue. Au sortir du vaisseau, il alla se promener sur la place publique, dans l'espoir d'y trouver quelque personne instruite des usages du pays. Il vit un temple, et auprès, des Pédagogues assis avec des enfans qui portoient des livres renfermés dans un sac. Soupçonnant qu'il y avoit là quelque école, il entre chez Mégistias, le salue et s'assied. Mégistias le prenant pour le père ou le tuteur de l'un de ces enfans, lui demanda quel étoit l'objet de sa visite. Je vous le dirai quand nous serons seuls, répondit Hippodromus. Le maître ayant interrogé ses disciples,

(1) L'art de connoître les mœurs et les inclinations, d'après les traits duvisage.

les renvoya, et dit à l'étranger, *que désirez-vous?* Hippodromus lui répondit, *changeons ensemble de vêtement.* Le Thessalien avoit une Chlamys, et l'autre portoit un manteau (2). *Et pour quelle raison*, lui demanda Mégistias? *Je veux vous faire entendre une déclamation*, reprit Hippodromus. L'autre crut qu'il étoit fou. Mais en examinant ses yeux, il reconnut qu'il jouissoit de son bon sens, et qu'il étoit tranquille. Il lui prêta son manteau; Hippodromus lui demanda un sujet; il lui donna celui-ci: *Un Mage veut mourir, désespéré de n'avoir pu tuer un autre Mage qu'il a surpris en adultère avec sa femme.* Dès que notre Sophiste, placé sur le fauteuil, après avoir un peu réfléchi, commença à s'agiter, l'idée de folie revint à Mégistias; il prit l'enthousiasme qui le saisissoit pour de l'extravagance : mais quand Hippodromus commençant à traiter son sujet eut dit : *Enfin je suis maître de moi-même....* Mégistias transporté d'admiration, courut à lui, et le supplia de lui dire qui il étoit. Je suis Hippodromus de Thessalie, répondit-il; je viens ici pour m'exercer et pour apprendre d'un homme aussi instruit que vous, la

(1) La Chlamys étoit un habit de voyage qui ne convenoit nullement à un Orateur, au lieu que le manteau avoit plus de dignité; c'étoit le costume usité à la tribune. Voilà pourquoi Hippodromus propose à Mégistias de changer de vêtemens.

manière dont on déclame en Ionie ; mais attendez que j'achève le sujet que j'ai commencé. Vers la fin de son Discours, la porte de Mégistias fut assiégée par une foule d'hommes instruits. Le bruit de l'arrivée d'Hippodromus s'étoit promptement répandu dans la ville, et l'on brûloit du désir de l'entendre. Alors reprenant le même sujet, il le traita d'une manière tout-à-fait différente. Lorsqu'il eut paru en public, il excita l'admiration de tous les Smyrnéens, et on le jugea digne d'être inscrit au rang des Citoyens. Sa conversation avoit la douceur du style de Platon et de Dion, et dans la Déclamation il montroit la véhémence de Polémon, mais avec plus de grâces. La rapidité de son débit ressembloit à la lecture d'un ouvrage avec lequel on est très-familier. Le Sophiste Nicagoras avoit dit que la tragédie étoit la mère de l'art du Sophiste; Hippodromus, en rectifiant ce mot, disoit qu'Homère étoit le père de l'Eloquence. Il méditoit beaucoup Archiloque comme un modèle de force (1) et d'élevation. Il a laissé environ trente Déclamations, dont les plus estimées sont celles-ci : *Les Habitans de Catane ; les Scythes ; Démade s'opposant à ce que les Grecs secouent le joug*

(1) Le texte dit : Il appeloit Homère *la Voix*, et Archiloque l'*Esprit* du Sophiste ; mais par πνεῦμα, les Rhéteurs entendent la *force*, l'*élévation*, le *ton soutenu* des périodes qui exigent une longue haleine.

d'Alexandre pendant qu'il est dans les Indes. On chante plusieurs hymnes, de sa composition, en l'honneur des Dieux, car il savoit aussi manier la lyre. Il termina sa carrière dans sa patrie, vers la soixante-dixième année de son âge, laissant un fils assez capable d'administrer sa maison et ses biens, mais du reste imbécille, et tout-à-fait ignorant dans l'art des Sophistes.

Ceux qui trouvent que Varus de Laodicé mérite quelque mention, sont eux-mêmes peu dignes d'en obtenir aucune. Son Style est bas, trivial et décousu; et s'il eut quelque beauté dans la voix, il la déshonoroit par les inflexions d'un chant ridicule, propre à faire danser les libertins les plus impudens. Je ne saurois dire quel a été son maître, et moins encore quels furent ses disciples. Je suis bien sûr que personne ne lui a jamais enseigné une telle éloquence; et l'on auroit rougi de l'apprendre.

Cyrinus naquit à Nicomédie. Sa naissance ne fut ni illustre, ni méprisable. Il avoit un génie propre aux sciences, mais il excelloit plus à enseigner qu'à exercer l'Eloquence. Il ne se contenta point d'exercer sa mémoire, la clarté du style fut aussi l'objet de son travail. La phrase de ce Sophiste est fréquemment coupée : il n'est pas très-abondant en lieux communs; il a néanmoins de la force, il est véhément et a beaucoup d'adresse pour faire une grande impression sur l'oreille des audi-

teurs. Il improvisoit quelquefois, et c'étoit dans les accusations qu'il montroit le plus de talent. Créé par l'Empereur Avocat du Fisc, il acquit quelque crédit à la Cour; mais il n'en fut ni plus orgueilleux, ni moins serviable. Il conserva sa douceur ordinaire, et fut toujours le même. Son désintéressement étoit comparable à celui d'Aristide qui, après avoir administré les revenus publics et ceux des îles, revint dans Athènes avec le même manteau. De même Cyrinus retourna dans sa patrie, ne possédant qu'une honorable pauvreté. Les exacteurs des droits du Prince en Asie, se plaignant de sa trop grande douceur dans les accusations, et de ce qu'il ne profitoit pas de tous les renseignemens qu'on lui donnoit, il leur répondit : *Il seroit bien plus à désirer que vous prissiez ma douceur, que moi de prendre votre dureté.* Comme ils lui avoient dénoncé une petite ville qui avoit encouru une amende de plusieurs myriades de dragmes, Cyrinus plaida et gagna cette cause malgré lui; et les exacteurs lui ayant dit, *voilà une affaire qui va vous faire le plus grand honneur auprès du Souverain lorsqu'il en sera instruit*, il leur répondit : *C'est vous et non pas moi qu'il doit remercier d'avoir ruiné entièrement une ville.* Son fils étant mort, ses parens cherchoient à le consoler : Quand donc paroîtrai-je homme, leur répondit-il, si ce n'est en cette circonstance ! Quoique disciple

d'Adrien, il n'agréoit pas également toutes les compositions de son maître ; il pensoit qu'il y avoit certaines phrases que l'on devroit en effacer comme n'étant pas heureusement exprimées. Il mourut à soixante-dix ans, et fut inhumé dans sa patrie.

Philiscus de Thessalie étoit lié par le sang avec Hippodromus. Il posséda pendant sept ans la chaire d'Eloquence d'Athènes, mais il perdit les indemnités qui y étoient attachées. Voici à quelle occasion. Les habitans d'Eordée, ville de Macédoine (1). . . . . L'affaire fut portée devant l'Empereur ; c'étoit alors Antonin (Caracalla), fils de la savante Julia (2) ; Philiscus fut envoyé à Rome pour y plaider sa cause : s'étant mêlé à la foule des Géomètres et des Philosophes qui entouroient l'Impératrice mère, il en obtint la chaire d'Eloquence d'Athènes. Mais semblable aux dieux d'Homère, qui ne sont pas toujours d'accord, qui tantôt cèdent volontiers aux désirs d'un autre dieu, et tantôt ne s'y

(1) Il y a ici dans le texte de Philostrate une lacune qui ne permet d'établir aucun sens : on entrevoit seulement que les habitans d'Eordée vouloient obliger Philiscus à certaines charges publiques, dont il prétendoit être exempt par le privilége de la chaire d'Eloquence qu'il remplissoit dans Athènes.

(2) Julia Domna, fille de Bassianus, Prêtre du Soleil, de la ville d'Apamée en Syrie.

rendent qu'à regret, Antonin conçut quelqu'aversion pour notre Sophiste : ayant appris qu'il avoit un procès, et qu'il devoit plaider par devant lui, il ordonna au Magistrat chargé d'introduire les causes, de dire à Philiscus qu'il songeât, non à plaider pour les autres, mais à se défendre lui-même. Le jour de l'audience, ayant comparu devant l'Empereur, il eut le malheur de lui déplaire dans toutes ses actions, soit qu'il marchât, soit qu'il se tînt debout. L'Empereur blâmoit tantôt son costume, tantôt sa voix efféminée, tantôt sa diction négligée, et qui sembloit exprimer toute autre chose que ce qu'il devoit dire. Dans cette fâcheuse disposition, Antonin lui adressant la parole, l'interrompoit à chaque instant, et l'accabloit de différentes questions. Le Sophiste troublé garda le silence ; l'Empereur lui dit alors : *La barbe indique l'homme, et la voix l'Orateur*, et se rangeant du côté des Eordéens, il leur donna gain de cause. Philiscus ayant osé lui faire quelques représentations et lui dire : *Vous m'avez accordé l'exemption de toute charge publique en me donnant la chaire d'Athènes* : l'Empereur se récriant : *personne n'en doit être exempt*, dit-il, *ni vous, ni aucun de ceux qui enseignent. Je ne voudrois pas que pour de misérables discours, les villes fussent dépourvues de ceux qui doivent supporter leurs charges.* Néanmoins peu

de temps après il accorda cette immunité à Philostrate de Lemnos, qui, à l'âge de vingt-quatre ans, avoit prononcé un discours devant lui.

Sans prétendre à diminuer les défauts que montroit Philiscus, soit dans l'action, soit dans la prononciation, je puis dire qu'il n'étoit pas un des plus foibles Sophistes de la Grèce. Mais son style étoit plutôt celui d'une conversation vive et animée, que celui de la tribune ou du barreau. On y remarquoit néanmoins des termes purs et choisis, et le son de sa voix avoit de la fraîcheur et de l'agrément. Il mourut à l'âge de soixante-sept ans, laissant une fille et un fils qui n'avoit aucun mérite. Quoiqu'il possédât une campagne très-agréable dans les environs d'Athènes, néanmoins il n'y fut point inhumé. Ses restes furent déposés à l'Académie, dans l'enceinte fixée par le Polémarque pour la sépulture des guerriers tués au service de l'Etat.

Claudius Elianus, quoique Romain, posséda l'Atticisme avec autant de pureté que ceux qui habitoient au milieu de l'Attique (1). Ce So-

(1) Depuis long-temps les Athéniens avoient corrompu leur langage et leur prononciation. Le concours des étrangers qui venoient résider en cette ville avoit singulièrement contribué à altérer l'atticisme, qui s'étoit mieux conservé dans le milieu des terres, que les étrangers fréquentoient moins. C'est ce qui est prouvé par un passage de Philostrate, *Vie d'Hérode*, pag. 553. De là l'on peut conclure

phiste mérite nos éloges, d'abord pour avoir cultivé avec tant de succès la langue Grecque dans une ville (1) où l'on en parloit une autre ; en second lieu à cause de sa modestie. Le titre de Sophiste que lui déféroient ceux qui sont en droit d'accorder cette grâce (2), ne le séduisit point. Il ne caressoit point sa réputation, et ne montroit aucun orgueil d'un titre aussi pompeux. Mais après avoir sondé ses forces et son talent, voyant qu'il n'étoit point propre à la déclamation, il s'appliqua à la composition par écrit, et se fit admirer dans ce genre. Le caractère de son style est la simplicité réunie à l'élégance de Nicostrate : quelquefois il s'approche de la noblesse de Dion. Philostrate de Lemnos le rencontra un jour tenant un livre à la main, lisant avec une espèce de colère, et élevant de temps en temps la voix ; il lui demanda à quoi il s'occupoit : *Je compose*, lui répondit-il, *une accusation contre Gynnis ; car c'est ainsi que j'appelle le tyran* (3) *qui der-*

quelle confiance nous pouvons avoir dans la prononciation des Athéniens d'aujourd'hui, qui se vantent néanmoins de parler mieux que les autres peuples de la Grèce.

(1) A Rome. Mais Ælien naquit à Préneste ; il vécut presque toujours à Rome, dont il étoit citoyen.

(2) Les savans, les connoisseurs.

(3) Il s'agit d'Elagabale, ou Héliogabale, dont les débauches surpassèrent celles de Tibère, de Caligula, de Néron.

nièrement déshonoroit l'Empire par ses debauches. Je vous admirerois davantage, reprit Philostrate, *si vous l'eussiez accusé lorsqu'il étoit vivant. Blâmer un tyran au milieu de sa puissance, est d'un homme de courage; mais l'insulter après sa mort, c'est ce que tout le monde peut faire.*

Elien se vantoit de n'être jamais sorti de l'Italie, de n'être jamais monté sur un vaisseau, de ne point connoître la mer : ce qui lui attiroit à Rome une grande considération, comme à un homme très-attaché à sa patrie. Il fut disciple de Pausanias, et faisoit un tel cas d'Hérode Atticus, qu'il le regardoit comme le plus élégant des Rhéteurs. Elien vécut au delà de soixante ans, et mourut sans postérité. Il fuyoit le titre de père, et ne se maria jamais. Regardoit-il l'état du mariage comme heureux ou comme une source de malheurs? ce n'est point ici le lieu de l'examiner.

Si Elien composa des Déclamations, aucune n'est parvenue jusqu'à nous, mais il nous a laissé un recueil d'anecdotes historiques, sous le titre d'*Histoires diverses*, empruntées de différens auteurs. Ce recueil est divisé en XIV livres. Le savant Périzonius en a donné une excellente édition, en deux volumes *in*-4°., avec de bonnes remarques et une préface dans laquelle il a traité à fond de tout ce qui concerne ce Sophiste. Nous

avons encore sous le nom d'Elien un autre recueil, intitulé περὶ τῶν ζώων ἰδιότητος, mal traduit en latin par *de Proprietate animalium;* ce seroit plutôt *de Facultatibus animalium.* Cet ouvrage est également une compilation faite d'après Aristote et les autres naturalistes grecs. Elien y décrit un très-grand nombre d'animaux de toute espèce, et rapporte des traits qui font connoître leurs inclinations naturelles. Quoique cet ouvrage soit rempli de fables et d'exagérations, il est néanmoins de quelque utilité, en ce qu'il nous conserve une partie des connoissances que les Anciens avoient sur le règne animal (1).

Puisque la Fortune gouverne à son gré le sort des humains, nous n'exclurons point du nombre des Sophistes Héliodore, en faveur duquel elle a signalé sa puissance (2). Envoyé dans les Gaules, avec un collègue, pour y défendre auprès de l'Empereur (3) les intérêts de sa patrie, il apprit que l'Empereur devoit mettre au néant un grand nombre de requêtes; craignant pour sa

(1) Nous devons une très-bonne édition de cet ouvrage aux soins de M. *Jean Gottlob Schneider,* professeur à Francfort, sur l'Oder, un des savans les plus distingués de l'Allemagne. Il a fait un rapprochement fort heureux de la nomenclature de Linnæus, comparée à celle d'Ælien, et a ajouté un index systématique très-utile.

(2) Philostrate, *Vit. Soph.*, L. II, p. 625.

(3) C'étoit vraisemblablement Caracalla.

cause, et son collègue étant tombé malade, il courut au prétoire. Sa cause étant appelée plutôt qu'il ne s'y attendoit, il demanda quelque délai, sous le prétexte de la maladie de son collègue; mais celui qui étoit chargé d'introduire les causes, homme brutal et peu civil, refusa de recevoir son excuse; et le prenant par la barbe, il le traîna presque jusque dans la salle d'audience. Là, il vit l'Empereur; et sans se troubler, il demanda qu'on lui versât de l'eau, pour mesurer le temps qu'il auroit à parler; comme il n'avoit point préparé son plaidoyer, il commença ainsi: *Vous serez surpris, sans doute, ô magnanime Empereur, de voir un Orateur se dénoncer lui-même, et se plaindre de ce qu'il est obligé de plaider sa cause sans son collègue, et sans être autorisé à parler seul.* L'Empereur, à ce début, se levant avec vivacité: *Voilà*, dit-il, *un homme tel que je n'en ai point encore trouvé.* Il l'appela en lui faisant signe de la main, et en déroulant les plis de sa robe (1). D'abord il nous prit une envie de rire, dit Philostrate, persuadés que l'Empereur se moquoit de lui; mais quand nous vîmes qu'on le créoit chevalier lui et ses enfans, nous admirâmes le caprice de la Fortune, qui montroit son pouvoir dans une circonstance aussi ridicule, et plus

(1) On déployoit le pan de sa robe, et on le rejetoit sur son épaule; ce qui étoit un signe d'impatience et d'agitation.

encore par ce qui suivit ; car le Phénicien voyant que le bonheur lui sourioit, profita du vent favorable qui souffloit, à l'exemple des nautoniers qui déploient alors toutes leurs voiles. Il demanda à l'Empereur de vouloir bien l'entendre déclamer, et de lui fixer un sujet. Celui-ci lui donna à traiter *Démosthène gardant le silence devant Philippe, et s'enfuyant saisi par la frayeur*. Il s'attira la bienveillance de l'Empereur, et de tous ceux qui l'entendirent. Fier de sa faveur, il lançoit des regards foudroyans sur ceux qui ne lui prodiguoient pas les applaudissemens. Il alla fixer son séjour à Rome, et il y fut chargé des causes les plus importantes. Quelques temps après on lui donna le gouvernement d'une île ; mais, accusé d'un meurtre, il revint à Rome pour y plaider sa cause ; il prouva son innocence, et fut rétabli dans son gouvernement. Enfin il revint passer sa vieillesse à Rome, et il y mourut, après avoir vécu sans considération comme sans mépris.

Aspasius naquit à Ravenne, ville d'Italie. Il eut pour maître son père, Démétrianus, très-habile Rhéteur. Aspasius avoit une grande variété de connoissances. Il entendit plusieurs maîtres, et se plaisoit beaucoup aux tournures et aux expressions nouvelles ; cependant jamais il n'en abusa au point de tomber dans le ridicule, parce qu'il savoit s'en servir avec goût et à propos. Un des principaux avantages

avantages que lui procura la musique, ce fut de lui apprendre à régler sa voix sur le son de la lyre et des flûtes, et de former son oreille à la mélodie. Il s'attacha à donner beaucoup de clarté à son style, et négligea l'emphase et les circonlocutions. La nature lui avoit donné peu de dispositions pour improviser, mais il y suppléa par le travail.

Aspasius entreprit de grands voyages, dans lesquels il accompagna Alexandre Sévère, et quelques autres personnes. Il occupa long-temps la chaire d'Athènes. Jeune, il s'y fit beaucoup d'honneur, et, devenu vieux, on ne lui reprocha point de l'avoir cédé à un autre. L'altercation qu'il eut avec Philostrate de Lemnos commença à Rome, et s'augmenta en Ionie, où elle fut rallumée par les Sophistes Cassianus et Aurélius. Le premier étoit digne de déclamer dans les cabarets, et l'autre assez impudent pour aspirer à la chaire d'Athènes, où le portèrent les circonstances dont il abusa; du reste, incapable de former aucun Disciple, si ce n'est Périgès de Lydie. J'ai déjà dit quelle fut cette dispute (1), et il seroit inutile de répéter ici ce que j'ai suffisamment expliqué ailleurs. Mais la vérité de cette maxime, que les ennemis sont quelquefois utiles, se manifesta particulièrement à l'occasion de ces deux hommes; car leur rivalité

(1) C'étoit vraisemblablement dans quelqu'autre ouvrage, que Philostrate étoit entré dans les détails dont il parle ici.

fut cause qu'Aspasius acquit une grande facilité pour improviser, parce que Philostrate s'étoit rendu célèbre par ce talent; et ce dernier donna plus de régularité et plus de correction à son style qui, jusque-là, étoit assez négligé. C'est contre Aspasius qu'est dirigée la lettre sur le genre épistolaire, composée par Philostrate; car, comme Aspasius étoit secrétaire de l'Empereur, il affectoit dans plusieurs de ses lettres un style pompeux et déclamatoire; d'autres étoient conçues en termes obscurs. Ces deux genres sont également éloignés de la dignité d'un souverain, qui ne doit se servir, ni d'enthymêmes ni d'argumens, mais qui expose ses volontés avec netteté et précision, parce qu'il dicte des lois, et que la clarté est l'interprète de la loi.

Aspasius eut pour maître Pausanias; il fréquenta aussi l'école d'Hippodromus. Il enseignoit à Rome, dans un âge fort avancé, lorsque j'écrivois cet ouvrage. Mais en voilà suffisamment sur ce Sophiste. A l'égard de Philostrate de Lemnos, il ne me convient pas de dire à quel point il brilla dans le barreau, à la tribune, par la déclamation, par la composition écrite, et par le talent d'improviser. Je ne dirai rien non plus, ni de Nicagoras, Athénien, et héraut du temple d'Eleusis, ni d'Apsinès de Phénicie, de sa memoire et de ses succès; les liaisons d'amitié qui m'ont uni à ces hommes pourroient rendre mon témoignage suspect.

Philostrate termine ici son histoire des Sophistes; et nous croyons aussi devoir terminer par-là notre Histoire de l'Éloquence chez les Grecs.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES.

TOME I.

TOME II.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des Orateurs grecs cités dans cet Ouvrage.

TOME I.

Tome II.

Fin de la Table alphabétique.





